This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

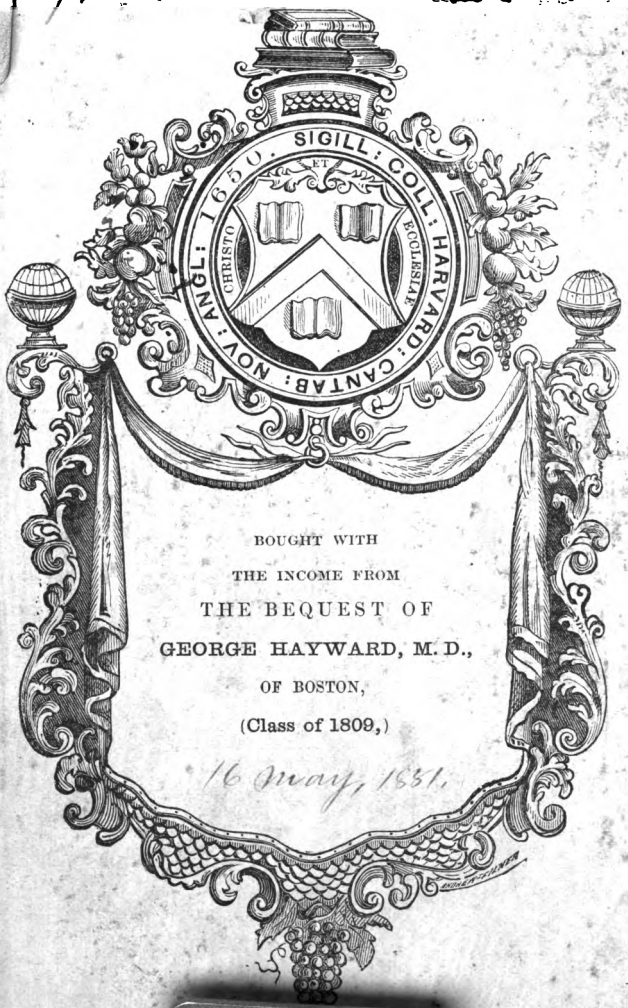
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

57. 14



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
GEORGE HAYWARD, M. D.,
OF BOSTON,
(Class of 1809,)
16 May, 1881.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES CRITIQUES

SUR L'HISTOIRE DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Digitized by Google

COULOMMIERS. — TYPOGR. PAUL BRODARD.

Digitized by Google

anal p. 137

ÉTUDES CRITIQUES

SUR L'HISTOIRE DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

FERDINAND BRUNETIERE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE
PASCAL — MADAME DE SÉVIGNÉ — MOLIÈRE — RACINE
MONTESQUIEU — VOLTAIRE
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LE PREMIER EMPIRE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880
Tous droits réservés

Digitized by Google

37557.14

MAY 16 1881

Hayward fund.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Les études qui forment ce volume ont toutes paru pour la première fois et sous leur première forme dans la *Revue des Deux-Mondes*. La plus ancienne est datée de 1876; la plus récente, de 1879. Elles sont disposées ici, non dans l'ordre de leur publication, mais selon la chronologie de l'histoire de la littérature française. Toutes ont été revues et corrigées, quelques-unes refaites en partie et par places; mais, tout en tâchant de les améliorer, il va sans dire que je n'en ai pas changé l'esprit. Je me suis efforcé de mettre au courant des dernières recherches l'étude sur *Molière*, et d'appuyer, à grand renfort de notes, sur les preuves qu'elle demandait, l'étude relative à *Voltaire*. J'ai surtout essayé dans ce tra-

Digitized by Google

vail de révision de lier entre eux ces morceaux et de les ramener tous, comme j'espère qu'on pourra le voir, à n'être que l'expression, diverse selon les sujets et les hommes, de quelques idées fondamentales, toujours les mêmes.

On trouvera dans le volume, au bas des pages, pour chacune de ces études, l'indication des ouvrages qui les ont provoquées et de la plupart desquels je me suis largement et librement servi. J'en remercie deux fois les auteurs, MM. Aubertin, Loiseleur, Deltour, Desnoiresterres et Merlet, d'abord pour ce que j'ai trouvé de plaisir et de profit à les lire, ensuite pour m'avoir offert l'occasion quelquefois de les redire et quelquefois de les contredire. Cette dernière satisfaction, si c'en est une, MM. Léon Gautier, Molinier et Vian ne me l'ont pas refusée.

F. B.

Digitized by Google

ÉTUDES CRITIQUES

SUR L'HISTOIRE DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ÉRUDITION CONTEMPORAINE

ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU MOYEN AGE[1]

Le moyen âge appartient aux érudits : ils en ont fait leur chose, leur domaine, leur fief, et depuis tantôt un siècle ils règnent, — mais ils règnent souverainement, sur huit ou neuf cents ans de littérature et d'histoire. Nul ne contestera qu'ils aient exercé l'empire pour le plus grand profit de l'histoire. Inférieurs que nous sommes par beaucoup de côtés sans doute aux hommes du XVIIe siècle et peut-être aux hommes du XVIIIe, nous avons cependant sur les uns et les autres un avantage. Nous avons appris un art qu'ils ignoraient ou du moins qu'ils

1. Aubertin, *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*. 2 vol. in-8°. Eugène Belin. Paris, 1876-1878.

Digitized by Google

ne pratiquaient guère, de vivre dans le lointain des temps, et, par la sympathie de l'imagination, de nous faire les contemporains des civilisations disparues, art dangereux, qui mène promptement à l'indifférence critique, au scepticisme moral, art mortel aux convictions fortes, d'ailleurs et heureusement difficile à pratiquer, légitime après tout dans une certaine mesure, puisqu'enfin nous lui devons quelques-unes des plus belles œuvres de ce siècle. Si cet art a vraiment renouvelé l'histoire, — et il l'a renouvelée, — ce serait une criante injustice que de disputer aux érudits leur part, — et leur part considérable, — dans ce travail de renouvellement et de transformation. Mais leurs découvertes, leurs méthodes, leur influence, ont-elles rendu le même service à la littérature? C'est une autre question et c'est une autre réponse.

I

Si l'érudition, de nos jours, avait su se contenir dans les justes limites qu'elle observait autrefois, entre les bornes qu'avaient posées jadis ces vénérables bénédictins dont la science n'était égalée que par leur modestie, nous n'aurions rien à dire, ou peu de chose. Les érudits de ce temps-là, qui valaient bien, je crois, ceux du nôtre, les Mabillon et

Digitized by Google

les Montfaucon, les Adrien de Valois et les Du Cange, excellents humanistes, bons et solides écrivains d'ailleurs, quand ils avaient accompli leur tâche, ne croyaient pas avoir tout fait, ni qu'en dehors et au-dessus d'eux il ne restât rien à faire. Ils avaient trop de goût pour enfler démesurément la voix, trop de bon sens et de justesse d'esprit pour entreprendre de persuader à leurs contemporains qu'il n'est pas de plus noble emploi de l'intelligence que la *recension* d'un texte carolingien du temps que la reine Berthe filait, ou le déchiffrement d'un parchemin gothique. Même ils n'estimaient pas que ce fût l'effort suprême de l'esprit humain que d'avoir collationné, classé, numéroté les manuscrits de la *Chanson de Roland*, — d'autant que je ne sais s'ils les connaissaient seulement, et si l'on s'était alors avisé des beautés cachées qu'il paraît que renfermera désormais l'épopée du moyen âge.

Rappellerons-nous ici, depuis eux, quelques-uns des hommes qui précisément remirent chez nous, vers 1830, le moyen âge en lumière et le gothique en honneur? Il est trop évident que ni les Mérimée, par exemple, ni les Vitet ne couraient le risque de s'égarer et de se perdre dans les petitesses de l'érudition. Constatons seulement que les érudits de profession, mais de la bonne marque et du juste aloi, les savants continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, par exemple, quand ils abordèrent les

Digitized by Google

chansons de geste et les fabliaux, se gardèrent bien de surfaire leur œuvre en surfaisant cette littérature qu'ils ramenaient au jour. Et comment en effet Victor Le Clerc eût-il oublié qu'il avait commencé par être le traducteur juré des élégances cicéronniennes? ou M. Paulin Paris qu'il avait débuté jadis dans les lettres par une *Apologie de l'école romantique?* Ils n'abdiquèrent donc pas, eux non plus, tout esprit de critique et de juste sévérité. L'application qu'ils mirent à leur tâche ne leur fit pas illusion sur l'importance littéraire des résultats. Mais surtout ils n'affichèrent pas l'étrange prétention de déplacer le centre de l'histoire de la littérature française.

Nous avons changé tout cela, sous prétexte d'antiquités nationales. Et voici que, de l'ombre des bibliothèques et du fond de l'École des Chartes, un souffle d'Allemagne ayant passé, toute une jeune génération d'érudits s'est levée, patiente ou même dure au travail, c'est une justice à lui rendre, âpre aux querelles d'ailleurs, intolérante aux contradictions, à qui cet enthousiasme jusqu'alors tempéré de la langue et de la littérature du moyen âge a cessé de suffire. C'est depuis que la linguistique et la philologie, dans l'éducation de l'érudit, ont usurpé ce premier rang, qui n'appartenait autrefois et qui ne devrait appartenir toujours qu'aux seules humanités. C'est depuis qu'on a vu des réputations européennes se fonder sur la lecture ou sur la traduc

Digitized by Google

tion d'une chanson de geste. C'est depuis qu'on a cessé de demander à l'*honnête homme* s'il savait distinguer un mot spirituel d'une plaisanterie douteuse :

.... inurbanum lepido seponere dicto,

pour s'informer s'il connaissait dans leur fond les mystères de la *prosthèse,* de l'*épithèse* et de l'*épenthèse* [1]. Jacob Grimm avait formulé le premier ce surprenant aphorisme : *que l'époque littéraire des langues est ordinairement celle de leur décadence au point de vue purement linguistique* [2], et l'aphorisme avait fait fortune. On a craint de notre temps que, sous cette forme, non pas certes acceptable, mais discutable au moins, il ne choquât pas encore assez vivement l'opinion commune et le bon sens. M. Max Müller, un beau jour, a donc enchéri sur Jacob Grimm et déclaré, sans plus d'ambages, qu'aux yeux du linguiste une langue littéraire était purement et simplement « ce que les naturalistes appelleraient un monstre [3]. » En foi de quoi, sur la

1. « Les lettres ajoutées au mot primitif peuvent être prosthétiques, c'est-à-dire placées au commencement du mot, épenthétiques ou placées dans le corps du mot, épithétiques ou placées à la fin du mot. » (A. Brachet, *Grammaire historique de la langue française.*) On fait donc une prosthèse sans le savoir quand on prononce *escandale* pour *scandale.* Il y a aussi l'*aphérèse* et la *syncope* et l'*apocope.*

2. A. Brachet, *Grammaire historique de la langue française,* Introduction.

3. Max Müller, *De la stratification du langage.*

Digitized by Google

parole du mythologue illustre qui ne laisse pas de prendre quelquefois Hélène pour la femme d'Agamemnon, il se répète aujourd'hui couramment, dans le pays de Rabelais et d'Amyot, de Molière et de Bossuet, de Voltaire et de Montesquieu, « que l'instinct construit les mots et que la réflexion les gâte, que la perfection des langues est en raison inverse de la civilisation, que les langues se déforment à mesure que la société se civilise [1]. » Il y a des théoriciens de la peinture aussi — je crois qu'on les appelle des préraphaélites — qui dans l'excès de leur admiration, je ne dis pas pour les Pérugin ou pour les Mantegna, mais pour les *trecentisti*, je dis les plus inconnus, les Guido de Sienne et les Coppo di Marcovaldo, font dater de Raphaël le commencement de la décadence. Comme si la peinture n'était pas d'abord le charme des yeux, comme si la poésie sous toutes ses formes et l'éloquence elle-même n'étaient pas la volupté de l'oreille en même temps que de l'esprit et du cœur, comme si la perfection d'une langue, tout de même que la perfection d'un art, était et pouvait être autre chose que la perfection avec laquelle elle traduit la pensée.

Vidons une fois les mots de ce qu'ils contiennent

1. Auguste Brachet, *Grammaire historique de la langue française*, Introduction. On trouvera les mêmes idées dans le discours d'ouverture de M. Gaston Paris, prononcé en 1868, à l'inauguration d'un cours annexe des cours de la Sorbonne.

Digitized by Google

d'idées. On abuse étrangement des termes quand on place aux débuts d'une langue une prétendue perfection. Le vrai, c'est qu'en remontant pas à pas le cours historique d'une langue et qu'en allant ainsi la surprendre en flagrant délit de transformation, on démêle avec plus de sûreté les lois qui gouvernent sa métamorphose. Evidemment ce n'est pas dans l'*Oraison funèbre d'Henriette de France* ou *du Prince de Condé* qu'on ira chercher les débris des patois populaires ou du latin des camps. Toute langue est donc plus régulière, plus simple, plus symétrique, en un certain sens, à son origine et dans le temps de sa première enfance qu'en aucun autre temps de son existence ou de son développement. Mais nulle part, que l'on sache, dans aucun art, dans aucune science, dans aucun ordre de choses, ni simplicité, dans le sens où l'on prend ici le mot, ni régularité, ni symétrie, ne sont mesure de perfection. Tout au contraire, et puisque l'on a fait tant que de comparer les langues à des *organismes*, c'est le cas de se bien souvenir qu'un *organisme* quelconque est d'autant plus voisin d'une perfection relative qu'il est plus compliqué, c'est à-dire formé du concours d'un plus grand nombre de parties jointes entre elles par des pièces plus délicates et des ressorts plus subtils.

Enseigner qu'une langue littéraire est « un monstre », c'est donc oublier que la langue n'est faite

Digitized by Google

que pour l'usage de la pensée. C'est peut-être une étude pénible que d'étudier une langue « au point de vue linguistique », en elle-même, indépendamment de sa littérature. Je veux ou plutôt je prends plaisir à reconnaître qu'on y dépense aujourd'hui les plus rares qualités d'esprit et cette *longue patience* que l'on a proclamée presque germaine du génie. Mais à coup sûr, au point de vue littéraire, c'est une étude stérile. Allons plus loin : on n'étudie pas, à proprement parler, dans « une langue », au point de vue linguistique, une langue particulière, le français ou l'italien, on y étudie les lois générales du langage, ou du moins on s'efforce à les y découvrir. Philologues et linguistes, je le sais, accordent la distinction ; seulement ils font aussitôt comme s'ils ne l'accordaient pas. Ils avouent que la « perfection linguistique » est une chose, et que la perfection littéraire en est une autre ; mais, ayant posé la distinction pour mémoire, ils passent outre et vont leur chemin sans en tenir désormais plus de compte. En effet, avec la meilleure volonté du monde, cette régularité de structure, cette beauté d'analogie, cette simplicité de moyens que l'on rencontre à l'origine des langues et que l'on est convenu de décorer du nom de perfection, il est bien difficile au philologue de ne pas étendre insensiblement l'admiration qu'elles lui inspirent aux œuvres elles-mêmes qui sont, de par la chronologie, les

Digitized by Google

monuments ou plutôt les modèles de cette perfection.

C'est précisément contre cette fâcheuse tendance de l'érudition contemporaine qu'il faut lutter et maintenir ce principe absolu qu'une langue n'existe comme langue que du jour où elle a été fixée dans sa forme littéraire. « Il en est des histoires comme des rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables[1]. » Que nous importe la langue des Botocudos? Quel intérêt pouvons-nous y prendre, à moins que d'y chercher quelque renseignement sur les lois générales du langage? et quel intérêt à ces lois, si nous n'espérons pas y trouver l'expression de quelque rapport inaperçu du langage avec la pensée? mais quel intérêt à ces rapports eux-mêmes, s'ils ne nous servaient pas d'instruments de précision pour fouiller en quelque sorte la pensée, c'est-à-dire pour pénétrer chaque jour plus profondément dans la connaissance du mécanisme de l'intelligence? Tout se rapporte donc à la pensée. Or il y a justement cette différence entre les langues littéraires et les autres que celles-ci sont des langues dans lesquelles personne n'a encore pensé. Et c'est pourquoi ni le français, ni l'italien, ni quelque autre langue de la même famille ne datent du latin roman. L'italien date du jour où

1. Frédéric le Grand.

Digitized by Google

dans les rues de Ravenne, tout un peuple montra du doigt celui qui revenait de l'enfer. Et pour le français, entre nous et les admirateurs intempérants du moyen âge, la question est justement de savoir à quelle date ou plutôt par quelles œuvres doit commencer l'histoire de la littérature et de la langue française.

Les érudits soutiennent qu'il n'y a pas question. La langue française date pour eux des *Serments de Strasbourg*[1] ou des *Gloses de Reichenau*[2]; la littérature des *chansons de geste* est déjà pour eux une grande littérature. Tel des plus aventureux, M. Léon Gautier, par exemple, se portera fort de vous présenter dans la personne de Guibourc, femme de Guillaume d'Orange, une héroïne d'épopée qui laisse loin, bien loin derrière elle, toutes les Andromaque de l'antiquité. C'est ce que Paul Louis, de désagréable mémoire, appelait brièvement ne pas sentir la différence qui sépare Tivoli de Pontoise et Gonesse d'Albano. Car vainement nous répétera-t-on que Godefroi de Bouillon dépasse Enée de « cent coudées », et qu'on ne sait à quel personnage de l'antiquité comparer Renaud de Montauban, « ce rival altier de Charlemagne, cet illustre conquérant de l'Orient[3]; » vainement entassera-t-on les épithètes sur les adjec-

1. 842.
2. 768.
3. Léon Gautier, *Les épopées françaises*, 2e édition, t. I.

Digitized by Google

tifs, on ne nous persuadera pas, non, pas même quand on nous persuaderait. Ni les Guibourc, en effet, ni les Godefroi, ni les Renaud n'ont reçu de l'art de nos trouvères cette consécration souveraine qui seule immortalise dans la mémoire des hommes le souvenir des grandes actions. « On ne confie rien d'immortel à des langues incertaines et toujours changeantes[1]. » Sur ces Renaud et sur ces Godefroi, qui ne parlent encore le français et qui ne parlent déjà plus le latin de personne, le pieux Enée garde à tout le moins cette supériorité de parler le latin de Virgile. Que l'on ne vienne donc pas s'écrier, d'une voix retentissante, « que, pour ne pas sentir la beauté des caractères de nos chansons de geste, il faut aimer bien peu Jésus-Christ et bien peu la France[2]. » Qu'a de commun Jésus-Christ avec nos chansons de geste? Dans la poésie, non plus que dans la vie, les bonnes, les meilleures intentions ne suffisent. Pour qu'un chant soit sublime, ce n'est évidemment pas assez que la voix de nos pères l'ait « entonné ». Car enfin, que n'a-t-elle pas entonné la voix de nos pères? Combien de choses qui n'auraient droit de cité dans aucune littérature, et la *Carmagnole*, et le *Ça Ira*, et la *Marseillaise?* Combien de choses que M. Gautier repousserait de toutes ses forces et que nous tiendrions à honneur de repousser à ses côtés?

1. Bossuet, *Discours de réception à l'Académie française.*
2. Léon Gautier, *Les épopées françaises.*

Digitized by Google

Certes, si ce n'étaient là que des erreurs de goût, quelques taches dans des livres très savants et d'ordinaire, quoique assez mal faits, assez intéressants, il ne vaudrait pas la peine d'insister. Et si linguistes ou philologues, modestement, se cantonnaient dans leur domaine, assez vaste d'ailleurs pour qu'ils ne soient pas encore près de l'avoir mis en culture tout entier, ce serait presque donner dans le ridicule que de s'armer en guerre. Avec cela, si de plus intolérants, ou de plus habiles peut-être que les autres, parce qu'ils ne savent pas développer une idée, nient qu'il existe un art de la développer, ou même un art d'écrire parce qu'en effet ils écrivent sans art, il suffit de leur rappeler en passant une vieille fable de cette vieille langue dont ils font profession de goûter eux seuls toutes les délicatesses :

De la gourpille vous doit bien ramembrer
Qui siet soz l'aubre et veult amont haper,
Voit les celises et le fruit méurer
Elle n'en gouste; qu'elle ni puet monter [1].

Le malheur est qu'on ne commette impunément aucune erreur de goût. Les erreurs de goût mènent aux erreurs de jugement, les erreurs de jugement

1. Paulin Paris, *Histoire littéraire de la France*, t. XXII. Il est bien entendu que, dans toutes ces citations, je respecte scrupuleusement l'orthographe des éditeurs. Le lecteur pourra remarquer que l'orthographe de M. Paulin Paris n'est pas tout à fait celle de M. Guessard, qui n'est pas non plus celle

Digitized by Google

aux erreurs de doctrine, et c'est ici le cas. On ne se contente pas d'admirer silencieusement ces vieux textes, à part soi, dans le secret de la bibliothèque ; on crie son enthousiasme à tous les échos qu'on rencontre. C'est trop peu de se défendre, on attaque. Et comme si c'était une loi de la nature humaine, le signe de son imperfection, la marque indélébile de sa perversité foncière qu'on ne pût louer convenablement personne qu'aux dépens de quelqu'un, c'est au pire dommage de la littérature classique, de la littérature du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle que l'on poursuit depuis quelques années cette glorification systématique de la langue et de la littérature du moyen âge.

Il est incroyable, en effet, de quel style tous ces chaleureux avocats de la barbarie littéraire traitent aujourd'hui Boileau, par exemple, pour avoir osé, dans un passage connu de son *Art poétique*, ne faire dater que de Villon les premières origines de la poésie française ; ici, dans le camp néo-catholique, c'est encore le savant auteur du gros livre sur les *Epopées françaises*, qui ne craint pas, dit-il, « de trop s'irriter contre un Boileau pour avoir osé pré-

de M. Gautier. Cette diversité d'orthographe est trop favorable à la thèse que je veux défendre, pour que ce soit mon affaire que de la ramener à l'unité. Je reconnais d'ailleurs volontiers qu'il peut y avoir à cette diversité de bonnes raisons, comme celles qu'on tirerait, par exemple, de la chronologie.

Digitized by Google

tendre qu'entre tous les êtres Dieu seul n'est pas poétique, » comme si l'on pouvait admettre, ajoute-t-il pédantesquement, « que les créatures fussent poétiques et que le Créateur ne le fût pas. » Voilà qui s'appelle raisonner! Là, dans un camp tout opposé, c'est un récent éditeur et traducteur du *Roman de la Rose*, déclarant à pleine bouche qu'au temps de ses auteurs — le subtil Guillaume de Lorris et le très fameux Jehan de Meung — « on ne faisait pas sa fortune comme au temps de Boileau, avec une plate épître au plus flagorné des rois », et proclamant là-dessus, avec une juvénile assurance, « que ce maître ès arts — c'est Boileau qu'il veut dire — n'atteint, ni comme poète ni comme satirique, à la cheville de ses deux romanciers [1]. » Remarquez, je vous prie, que, sous le nom du seul Boileau, ce vrai modèle, s'il en fut, du bon sens critique et de la probité littéraire, c'est bien le siècle entier que l'on entend mettre en cause. « Le théâtre de Corneille et de Racine, dit l'auteur d'un petit livre ennuyeux sur le *drame chrétien*, est beau, malgré sa forme et à cause d'elle. La tragédie française demeura toujours un exercice de rhétorique..... une amplification plus ou moins ingénieuse [2]. » Voilà qui sera

1. *Le roman de la Rose*. Nouvelle édition, avec une traduction en vers, par M. Pierre Marteau. 4 vol. in-18. Orléans, Herluison, 1878-1879. Je ne donne d'ailleurs qu'un faible échantillon des aménités que l'éditeur prodigue à Boileau. Voyez son *Introduction*, p. CXIX, CXX, CXXI.

2. Marius Sepet, *Le drame chrétien*, Introduction.

Digitized by Google

désormais entendu, *le Cid* est un exercice de rhétorique et *Phèdre* une amplification plus ou moins ingénieuse. Mais le *Mystère de la Passion*, d'Arnould Gréban, sans doute voilà le drame, le drame image de la vie, le drame tiré des entrailles de l'histoire et de la réalité.

Il serait facile de multiplier les citations : c'en est assez pour indiquer la tendance. Il n'en est pas qui mette, à plus brève échéance, en péril plus certain les plus rares qualités de l'esprit français. Évidemment ceux qui tiennent un tel langage, qui seraient à peine excusables de le laisser échapper dans le hasard d'une improvisation, devant le public spécial d'une Ecole des Chartes, et qui cependant, comme pour l'aggraver encore, le reprennent à loisir dans les pages laborieusement méditées du livre, n'ont rien compris, il faut le leur dire une bonne fois, rien senti, rien soupçonné de cette littérature classique dont ils s'instituent non pas même les juges sévères, mais vraiment les exécuteurs. Dans les œuvres de leur vaste moyen âge, quelques rares beautés de détail les éblouissent ou plutôt les aveuglent, et, n'ayant plus d'yeux pour les défauts, ils ne voient pas que de cette abondance de production qu'ils vantent le vrai nom est stérilité. Mais au contraire, s'ils s'élevaient un peu au-dessus de leurs habitudes ou de leurs préjugés d'érudits, s'ils savaient voir les choses à leur vraie place et dans leur

Digitized by Google

vrai jour, surtout s'ils avaient le courage de sacrifier un peu de l'importance factice qu'ils attachent à leurs travaux, ils parleraient d'autre sorte. Sans doute il est louable d'avoir pâli consciencieusement sur d'antiques parchemins et d'avoir usé sa vue sur l'illisible. Rien de plus ordinaire à chacun de nous, et malheureusement, que d'estimer au delà du juste prix l'objet de ses études. Il est naturel, après tout, qu'on ne veuille pas avoir inutilement dépensé son temps, ses peines et son enthousiasme. Ce n'est pas une raison pourtant de vouloir imposer à tous les nez les lunettes grossissantes de l'érudition. Ce n'est pas une raison de venir brouiller l'histoire et de déplacer par un coup de force le centre d'une grande littérature. Ce n'est pas une raison enfin de s'inscrire en faux contre les jugements consacrés, d'enseigner que la Renaissance aurait fourvoyé l'esprit français dans sa route, que les écrivains du XVIe et du XVIIe siècle auraient « tyranniquement » interrompu le développement naturel de la langue, de telle sorte en vérité que depuis trois cents ans notre admiration pour la Renaissance aurait vécu d'un mot et d'une duperie. Tandis qu'il est aisé de démontrer : 1° que la littérature du moyen âge n'avait rien en soi d'une grande littérature ; 2° qu'elle était morte, morte comme la scolastique et comme l'art gothique lorsque la Renaissance est venue renouveler l'esprit humain ; 3° que, bien loin d'avoir donné

Digitized by Google

« l'exemple d'une ingratitude scandaleuse envers nos antiquités nationales [1] », le XVIIe et le XVIIIe siècle en ont sauvé presque tout ce qui méritait en effet d'en être sauvé.

II

On peut regretter pour eux et pour nous, mais on ne saurait nier que nos ancêtres aient parlé, du Xe au XVe siècle, la langue la plus barbare ; rude comme leurs mœurs et grossière comme leurs appétits. Elle a manqué de toutes les qualités qui font la richesse d'une langue et la splendeur d'un idiome. Ces beaux mots, si chers aux poètes, ces mots qu'ils aiment à sertir dans leurs vers comme on ferait dans l'or fin une pierre précieuse, ou ces assemblages de sons, tantôt pleins et sonores, tantôt murmurants et presque étouffés, qui sont comme une caresse ou comme une volupté pour l'oreille, c'est en vain que l'on dépouillerait le fatras de nos *chansons de geste*, je doute que l'on en rencontrât un seul. Évidemment, ce jargon, demi-latin, demi-germanique encore, est toujours en travail d'enfantement d'une langue digne du nom de langue. Et s'il est, comme il l'est, par les mots, plus voisin de

1. Léon Gautier, *Les épopées françaises*.

Digitized by Google

ses origines latines que la langue du XVIIe siècle, ou, par la syntaxe, d'une régularité de structure plus logique et par conséquent plus belle aux yeux du linguiste que la plus belle prose de la meilleure époque, c'est que justement ni la syntaxe, ni les mots, ni la grammaire, ni le vocabulaire n'ont pu parvenir encore à se dégager du latin. Ils s'agitent pour en sortir, mais ils n'y réussissent pas. Ils y sont empêtrés comme un nouveau-né dans ses langes. Les termes eux-mêmes du langage quotidien, les termes nécessaires aux besoins, à l'usage courant de la vie commune, semblables en quelque sorte à ces êtres indécis qui flottent sur les confins de deux règnes et dont les apparences multiples raillent silencieusement la confiance du naturaliste dans ses classifications, ni latins ni français, n'ont pas encore cette physionomie personnelle et, comme on l'a si bien dit, « cette figure entière qui fait son impression à la fois sur l'œil et sur l'esprit [1]. » On les écrit en vingt façons, ils se prononcent de vingt manières. Voici, par exemple, douze manières de figurer l'eau : *aigue*, *aige*, *aighe*, *aive*, *ague*, *awe*, *egue*, *eve*, *iave*, *yaue*, *eave*, *eaue*, sans compter, comme on voit, celle dont nous nous servons ; en voici quatorze d'écrire le pronom démonstratif : *cil*, *chil*, *sil*, *chel*, *cis*, *chis*, *ceus*, *cieus*, *cieux*, *chius*, *cheus*, *chiex*, *cilz*,

1. Bossuet, cité dans la préface du *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e édition, 1878.

Digitized by Google

çax[1]; et peut-être qu'elles n'y sont pas toutes. Sans doute on explique historiquement cette diversité. D'une part, en effet, il n'est rien de plus changeant, de plus humblement soumis aux caprices de la mode que la prononciation de l'usage, et partant que l'écriture. Tant de façons diverses d'écrire et vraisemblablement de prononcer un seul et même mot représenteront donc autant d'époques de la langue, autant de phases, pour parler comme les linguistes, de l'évolution d'un idiome, autant de dates de l'histoire d'un mot. Que si d'ailleurs, après cela, dans un même temps, il est prouvé que quelques formes continuent de faire double emploi, nous y devrons voir les témoignages mourants du patriotisme local qui résiste à l'unification de la langue, les débris des anciens patois qui luttent et qui défendent un reste d'existence nationale contre le français envahissant de l'Ile-de-France. On pourrait discuter l'explication[2]; admettons-la cependant : aux causes qu'on

1. J'emprunte ces exemples tant au glossaire qu'à la grammaire de la langue d'oïl qui font suite à la *Chrestomathie de l'ancien français* de M. Karl Bartsch. On en pourrait donner beaucoup d'autres. Il est bien entendu d'ailleurs que presque toutes les formes citées sont employées chacune au moins une fois dans quelqu'un des textes, assez peu nombreux cependant, qui composent cette *Chrestomathie*.

2. Les arguments ne feraient certes pas défaut. Bornons-nous à faire remarquer qu'on trouvera dans la *Chrestomathie* de M. Bartsch, dont personne, je crois, ne contestera la science philologique et paléographique, telle pièce de trente-huit vers, comme la fable du *Loup et de l'Agneau* dont l'auteur, connu, mais mal connu, sous le nom de Marie de France,

Digitized by Google

signale ajoutons même les fautes du scribe et ses fantaisies d'orthographe : expliquer n'est pas justifier, et le fait reste là. La langue est dure, dure à l'oreille, dure à la gorge, et jusqu'aux plus belles pensées du monde elle les marque de son caractère de barbarie :

Frappe de ta lance, Olivier, et moi de Durendal,
La bonne épée que me donna le roi.
Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
C'était l'épée d'un brave.

Quand le cri de Roland serait plus fier, plus généreux encore, qui ne conviendra qu'il perdrait et qu'il perd toute sa beauté dans l'étrange cacophonie de l'original :

Se jo i moerc, dire poet qui l'avrat
Que ele fut à nobilie vassal [1].

Et que l'on ne dise pas que nous avons la partie belle à juger ainsi d'une oreille toute moderne une langue dont nous ne connaissons ni ne pouvons

n'emploie pas moins d'une bonne demi-douzaine de façons d'écrire les mots mêmes de *Loup* et d'*Agneau*. — Loup : *Leu*, *Lox*, *Lus*, *Lous*. — Agneau : *Aignel*, *aigniaus*, *aignez*, *aigneus*, *engnel*, *aingnel*. Il paraît d'ailleurs que les manuscrits donnent encore les variantes : *luz*, *loux* et *aigneax*, *engniel*. Que trouve-t-on là qui ressemble à l'emploi dans la tragédie grecque d'un dialecte pour le dialogue et d'un autre dialecte pour le chœur?

1. *Chanson de Roland*, édition et traduction Léon Gautier.

Digitized by Google

connaître l'exacte prononciation. Prononcerions-nous donc par hasard le latin comme à Rome, ou mettrions-nous sur le grec l'accent des fruitières d'Athènes? Je défie cependant qu'une oreille, même inexercée, méconnaisse le rythme d'une période cicéronienne ou l'harmonie de vingt vers d'Homère.

En second lieu, rien de plus monotone que la versification de ces interminables poèmes, et rien de traînant comme ces couplets *assonancés*, comme ces *laisses* [1] inégales où le rythme s'en va cahotant, où les consonnes se heurtent et s'entrechoquent avec un bruit de mauvais allemand, où le nombre même des vers ne semble avoir en vérité d'autre mesure que la longueur d'haleine du jongleur. Je ne sais si l'on peut, avec les docteurs germaniques, tout fiers de leur ïambe de cinq pieds non rimé, considérer comme un « malheur national » pour les Français « que leur langue poétique n'ait jamais pu réussir à se débarrasser de l'alexandrin [2]. » Jamais du moins l'hexamètre classique, l'alexandrin monotone, avec sa rime, avec son double hémistiche et sa double césure, l'alexandrin de Campistron lui-même, n'exaspéra les oreilles sen-

1. Il est vraiment bien dommage que l'on ne veuille plus faire dériver ce mot *laisse* du bas latin *Lessus, complainte*. Rien ne donnait une plus juste idée de cette monotonie lamentable qui est le propre du couplet épique.

2. Expressions du docteur Strauss, dans son livre sur Voltaire.

Digitized by Google

sibles par une plus impitoyable uniformité que le décasyllabe de l'épopée du moyen âge [1] :

Dex, dit Guillaumes, biau pere esperital,
Qui en la Virge préistes votre ostal
De li nasquistes au saint jor del Noual...
Si com c'est voirs, si aidiés vo vasal,
K'encore voie Guiborc au cuer loial.
Et Loéis, l'enperéor roial,
Et Aimmeri, mon chier pere carnal,
Et Ermengart, la france natural
Et mes chiers freres ki sont enperial.

Il continuerait encore, si nous n'arrêtions ici la citation. Nous l'empruntons à cette chanson d'*Aliscans*, que l'on a proclamée « de toutes nos chansons de geste la plus importante et la plus belle après la chanson de Roland » [2]. Il est vrai que ce sont paroles d'éditeurs. La musique, au moins, dont le jongleur, comme jadis l'aède ou le rapsode homérique, accompagnait sa chanson, soulageait-elle un peu la patience de son auditoire en plein vent, et les soupirs mélodieux de la *rote* ou de la *viole* enchantaient-ils une attention que le poème était sans doute incapable de fixer et de retenir longtemps ? Il faut le

1. Un assez grand nombre des *chansons de geste* qui nous sont parvenues sont à la vérité rédigées en alexandrins, mais les érudits sont d'accord en pareil cas pour n'y voir qu'un remaniement d'une date très postérieure à la rédaction originale. Ce qui d'ailleurs est certain, c'est que toutes les chansons réputées les plus belles sont composées en décasyllabes.

2. *Les anciens poètes de la France*, t. X, *Aliscans*, chanson de geste, éditée par MM. Guessard et de Montaiglon.

Digitized by Google

croire : autrement, parmi tant de témoignages que l'histoire nous a légués de la longanimité de nos pères, celui-là ne serait pas le moindre, ni le moins digne à coup sûr d'une respectueuse admiration de leurs fils. « Que notre poète ait été dominé par le souci du style, par la préoccupation littéraire, c'est ce que nous ne croirons jamais [1], » s'est écrié le plus remuant des admirateurs de la *Chanson de Roland*. Il a raison. Et nous non plus, ni du poète de Roland ni du trouvère d'Aliscans, non, par ceux qui sont morts dans les plaines de Provence ou dans les gorges de Roncevaux, nous ne le croirons jamais !

Encore, si le fond de cette littérature valait un peu de la peine qu'il faut se donner et de l'ennui qu'il faut surmonter pour l'entendre ! Sans doute, rien ne vit, rien ne dure que par la perfection de la forme, et, si précieuse que soit une matière, le temps ne respecte en elle que ce que l'art y sait ajouter ; mais enfin, dans un âge de curiosité comme le nôtre, il se pourrait que, en dépit de la rudesse de la langue, je ne sais quelle générosité des sentiments ou quelle noblesse de l'inspiration criât du fond de cette littérature contre un injuste oubli. Si, par exemple, les *Chansons de geste* nous enlevaient au présent pour nous reporter vers un âge vraiment

1. *Chanson de Roland*, édition Léon Gautier, Introduction.

Digitized by Google

héroïque, vraiment poétique surtout de l'histoire nationale; si les *Fabliaux* étaient vraiment les chefs-d'œuvre de cette urbanité dans la plaisanterie ou de cette fraîcheur dans le sentiment que l'on vante comme les qualités primesautières de l'esprit gaulois; si les *Mystères* enfin contenaient vraiment, ou tout au moins en germe, ce drame chrétien dont on a si beau jeu pour vanter les splendeurs, attendu qu'il n'existe nulle part, il faudrait pardonner quelque chose à l'enfance de la langue, ou plutôt je ne sais si cette absence même de toute étude, cette naïveté de l'expression, cette hésitation d'une parole qui semble douter de soi ne prêterait pas à tous ces vieux poèmes et ces vieux contes un charme de plus, le charme de toutes les choses qui commencent. Mais peut-on dire qu'il en soit ainsi?

Une réponse facile serait d'invoquer des raisons générales. On montrerait, par exemple, que si la langue est rebelle encore à l'inspiration du poète, c'est que le travail de la pensée, la discipline de la méditation ne l'ont pas encore assouplie, domptée, asservie. Si la langue est pauvre, c'est que la pensée manque de hardiesse et d'ampleur; si la langue est rude, c'est que la sensibilité manque de délicatesse et de grâce; enfin si la langue est difficile à manier, c'est que l'esprit ne sait pas encore distinguer, démêler, analyser les nuances. Peut-être

Digitized by Google

même pourrait-on réussir à montrer que cette impuissance relative de l'esprit et que cette stérilité de la pensée n'ont pas d'autre cause que la constitution même de la société du moyen âge..... Mais il vaut mieux interroger les œuvres.

Nous connaissons maintenant une centaine de chansons de geste environ. Toutes n'ont pas encore été mises au jour, toutes ont été du moins analysées. Toutes ont d'étroites ressemblances entre elles : marquées des mêmes caractères généraux, elles commencent toutes sur le mode épique pour finir sur le mode romanesque, par un laborieux et fastidieux enchaînement d'aventures invraisemblables; construites sur le modèle d'une même formule, elles contiennent toutes un certain nombre d'épisodes convenus, obligés, morceaux d'éclat, airs de bravoure; composées pour le même auditoire, on dirait qu'elles partent toutes d'une même main et qu'elles procèdent d'une même inspiration [1]. Je laisse donc de côté toutes les autres, et quoique l'on parle avec éloge d'*Aliscans*, comme on l'a vu, de la *Chanson d'Antioche* encore, ou de *Raoul de Cambrai*; quoiqu'au fond de nos campagnes Renaud de Montauban, ou plutôt les quatre fils Aymon, travestis dans la prose de la *Bibliothèque Bleue*, conservent jusque de nos jours un reste de popularité, je viens à cette

1. Paulin Paris, *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, *passim*.

Digitized by Google

Chanson de Roland, où les admirateurs du moyen âge, d'abord qu'on fait mine de vouloir modérer l'excès de leur admiration, se retranchent comme derrière les remparts de quelque inexpugnable forteresse et de là semblent défier l'ennemi.

Tant qu'elle n'était pas encore *traduite*, cette *Iliade* carolingienne, l'illusion était possible. On en pouvait vanter quelques épisodes, cinq ou six peut-être, d'une grandeur héroïque et d'une beauté farouche. On y pouvait admirer — et l'on ne s'en faisait pas faute — ce qui n'existe peut-être dans aucune autre littérature, la chevaleresque glorification du vaincu. Que ne l'a-t-on donc enfermée sous une triple serrure? Car on lui a fait un grand tort que de l'avoir ainsi mise à la portée de tout le monde. Et les érudits eux-mêmes le comprenaient bien ou le soupçonnaient, puisqu'on voit dans leurs traductions qu'il n'est artifices d'une rhétorique puérile auxquels ils ne recourent pour imprimer au vieux poème une allure vraiment épique. Exclamations, inversions, répétitions, prosopopées, ils corrigent le vieux texte avec une licence souveraine. L'ornent-ils? C'est une question. Mais à coup sûr ils l'altèrent. D'ailleurs ils ne réussissent pas à y insinuer ce qu'il ne contient pas en effet. En dépit de toutes leurs corrections, ce qui reste vrai, c'est que le poème est assez mal composé : la chanson n'a pas de commencement, car la trahison de Ganelon y est sans cause et même

Digitized by Google

sans prétexte; elle n'a pas de fin, car la victoire de Charlemagne y demeure quasi sans effet; elle n'a pas de centre, car la mort de Roland n'y occupe pas plus de place que la bataille de Charlemagne contre les Sarrasins. Aussi, tel de ses admirateurs, M. Léon Gautier, y découvre-t-il un plan suivi qu'il distribue en trois parties, et tel autre, M. Paulin Paris, en cinq parties, un autre plan non moins suivi. Ajoutez que les personnages ne vivent pas. Les Olivier et les Turpin de France n'y diffèrent que par le nom des Estorgant et des Estramarin d'Espagne. Les uns jurent par Mahum et Tervagan, les autres par *Diex l'Espirital* : c'est la seule caractéristique. Elle est de pure forme. Au fond, ils respirent tous la même férocité brutale, ils ont tous la même valeur insultante et bravache, ils déchargent tous les mêmes grands coups d'épée. Je cherche consciencieusement tout ce que toutes les préfaces m'assuraient que je trouverais en eux, des soldats qui combattent pour les autels et les foyers de la patrie, des chrétiens qui meurent pour leur Dieu; mais dans les « eschieles » de l'armée de « nostre emperere magnes », comme aussi dans « l'ost des païens d'Arabie », je ne vois que de hardis aventuriers, violents et sanguinaïres, qui ne croient qu'à deux choses au monde : la trempe d'un glaive enchanté, la vertu d'une bonne armure :

Et rien d'humain ne bat sous cette bonne armure,

Digitized by Google

rien, que l'intraitable et risible orgueil du barbare et son arrogante confiance dans la vigueur de son bras. Quant à la *vivifiante* inspiration chrétienne, dans ces interminables récits de combats qui remplissent la meilleure partie du poème, c'est avoir de bons yeux que de l'y discerner. Je sais que Charlemagne adresse quelque part une prière au Dieu de Jonas et de Daniel, je sais qu'il fait solennellement baptiser dans Aix-la-Chapelle Bramimunde, la reine païenne; mais on me permettra de ne pas oublier que, pour le faire passer à l'action et le lancer contre l'infidèle, il ne faut rien moins que l'intervention de Gabriel archange. Encore le premier mot du triste sire est-il là-dessus pour s'écrier que « sa vie est peineuse », comme son premier mouvement pour « pleurer des yeux » et s'arracher la barbe à poignées, sa belle barbe, « *fleurie* [1] » tout le long du poème, et blanche maintenant d'épouvante : c'est même sur l'expression de ces nobles sentiments que finit la chanson :

> Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret....
> Ci falt la Geste que Turoldus declinet.

Je ne pense pas que ce soit là le véritable esprit du christianisme. M. Paulin Paris avait jadis noté « l'influence secondaire du sentiment religieux sur

1. C'est-à-dire : grisonnante, mêlée de poils noirs et blancs.

Digitized by Google

tous ces hommes de fer du xe et du xie siècle ». Il avait raison par avance contre les érudits de la génération nouvelle, et sur ce point, comme sur tant d'autres, il avait bien vu.

Non loin de ce grand fleuve épique, dont je consens, non seulement sans peine, mais encore avec plaisir, qu'on mette la source en Allemagne, coule un humble ruisseau dont le léger murmure a longtemps été couvert par le bruit impétueux du torrent. On dirait que l'esprit germanique n'a pu si complètement triompher de l'esprit gaulois, qu'il n'en survécût quelque chose.

Déjà, dans la chanson de geste elle-même, à quelques épisodes clairsemés, d'un goût douteux et d'un comique passablement brutal, il semblait qu'on pût reconnaître une résistance de cet esprit gaulois, déjà démocratique, à l'esprit tout aristocratique et tout germain de l'épopée. Ce n'est là sans doute qu'une hypothèse, et les historiens disputent. Cependant trouvères, qui composent, et jongleurs, qui vont chantant par les villes, les uns et les autres sont peuple. Évidemment ce n'est pas sans quelque joie mauvaise qu'ils livrent le traître Ganelon, dans la *Chanson de Roland*, à la grossière et cruelle risée des cuisiniers de Charlemagne [1] ; ce n'est pas sans quelque satisfaction d'amour-propre qui se venge

1. *Chanson de Roland*, édition Léon Gautier.

Digitized by Google

que, dans la chanson d'*Aïol*, ils donnent en proie le jeune seigneur aux *gaberies* du bon populaire de Poitiers [1] ; il faut entendre toute la ville se gausser d'Aïol et de l'infortuné cheval Marchegay :

> Molt le vont porsivant trestout a pié
> Et serjant et borgois et escuier
> Et dames et puceles et ces molliers ;
> Ains mais n'entra tel joie dedens Poitiers.

Dans telle autre chanson, des symptômes plus graves commencent d'apparaître. Ainsi dans *Renaud de Montauban*, sous la rude plaisanterie d'un ogre en belle humeur, il semble que ce soit la révolte contre le moine et contre l'Église. « Quoi, s'écrie le duc Aymon, parlant à ses fils, qu'il a jadis *forjurés*, c'est-à-dire chassés du foyer de famille, et qu'un jour il retrouve assis à la table de leur mère ; quoi, si vous mouriez de faim, ne pouviez-vous chercher une autre table ! ou que ne tâtiez-vous de quelques gens de religion :

> Jà trovés vos assés gens de religion
> Qui sont blancs sor les cotes et [illegible] blanc le guitron,
> Et si ont les chars tendres, si ont gras le roignon,
> Mioldres sont à mangier que cisme ne [illegible]on,.....
> Miodre est moines en rost que n'est car de mouton [2].

Le passage est deux fois caractéristique : par l'accent, il décèle chez le baron féodal l'impatience du

1. *Aïol*, édition J. Normand et G. Raynaud, dans la collection des *Anciens textes français*.
2. Cité par M. Paulin Paris, *Histoire littéraire de la France*, t. XXII.

Digitized by Google

joug de l'Église; dans le détail et dans le fond, c'est l'indication du thème qui, pour le fabliau va devenir le plus ordinaire, le plus riche de variations, le plus agréable certainement aux oreilles populaires.

Il n'est pas douteux qu'on ne puisse quelque jour multiplier les exemples. Dès à présent, on signalerait tel poème qui, comme *Beaudoin de Sebourg*, est une véritable parodie de la grande épopée, quelque chose comme une première ébauche du genre au développement de qui la littérature italienne devra plus tard son *Roland furieux* et l'espagnole son *Don Quichotte*. Le fabliau vient-il de là? Ces intermèdes comiques ont-ils fait partie, dès l'origine, de ces grandes compositions où nous les retrouvons incorporés? et le fabliau s'est-il détaché de la chanson de geste comme on admet généralement que la farce, un jour, s'est détachée du mystère? ou bien y ont-ils été plus tard introduits, dans le désordre d'une révision et d'un remaniement postérieurs? Les érudits décideront. La question est de leur domaine. Il n'importait ici que de montrer, dans les vastes eaux de l'épopée, le courant gaulois qui se mêle au courant germanique.

On a longtemps désigné sous le nom de fabliaux, sans y regarder de très près, des récits de genres très divers et quantité de compositions qui n'avaient à vrai dire de commun entre elles que d'être d'assez courte haleine. Plus sévères aujourd'hui, nos éru-

Digitized by Google

dits ne réunissent plus sous ce nom que le conte et la nouvelle en vers. « Le fabliau, dit un nouvel éditeur, est le récit, plutôt comique, d'une aventure réelle ou possible, même avec des exagérations, qui se passe dans les données de la vie humaine moyenne [1]. » On pourrait se proposer, comme un exercice utile, d'éclaircir cette définition savante.

La langue des fabliaux est en général plus claire, plus souple surtout que la langue des chansons de geste. Elle a souvent des rencontres heureuses et des trouvailles d'expression. La gloire lui revient d'avoir frappé nombre de proverbes dont on use encore dans le style bas et dans la liberté de la conversation démocratique [2]. Elle ne manque d'ailleurs ni d'une certaine bonhomie narquoise, ni parfois, sous l'enveloppe grossière, d'une certaine finesse. Le vers de huit syllabes, plus vif, plus rapide et, dans tous les sens du mot, plus leste, aide sans

1. A. de Montaiglon, *Recueil de fabliaux*, t. I, Introduction.

2 Je ne fais que traduire ici deux vers d'une chanson, *Maugis d'Aigremont*, qui viennent à l'appui de ce que nous disions plus haut de l'esprit aristocratique de l'épopée proprement dite ; les voici :

Mais li vilains le dit et si est vérités
Tant vet li pot à l'iaue que il i est quassez.

(*Histoire littéraire de la France*, t. XXII.)

Il en est du proverbe comme des figures de rhétorique et généralement de toute espèce de métaphores. « Ce sont façons de parler communes, » disait Montaigne.

Digitized by Google

doute à l'illusion. Et cependant, comme la langue des chansons de geste, elle nous est encore une langue étrangère, et pour les mêmes raisons, parce qu'elle n'a nulle part atteint la perfection de son genre. Non pas pourtant, comme on va le voir, que le genre fût bien relevé.

La mode s'est établie, comme de vanter dans nos chansons de geste je ne sais quoi de plus grand même que l'*Iliade*, de célébrer aussi dans nos fabliaux je ne sais quels prétendus chefs-d'œuvre d'ingénieuse malice et d'observation satirique. Il faut qu'il y ait des grâces d'état. En fait, nos conteurs du moyen âge n'ont connu ni cet art de railler avec politesse qui seul donne du prix à la médisance, ni ces indignations vigoureuses qui sont l'âme de toute satire digne de ce nom. Il n'y a pour nous de satire littéraire que celle qui procède, comme la satire de Boileau, d'une haine irréconciliable des sots livres : je n'ai pas besoin de démontrer que le moyen âge ne l'a pas connue. Il n'y a de satire sociale que celle qui, comme la satire d'Aristophane, décèle chez le poète une constante préoccupation de la dignité de l'homme : les fabliaux sont presque tous indécents ; quelques-uns sont orduriers. La liberté n'y consiste pas à nommer les choses par leur nom, mais à choisir entre tous les noms qui peuvent désigner une même chose le plus bas et le plus digne du vocabulaire des halles. Ce n'est

Digitized by Google

donc pas assez de remarquer que Boccace et le *Bonhomme* n'ont nulle part puisé plus abondamment qu'à cette source. Ce serait ravaler La Fontaine et Boccace. On peut lire les *Contes* et le *Décaméron*. S'il y a une poésie de la licence et de la gravelure, ils l'ont trouvée; mais nos fabliaux sont littéralement illisibles. Il serait difficile d'en indiquer le sujet, il est impossible d'en transcrire les titres. Je crains, pour l'honneur de notre littérature, que, dans aucune langue peut-être, il n'y ait rien de plus platement obscène, et que jamais on n'ait pris un tel plaisir à promener la pensée sur de plus sales ou de plus répugnantes images. Et l'on se demande en les parcourant quel intérêt il pouvait y avoir, non pas même pour l'histoire littéraire, mais seulement pour l'histoire de la langue, à tirer de l'obscurité qui nous les avait si longtemps cachés, ces hideux modèles de la brutalité dans les mœurs, de la grossièreté dans la plaisanterie, de la naïveté dans l'impudeur [1].

1. Saint-Marc Girardin, traitant un jour de la *Pucelle* de Voltaire, ajoutait en terminant : « Je voudrais pouvoir dire qu'un pareil ouvrage est un accident et un hasard dans notre littérature, que c'est une mauvaise pensée qui a traversé l'esprit de Voltaire, mais que la nature et le caractère de l'esprit français n'y sont pour rien. Malheureusement, je suis forcé de reconnaître que cette épopée honteuse est, jusqu'à un certain point, la fille de l'esprit français. » Rien de plus vrai, « l'épopée honteuse » de Voltaire vient en droite ligne de la veine où les trouvères avaient puisé leurs fabliaux. Elle en est la dernière expression.

Digitized by Google

Mais j'ai tort d'écrire naïveté.

Il n'y a de naïf ici que la mise en œuvre du récit, rien de plus. Les fabliaux ne sont pas l'œuvre d'une corruption qui s'ignore. Le trouvère sait ce qu'il fait ou du moins ce qu'il veut. Il se complaît tout le premier dans ses inventions; son auditoire avec lui s'y délecte, et je ne saurais véritablement de quels termes qualifier leur impudence à tous deux, si je n'avais cette ressource de dire qu'elle est égale à leur lâcheté.

Car, il ne faut pas l'oublier, la verve satirique tant vantée du fabliau n'a d'audace que contre les faibles et les désarmés. Les traits de sa raillerie, le fabliau ne les a jamais dirigés, — ou presque jamais, — contre les puissants et les forts, contre le seigneur ou le prélat; il n'a même attaqué le moine qu'assez tard et dans de rares occasions. C'est qu'au XIIe, c'est qu'au XIIIe siècle, la hiérarchie féodale est encore debout dans sa force; c'est que les ordres religieux sont alors, prêcheurs et mendiants, dans le plus beau temps de leur splendeur et de leur omnipotence. On les prendra plus tard à partie, non pas quand ils auront dégénéré de la vertu de leur institution primitive, mais quand on sentira qu'on peut les frapper sans danger. En attendant, c'est le prêtre séculier qu'on bafoue, l'humble clerc de village, « tout ce monde du clergé inférieur qui vivait dispersé, isolé au milieu du peuple et sous son regard,

Digitized by Google

n'ayant ni l'éclat de la richesse pour imposer, ni l'appui des grandes communautés pour se soutenir, ni les armes du pouvoir pour effrayer [1]. » Quoi de plus naturel? Ce bas clergé se recrute, alors comme aujourd'hui, parmi le peuple ; ce clerc, qui ne sait pas grand'chose, sait au moins lire, écrire, compter, et chanter à la messe; le bourgeois des bonnes villes en est jaloux, et il a de l'argent pour payer le trouvère ! C'est aussi la femme qu'on insulte, la femme qui dans ce monde fermé de la bourgeoisie du moyen âge semble avoir courbé la tête aussi bas qu'en aucun temps et qu'en aucun lieu du monde. Je n'en citerai qu'un seul exemple, et c'est au fabliau du *Vilain Mire* que je l'emprunterai. La comédie de Molière, *le Médecin malgré lui*, a immortalisé le sujet. Comme Sganarelle bat Martine, le vilain du fabliau bat sa femme, qui se venge comme fait Martine. Mais savez-vous pourquoi le vilain bat sa femme? Ce n'est pas qu'il soit ivre, ce n'est pas qu'elle le contredise, ce n'est pas qu'elle le trompe, c'est qu'il a peur, et peur sans motif ni prétexte, par mépris inné de la femme, que quelque jour elle ne le trompe. Et, chaque jour que Dieu fait, il la roue de coups, pour qu'elle passe à pleurer le temps qu'il va passer aux champs. C'est son moyen d'éviter d'être trompé. En sortant de

1. Aubertin, *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*, t. II.

Digitized by Google

table donc et quand il est largement repu, sans un mot échangé :

De la paume qu'ot grande et lée
Fiert si sa fame lez la face
Que des doiz y parut la trace [1].

Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué ce qu'il y a de brutalité dans ces sortes de détails, et, par extension, de grossièreté dans cette conception de la femme telle que nous la présentent les plus célèbres fabliaux. En effet, parce que dans les fabliaux la femme est fertile en ruses amoureuses et que les maris trompés abondent, on s'arrête à la surface, et l'on ne fait pas attention qu'amants ou maris ne traitent la femme que comme une créature inférieure, ou, mieux encore, comme un instrument de plaisir, et que, pour un bon tour qu'elle leur joue, il n'est propos insultants et malpropres injures dont ils ne débordent contre elle. Il semble qu'on ne lui connaisse aucune vertu, qu'elle ne soit capable que du mal, et que paillardise et perfidie soient son tout. Ni la mère, ni la sœur, ni l'épouse n'ont de place, à vrai dire, dans cette épopée populacière. Et je comprends sans peine l'indignation qu'éprouvent à la lecture des fabliaux tous ceux dont l'esprit de parti ne voudrait retrouver dans cette littérature du

1. A. de Montaiglon, *Recueil de fabliaux*, t. III.

Digitized by Google

moyen âge que les productions de la muse chrétienne [1].

Il y a déjà de cela quarante ans, Montalembert, dans l'introduction de sa *Sainte Elisabeth de Hongrie*, conseillait aux catholiques d'aller chercher « quelques-unes des plus charmantes productions de la muse chrétienne » dans les chansonniers du XIIe et du XIIIe siècle. J'aime à croire qu'il n'avait des chansons de ce temps-là qu'une connaissance

1. Il faut d'ailleurs qu'ils conviennent que, dans la chanson de geste elle-même, la femme n'est ni traitée plus *chevaleresquement*, ni représentée sous des traits plus flatteurs. Il y a sans doute quelques exceptions ; mais en général, reines même et comtesses, en langage comme en action, sont traitées par leurs nobles époux avec la dernière brutalité. Quand ce ne sont pas des coups, portés avec le gantelet de fer, ce sont de telles injures qu'il vaut mieux ici se dispenser de les reproduire. (Voir l'ignoble apostrophe de Guillaume à Blanche fleur, dans *Aliscans*, p. 84, 8). D'autre part, il n'en est presque pas une qui ne soit une véritable héroïne d'impudeur. Il est bien rare en effet que ce ne soit pas la femme qui fasse toutes les avances au héros de la chanson, et de quel style, on peut le voir par une citation que nous emprunterons à la chanson d'Aïol :

Doucement le tastonne la demoiselle
Ele li mist la main a sa maisele (joue)
Oiés com faitement elle l'appelle.
« Car vos tournés vers moi, jovente belle,
« Si vos volés baisier, n'autre ju faire
« Si m'aist Dex del Ciel, je suis puchele. »

En feuilletant un seul tome de l'*Histoire littéraire*, nous pourrions joindre à la *Luciane*, d'*Aïol :* la *Bélissent*, d'*Amis* et *Amiles ;* la *Guibourc*, d'*Auberi le Bourgoing ;* la *Rosemonde*, d'*Elie de Saint-Gilles;* l'*Ermengart*, d'*Aimeri de Narbonne;* la *Rimel*, de la chanson de *Horn ;* la fille de Gérin, dans la chanson de *Raoul de Cambrai*. Que serait-ce, si nous avions tous les textes?

Digitized by Google

un peu superficielle. Ce n'est pas à dire qu'il ne se rencontre parmi le grand nombre quelques chansons pieuses, des hymnes même, si l'on veut; mais les jolies chansons françaises, en général, respirent, comme les chansons provençales, un sensualisme pénétrant. Que si l'on confond ensemble et que l'on enveloppe dans un même jugement, comme l'a fait M. Paulin Paris, chansons et jeux partis, c'est alors qu'on ne voit plus très bien ce que la muse chrétienne pouvait avoir à démêler en de telles questions : « Lequel des deux est le plus à blâmer, de l'homme qui trahit sa maîtresse ou de la femme qui trompe son amant? » Un certain abbé Certain s'est même posé quelque part cette autre question peu canonique : « Laquelle des deux vaut-il mieux avoir pour maîtresse, une religieuse ou une dévote, *nonain* ou *béguine* [1]? » Aussi pouvons-nous considérer comme vrai de la chanson ce que nous avons dit du fabliau, quoiqu'en adoucissant les termes et tenant compte, pour faire bonne justice, de la différence toujours très grande qui sépare un pur récit, tel que le fabliau, d'une variation lyrique sur un thème d'amour; et c'est ainsi, je crois, que l'on peut caractériser nos meilleures chansons. Nous pouvons même aller plus loin et dire que, si la poésie du moyen âge est quelque part, elle est là, dans ce genre tout à fait secon-

1. Paulin Paris, *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII.

Digitized by Google

daire, véritablement fugitif, et dont les fleurs se fanent en quelque sorte à mesure qu'elles éclosent. Mais il n'y faut pas chercher l'inspiration chrétienne.

Il y avait lieu de s'étonner pourtant qu'à côté du double courant germanique et gaulois, l'un qui porte l'épopée, l'autre le fabliau, le courant chrétien et, comme l'appelle Michelet, « ce flot plus pur qui jaillit du pied de la Croix [1], » n'eût rien porté. Comment se faisait-il que partout ailleurs, dans les chefs-d'œuvre de l'architecture et jusque dans les Sommes de la scolastique, on reconnût l'influence de l'Église et son influence souveraine? tandis qu'ici précisément, dans les œuvres de la littérature, on avait beau faire et beau s'ingénier, on ne parvenait pas à la retrouver. Faute de chansons, on s'est donc depuis quelques années rabattu sur les mystères, et c'est là qu'on croit avoir enfin discerné les germes trop vite étouffés d'une littérature chrétienne.

On sait à peu près aujourd'hui d'où viennent les *Mystères*. Ils sont nés chez nous, comme le drame chez les Grecs, à l'ombre de l'autel et pour ainsi dire sur le parvis du temple. L'Église n'avait pas trouvé de meilleur moyen d'assujettir à la longueur de ses offices les grands enfants barbares qu'elle avait entrepris de guider vers la civilisation. Aux

1. Michelet, *Histoire de France.*

Digitized by Google

jours solennels, il se faisait donc une interruption de l'office divin, et le drame liturgique s'essayait entre deux hymnes. Ce ne fut d'abord, on l'a récemment prouvé [1], qu'une « prose » mise en action, un sermon où les sacrificateurs et les prophètes de l'ancienne loi comparaissaient, appelés l'un après l'autre par la bouche du prédicateur en témoignage de la foi chrétienne. Plus tard, on personnifia prophètes et sacrificateurs : Moïse, Aaron, Isaïe, Jérémie, Habacuc, « vieux et boiteux, ayant dans une besace des racines et de longues palmes dont il faisait semblant de manger; » Balaam, « bien vêtu, monté sur son âne, et portant des éperons à ses souliers; » d'autres acteurs encore, Élisabeth, habillée tout de blanc et paraissant enceinte, « *quasi prægnans* », s'avançaient à travers la nef, dans un bel ordre, en longue procession, traduisant aux yeux des fidèles l'Ancien et le Nouveau Testament. Un jour, le drame sortit du sanctuaire, et le latin vulgaire commença d'envahir sur le latin d'église. Alors des scènes entières de l'Évangile, la *Passion*, la *Résurrection*, se déroulèrent avec tout un pompeux attirail d'attributs, de costumes, de décors, jusqu'à ce qu'enfin

1. Sur ce point et sous les réserves formelles que nous ferons tout à l'heure, on ne saurait méconnaître l'importance du livre de M. Marius Sepet sur les *Prophètes du Christ*. Il n'est plus possible en effet, après l'avoir lu, de douter que cette théorie sur la formation et l'évolution des mystères soit l'expression de la vérité des choses. M. Sepet a trouvé l'anneau qui manquait encore à la chaîne des déductions.

Digitized by Google

l'esprit laïque, s'emparant du genre et mêlant librement à cette paraphrase dramatique d'un texte sacré des intermèdes empruntés à la vie quotidienne, vînt donner à ces vastes compositions l'ampleur que l'on admire et que nous déplorons, dans ces mystères de soixante à quatre-vingt mille vers, où défilent jusqu'à six cents personnages et dont la représentation a quelquefois duré trente ou quarante jours [1].

Il va sans dire que, non plus que les fabliaux ou les chansons de geste, les mystères ne sauraient supporter la lecture. Peut-être même la langue en est-elle d'un degré plus barbare :

Vir propheta Dei, Daniel, *vien al roi*,
Veni, desiderat rex *parler à toi*,
Pavet et turbatur, Daniel *vien al roi*,
Vellet quod nos latet *savoir par toi*.

Ces sortes de couplets abondent, et l'on conviendra que jamais le latin finissant et le français qui commence ne se sont enchevêtrés l'un dans l'autre d'une façon plus bizarre que dans ces *farcitures*. Faut-il ajouter la faiblesse ou le ridicule des inventions?

1. Nous empruntons ici la plupart des détails au remarquable ouvrage que nous avons déjà cité : *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*, par M. Aubertin. C'est le premier livre où l'on ait essayé, je crois, de résumer et de présenter didactiquement les résultats acquis de l'érudition contemporaine. Il n'est pas seulement bien fait, il est bien écrit. Les chapitres qui traitent du théâtre et de ses origines en France constituent, dans l'état présent des études relatives au moyen âge, un véritable *traité* sur la matière.

Digitized by Google

ici l'âne de Balaam prenant sa part du dialogue, et là Darius, roi des Perses, annonçant sa volonté dans ces termes :

Ego mando
Et remando
Ne sit spretum
Hoc decretum
Ohé !

la grossièreté du discours, l'irrévérence des scènes comiques intercalées dans le drame sacré, quelques-unes vraiment poussées jusqu'à la parodie sacrilège? Évidemment, ce sont encore là les spectacles d'un peuple enfant, que l'on surprend par la brutalité naïve des émotions, que l'on soulève par le gros rire, que l'on enchante par l'éblouissement des yeux et les splendeurs de la mise en scène. Car, comme il n'est pas inutile de le remarquer, cette partie toute matérielle de l'art dramatique reçut de bonne heure en France le plus curieux développement. Le luxe gothique s'y donna pleine carrière. Dans les *Actes des Apôtres*, ce sont jusqu'aux portefaix, mendiants, voleurs et autres *beslistres* que l'on habille tout de velours. Il y a même déjà des machines. Dans le *Mystère d'Adam*, on établissait le paradis sur un échafaud tout entouré « de courtines et de tentures de soie ». Il était tout rempli d'arbres chargés de fruits. Au milieu, pour l'ébahissement du populaire accouru, le serpent, ingénieusement fabriqué, « *arti-*

Digitized by Google

ficiose compositus », s'enroulait autour de l'arbre de la science du bien et du mal. Je ne m'étonne pas que de vingt et trente lieues à la ronde la foule se portât à de semblables spectacles. Elle y trouvait à la fois tout ce que la foule de nos jours va demander aux scènes du boulevard : de quoi frissonner et pleurer comme à nos mélodrames, de quoi rire comme aux grosses plaisanteries du vaudeville et de l'opérette, mais surtout, comme aux féeries, la vision passagère de ces splendeurs fantastiques et de ces aventures prodigieusement invraisemblables dont les rêves du pauvre sont toujours et partout hantés.

Je reconnais d'ailleurs que l'on ne défend pas, ou du moins que l'on a défendu jusqu'ici faiblement, la valeur littéraire des mystères. Les hommes de bonne volonté continuent de publier des textes; ils reconnaissent pourtant que l'art est surtout « ce qui a manqué à nos mystères, qu'ils sont grotesques de la pire façon, c'est-à-dire sans le savoir, que c'est un sérieux qui veut être touchant et qui fait rire [1] ». Par malheur, ils ne croient pas sans doute que des

1. J'emprunte ces propres paroles au livre de M. Sepet sur *le Drame chrétien au moyen âge*. C'est ainsi que l'on parle en effet dans les livres que l'on destine au grand public, pour le séduire par une apparence de critique et d'impartialité littéraire. Mais ailleurs, dans les livres spéciaux, comme les *Prophètes du Christ*, du même M. Sepet, on continue d'admirer les « splendeurs naïves » du drame gothique, et l'on nous invite à admirer dans « notre vieille Gaule, comme dans les riantes campagnes de l'Attique, au temps de Thespis, cette aimable simplicité d'un monde naissant ».

Digitized by Google

considérants aussi sévères motivent une condamnation; ils en appellent de leur propre jugement, et là-dessus de se lamenter que la renaissance païenne soit venue brusquement comme écraser dans l'œuf le drame, le drame national et chrétien, qui ne demandait qu'à naître. Mais il reste permis de croire que, quand la fortune d'un genre a duré près de quatre siècles, s'il n'en est rien sorti, c'est qu'il n'en devait rien sortir, et, s'il ne survit de ce genre qu'un souvenir avec un nom dans l'histoire, on peut dire hardiment que le genre portait en soi quelque germe, non pas de fécondité, mais de corruption et de mort.

C'est ici qu'il faut élever plus haut la question.

Car, parmi toutes les erreurs qui depuis quelques années aspirent à sortir de cette glorification du moyen âge, de cette admiration volontairement aveugle de son art et de sa littérature, si les unes sont moins graves et qu'on puisse après tout s'en remettre au temps d'en faire bonne justice, les autres n'iraient à rien moins, sous prétexte de littérature et d'art, qu'à la falsification de l'histoire, si l'on n'essayait de se mettre en travers de la propagande.

III

Nous ne sommes pas de ceux qui calomnieront le moyen âge. Son histoire est une grande histoire.

Digitized by Google

Son idéal a cessé d'être le nôtre; mais il ne nous coûte nullement de convenir que, sous la discipline de l'Église, jamais peut-être de plus rares dévouements, de plus glorieux sacrifices, de plus glorieuses folies n'ont honoré l'homme que dans ces mêmes siècles qu'encore aujourd'hui cependant quelques historiens et quelques publicistes voudraient nous représenter comme les âges triomphants de la sottise et de la barbarie. Il n'est pas vrai que la nuit se soit faite subitement dans le monde quand s'effondra l'énorme édifice de l'empire romain. Les hommes du XVIIIe siècle, qui faisaient arme de tout, ont inventé cette légende : ce ne sera pas le moindre honneur de l'érudition contemporaine et l'un de ses moindres titres à la reconnaissance de l'histoire impartiale que d'avoir mis la légende en morceaux. Il n'est pas vrai que l'homme, après avoir passé près de mille ans, dans les ténèbres, à se chercher comme à tâtons sans réussir à se retrouver, n'ait enfin revu la lumière du jour qu'avec le lever de cette grande aurore de la renaissance italienne. Allons plus loin : homme pour homme, les plus illustres de l'antiquité païenne, ces politiques subtils et raffinés de la Grèce classique, ou ces durs héros de l'insensibilité romaine, sont petits quand on les compare à ces rois, à ces chevaliers, à ces moines du moyen âge que soulève au-dessus de terre la folie de la Croix. Et nous surtout, nous

Digitized by Google

sommes petits en face de tant d'exemples d'abnégation simplement, naïvement donnés par tant de saints héroïques, tant de saintes adorables, par les rois sur leur trône, comme par les pauvres écoliers dans leurs taudis de la montagne Sainte-Geneviève, ou par tant de milliers encore de nos plus humbles ancêtres sur les chemins poudreux qui menaient vers Jérusalem. Et nous ne craignons pas de répéter avec Michelet, le Michelet d'avant 1840, celui que l'on rencontrait partout où il y avait à exprimer une idée neuve et vraie sur le moyen âge : « Nous pouvons nous enorgueillir à bon droit de tant de progrès accomplis, et cependant le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté [1]. » Mais cette concession, ou plutôt cette juste part une fois faite à la vérité, cette hauteur et cette beauté morale de l'idéal du moyen âge une fois signalées, nous en revenons à notre dire. Cette force dont parlait l'historien ne s'est exercée, ne s'est déployée que dans le domaine de l'action, de l'action politique ou religieuse, et rien n'en a passé ni dans la distribution de la justice sociale, ni surtout, puisqu'ici c'est le seul point qui nous intéresse, dans le domaine de la littérature.

Ajoutez maintenant que, quand la Renaissance

1. Michelet, *Histoire de France*.

Digitized by Google

parut, le moyen âge était mort et bien mort. Il avait accompli son destin. La Renaissance n'a rien détruit. Comme toute chose de ce monde périssable, où la vie naît de la mort, elle a été engendrée de la corruption même de l'âge auquel elle succédait. Elle ne s'est établie que sur des ruines. Le grand siècle du moyen âge, celui que nous en pourrions nommer le siècle classique, c'est le XIIe; avec le XIIIe finissant, la décadence commence; au XIVe, elle est presque achevée; dès les premières années du XVe, c'est la dissolution.

En religion, c'est la forte discipline des âges précédents qui se relâche et se brise, tandis qu'au loin grossit l'orage d'où va sortir l'effroyable tempête de la Réforme; en politique, c'est l'édifice féodal vermoulu qui craque de toutes parts sous les coups redoublés d'une royauté jalouse de régner; en philosophie, c'est la gloire des plus célèbres docteurs qui pâlit et la superstition de leur infaillibilité qui chancelle; jusque dans l'art enfin, c'est le style gothique, ce merveilleux contre-sens architectural, qui dépérit et marche à sa ruine prochaine, victime du « *principe de mort* »[1] qu'il avait apporté en naissant.

En effet, et il importe beaucoup de le remarquer, ce n'est pas d'une mort en quelque sorte acciden-

1. Ernest Renan, *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV.

Digitized by Google

telle et subite que meurt le moyen âge. Il n'y a pas catastrophe, et tout ici, depuis déjà longtemps malade, succombe sous l'excès de son principe : l'Église, pour avoir oublié, dans son avidité de domination, cette leçon de la sagesse antique, que, si l'homme n'est pas capable de toute la liberté, cependant il n'est pas capable de toute la servitude [1] ; la féodalité, pour avoir, dans son amour déréglé de l'indépendance, rompu le lien social en posant le droit de l'individu comme une insurmontable barrière au progrès [2] ; la scolastique, pour avoir, dans sa manie raisonnante, asservi l'esprit humain à la toute-puissance du mot et dupé l'intelligence en voulant lui faire accroire qu'elle n'était jamais plus libre que quand elle soumettait la liberté de ses recherches aux injonctions de la théologie ; l'art enfin, pour avoir, dans l'enivrement de sa puissance, défié les conditions du travail mortel, outré l'expression, sacrifié la beauté, violemment importé dans son domaine des intentions de morale et d'édification, et presque mérité, pour toutes ces causes, l'anathème célèbre jeté par Vasari contre ces maudits édifices, « *questa maledizione di fabbriche*, » dont le moindre défaut est de mentir à leur destination et de paraître plutôt

1. « *Imperaturus es hominibus qui nec totam libertatem, nec totam servitutem pati possunt.* » (Discours de Galba à Pison, Tacite, *Histoires*, I.)

2. Voyez sur ce point l'un des excellents ouvrages de Michelet, *Origines du droit français*.

Digitized by Google

découpés dans le carton que taillés dans la pierre ou le marbre [1].

Et l'on voudrait qu'à cette universelle décadence la poésie, — et quelle poésie! — la poésie des chansons de geste, des fabliaux et des mystères eût seule échappé! qu'au milieu des ruines qui s'amoncelaient de toutes parts elle fût seule restée debout! ou plutôt que tout se renouvelât autour d'elle, et qu'elle seule, comme étrangère à tout ce qui se passait, continuât de vivre sur le fonds épuisé d'autrefois. Cette remarque pourrait suffire. Il est aisé de la justifier et de noter, dans tous les genres poétiques, les symptômes bien connus de l'irrémédiable décadence.

Dans la chanson de geste, c'est l'invraisemblance des aventures, la multiplication des épisodes, la stérile abondance des mots s'évertuant à qui mieux mieux pour suppléer l'inspiration absente. Je n'invoquerai pas le témoignage, qu'on récuserait, de quelque littérateur de profession, de quelque professeur d'éloquence; je renverrai le lecteur à l'analyse de *Tristan de Nanteuil*, par exemple, telle que l'a donnée M. Paulin Paris dans l'un des derniers volumes parus de l'*Histoire littéraire de la France*. Il verra là, de ses yeux, dans quel fatras de « con-

1. *Ed hanno più il modo da parer fatte di carta, che di pietre o di marmi.* (G. Vasari, Vite, etc., t. I. Discours préliminaire.)

Digitized by Google

tradictions » et de « redites », de « fantaisies désordonnées et confuses », on peut noyer quelques détails originaux et quelques inventions presque heureuses. Ailleurs, dans le fabliau, c'est la satire, non plus seulement irrespectueuse, mais, si je puis dire, déjà révolutionnaire, jetant le mépris et l'injure précisément sur tout ce que le moyen âge avait cru, respecté, aimé, adoré. Comme dans cette miniature que l'on voit à la dernière page d'un manuscrit du *Roman de Renart* [1], c'est Foi, c'est Loyauté, c'est Humilité, c'est Charité, qui tombent au plus bas de la roue de fortune, et c'est Renart glorifié, c'est la ruse et le mensonge portés au pinacle. Ailleurs encore, dans la chanson proprement dite, c'est le raffinement d'allégorie, c'est le tour de force du versificateur remplaçant l'expression du sentiment vrai. Car, justement, rien ne manque, à cette poésie du XIIIe et du XIVe siècle, de ce qui caractérise une décadence littéraire, non pas même — en dépit de la barbarie de la langue — l'excessive préoccupation de la forme, et la recherche des rythmes bizarres, du jeu de mots, de l'allitération puérile [2]. Mais sur-

1. Lenient, *La satire en France au moyen âge.*

2. Ce sont par exemple les ballades, que l'on distingue en « léonines, sonnantes, équivoques, rétrogrades », ou les rimes « en rimes brisées, batelées, enchaînées, à double queue » ; que sais-je encore? Sous ce rapport, il semble même qu'on puisse dire que ce n'est pas au XVIe siècle, comme elle a failli le croire, que l'école de 1830 est remontée, mais bien jusqu'au XIVe et jusqu'au XIIIe. Rien de plus familier.

Digitized by Google

tout, dans tous les genres, c'est cette déplorable fécondité, sans loi, sans règle, sans mesure, le débordement de la manie d'écrire et la triomphante invasion de la formule et du procédé.

Reconnaissons à ces signes que la littérature du moyen âge avait vécu et rempli le nombre de ses jours. D'ailleurs nous avons essayé de montrer que les conditions mêmes dans lesquelles elle était née, l'imperfection de l'instrument dont elle avait dû se servir, les mœurs enfin ou barbares ou grossières qui l'avaient inspirée, l'empêchèrent de s'élever, à aucune époque de l'histoire de son développement, jusqu'au *style*. Et, bien loin qu'il convienne de déplorer le mouvement de la Renaissance, on fera mieux de s'en tenir au jugement consacré. L'opinion

comme chacun sait, à nos *modernes parnassiens*, que ces raffinements et ces subtilités. Telle pièce fameuse et curieuse du maître lui-même, qu'on retrouvera dans ses *Odes et Ballades :*

En chasse, le maître en personne
Sonne,
Fuyez, voici les paladins
Daims !

n'est qu'un *descort* du XIIIe siècle, que je retrouve au tome XXIII de l'*Histoire littéraire :*

Icelle est la très mignote
Note
Qu'amors fet savoir
Avoir,
Qui puet bele amie
Mie
Nel doit refuser.

Et on pourrait multiplier les exemples.

Digitized by Google

ne s'égare jamais tout à fait. Ronsard est resté, reste et restera toujours un grand nom de l'histoire de notre littérature : c'est que sa réforme était nécessaire et qu'elle a véritablement ouvert des destinées nouvelles à la poésie nationale. Quand il voulut refondre le vocabulaire, il échoua; quand il prétendit reconstruire la syntaxe à l'image du grec et du latin, il échoua; mais, quand il prétendit *pétrarquiser* et *pindariser*, il prépara les voies à Malherbe, son héritier, quoique son ennemi, et par Malherbe à la grande poésie du XVIIe siècle. Car il releva la poésie des trouvères de ce fonds de vulgarité dans lequel elle avait fini par s'embourber et se salir; il apprit aux lettres françaises la décence, la dignité, la noblesse; il crut enfin que le génie français était capable d'aborder les grands sujets, capable de chanter autre chose que le gai savoir ou le martyre d'amour, autre chose que les ridicules mésaventures d'un mari qui trompe sa femme ou les ébats d'une commère qui goberge son amant, autre chose que les *Braies du cordelier* ou le *Dit de la vieille truande*. Et si Boileau, dans son *Art poétique*, s'est montré sévère, j'oserais presque dire injuste pour quelqu'un, ce n'est pas pour les prédécesseurs de Villon, c'est pour Ronsard et son école. Ils ont failli peut-être ou gauchi parfois dans l'exécution. La leçon cependant n'a pas été perdue. C'est toujours pour une littérature un pas difficile à franchir que de

Digitized by Google

s'élever, en poésie, d'une plate imitation de la vie journalière à la peinture de la vie universelle, comme de s'élever, en prose, de la constatation du fait et de l'expression des vérités d'expérience vulgaire à la traduction des idées générales; si difficile, à vrai dire, qu'on ne voit pas qu'aucune littérature, sauf la grecque, ait pu l'accomplir d'elle-même, par ses propres forces et sans le secours d'un modèle. Le modèle qui manquait au moyen âge, la Renaissance le retrouva. Mieux encore, et selon la belle expression de Du Bellay, elle réussit à l'imiter ou plutôt à se l'approprier si bien que de le *convertir en sang et nourriture*, et c'est pourquoi, comme la prose française ne date que de Rabelais, d'Amyot et de Montaigne, ainsi la poésie française ne date que de Ronsard et de la Pléiade [1].

1. Je prie le lecteur ici de ne pas protester contre cette conclusion en invoquant les noms de Charles d'Orléans, de Villon, d'Eustache Deschamps peut-être et de quelques autres. Quelques noms et quelques œuvres d'ordre tout secondaire ne prouveraient rien. Quand on veut juger d'un poète ou d'un artiste, il faut se poser une première question : « Si ce poète n'avait point existé, si nous ne possédions pas l'œuvre de cet artiste, que manquerait-il, soit à l'art, soit à la littérature de son temps et de son pays? » Il n'y a pas d'autre mesure de l'originalité des œuvres et des hommes. Je crois qu'il est inutile de poser la question sur les noms que je viens de citer. Elle est dès longtemps résolue.

Digitized by Google

IV

Est-ce à dire maintenant, comme on le répète, que, si quelques débris de la littérature du moyen âge méritaient encore d'être sauvés de la ruine et de survivre ou plutôt de renaître sous une forme nouvelle, un si coupable dédain du XVIIe et du XVIIIe siècle les ait ensevelis dans l'ombre et condamnés à l'éternel oubli ? Ce serait une trop grande erreur que de le croire. Ni le XVIe, ni le XVIIe, ni le XVIIIe siècle n'ont approfondi l'histoire de cette littérature qui les précéda ; cependant ils la connaissaient plus et mieux qu'on ne veut bien le dire [1]. Je n'ai pas ouï dire que le président Fauchet fût un élève de Jacob Grimm, ni que le comte de Caylus sortît de l'École des Chartes. Ni le siècle des Du Cange dans l'érudition laïque, des Mabillon et des Montfaucon dans les couvents bénédictins ; ni le

1. Indépendamment de l'imitation pour ainsi dire inconsciente que l'art du XVIIe siècle en a faite, comme dans les œuvres dont nous dirons deux mots tout à l'heure, je ferai, par exemple, observer que Bossuet et Fénelon l'un et l'autre ont parlé de Villehardouin très pertinemment. Je rappellerai les vers aussi de Boileau lui-même :

J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon et Saint-Gelais,
Arioste, Marot, Boccace et Rabelais,
Et tous ces vieux recueils de satires naïves,
Des malices du sexe immortelles archives.
(*Satire X.*)

Digitized by Google

siècle même des La Curne de Sainte-Palaye, des dom Rivet et des dom Bouquet n'ont vécu dans cette ignorance des siècles qui les avaient précédés. Tous ces grands travaux [1] dont l'histoire contemporaine de l'érudition s'enorgueillit à juste titre, toutes ces grandes collections que l'Académie des inscriptions et belles-lettres poursuit avec autant de patience que de zèle, c'est le XVIIe, c'est le XVIIIe siècle qui les ont commencées, ou celles même qu'il ne leur a point été donné de commencer, ils les ont au moins ébauchées. Un érudit dont le nom seul fait autorité n'écrivait-il pas, en 1867, « que depuis vingt-cinq ans l'histoire du moyen âge avait été étudiée en France, d'après les documents authentiques, avec une ardeur et un succès qui rappelaient les plus belles années du XVIIe et du XVIIIe siècle [2]? » Telle est bien la vérité vraie. La tâche n'a guère consisté pour nous qu'à remplir des programmes et des cadres. On peut tirer hardiment de là cette conséquence que, si le XVIIe et le XVIIIe siècle n'ont pas fait plus qu'ils n'ont fait pour cette littérature du moyen âge, c'est qu'ils ont estimé qu'il n'y avait rien de plus à faire. Ils auraient pu se tromper, puisqu'ils se sont trompés sur l'architecture go-

1. Ainsi le recueil des *Historiens de la Gaule* et l'*Histoire littéraire de la France*, pour ne citer que ces seuls titres.

2. Léopold Delisle, *Rapport sur les études relatives au moyen âge*. 1867. Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer que ce sont les premiers mots du rapport.

Digitized by Google

thique, par exemple; j'ai tâché de prouver justement que sur la littérature ils ne s'étaient pas trompés. Nous ne voyons pas aujourd'hui cette littérature du même œil que la voyaient nos pères; est-ce à dire que nous la voyions mieux, et tout changement est-il donc un progrès? On l'admire de notre temps, eux la jugeaient, et, précisément parce qu'ils la jugeaient, ils savaient y reconnaître et y reprendre leur bien. Tout le profit qu'on en pouvait tirer, je ne dis pas pour l'histoire, je dis pour la littérature, ils l'en ont en effet tiré.

Qu'y a-t-il donc dans les *Fabliaux* que nous ne retrouvions dans Rabelais, dans La Fontaine et dans Molière? quelle bonne humeur d'invention? quelle gaieté communicative? quelle abondance de verve? ou quelle puissance de satire? Mais tout cela, chez ces grands hommes, véritablement transformé par la profondeur de l'observation, plié aux règles de la composition, soumis enfin aux lois du style. Il s'est fait comme un triage de ces imaginations tantôt, mais rarement heureuses, plus souvent burlesques ou honteuses, de la satire française au moyen âge. Les imitations étrangères, l'imitation italienne surtout, ont passé comme au crible cette première moisson du génie national. La paille s'est envolée, le grain est resté : *pauca frumenti grana in tam multo numero palearum*. Quand vous voudrez savoir ce qu'il y eut de littéraire dans le fabliau du

Digitized by Google

moyen âge, ne prenez donc ni le temps ni la peine d'en apprendre la langue : ouvrez Rabelais, lisez La Fontaine, et relisez Molière.

Tout de même, on peut affirmer qu'il n'y a rien, dans la littérature des *Mystères*, ou de vraiment grand ou de vraiment chrétien, qui ne se retrouve dans le drame du XVIIe siècle, dans le *Saint-Genest* de Rotrou, dans le *Polyeucte* de Corneille, dans l'*Esther* et dans l'*Athalie* de Racine, — que Dangeau dans son *Journal* a si bien nommées, d'un nom que l'on entend si mal, des *comédies de dévotion;* — jusque dans la *Zaïre* enfin et le *Tancrède* de Voltaire. Ne suffirait-il pas d'ailleurs, pour prouver d'un seul mot le danger qu'il y avait à pousser plus loin l'imitation, de rappeler la *Théodore* de Corneille ? C'était là, certainement, une de ces données audacieuses qui n'eussent effrayé ni les faiseurs du moyen âge, ni même quelques-uns des féconds dramaturges qui précédèrent Corneille : — une vierge chrétienne enfermée, par son séducteur éconduit, dans un lieu banal de prostitution ; — mais les spectateurs du XVIIe siècle, et du XVIIe siècle d'avant Louis XIV, n'en purent supporter l'indécence, et nous-mêmes, à quelque degré de mauvais goût que nous soyons descendus, quelques scènes d'une vigueur et d'une beauté cornélienne ne réussissent qu'à peine à nous en faire soutenir la lecture. Aussi bien n'est-il pas jusqu'aux sujets païens

Digitized by Google

de notre théâtre tragique — on en a fait la remarque, et plus d'une fois — qui ne soient traversés du même souffle chrétien qui jadis, de très loin en très loin, avait ennobli les mystères. D'ailleurs, de ces mystères, pouvait-on tirer quelque autre chose? Non, et sur les fantaisies de l'érudition c'est ici la revanche du ferme bon sens de Boileau :

> De la foi des chrétiens les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Reste enfin la chanson de geste.

Mais il faut considérer d'abord que la chanson de geste n'est proprement qu'une *matière épique*, l'étoffe en quelque façon de l'épopée possible, mais nulle part, on l'a vu, non pas même dans le *Roland*, l'épopée réalisée. Dans l'histoire de notre littérature, comme dans l'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine, la chanson de geste est moins une poésie qu'un acheminement vers la prose, et non pas tant un genre capable de se suffire à soi-même qu'un apprentissage de la manière d'écrire l'histoire [1].

1. Nous sommes tellement habitués, de par les rhétoriques, ou plutôt de par les noms d'Homère, de Virgile, de Dante ou de Milton, à considérer l'épopée comme étant, de toutes les formes que peut revêtir la grande poésie, la plus belle, que, par cela seul que nous appliquons à nos chansons de geste ce nom retentissant, nous nous en faisons une idée qui dépasse de beaucoup, comme on l'a vu, la réalité. Quelques érudits ne laissent pas d'en convenir de bonne grâce. Ils vont même

Digitized by Google

C'est ainsi qu'en Grèce Homère lui-même, Hésiode et les « poètes cycliques » furent et demeurèrent longtemps de véritables historiens. Hérodote lui-même est un poète encore par l'ordonnance de la composition et l'allure générale du récit. De même, à Rome, les premiers historiens semblent avoir été des poètes, et la primitive histoire semble s'y être constituée d'une sorte d'agglomération et d'arrangement des fragments dispersés de l'épopée populaire. La rhétorique latine définit encore l'histoire, un poème en prose, « *carmen solutum* ». Tout de même, dans notre moyen âge, à mesure que l'on approche des temps modernes, on constate la déchéance de la chanson de geste. On parle encore, ou du moins on comprend toujours la langue des trouvères, que déjà l'on aime mieux lire les vieilles chansons dans les remaniements en prose de la

plus loin et volontiers nous reprocheraient de ne pas les entendre. Car, disent-ils, quand nous nous servons de ce mot d'épopée, c'est faute d'en avoir un autre ; d'ailleurs nous n'y attachons justement aucune des idées que vous y attachez, de perfection, de grandeur, etc. Rien de mieux, mais ils sont eux-mêmes les premiers auteurs de la confusion ; que ne forgeaient-ils en effet un autre mot ? Et puis n'ont-ils pas fait bénéficier de cette même confusion leurs propres études ? N'ont-ils pas comme joué sur le mot ? n'ont-ils pas à l'envi comparé l'épopée du moyen âge à l'épopée d'Homère ? et sont-ils vraiment recevables à réclamer aujourd'hui la distinction qu'ils n'ont pas faite jadis ? Sans doute ils ont le droit de la faire, nous les louerons même de consentir à la faire ; mais à la condition qu'ils subiront le reproche d'avoir tardé trop longtemps à la faire, et ainsi d'avoir trop longtemps égaré l'opinion sur une fausse piste.

Digitized by Google

Bibliothèque bleue que dans le texte original. Un exemple curieux peut servir à dater et marquer cette transition du mode épique au mode narratif, de la chanson à l'histoire : il paraît que Froissart aurait écrit d'abord en vers le premier livre de ses *Chroniques* et qu'il le récrivit lui-même en prose [1].

Aussi bien, c'est une loi de la nature qu'il n'est pas permis aux poètes d'être médiocres. On est inexcusable « d'assonancer » comme de rimer sans génie. Là fut le crime de nos trouvères et là le secret du dédain ou plus exactement de l'indifférence dans laquelle ils tombèrent. Car, leur poésie n'ayant de la poésie que le dehors, il devait suffire pour la déposséder de sa popularité que la prose apparût, et cela, non pas même comme il suffit que la vérité se montre pour que l'empire de la fiction s'évanouisse, mais comme il suffit que l'oreille humaine entende enfin les accents d'une langue virile pour prendre aussitôt en dégoût le bavardage et le caquetage. Et ainsi le plus grand service que les chansons de geste rendirent à la littérature nationale, ce fut de disparaître et de céder à la prose la place qu'en son absence elles avaient occupée.

Elles avaient d'ailleurs amusé l'esprit français dans le temps que, incapable encore de tout divertissement littéraire, il lui fallait un moyen cependant

1. *Chroniques de Froissart*. Intr., Edition Siméon Luce.

Digitized by Google

de remplir le vide de ses loisirs. Elles avaient longtemps flatté l'orgueil d'une féodalité chevaleresque et d'une aristocratie militaire qui se plaisait à reconnaître dans ces longs récits l'image de sa vie, l'écho de ses passions, le retentissement sonore de ses grands coups d'épée, son armorial enfin, les héros éponymes de sa race et ses glorieuses généalogies. Elles avaient encore entretenu ce patriotisme local dont l'humeur indépendante a persisté dans nos provinces jusqu'à la veille même de la Révolution. Mais, comme d'autre part elles n'avaient rien en elles de ce qui conserve les œuvres, de ce qui les défend et les soutient contre les révolutions de la langue et du goût; de ce qui les sauve du naufrage de toute une civilisation, — ni l'originalité de l'invention, ni la délicatesse ou la profondeur du sentiment, ni la perfection de la forme, — quand vint le moment de périr, elles ne pouvaient manquer de périr comme d'un coup et tout entières. Il n'y eut même pas à combattre : elles s'enfoncèrent naturellement dans l'oubli. Nous n'avons rien à en regretter. Le bon sens national avait fait bonne justice : n'appelons pas de son arrêt. N'allons pas prendre pour l'harmonie d'un concert le bruit discordant et le tumulte cacophonique d'un orchestre qui cherche l'unisson. Et réservons notre enthousiasme pour les œuvres deux fois consacrées : par le jugement de leurs contemporains et celui de la postérité.

Digitized by Google

V

Nous ne demandons pas d'ailleurs que l'on proscrive en masse toute cette littérature et que l'on fasse sur elle à jamais le silence. Une règle de prudence d'abord est de ne pas demander de ce que l'on est certain de ne pas obtenir. Et puis l'étude en est utile, pour peu qu'on sache la diriger, intéressante même, si seulement on la prend comme elle doit être prise.

Nous l'avons dit et nous le répétons, parce que la distinction est capitale, nous ne méconnaissons aucun des services qu'elle peut rendre, qu'elle a déjà rendus à la linguistique, à la critique, à l'histoire. N'eût-elle que permis à la linguistique de reconnaître, de débrouiller et de formuler quelques-unes des lois qui président à la transmutation des langues; ce ne seraient pas déjà là des résultats dont on pût nier l'importance. Elle a permis encore à la critique d'éclairer d'une vive lumière quelques-unes de ces questions d'origines, si obscures et par là si tentantes ; il s'est trouvé qu'en traçant l'histoire du développement de nos *Mystères* on avait ébauché l'histoire aussi du développement du drame grec. La tragédie d'Eschyle et de Sophocle est née dans le sanctuaire, comme nos *Mystères*, et, comme nos

Digitized by Google

Mystères, elle a gardé jusqu'à son dernier jour un vague souvenir du lieu de sa naissance. De même, à mesure que l'on assurait sur des documents plus nombreux et que l'on affermissait sur des preuves plus certaines l'histoire de nos chansons de geste, on réunissait les éléments d'une théorie des épopées homériques, ou mieux encore de la théorie générale des épopées populaires. Si des cantilènes de courte haleine et par conséquent faciles à déclamer sur la place publique ont formé comme la matière première de la chanson de geste, de telle sorte qu'un jour il n'y ait eu qu'à les rapprocher, qu'à les confondre dans l'unité d'un même récit, et à les disposer dans l'ordonnance d'un même ensemble, sous l'inspiration de quelque évènement historique dont la grandeur avait frappé les imaginations, pour avoir le *Roland* ou la chanson d'*Aliscans*, mais surtout si dans les différents manuscrits de l'un ou de l'autre poème on peut noter les soudures et reconnaître les interpolations : alors, en effet, les hardies hypothèses de Wolff et de ses disciples sur la formation de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ne cessent pas seulement d'être hardies, elles cessent presque d'être des hypothèses. A coup sûr, ce ne sont pas là des recherches dont l'intérêt soit médiocre.

Il n'est pas moins curieux, et il est plus intéressant encore pour l'histoire nationale, pour l'histoire des mœurs particulièrement, de suivre, par exemple,

Digitized by Google

à travers le temps, les variations d'un même mot. Car les mots ont leur fortune, et chaque génération qui passe les marque au coin de ses besoins, de ses passions, de ses idées. Reconnaître et classer toutes les significations d'un mot, au moyen de citations bien choisies, les préciser, les distinguer, les rapporter chacune à sa date certaine, c'est véritablement établir la chronologie d'une langue, tout ainsi que la numismatique, en classant ses monnaies, établit la chronologie de l'histoire officielle. Il est bien évident que les monuments de l'histoire littéraire sont le fond même de toute étude de ce genre. Il convient seulement d'observer qu'étude et classifications de ce genre ne sont et ne peuvent être véritablement instructives qu'autant qu'une langue est, comme on dit, fixée. Si nous ne parlons plus tout à fait la même langue qu'au temps de Racine et de Bossuet, oui, sans doute, il m'intéresse vivement de savoir, dans l'espace de ces deux cents ans, quels changements ont eu lieu. Le vocabulaire s'est-il enrichi? s'est-il au contraire appauvri? Par quelles voies? sous l'influence de quelles causes la syntaxe s'est-elle modifiée? dans quel sens? et pourquoi? Toutes ces questions méritent qu'on les pose et qu'on les discute. On est assuré par avance que les nécessités de la réponse entraîneront l'examen des plus grandes questions historiques. C'est que précisément les langues, une fois fixées, con-

Digitized by Google

tinuent bien de se modifier, mais ne se modifient plus désormais qu'à mesure des modifications mêmes de la pensée. Ce n'est plus un principe interne de progrès ou de décadence qui gouverne leur évolution : elles subissent dès lors la dépendance, et la dépendance absolue de la société qui les parle et des écrivains qui s'en servent. Tout le monde sait, par exemple, que dans la langue française du XIIe siècle les substantifs avaient deux cas : un cas sujet et un cas régime; si vous cherchez à la disparition de ce reste de déclinaison latine une raison philosophique, vous la trouverez dans la tendance générale des langues romanes à devenir analytiques; ce n'est pas une explication, c'est une échappatoire. Mais si vous cherchez la raison pourquoi cette grande, ample et majestueuse phrase du XVIIe siècle est devenue la phrase vive, rapide et court vêtue du XVIIIe siècle, vous verrez qu'il faut ici tracer l'histoire de deux âges du génie français; que cette transformation du style est le témoignage, en quelque sorte extérieur, d'une transformation intérieure de l'esprit national; qu'on ne peut véritablement l'expliquer et la comprendre que si l'on a d'abord étudié le changement qui d'un siècle à l'autre s'est accompli dans les idées, dans les sentiments, dans les mœurs, dans la constitution même de la famille, de la société, de l'État, et qu'enfin, si Voltaire écrit autre-

Digitized by Google

ment que Bossuet, ce n'est pas seulement qu'il soit Voltaire, c'est que de l'un à l'autre tout a changé, c'est qu'il faut parler à des auditoires différents un langage différent, c'est que cette différence a été mise entre les auditoires par des évènements enregistrés dans l'histoire, et dont les délibérations et les volontés des hommes ont été les principaux instruments. Et voilà pourquoi, quand une langue n'est pas encore fixée, de telles questions deviennent je ne veux pas dire oiseuses, mais au moins bien spéciales et d'un intérêt bien technique.

Il est certain encore que la connaissance de cette littérature rend d'inappréciables services à l'histoire des coutumes. En effet, dans les chansons, fabliaux ou mystères, le menu détail abonde. C'est un de ces points où les extrêmes se touchent et par où les littératures qui commencent ressemblent aux littératures qui finissent. Les unes et les autres, encore ou désormais inhabiles à l'observation du dedans, s'arrêtent et se complaisent à l'observation du dehors. Incapables de pénétrer jusqu'à l'homme intérieur, elles notent avec une insatiable curiosité, quelquefois d'ailleurs avec un rare bonheur d'expression, le détail matériel, visible et tangible. Aussi, comme avec ce qui survivra, dans quelque cent ans d'ici, des romans de Balzac et de ses imitateurs, on pourra reconstituer, si l'on juge du moins que la chose en vaille la peine, une vie du

Digitized by Google

XIXe siècle, c'est un plaisir de reconstituer au moyen des chansons et des fabliaux une vie bourgeoise ou féodale du XIIe ou du XIIIe siècle. Voulez-vous connaître le menu d'un gala du temps de saint Louis? ouvrez une chanson de geste; aimez-vous mieux assister à la toilette de quelque folle pécheresse? parcourez les fabliaux ou lisez tel mystère, vous y trouverez « tous les amignonnements pour tenir le cuir bel et frais ». Joignez-y quelque passage d'un prédicateur tonnant contre le siècle, quelque compte d'un argentier, quelque livre de ménage ou de cuisine; il n'en manque pas, et d'assez détaillés, contenant « enseignements qui enseignent à apareilier toutes manières de viandes »; ordonnez dans l'harmonie d'un seul tableau tous ces détails épars, et vous aurez de l'histoire du passé cette connaissance intime, vivante, pour ainsi dire, que ni la chronologie ni les documents d'archives accumulés ne donnent. On a raison. Mais déjà ni les inventaires d'un roi, ni les comptes d'un argentier, ni les livres de cuisine n'appartiennent à la littérature : je veux dire que ces sortes de détails ne manquent pas ailleurs que dans les chansons ou dans les fabliaux et qu'on les retrouve aussi bien dans la prose des chroniques latines. J'ajoute que cette méthode érudite est peut-être le moyen d'écrire des livres parfaitement ennuyeux, témoin Alexis Monteil et son *His-*

Digitized by Google

toire des Français des divers états, précisément conçue dans ce système, de « restitution » du passé. Je demande enfin par l'effet de quelle illusion de perspective et de quelle aberration de curiosité nous affectons de prendre un intérêt historique si vif à des détails sur lesquels, autour de nous et de notre temps, nous daignons à peine jeter les yeux. Il faut vraiment n'avoir rien à faire pour s'inquiéter de ce qu'un Président de la République mange à son déjeuner ou de ce que coûte la bouche d'un sénateur!

Il n'importe, et tant que nos érudits respecteront les bornes naturelles des genres, tant qu'ils ne chercheront dans l'étude assidue de cette littérature que des documents et des matériaux pour l'histoire, loin de nous la criminelle pensée de vouloir troubler leurs innocents plaisirs ou refroidir leurs savantes ardeurs. Puisque la veine de l'invention semble tarie chez nous, qu'ils fouillent donc ce passé : rien de mieux. Peut-être est-ce une occupation moins lucrative, mais plus utile, d'éditer un texte mérovingien que d'écrire des romans naturalistes : d'accord. Et c'est préparer l'avenir de l'histoire que de ramener au jour les amas de documents ensevelis dans nos archives : à merveille.

Mais cependant qu'ils prennent garde que le mal qu'ils ont déjà fait est plus grand qu'ils ne l'imaginent. En usant leurs yeux sur la lettre gothique,

Digitized by Google

c'est leur goût aussi qu'ils ont usé dans l'admiration des fabliaux et des chansons de geste. Redevenus en quelque sorte barbares à mesure qu'ils enfonçaient plus avant dans le moyen âge, c'est vers la barbarie qu'ils nous tirent insensiblement. Combien de bons et ingénieux esprits, que leurs qualités naturelles destinaient peut-être à quelque chose de mieux, l'exemple de leurs succès faciles a-t-il déjà séduits? Ici, comme ailleurs, je ne sais quel vent d'imitation a soufflé sur l'esprit français et le pousse dans des voies qui jamais n'avaient été les siennes. On a publiquement abjuré, avec un pédantisme solennel, ce vif sentiment de l'art, de la proportion, de la mesure, qui jadis caractérisait le génie national. Encore quelque temps, et pour quelques éloges venus d'outre-Rhin, on aura sacrifié justement le meilleur de l'héritage que nous avaient légué nos pères; pour un plat de lentilles, ce droit d'aristocratique suprématie littéraire que l'autre jour encore, avec raison, un rare écrivain revendiquait en pleine Académie française. Mais si nous avons ce glorieux héritage à cœur, si nous ne voulons pas le laisser dépérir, si nous considérons enfin comme un devoir de probité intellectuelle de le transmettre à notre tour tel que nous l'avons reçu, revenons à nos traditions, ne nous flattons pas d'acquérir les qualités de l'esprit allemand; à pareil jeu, nous ne pourrions risquer que de perdre

Digitized by Google

les nôtres, et, si nous pouvions hésiter un instant, souvenons-nous que nous suivons le conseil du plus grand et du plus illustre orateur de la langue « en résistant à cette critique importune, qui, faisant la docte et la curieuse par de bizarres raffinements, ne laisserait à la fin aucun lieu à l'art et nous ferait retomber dans la barbarie [1] ».

1. Bossuet. *Discours de réception à l'Académie française.*

Digitized by Google

LE PROBLÈME DES PENSÉES DE PASCAL[1]

Je voudrais pouvoir ici reproduire en *fac-simile* le manuscrit autographe, ou du moins ce que l'on est convenu d'appeler, pour la commodité du discours, le manuscrit autographe des *Pensées* de Pascal. Car, d'en parler comme Victor Cousin, par exemple, et de montrer aux yeux « ce grand in-folio où la main défaillante de Pascal a tracé, dans l'agonie de ses quatre dernières années, les pensées qui se présentaient à son esprit, » ce n'est pas en avoir indiqué la physionomie vraie. Comprendrait-on, s'il ne s'agissait que d'un manuscrit comme tous les autres manuscrits, ou n'en différant qu'à peine par quelques difficultés de lecture, que le texte authentique de Pascal ne fût pas encore, depuis

1. *Pensées de Blaise Pascal*, texte revu sur le manuscrit autographe, avec une préface et des notes, par M. Auguste Molinier. 2 vol. in-8°. Lemerre. Paris, 1879.

Digitized by Google

longtemps, et pour toujours, fixé? Comprendrait-on que le caractère lui-même de l'œuvre fût un objet de controverse entre philosophes et chrétiens? Comprendrait-on enfin qu'il pût y avoir sur Pascal tant d'opinions, si diverses, si contradictoires même, et dont chacune pourtant semble trouver dans quelque fragment des *Pensées* un commencement de justification? Est-ce qu'il y a deux opinions sur l'*Exposition de la doctrine catholique* ou sur la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte?* C'est-à-dire, si les avis se partagent et que les sentiments s'opposent quand il s'agit de juger Bossuet, ses doctrines, sa politique, son rôle d'évêque dans l'Église et de prélat à la cour, pouvons-nous un seul instant nous méprendre sur ses intentions, et ne voyons-nous pas bien d'abord ce qu'il nous veut et où il nous mène?

Or précisément, si le lecteur avait là, sous les yeux, l'autographe de Pascal, s'il voyait sur les pages du grand in-folio ces fragments de papier jaunis, de toutes les formes, de toutes les grandeurs, collés à l'aventure, par une main d'ouvrier sans doute, singulièrement négligente ou pitoyablement malhabile, les uns, troués comme s'ils eussent été jadis enfilés par liasses, les autres, à la marge, dans un coin, au verso, barbouillés d'indications de toute sorte ou de figures de géométrie, tous couverts, ou presque tous, — car il y en a quel-

Digitized by Google

ques-uns qui ne sont pas de la plume de Pascal, — d'une écriture pénible, irrégulière, hâtive, sans orthographe ni ponctuation, dont les lettres sont à peine formées, dont les lignes se dirigent en tous sens, tantôt, par le milieu d'une phrase, brusquement interrompues, ou tantôt disparaissant plus qu'à demi sous les surcharges et les ratures, il commencerait à soupçonner la nature de la difficulté. Mais s'il s'avisait de vouloir déchiffrer le texte, et surtout, après tant d'éditeurs, s'il essayait à son tour de s'orienter parmi ces ruines, de raccorder, de rapprocher, de relier entre eux tous ces lambeaux épars, de les ordonner enfin dans l'ensemble d'un plan où chacun parût occuper sa vraie place et produisît sur l'esprit toute son impression, c'est alors qu'il verrait à plein l'énigme multiple, complexe, insoluble. Vingt éditions, lentement et minutieusement comparées, seraient moins instructives que ce rapide coup d'œil jeté sur les matériaux à peine dégrossis du grand édifice que Pascal rêvait, dit-on, de bâtir. Car c'est là que l'on peut voir si l'œuvre était loin encore de son achèvement et combien peu de confiance il est possible d'accorder à tant d'essais de restauration que l'on en a déjà tentés.

C'est M. Frantin, je crois, qui le premier, vers 1835, s'avisa de vouloir restituer Pascal. On lui reprocha d'avoir distribué les *Pensées* dans un ordre singulièrement arbitraire, plus arbitraire même que le

Digitized by Google

désordre des anciennes éditions. Ses successeurs croiraient-ils donc avoir évité ce reproche? En ce temps-là d'ailleurs, Victor Cousin n'avait pas découvert — c'est le vrai mot — l'autographe de Pascal; il n'avait pas de sa grande voix retentissante appelé l'indignation publique sur les mutilations sacrilèges que Port-Royal avait osé faire subir au texte original. Certes, selon son habitude, il était allé trop loin dans l'invective, et je montreraitout à l'heure qu'en un certain sens Port-Royal ne fut vraiment ni si coupable ni si blâmable. Quoi qu'il en soit, dès lors, telle était la nature des mutilations, suppressions, altérations, corrections enfin de toute sorte, qu'il fallait reprendre à nouveau le travail de M. Frantin. L'honneur en échut à M. Prosper Faugère. C'était en 1844. Beaucoup d'autres ont suivi depuis lors. Nous signalerons, parmi les mieux intentionnés, sinon parmi les plus heureux, M. Astié, pasteur protestant [1], et M. Rocher, chanoine d'Orléans [2]. La première de ces tentatives remonte à 1857; la seconde ne date que de 1873. Ce sont aussi bien, l'une et l'autre, tentatives *indiscrètes*, je veux dire dont les auteurs font trop systématiquement effort pour tirer à eux tout

1. *Pensées de Pascal*, disposées suivant un plan nouveau. Paris et Lausanne. Bridel, 1857. 2 vol. in-12.

2. *Pensées de Pascal*, publiées d'après le texte authentique et le seul vrai plan de l'auteur. Tours. Alfred Mame, 1873. In-4°.

Digitized by Google

Pascal. Ils ne s'en cachent pas, au moins : c'est une justice à leur rendre. Sainte-Beuve avait dit, d'une manière un peu brève, un peu dédaigneuse peut-être, « que le livre de Pascal ne saurait plus avoir d'effet d'édification sur le public », et que « comme œuvre apologétique les *Pensées* avaient fait leur temps ». Cet « *effet d'édification* », cette « *valeur apologétique* », c'était au contraire l'opinion de M. Astié que le temps n'en avait rien diminué, ni la critique rien ébranlé ; il le disait et faisait son édition, et il y disposait les fragments de Pascal dans un ordre nouveau, précisément pour le démontrer [1]. Telle est bien aussi l'intention de M. Rocher. Pascal est à ses yeux « *un philosophe catholique* ». Il estime qu'on peut le prouver et qu'il ne s'agit que de savoir distribuer, annoter et commenter les *Pensées*. L'une et l'autre édition, en somme, ne laissent pas d'offrir le plus grand intérêt, parce que, comme elles portent partout la marque d'un vrai zèle et d'une consciencieuse application, elles nous donnent en quelque façon sur le livre des *Pensées* le dernier mot des orthodoxes protestants d'une part, et catholiques de l'autre. Elles n'ont rien de *critique*, ni de *paléographique*, ni de *diplomatique ;* mais il est intéressant de relever dans l'édition du

1. L'édition de M. Astié fut en Suisse l'occasion d'un grand débat sur Pascal. Sainte-Beuve l'a résumé dans son *Port-Royal*. 4e édition, 1878, t. III, p. 615.

Digitized by Google

pasteur les points de contact du jansénisme avec le protestantisme, ou dans l'édition du prêtre les différences qui séparent le jansénisme d'avec le pur catholicisme romain.

Nous ajouterons désormais, à cette liste d'éditeurs, le nom de M. Molinier.

L'édition de M. Molinier marque à certains égards un progrès dans l'histoire du texte des *Pensées*. M. Molinier sort de l'École des Chartes : c'est louer d'un seul mot, j'imagine, l'étendue, la solidité de sa science paléographique. Il n'est pas mauvais d'être un peu paléographe pour déchiffrer l'écriture de Pascal. M. Molinier, dans plusieurs endroits, a donc pu signaler d'importantes corrections à faire au texte tel qu'on l'imprimait depuis M. Faugère. Il a pu, dans tel fragment célèbre, l'un des plus considérables et des plus laborieusement travaillés du manuscrit, retrouver, sous les surcharges et les ratures, les différents états du style de Pascal et nous montrer ainsi le grand écrivain à l'œuvre. Il a pu noter enfin, plus complètement qu'aucun de ses prédécesseurs, les emprunts de Pascal, ou même, dans un livre obscur que Pascal cite une fois en passant, — le *Pugio Fidei* du dominicain Raymond Martin, — faire connaître une source nouvelle parmi les sources des *Pensées*. Mais c'est là tout. On va voir que ce n'est pas assez pour se porter éditeur des *Pensées*.

Digitized by Google

Et d'abord, sans prétendre ici toucher à la question de métier, je puis dire pourtant qu'il ne semble pas que les lectures nouvelles de M. Molinier soient toujours très heureuses. En dépit de toutes les ressources et de toutes les finesses de la paléographie, je crains bien que telle variante ou telle correction qu'il propose ou plutôt qu'il nous impose ne soit pas toujours aussi certaine qu'il a l'air de le croire. Evidemment, il a quelquefois cédé à l'entraînement fâcheux de lire autrement qu'on ne faisait avant lui. J'en citerai quelques exemples. On lisait dans les anciennes éditions et dans l'édition même de M. Faugère :

« La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est?..... Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une *balle*...? »

M. Molinier veut que nous lisions « *barre* » et cite, à ce propos, un ancien « *jeu de barres* » qui, d'après l'Académie, « subsiste encore dans les provinces » [1]. Il se peut que M. Molinier n'ait pas tort. Je ferai seulement remarquer que le passage n'est pas écrit de la main de Pascal, qu'en plusieurs endroits des *Pensées* tout le monde sait que Pascal

1. Dictionnaire de l'Académie française, 7e édition : « Lancer la barre, jeter la barre, » au mot *Barre*.

Digitized by Google

emprunte ses exemples ou comparaisons du jeu de la « balle » ou de la « paume », mais nulle part ailleurs qu'ici du jeu de la barre ou des barres, enfin que M. Molinier lui-même, rapprochant un autre fragment, a imprimé à la page suivante : « Les hommes s'occupent à suivre une *balle* et un lièvre ; *c'est le plaisir même des rois* ». Je crois bien en effet, avec M. Molinier, qu'il convient de rapprocher l'un et l'autre fragment. C'est aussi pourquoi je pense qu'en toute sécurité de conscience nous pouvons continuer de lire, comme autrefois « placer adroitement une balle ». On lisait encore, dans les précédentes éditions : « Le ton de voix impose aux plus sages et change un poème ou un discours de *face ;* » il faudra lire désormais, selon M. Molinier : « Le ton de voix change un poème ou un discours de *force.* » M. Molinier est-il bien assuré de sa lecture, ici? Car, entre *force* et *face*, dans une écriture difficile à démêler, il ne s'agit après tout que d'un jambage de plus ou d'un jambage de moins, et l'on comprend que la lecture puisse hésiter. Mais ce que l'on comprend moins, c'est que M. Havet, enregistrant la correction et dressant lui-même, avec une complaisance d'ailleurs qu'on ne saurait trop louer, l'*Erratum* de sa propre édition des *Pensées* [1], déclare que, « si cela n'est pas très bien dit, cela a

1. *Revue politique et littéraire* du 24 mai 1879.

Digitized by Google

pourtant plus de sens que l'autre leçon. » Je ne suis pas de son avis. Le vers d'Oreste :

Ma fortune va prendre une face nouvelle,

me paraît être d'une langue meilleure et d'un sens plus plein que si Racine l'eût écrit ainsi :

Ma fortune va prendre une force nouvelle.

Je préfère aussi la leçon de Pascal, ou du moins celle de ses précédents éditeurs, à la leçon de M. Molinier. On ne saurait trop le répéter, la lecture du manuscrit original est toujours difficile, incertaine souvent. Il faut donc être sobre et très sobre d'innovations quand on irait, comme ici, sous prétexte de paléographie, tout simplement à détériorer le texte de Pascal [1].

Une autre innovation, très singulière, de M. Molinier, c'est, sous le même prétexte d'absolue fidélité, de reproduire impitoyablement l'orthographe très douteuse du manuscrit : « Ne *seroisse* pas faire tort à la joye d'un roy d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la *cadance* d'un *aeir?* » En vérité,

1. *Facies* est pris au XVIIe siècle dans son sens général, d'aspect, de physionomie, d'apparence, rarement dans son sens particulier de visage. Si je ne me trompe, les botanistes continuent de l'employer ainsi dans la locution « *facies americana* » par exemple, qui désigne précisément l'aspect général d'une plante, son port pour ainsi dire et son *habitude*.

Digitized by Google

je demande à quoi peut bien servir, dans un texte imprimé pour l'usage de la lecture, à ce que je suppose, l'étalage de cette orthographe bizarre. On a déjà vu plus haut — ce que l'exactitude sévère de M. Molinier ne devait pas oublier de nous rappeler[1] — que M. Faugère assure que ce passage précisément n'est pas de la main de Pascal. Au surplus, quand il serait vrai que Pascal écrivît tantôt « *orgueil* », comme tout le monde, et tantôt « *orgeuil* », comme quelques-uns, quel peut bien être l'intérêt de Pascal, de l'histoire de la langue ou de M. Molinier lui-même à ce que nous éternisions le souvenir de ce *lapsus?* « Il n'est pas bon d'être *tro* libre. Il n'est pas bon d'*avoire* toutes les *nésesité*, » voilà un autre exemple des scrupules de M. Molinier;

Ces scrupules font voir TRO de délicatesse.

Que les érudits y prennent garde. Là, pour eux et pour leurs études, est le pire danger. Tôt ou tard, mais immanquablement, et plus tôt qu'ils ne le croient peut-être, ces petites manies, ces affectations de rigueur dans des choses de soi fort indif-

1. Je laisse ici cette parenthèse tout exprès pour avoir l'occasion d'avouer que dans la précipitation d'une première lecture, sans doute, j'avais mal lu. M. Molinier signale en effet lui-même le passage dont il s'agit comme écrit « *d'une autre main* ».

Digitized by Google

férentes, détourneront d'eux et de leurs travaux — et ce sera grand dommage — ceux-là mêmes qui les suivent avec le plus d'intérêt, ceux qui croient savoir comme eux le prix d'une édition bien faite et ce que vaut un seul mot remis en sa place dans la prose d'un grand écrivain. Ne poussons pas trop loin le respect des autographes. Il ne suffit pas de pouvoir appliquer au nº 9,202 de la Bibliothèque nationale « les procédés de déchiffrement qu'on applique à la lecture des textes anciens », pour pouvoir de ce chef éditer les *Pensées* de Pascal. C'est quelque chose, ce sera même beaucoup si l'on veut; ce n'est pas tout, d'autant qu'ici nos bons déchiffreurs ont, pour les aider à bien lire, deux excellentes copies de l'autographe, dont l'une au moins est du XVIIe siècle, très claires, très faciles, autour desquelles on ne mène pas grand bruit, il est vrai, mais enfin qu'on ne laisse pas — et l'on a bien raison — de consulter très attentivement [1]. Pour conduire à

1. Je n'insisterai pas sur l'utilité de ces copies, parce que je ne suis pas bien sûr que leur existence ne complique pas encore la difficulté du problème. Il ne laisse pas pourtant d'être fort heureux pour les éditeurs des *Pensées* qu'elles existent et qu'une main patiente en ait numéroté chaque paragraphe d'un chiffre qui renvoie le lecteur aux pages du manuscrit original. Victor Cousin s'en est beaucoup servi, comme le prouveraient d'amusants exemples. Il faut au moins en donner un. Dans la dernière édition de ses *Études de Pascal*, il écrivait : « Combien de fois n'a-t-on pas cité avec admiration cette expression déjà si belle : « *dans l'enceinte de cet atome imperceptible?* » Que dire de celle-ci, qui est la véritable leçon de Pascal : « *dans l'enceinte de ce raccourci d'atome.* » Il

Digitized by Google

bien l'entreprise, il y faut encore un peu de littérature, un peu de philosophie : quelque teinture de théologie s'y joindrait qu'on en trouverait l'emploi tout de même et que l'édition ne pourrait qu'y gagner.

On ne s'imaginerait peut-être pas alors que, par la vertu d'un système de ponctuation, « le style de Pascal va complètement changer de caractère », et que trois ou quatre virgules supprimées, ajoutées ou déplacées dans une phrase, vont la rendre « plus ornée », de courte et de brève qu'elle était d'abord. Je cite les expressions du nouvel éditeur. Au fond, c'est tout simplement méconnaître ici l'une des beautés de la prose française du XVIIe siècle, je veux dire cet agencement savant, ou, pour donner l'idée de quelque chose de plus vivant, cette savante articulation des parties qui se tiennent si bien toutes ensemble, par le seul jeu des conjonctions, que le secours de la virgule et du point et virgule en devient superflu. On pourrait ponctuer Bossuet avec des points. Ce n'est pas encore là pourtant, de toutes

oublie d'ailleurs de rappeler qu'il avait lu, dans les deux copies, « *raccourci d'abîme* », qu'il l'avait imprimé, qu'il avait admiré dans la même forme admirative et qu'il ne lut pour la première fois ce « *raccourci d'atome* » qu'après 1844, c'est-à-dire après l'édition Faugère. Preuve évidente que, s'il avait feuilleté l'autographe « *avec une émotion douloureuse* », sa douleur cependant ne l'avait pas empêché de se servir des deux copies, ni son émotion de les lire plus attentivement que l'autographe lui-même.

Digitized by Google

les remarques de M. Molinier, la plus extraordinaire. Que penserons-nous, par exemple, de cette rare découverte qu'il ne faudrait plus aujourd'hui parler du style passionné de Pascal, attendu que « Pascal travaillait soigneusement son style avant d'arriver à une rédaction qui le satisfît complètement », et qu'il est bien difficile de trouver toute la passion que l'on prétend « dans des fragments aussi soignés » ? Quoi donc ? Ceux qui parlaient du style passionné de Pascal ignoraient-ils vraiment cette tradition célèbre que Louis de Montalte aurait refait jusqu'à treize fois telle de ses *Provinciales?* Il y a là encore une qualité de la prose du XVIIe siècle que M. Molinier méconnaît. La raison y est toujours maîtresse, et la passion s'y déploie sous la règle. Ses accents en sont-ils pour cela moins tragiques dans la prose de Pascal ou moins éloquents dans le style de Bossuet ? J'aimerais autant que l'on dît que les fables de La Fontaine manquent de naturel et de naïveté, parce qu'en effet le « *Bonhomme* » a soigné son style de plus près qu'aucun de ses contemporains. Le naturel n'est pas de parler comme parle une personne naturelle, mais de parler comme parle la nature, et ce n'est pas tout à fait la même chose. Je sais bien qu'au résumé M. Molinier ne songe point à mal. Il ne conteste pas « l'admirable talent d'écrivain » de Pascal, et tout le monde lui aura bon gré de cette concession ; mais pourquoi de ci, de là, jette-t-il

Digitized by Google

incidemment des réflexions de cette sorte, qui vraiment donnent à penser que son « admiration » serait quelque peu banale et, si j'ose le dire, plus souvent convenue que ressentie? C'est à l'endroit de ce fragment célèbre : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants, c'est là ma place au soleil. — Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. » M. Havet, rapprochant un passage non moins connu de Rousseau : « Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile [1], » estimait que Pascal allait aussi loin, plus loin même que Jean-Jacques. M. Molinier n'est pas de cet avis. Assurément, c'est son droit; mais voici sa raison : « Pascal émet une réflexion en passant, réflexion dont il n'aperçoit pas les conséquences pratiques, tandis que Rousseau.... » C'est justement le contraire qu'il faut dire. Et peut-être n'est-il pas de différence qui sépare plus profondément entre eux nos grands écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècle. C'est Pascal, et ce sont avec lui tous les écrivains de son temps, qui savent et qui calculent les conséquences pratiques de tout ce qu'ils écrivent, ce sont eux qui s'appuient à l'expérience et qui ne quittent pas du pied le terrain de la réalité; mais ce sont précisé-

1. *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, seconde partie.

Digitized by Google

ment les écrivains du XVIIIe siècle, c'est Voltaire trop souvent, ce sont les Diderot et les Rousseau surtout, qui se meuvent dans l'abstraction, dans le domaine de la pure logique et qui bâtissent à l'aventure ces cités idéales ou plutôt fantastiques, plus fantastiques en vérité que la Néphélococcygie d'Aristophane lui-même. C'est Pascal qui sait « que l'art de fonder et de bouleverser les États est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source pour marquer leur défaut de justice, » ou encore « que recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État qu'une coutume injuste a abolies, c'est un jeu sûr pour tout perdre, » et c'est le citoyen de Genève qui ne se doute pas de ces profondes et lamentables vérités. Il y a une connaissance des choses et des hommes plus profonde et plus sûre, un sens plus vif de la réalité, je ne dis pas dans les *Maximes* de la Rochefoucauld, mais dans les *Mémoires* du moindre frondeur que dans Diderot tout entier..

Ce n'est pas M. Molinier qui est en cause ici; ce n'est pas même seulement son édition des *Pensées;* ce sont certaines doctrines contemporaines et certaines habitudes fâcheuses qui se sont de notre temps introduites dans la critique. Comme il était devenu banal de louer le XVIIe siècle, il est original et neuf aujourd'hui d'en parler, le cas échéant, très légèrement, ou même avec une nuance de dédain. Sans doute, il ne faut être la dupe de personne, —

Digitized by Google

c'est le principe d'une sage critique; mais il faut aussi garder une mesure. M. Molinier ne l'a pas toujours gardée dans son introduction; il ne l'a pas gardée non plus dans son commentaire.

C'est ainsi qu'il ne semble pas se douter qu'il y ait des expressions que l'on ne saurait employer, par respect pour l'importance des problèmes qu'agite l'âme de Pascal, et j'ajoute, par respect pour le nom de Pascal. Quand Pascal, abîmé dans la contemplation de l'infini, s'écrie quelque part « que la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent », on ne répond pas d'un mot que c'est là « raisonner en théologien », et l'on n'ajoute pas « qu'en fait, il n'y a rien qui surpasse la raison humaine ». Quand Pascal, en un autre endroit, appuie sur les imperfections de notre triste nature humaine, on ne lui répond pas « qu'on peut soutenir que l'homme est l'être le plus parfait de la création », parce que nous n'en savons rien, « ou même qu'il est parfait absolument », parce que chacun de nous fait tous les jours l'épreuve du contraire, ou « qu'en pareille matière enfin tout dépend de la tournure d'esprit du raisonneur ». Nous connaissons quantité de raisonneurs qui ont l'esprit furieusement mal tourné. Ne dépendra-t-il pas bien de « la tournure d'esprit d'un raisonneur » aussi de trouver que l'édition de M. Molinier est une excellente édition des *Pensées?* Mais surtout on ne parle

Digitized by Google

pas du *cercle vicieux* dans lequel se débat la raison de Pascal, on ne le reprend pas, lui Pascal, sur ses *sophismes*, et on ne lui inflige pas cette étonnante leçon « qu'il eût mieux fait se contenter de croire, sans essayer de donner les raisons de sa foi ».

Il résulte de tout cela que, si M. Molinier, par ses études spéciales, pouvait être admirablement préparé pour déchiffrer les énigmes du texte de Pascal, c'était peut-être de sa part un projet aventureux que de vouloir restaurer l'œuvre entière.

Le chicanerai-je là-dessus? Non, car, à bien y réfléchir, il se pourrait que cette grande entreprise d'une restauration des *Pensées* de Pascal fût parmi ces entreprises qui ne laissent pas de faire grand honneur à quiconque les a tentées seulement, mais qui sont condamnées à ne pas réussir. Il sera toujours glorieux d'y avoir échoué, mais on y échouera toujours.

De quelles ressources en effet dispose-t-on? C'est ce que l'on n'examine pas d'assez près.

Je sais bien que Mme Périer nous a laissé quelque chose — autant du moins qu'elle l'avait compris — du plan que Pascal se proposait de suivre. Nous avons même mieux que cela, puisque nous avons cette préface de l'édition de Port-Royal, où le propre neveu de Pascal, ce même Etienne Périer dont il avait suivi de près et achevé l'éducation, nous donne tout au long l'analyse d'un discours pro-

Digitized by Google

noncé vers 1658 ou 1660 et dans lequel en peu de mots Pascal « aurait représenté ce qui devait faire la nature et le sujet de son ouvrage, — rapporté en abrégé les raisons et les principes, — expliqué l'ordre et la suite des choses qu'il y voulait traiter ». Nous avons aussi cet admirable *Entretien de Pascal avec M. de Saci*, dont M. Ernest Havet a cru pouvoir dire « qu'il contenait la clef des *Pensées* » et dont il a montré lui-même, dans une introduction de quelques pages qui sont parmi ce que l'on a jamais écrit sur Pascal de plus pénétrant, de plus précis et de plus serré, tout le parti qu'on pouvait tirer. Nous avons encore, dans le texte même des *Pensées*, dans quelques indications du manuscrit autographe, des renseignements précieux. Et je sais enfin que Victor Cousin, dans son célèbre *Rapport* de 1842, a parlé non seulement du plan, mais de l'ouvrage de Pascal, comme s'il l'avait vu, lui Cousin, de ses yeux. Il a déclaré publiquement « que ce n'eût pas été seulement un admirable écrit philosophique et théologique, mais un chef-d'œuvre de l'art où l'homme qui avait le plus réfléchi à la manière de persuader aurait déployé toutes les ressources de l'expérience et du talent, la dialectique et le pathétique, l'ironie, la véhémence et la grâce, parlé tous les langages, essayé toutes les formes pour attirer l'âme humaine par tous ses côtés vers l'asile toujours ouvert du christianisme. » N'eussiez-vous pas juré qu'il l'avait

Digitized by Google

lu ? Même il en connaissait des épisodes, qu'il comparait chemin faisant à tout ce que lui suggérait sa mémoire littéraire, à la *Profession de foi du vicaire savoyard*, à *Atala*, à *René*. C'était le triomphe de Victor Cousin que de s'abandonner à l'impétuosité naturelle de son imagination et que d'anticiper ainsi, par une fougue d'éloquence, sur les conclusions que de plus scrupuleux, comme Sainte-Beuve, tenaient toujours en suspens. Il a résolu, comme cela, non seulement en critique, mais en histoire, mais en philosophie, plus de vingt problèmes qui sont restés problèmes, et c'est pourquoi son autorité n'en est pas une. Il laissait à d'autres les longues et patientes recherches, c'est à d'autres aussi qu'il a laissé l'avenir.

Quant aux indications de Pascal, dans le manuscrit autographe et dans les textes imprimés, elles ne sont malheureusement ni si nombreuses, ni surtout si précises et si certaines que Victor Cousin affectait de le croire. Comme le dit excellemment M. Ernest Havet, « Pascal avait un dessin général, de grandes divisions, telle préface ou tel chapitre en projet ; cela suffit pour ordonner un discours, non ordonner un livre. » Cela ne saurait nous suffire, par exemple, pour affirmer que « c'était de la forme épistolaire qu'il voulait se servir ».

L'*Entretien de Pascal avec M. de Saci* est, à tous égards, un morceau précieux, mais il est vraisem-

Digitized by Google

blablement de 1654, c'est-à-dire — on ne le remarque peut-être pas assez — antérieur à ce miracle de la Sainte-Épine qui fut la suprême révélation pour Pascal, le coup de foudre, l'illumination de ses dernières années. « Comme Dieu, dit-il quelque part, dans un admirable élan de gratitude, n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve pas de plus reconnaissante. » Et le livre des *Pensées* devait être précisément le témoignage de sa reconnaissance. Il y a plus : le Pascal de l'*Entretien avec M. de Saci* n'est pas seulement encore le Pascal des *Provinciales*, et je crois qu'un psychologue, même exercé, ne laisserait pas d'avoir quelque peine à retrouver dans l'auteur des petites lettres tous les traits de l'auteur des *Pensées*. Il en manquerait au moins quelques-uns, et je crains que ce ne fussent, à vrai dire, les plus profondément caractéristiques. Cet *Entretien* importe beaucoup sans doute à la connaissance de Pascal ; je ne puis cependant accorder qu'il contienne la clef des *Pensées*.

Pour la préface d'Étienne Périer, c'est assez d'un premier coup d'œil, et l'on voit aussitôt que le plan qu'il donne diffère sensiblement du plan que donne Mme Périer dans la *Vie de Pascal*. Y regarde-t-on de plus près, il semble qu'on ne puisse les concilier seulement, bien loin qu'on puisse essayer de les fondre l'un dans l'autre. Et puis on ne nous rappelle

Digitized by Google

pas avec assez de force que ce n'est pas Mme Périer qui nous a transmis elle-même ce que nous lisons dans la *Vie de Pascal* de renseignements sur l'*Apologie*. Nous les y intercalons, mais elle les avait supprimés dans l'édition publique de son simple et touchant récit. Pourquoi? Je suppose, j'ai le droit de supposer, qu'elle avait ses raisons. D'autre part, Étienne Périer ne nous apprend-il pas qu'à Port-Royal même on avait tenté l'entreprise de « suppléer l'ouvrage que voulait faire M. Pascal », que « l'on s'y arrêta assez longtemps », et qu'après bien du travail on y dut renoncer et finir par comprendre « que ce n'eût pas été donner l'ouvrage de M. Pascal », mais un ouvrage tout différent? On avait cependant sous les yeux ce même discours dont Étienne Périer nous donne l'analyse. On avait mieux, puisque sans doute on avait encore présents au souvenir le regard, le geste et l'accent de Pascal.

Ce ne seront pas là, si l'on veut, des raisons péremptoires de renoncer à toute entreprise de restitution des *Pensées*, et je ne les donne pas pour des conclusions dont on ne puisse appeler. Je dis seulement que si Nicole, Arnauld, le duc de Roannez et M. de Brienne prirent jadis, en travaillant à la première éditition des *Pensées*, d'étranges libertés avec le texte authentique, je ne répondrais pas que nous ne prissions, nous, des libertés bien autrement étranges encore avec l'esprit de l'apologie de Pascal,

Digitized by Google

en faisant, comme nous le faisons dans nos éditions prétendues savantes, voyager d'une page et d'un chapitre à l'autre ces immortels fragments. Je penche même à croire que, si Pascal revenait parmi nous, il se reconnaîtrait plutôt encore dans l'édition de Port-Royal que dans celle même de M. Faugère[1], et qu'il serait, après tout, plus content du duc de Roannez que de M. Molinier.

Ces raisons, un peu générales et partant un peu vagues, prendront une force nouvelle si l'on veut bien maintenant se rappeler toute l'importance qu'avait pour Pascal l'ordre du discours. Nous connaissons tous par cœur cette sorte de défi qu'il jetait aux commentateurs de l'avenir, comme s'il les eût devinés empressés à relever ses moindres emprunts : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau; la disposition des matières est nouvelle. » Et dans un autre endroit : « J'aurais bien pris ce discours d'ordre comme celui-ci[2], mais l'ordre ne serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est et combien de gens l'entendent. » En effet, quand on raisonne comme Pascal, c'est-à-dire en logicien rigoureux « pour qui toutes les vérités sont tirées les unes des autres »; en logicien passionné qu'une suite de preuves bien disposées « *enlevait* », selon

1. C'était l'avis d'Alexandre Vinet, un homme qui connaissait admirablement Pascal et qui le goûtait comme personne.
2. C'est-à-dire : « Voilà bien une disposition possible. »

Digitized by Google

l'expression de Mme Périer, en logicien inspiré, qui sait « que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas toujours [1] », l'ordre est tout ; et de la longue chaîne de ses déductions, s'il nous échappe un seul anneau, que dis-je? si nous n'en connaissons pas le vrai point de départ, c'est exactement comme si nous n'en connaissions rien. Discutait-il d'abord la question des miracles et le problème du surnaturel? Mme Périer le dit, et, cherchant au chapitre *des Miracles*, j'y trouve en effet cette pensée : « Fondement de la religion, c'est les miracles, » et celle-ci : « Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit

1. C'est ce que les éditeurs et annotateurs de Pascal oublient souvent; ainsi M. Molinier, quand il nous donne l'argumentation de Pascal « dépouillée de sa forme oratoire ». On ne dépouille pas Pascal de sa forme oratoire. C'est comme si l'on disait : Dépouillons Corneille de sa « forme poétique », ou dépouillons un peintre de sa couleur et de son dessin, puis voyons ce qu'il en reste. Ce dépouillement, sous prétexte d'analyse, est encore une habitude de la critique moderne. Rien de plus conforme aux principes que M. Molinier laisse paraître quand il rappelle ailleurs « les développements éloquents et puérils » de Fénelon sur l'existence de Dieu. Si les développements de Fénelon sont éloquents ils ne sont pas puérils; s'ils sont puérils, ils ne sont pas éloquents. La forme ne vient pas se superposer au fond, comme une sorte d'agrément ou de parure; chez un grand poète ou chez un grand écrivain, elle fait corps avec le fond. Tout le savoir du monde n'est pas retiré chez les érudits, toute solidité de connaissances : Bossuet n'est pas supérieur « par la forme » seulement à dom Mabillon, son savant ami. Puisque les érudits affectent « pour la phrase » un si profond et un si juste mépris, qu'ils en finissent donc une bonne fois avec cette « phrase », et qu'ils n'essayent pas de nous persuader que l'on écrirait éloquemment des puérilités, et des sottises admirablement.

Digitized by Google

saint Augustin. » J'ajoute que, toutes les fois que l'on a voulu creuser et discuter à fond la valeur apologétique des *Pensées*, c'est tôt ou tard, mais toujours et nécessairement, sur le problème du surnaturel qu'il a fallu faire porter le principal effet de la controverse. Commençait-il plutôt « par une peinture de l'homme dans laquelle il n'oubliait rien de ce qui peut servir à le faire connaître »? Etienne Périer l'assure, et, s'il nous plaît, nous pouvons l'en croire, car, comme le dit Pascal lui-même : « Toute la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. » Voilà du moins, s'il ne s'agit que de se former une idée générale du plan de l'ouvrage, une division très claire du sujet. Ou bien encore, « brisant et anéantissant l'un par l'autre » Épictète et Montaigne, le pyrrhonisme et le stoïcisme, « pour faire place à la vérité de la révélation, » débutait-il par une démonstration de l'impuissance de toute métaphysique et se servait-il de la philosophie pour « conduire insensiblement à la théologie, centre de toutes les vérités », l'esprit de son lecteur ou de son adversaire. Le fait est que nous n'en savons rien, et cependant tout est là. Qui voudrait s'ingénier et s'obstiner à cette sorte de jeu de patience trouverait dix indications peut-être encore, dont chacune, ainsi détachée de l'ensemble et curieusement examinée, pourrait être donnée comme

Digitized by Google

la clef de l'édifice tout entier. N'est-ce pas pour nous la preuve évidente « que le plan n'était pas arrêté dans l'esprit de Pascal » ?

Ajouterai-je que, pour prendre parti résolument, il faudrait pouvoir pénétrer beaucoup plus avant que nous ne saurions le faire dans la connaissance de Pascal lui-même. C'est ici le cercle d'où nous ne sortirons pas aisément. Pour ordonner les *Pensées* méthodiquement, il faudrait avoir vécu dans l'intimité des méditations de Pascal; or, justement, nous n'y pouvons vivre que par le secours des *Pensées*. Aussi ne connaissons-nous guère Pascal, j'entends le Pascal des *Pensées*. Il y en a peut-être toujours parmi nous qui continuent de lui faire cette injure de révoquer en doute la solidité de sa raison, qui parlent avec pitié de son « *amulette* » ou de ses « hallucinations », et qui traiteraient volontiers les *Pensées* à la façon de Voltaire et de Condorcet, comme le rêve d'un malade; d'autres nous l'ont représenté, durant sa courte vie, travaillé mortellement des angoisses du doute, et, dans l'excès insupportable de je ne sais quelle désespérance romantique, se jetant au pied de la Croix et se réfugiant comme au suprême asile dans les austérités de la vie monastique. N'est-ce pas Sainte-Beuve qui prétend « que, pour un cœur ardent comme celui de Pascal, il n'y avait que l'abîme ou le Calvaire [1] ? »

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III.

Digitized by Google

et Victor Cousin n'a-t-il pas décidé « qu'il y avait du fanatique » dans Pascal? D'autres encore ne veulent, ne peuvent voir en lui qu'un chrétien sincère et convaincu, plus humble qu'un petit enfant, s'efforçant de communiquer à ses semblables la paix qu'il goûte lui-même dans la possession des vérités éternelles et « devenant théologien dans l'intérêt de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de faire les mêmes expériences que lui[1] ». Nous n'avons point ici de choix à faire entre ces diverses hypothèses; nous tirons seulement de leur diversité cette conséquence qu'il est de moins en moins facile de restituer l'*Apologie* de Pascal. Que si l'on veut descendre au détail, on va voir l'impossibilité de l'entreprise.

Je ne reviendrai pas sur l'état du manuscrit, si ce n'est pour faire observer cependant qu'il renferme un assez grand nombre de passages que l'on parvient sans doute à lire, mais qui ne nous restent pas moins incompréhensibles, celui-ci par exemple : « Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus, car ceux que les uns croient par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus. » Il ne me paraît pas, en vérité, que l'on ait fait beaucoup pour éclaircir le sens en écrivant comme on écrira désormais : « car ceux que les

1. Astié.

Digitized by Google

Turcs croient par tradition. » On trouvera dans l'édition de M. Astié une troisième manière de lire ce même fragment. Rien ne s'oppose à ce qu'un nouvel éditeur en découvre une quatrième[1]. L'autographe contient en outre quantité d'indications qui ne pouvaient évidemment avoir de valeur que pour Pascal et que je ne comprends pas que l'on continue d'imprimer, comme le fait M. Molinier, dans le corps même des *Pensées*. M. Faugère au moins les avait rejetées en appendice. Ainsi je lis : « Il faut mettre au chapitre des *Fondements* ce qui est en celui des *Figuratifs* touchant la cause des figures, » et je dis aussitôt à l'éditeur : Mettez au chapitre des *Fondements* ce qui est en celui des *Figuratifs*, et supprimez l'indication, qui ne m'apprend rien, si vous l'avez suivie, mais qui me démontre par trop clairement l'inutilité de votre tentative, si vous n'avez pas pu la suivre. C'est justement le cas. Sauf cette unique mention, nous ne connaissons d'ailleurs ombre ni trace du chapitre des *Fondements*. Nouvelle et forte raison de défiance, car « les noms sont inséparables des choses », et, dans

1. M. Rocher, dans son édition, ne propose pas cette quatrième manière, mais il indique en note une interprétation possible qui donnerait un grand sens à la première partie de la phrase. Pascal aurait voulu dire, selon lui : « *Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus,* » mais qu'on n'a pas vus, en réalité, de ses yeux. L'interprétation ne manque pas de vraisemblance.

Digitized by Google

quelque endroit que Pascal méditât de placer ce chapitre des *Fondements*, au début de son livre, ou peut-être au cœur même de l'*Apologie,* il est sans doute qu'un tel chapitre eût véritablement contenu la clef de l'ouvrage tout entier.

Ailleurs encore, ce seront, si je puis ainsi dire, des « paquets » de citations sacrées ou profanes. L'une par exemple est de Sénèque, l'autre de Cicéron, la troisième de Sénèque encore, une autre de Virgile, une autre de Térence, et bien entendu qu'elles n'offrent entre elles aucun rapport. Pouvez-vous en faire usage et les mettre chacune à sa vraie place? Non. Alors ne les imprimez pas. Un hémistiche de Virgile a son prix, et de même un vers de Térence; je les lirai donc dans Térence ou dans Virgile; mais ce n'est pas du Pascal. Ou si vous les imprimez, que ce soit, comme avait fait M. Faugère, à la fin du volume, et non pas, comme M. Molinier, au beau milieu d'un chapitre; mais ni dans l'un ni dans l'autre cas ne nous parlez d'une restitution de l'*Apologie.*

En un autre endroit, ce seront les variantes d'une même pensée, sur laquelle Pascal, avec ce scrupule d'écrivain qu'on lui connaît, est revenu plusieurs fois : 1° « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » — 2° « Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelles causes et quels effets de l'amour; car

Digitized by Google

tout l'univers est changé; le nez de Cléopâtre. » — 3° « *Vanité*. La cause et les effets de l'amour. Le nez de Cléopâtre. » Vous sentez-vous le courage de décider et de choisir entre ces trois versions? Si oui, de quelle autorité? sur quels motifs? Ou si non, que devient cette belle ordonnance que vous me promettiez, et pour emprunter les expressions de M. Rocher, « ce vaste monument, aux lignes régulières, aux proportions majestueuses, » qu'à vrai dire vous n'osez pas débarrasser seulement de ses échafaudages, crainte en effet qu'il ne croule? Je le sais, il y aurait un motif ici, pour cet exemple tout exprès choisi : c'est que des trois versions la seconde ne figure que dans une copie, et encore y est-elle barrée; mais alors je demande quelle est cette plaisanterie que de la reproduire? et dans le corps de l'*Apologie* prétendue? Et généralement de quel droit, à quel titre reproduisons-nous ce que Pascal, de sa propre main, a cru devoir barrer? Car voyez où l'on en arrive. On trouve au chapitre des *Figuratifs*, ou plutôt on y met, puisque dans l'autographe on ne trouve que fragments épars, le passage que voici : « *Raisons pourquoi figures*. Ils avaient à entretenir un peuple charnel et à le rendre dépositaire du testament spirituel. » Ce passage est barré. M. Faugère et M. Molinier l'impriment cependant. Quelques pages plus loin, ils impriment cet autre passage : « Une des principales raisons pour lesquelles les

Digitized by Google

prophètes ont voilé les biens spirituels qu'ils promettaient sous les figures des biens temporels, c'est qu'ils avaient affaire à un peuple charnel qu'il fallait rendre dépositaire du testament spirituel. » Celui-ci n'est ni dans l'autographe, ni dans aucune des deux copies, ni dans l'édition de Port-Royal; on le rencontre pour la première fois dans l'édition de Bossut : évidemment, c'est la traduction, la paraphrase du texte autographe, de cette forme bizarre : « Raisons pourquoi figures. » M. Faugère et M. Molinier l'impriment pourtant sans commentaire, comme ils ont imprimé l'autre, et vous croyez avoir du Pascal, et vous n'avez que du Bossut, puisqu'il n'y a que la seconde version qui compte et que, si Pascal a biffé la première, je ne puis admettre que M. Faugère et M. Molinier s'arrogent le droit de la lui restituer. Encore n'y a-t-il rien là de très grave; mais il est telle circonstance où, sous prétexte de fidélité toujours, on altère profondément la pensée même de Pascal, comme par exemple quand on nous donne cette seule ligne : « Je ne demande pas de vous une créance aveugle. » Pascal l'a barrée, cette ligne encore, et pourquoi l'a-t-il barrée? Parce qu'elle était en quelque sorte involontairement échappée de sa plume, parce qu'il savait bien qu'il nous demandait une « créance aveugle », et que la foi, pour lui comme pour les grands chrétiens, se définissait par ses « ténèbres » même et son « obscurité ». Que l'on

Digitized by Google

déchiffre donc sous les ratures du manuscrit « les variantes » de Pascal, et que l'on cherche à surprendre ce qu'il nous est donné de surprendre du secret de son style, que l'on se plaise et que l'on s'instruise à voir comment un Pascal se corrige et comment, de proche en proche, il conduit sa pensée jusqu'au dernier degré de justesse, de précision et de force, rien de mieux, il n'y saurait rien perdre, et nous ne pouvons qu'y gagner. Mais reproduire ce qu'il avait effacé, des pensées entières et complètes par elles-mêmes, qu'il avait en quelque sorte abjurées, c'est le trahir et trahir la cause elle-même que Pascal rêvait de plaider.

En de telles conditions, que tout se brouille et se confonde, il n'y a pas de quoi s'étonner, et, si l'éditeur en arrive jusqu'à ne plus reconnaître sous une expression légèrement différente une seule et même pensée, rien de plus fâcheux pour Pascal, mais aussi rien de plus naturel. Voici, par exemple, une pensée qu'on ne saurait trop, à ce qu'il semble, recommander à la méditation des érudits, « de nos fastueux érudits », comme les appelait Fénelon : « Puisqu'on ne peut être universel et savoir tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose : cette universalité est la plus belle. Si l'on pouvait avoir les deux, encore mieux; mais, s'il faut choisir, il faut choisir celle-là,

Digitized by Google

et le monde le sent et le sait, et le monde est un bon juge souvent. » Les textes imprimés donnent au moins, pour qui sait lire, trois ou quatre variantes de ce même fragment[1]. Je serais curieux de savoir quelles bonnes raisons ont décidé dans l'esprit des éditeurs que telle de ces variantes devait faire partie de l'*Apologie* et les autres non. Ou, plus généralement, de quel droit faisons-nous sortir du plan de Pascal, à volonté pour ainsi dire, telle ou telle pensée qu'il nous plaît? parce que nous n'en apercevons pas, nous, le rapport avec ce plan? Voilà une étrange raison. M. Faugère avait rejeté par exemple la pensée sur Cléopâtre parmi les *Pensées diverses*. Il me semble pourtant qu'elle n'était nullement déplacée soit au chapitre des *Puissances trompeuses*, ou encore de la *Misère de l'homme*. A son tour, M. Molinier rejette telle autre pensée sur l'éloquence ou sur le style. Que sait-il, que savons-nous si Pascal n'en eût pas fait usage et tiré quelque argument imprévu pour sa cause? Si le génie ne tient pas tout entier dans cette courte définition, c'est du moins une de ses facultés, un de ses privilèges que d'apercevoir des rapports. A propos de Pascal, nous l'oublions bien aisément. M. Molinier rejette encore et

1. Il y en a trois dans l'édition de M. Molinier : t. I, p. 114, 119, 120. M. Molinier les met toutes trois dans un même chapitre : *Faiblesse, inquiétude et défauts de l'homme*. Il rejette, sans en donner d'ailleurs aucune raison, le fragment que nous citons, parmi les *Pensées diverses*, t. II, p. 151.

Digitized by Google

met à part de l'apologie « la plupart » des pensées relatives aux miracles; et toutes les pensées relatives aux jésuites. Mais alors que devient donc le témoignage de Mme Périer qu'on invoquait tout à l'heure : « Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles, qui, lui donnant de nouvelles lumières sur la religion, lui redoublèrent l'amour et le respect qu'il avait toujours eu pour elle. *Et ce fut à cette occasion qu'il fit paraître cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées.* » Tout de même, si l'on prétend rapporter aux *Provinciales* uniquement les fragments qui de près ou de loin visent et touchent la Société, que fait-on de ces mots d'Étienne Périer, dans la préface de Port-Royal : « Le grand amour qu'il avait pour la religion faisait qu'il ne pouvait pas souffrir..... qu'on la blessât et qu'on la corrompît en la moindre chose. De sorte qu'il voulait déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la vérité ou la sainteté, c'est-à-dire non seulement aux athées, *mais même aux chrétiens et aux catholiques qui, étant dans le sein de l'Église, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile.* » Et là-dessous, comme le fait justement remarquer M. Havet, tout le monde, en 1670, entendait les jésuites.

On le voit, de quelque côté que l'on se tourne, que l'on appelle au témoignage de la sœur ou du

Digitized by Google

neveu de Pascal, que l'on s'en tienne étroitement au texte de l'autographe, c'est toujours même difficulté, même embarras, même impossibilité. « Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte, et, si nous le suivons, il échappe à nos prises. » Concluons donc modestement que de vouloir rétablir, ne fût-ce que dans ses grandes lignes, le plan de Pascal, c'est ce qu'il faut appeler traiter Pascal en pays conquis; et rangeons-nous ici, contre l'opinion de tous les autres éditeurs, à l'opinion de M. Havet.

Je conçois, à la vérité, que, dans une intention de charité chrétienne et d'édification, un pasteur protestant, un prêtre catholique tentent encore l'entreprise. Mais je doute qu'ils atteignent leur but, parce qu'enfin, quelque opinion particulière que l'on ait sur Pascal, il faut convenir au moins que, dans les *Pensées*, telles qu'elles nous sont parvenues, la misère de la condition humaine et les motifs de désespoir sont marqués d'un trait bien autrement fort, bien autrement original et saisissant que la félicité des élus. Si j'avais à choisir, parmi les fragments de Pascal, un fragment qui pût servir d'épigraphe au livre des *Pensées* et qui le résumât tout entier, je prendrais celui-ci : « Il faut savoir douter où il faut, se soumettre où il faut, croire où il faut. » Mais on ne peut s'empêcher d'avouer que les raisons de croire, c'est à peine si Pascal a pu les indiquer,

Digitized by Google

tandis que les raisons de ne pas se soumettre et les raisons de douter, pas un moraliste peut-être ne les a fait plus éloquemment ressortir. Que si cependant on persiste et que si l'on veut à tout prix refaire ou retrouver son *Apologie*, alors il n'y a pas deux partis à prendre ni deux routes à suivre : il faut en revenir à l'édition de Port-Royal et s'y tenir. On aura beau répéter contre ce pauvre duc de Roannez les imprécations éloquentes de Victor Cousin, cela ne fera pas que le duc de Roannez — encore qu'il n'eût pas inventé l'éclectisme — fût un peu plus avant que Victor Cousin lui-même dans la confidence du secret de Pascal et, si je puis dire, de la pensée de ses *Pensées*. Il faut donc accepter toutes les corrections, toutes les mutilations, tous les retranchements, tous les adoucissements que Port-Royal a fait subir au texte, sans compter les additions. Port-Royal avait ses raisons, et son édition nous doit faire loi. Rien ne nous autorise à supposer — pas même cette perspective de l'histoire qui passe pour mettre toutes les choses à leur vrai point, mais qui ne laisse pas toutefois d'altérer souvent aussi les proportions vraies des choses et leurs rapports réels — que nous discernions mieux, dans notre siècle de rationalisme, que Port-Royal en 1670, le vrai sens des intentions de Pascal. Et qu'avons-nous à faire, en pareil cas, du manuscrit autographe?

Mais au contraire, si, plus curieux que vraiment

Digitized by Google

chrétiens, et médiocrement soucieux de demander à Pascal des motifs d'édification, nous décidons de ne voir en lui qu'un grand esprit et qu'un grand écrivain, c'est une autre question. L'édition de M. Ernest Havet marque alors pour nous le terme de ce que l'on peut faire subir d'arrangements aux *Pensées* de Pascal. Alors nous demandons qu'on nous donne tout Pascal, et ses ratures, et ses surcharges, et ses corrections, et jusqu'aux moindres mots échappés de sa plume, et jusqu'à ces fragments qu'il a barrés de sa main, tout Pascal, mais rien que Pascal, c'est-à-dire qu'une fois pour toutes on renonce à le restituer. C'est une autre manière de concevoir une édition des *Pensées,* c'est la plus prudente; il se pourrait aussi que ce fût la meilleure. Il y a des ruines auxquelles il faut savoir ne pas toucher.

Au surplus, le dirai-je? mais je ne sais si le monument de Pascal eût produit sur nous cette forte impression que produit l'ouvrage inachevé. Peut-être le Pascal de l'*Apologie*, que nous n'avons pas, en eût-il égalé le Pascal des *Provinciales;* mais le Pascal des *Pensées*, telles que nous les avons, était le seul qui pût le surpasser. Sainte-Beuve l'a dit d'un mot : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est peut-être encore plus grand là où il fut interrompu; » et ce mot, selon nous, a tranché le problème.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES DE MADAME DE SÉVIGNÉ [1]

C'était chose facile autrefois de faire une édition, trop facile peut-être, un plaisir plutôt qu'une tâche. Quand on avait passé de longues années dans le commerce d'un auteur favori, de douces heures, quand on avait vieilli dans la lecture d'un livre unique et qu'on avait goûté ce charme d'y trouver, aux jours de tristesse la parole qui console, aux jours de lassitude ou d'ennui le sourire qui rend le courage et l'espoir, alors il semblait qu'on lui payât, en l'éditant à nouveau, comme une dette personnelle de reconnaissance. On écrivait donc, tout à loisir, sans se hâter, une préface émue; on faisait au texte connu les honneurs d'un format de bibliothèque, d'un papier de choix, d'une impression de luxe; on le commentait longuement, avec amour,

1. *Lettres inédites de madame de Sévigné*, publiées par M. Charles Capmas. 2 vol. in-8°. Hachette. Paris, 1876.

Digitized by Google

sans étalage d'érudition, — car c'étaient surtout ses propres souvenirs et ses lointaines émotions que l'éditeur repassait en le commentant; — puis on dédiait le livre à quelque personne chère, ou bien à quelque mémoire pieusement gardée, et la collection des amateurs s'enrichissait d'une pièce rare. *Altri tempi, altre cure*, c'était un mot de Mme de Sévigné : nous nous y prenons aujourd'hui d'autre sorte. C'est une science que d'éditer un texte, une science épineuse, et c'est un labeur que l'on n'entreprend pas sans avoir fait ses preuves dans un long et pénible apprentissage. Déchiffrement des autographes, copie, collation, révision, critique des textes, obscurités grammaticales, bizarreries du vieil usage dont il faut rendre compte, énigmes historiques à deviner, contradictions à résoudre, concordances à rectifier..... quoi encore? C'est tout un appareil formidable, et c'est une vie tout entière qu'il faut avoir le courage de consacrer à un seul auteur, de cloîtrer dans l'étude et la méditation de l'œuvre d'un seul homme! Au point où nous en sommes venus, un bénédictin pourrait seul éditer les œuvres de Bossuet, par exemple, ou de Fénelon, trente ou quarante volumes de texte, cinquante ou soixante peut-être, avec tout ce qu'on exigerait de lui d'introductions, et d'avertissements, et d'éclaircissements, et de commentaires, et de notes, et de tables! Au moins

Digitized by Google

si ce labeur obtenait sûrement et toujours sa récompense! Mais, le plus souvent, on n'a pas sitôt donné l'*édition définitive*, qu'elle retarde et que, quelque découverte imprévue remettant les choses en l'état, c'est déjà le temps de recommencer sur de nouveaux frais.

S'il était une édition qu'on eût quelque lieu de croire définitive, c'était certainement la belle édition des *Lettres de madame de Sévigné* publiée naguère sous le nom de M. de Monmerqué dans cette collection des *Grands Écrivains de la France* que dirige M. Regnier. Car, depuis près de cinquante ans, M. de Monmerqué n'avait-il pas fait son domaine privé de la merveilleuse correspondance? Et d'autre part, s'il était homme de France qui pût appliquer à la restitution d'un texte corrompu toute la rigueur des méthodes nouvelles, n'était-ce pas M. Regnier? Voyez cependant l'éternelle fortune des livres!

Au mois de janvier de l'année 1872, on vend, à Semur-en-Auxois, les derniers débris d'une assez riche bibliothèque. Un gros manuscrit, méconnu, dédaigné, tombe pour une somme modique dans le lot d'une marchande de vieux meubles et d'antiquités. Pendant plus de quinze mois, il traîne au long d'un étalage, « soumis à tous les hasards du bric-à-brac, obligé d'endurer des voisinages compromettants, et souvent exposé au dehors à de dangereuses intempéries. » Un chercheur heureux,

Digitized by Google

M. Capmas, professeur à la Faculté de droit de Dijon, passe par là, jette sur le manuscrit le coup d'œil d'un amateur, l'ouvre, le parcourt, flaire là-dedans quelque découverte, l'achète, le soumet aux meilleurs juges, à M. Regnier lui-même, et voilà, dans l'histoire du texte de Mme de Sévigné, désormais un date nouvelle. En effet, voilà désormais vingt-quatre lettres inédites, et entièrement inédites, quelques-unes fort longues, toutes intéressantes, à classer dans la correspondance; dix-neuf lettres inédites en partie seulement, mais presque toutes « pour la majeure partie ou la presque totalité »; des fragments enfin de cent vingt-sept autres lettres « et dont quelques-uns ont l'importance et l'étendue de lettres ordinaires ». Ce sont là chiffres éloquents, et cependant ce n'est rien ou presque rien encore. Il faut ajouter que ce précieux manuscrit est peut-être l'original du *Grosbois*, c'est-à-dire l'original du meilleur et du plus autorisé de tous les manuscrits qui jusqu'ici concouraient à l'établissement du texte de Mme de Sévigné.

On comprend l'importance de la trouvaille. On la comprendra mieux encore si nous rappelons brièvement l'histoire des principales éditions de Mme de Sévigné. Aussi bien cette histoire n'est-elle pas seulement la sienne, et plus ou moins, ces grands classiques du XVIIe siècle, que nous nous représentons volontiers comme transmis intacts jus-

Digitized by Google

qu'à nous et préservés de toute injure du temps par l'universelle admiration, ont-ils éprouvé les mêmes vicissitudes et leurs chefs-d'œuvre les mêmes atteintes !

Nul n'ignore que, du vivant même de Mme de Sévigné, quelques-unes de ses lettres, je ne veux pas dire couraient, mais au moins faisaient le tour d'une société choisie. Les lettres du *Cheval* et de la *Prairie* sont demeurées célèbres. Même avant qu'elle se fût séparée de sa fille, on savait déjà que la princesse Clarinte — c'est le nom qui la déguise dans la *Clélie* de Mlle de Scudéry — « écrivait comme elle parlait, c'est-à-dire le plus agréablement et le plus galamment qu'il fût possible. » Et pourquoi ne serait-ce point d'elle que La Bruyère aurait fait, au chapitre des *Ouvrages de l'esprit*, cet éloge qu'aucun autre exemple depuis n'a sans doute mieux confirmé : « Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit. »

Les premières lettres rendues publiques ne le furent qu'en 1697, par la marquise de Coligny, fille aînée de Bussy-Rabutin, dans un recueil des lettres de son père. Elle accomplissait le vœu, pour ne pas dire qu'elle exécutait l'ordre du grand seigneur, si curieux, si jaloux de sa gloire d'homme de lettres et qui poussa la vanité d'écrivain jusqu'à l'oubli des

Digitized by Google

devoirs du galant homme, quand il refusa d'effacer de son *Histoire amoureuse des Gaules* le spirituel peut-être, mais à coup sûr calomnieux portrait qu'il y avait tracé de Mme de Sévigné. Le bon goût du temps ne pouvait pas prendre le change; il alla droit d'abord aux lettres de Mme de Sévigné. Elles servirent, elles servent encore de passeport à celles de Bussy [1]. Non pas que les lettres de Bussy manquent d'une aristocratique aisance, ou qu'elles soient médiocrement spirituelles, mais il semble qu'on y sente l'apprêt : Bussy veut et croit écrire pour la postérité. Deux autres recueils parurent, l'un en 1725 et l'autre en 1726, sans nom de lieu ni d'imprimeur : ils contenaient une soixantaine environ des lettres à Mme de Grignan. La Beaumelle, grand compilateur et falsificateur insigne [2], attribua, depuis,

1. Je ne parle ici bien entendu que de la valeur littéraire des lettres de Bussy, nullement de leur valeur historique, qui est considérable.

2. J'avais d'abord écrit : « La Beaumelle, grand compilateur et *faussaire illustre*, etc. » Cette expression me valut une réclamation de la famille. Je ne crois pas en général qu'il y ait lieu de tenir grand compte de ces sortes de réclamations. Il n'y a pas, à cent ans de distance, en matière politique ou littéraire, de droits qui vaillent contre le droit de l'histoire. Cependant je déclarerai bien volontiers, dans ce cas particulier, que je n'ai contre La Beaumelle aucun grief personnel, aucun motif privé de rancune ou d'animosité. Je conviens même, et le lecteur verra plus loin mes raisons, qu'il serait injuste et déloyal de peindre aujourd'hui l'homme sous les traits que lui a prêtés Voltaire. Et j'espère qu'on ne verra pas, dans l'expression que j'emploie, la moindre attaque à l'honneur ou à la probité de La Beaumelle, dont je n'ai souci. Mais je suis bien obligé de rappeler que La Beaumelle a corrigé le

Digitized by Google

l'origine de cette publication à quelque indélicatesse ou quelque abus de confiance de Voltaire ; mais, comme Voltaire avait accusé La Beaumelle « d'avoir volé sur le coin de la cheminée de M. Racine les lettres de Mme de Maintenon », le témoignage est peut-être suspect.

texte des lettres de Mme de Maintenon avec une licence souveraine ; qu'il en a sans façon altéré de nombreux et importants passages ; qu'il en a sans scrupule introduit, chemin faisant, de sa manière et de son style ; enfin qu'il a fabriqué de toutes pièces des lettres entières. Je sais, et je le dis moi-même un peu plus loin, quelles singulières libertés il était admis en ce temps-là qu'un éditeur prît avec un texte. On en pourrait aisément multiplier les exemples. Mais ici, comme partout, il faut distinguer. Quand ces MM. de Port-Royal, Arnaud, Nicole ou le duc de Roannez, altéraient le texte des *Pensées* de Pascal, il y avait vingt raisons pour une aux corrections et mutilations qu'ils se permettaient. Mais, lors même que nous affecterions une extrême rigueur et que nous les déclarerions inexcusables, il resterait encore qu'en altérant le texte de Pascal ils n'ont altéré que le texte de Pascal. En altérant le texte de Mme de Maintenon, La Beaumelle altérait et falsifiait l'histoire. Il ne nous exposait pas à mal juger seulement du style et de la littérature de Mme de Maintenon ; il nous exposait à mal juger de sa personne, à mal juger de quarante ans de politique et d'histoire ; il nous exposait, sur des pièces *fausses*, car je ne sais de quel autre nom on pourrait les nommer, à résumer notre jugement sur tel personnage de l'histoire en un qualificatif à coup sûr bien autrement injurieux que celui que nous lui appliquons à lui-même. Et voilà pourquoi, dans l'histoire des supercheries littéraires, La Beaumelle sera toujours sévèrement jugé. Sans doute il n'est rien de plus démocratique, mais il n'est rien de moins juste et de moins littéraire surtout, que de juger les mêmes actes toujours à la même mesure et de les caractériser par les mêmes termes. Et la preuve en est qu'on n'a jamais dit d'Arnaud ou de Nicole qu'ils eussent *falsifié* le texte de Pascal, on a dit qu'ils l'avaient *altéré ;* mais on dira toujours que La Beaumelle a falsifié le texte de Mme de Maintenon.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, cette publication anonyme, trois ou quatre fois et furtivement reproduite, sans nom de lieu ni d'imprimeur, blessa Mme de Simiane, la petite-fille de Mme de Sévigné. Même il paraîtrait que, pour en arrêter le débit, elle mit en mouvement de puissants et hauts personnages. Et ce ne fut enfin qu'après de longues hésitations, avec une répugnance mal dissimulée, quand elle vit bien, selon son expression, qu'on refusait à son aïeule « le droit d'avoir eu de l'esprit impunément », qu'elle consentit à livrer au chevalier de Perrin, grand ami de la famille, les matériaux qui servirent à la première édition authentique, l'édition de 1734-1737. La dernière main y fut mise en 1754 : c'est la seconde édition de Perrin. Je ne sais pour quelle cause il me semble pénible d'apprendre que ce grand admirateur de Mme de Sévigné mourut d'une indigestion.

On ne saurait s'étonner que Mme de Simiane ait exigé de l'éditeur et que celui-ci, naturellement, ait consenti de nombreuses suppressions. Ces *Correspondances*, comme ces *Mémoires*, qui trahissent les petites raisons des choses et qui sont en quelque sorte l'envers d'une grande époque, on ne les donne pas au public sans courir le risque d'éveiller de nombreuses susceptibilités et de provoquer des réclamations nombreuses. Pendant un long temps, il ne fut octroyé qu'à de rares privilégiés de parcou-

Digitized by Google

rir les *Mémoires* de Saint-Simon. Ce n'était pas sans doute, on l'avouera, qu'ils enfermassent beaucoup de papiers ou de secrets d'État. Certainement il y a chez Mme de Sévigné peu d'exemples de cette âpreté de style familière au noble duc. Heureuse et souriante, elle n'a pas, comme lui, de bile à décharger, ou plutôt, c'est elle qui le dit, et nullement au figuré, « elle rend un peu sa gorge tous les matins, et le reste du jour elle est gaillarde, sans qu'il soit question d'aucune bile. » Jamais elle ne s'est déchaînée contre personne avec cette fureur persuasive de la passion qui donne à la calomnie même une apparence de vérité. Mais enfin elle est femme, qui dit franchement les choses, comme elle les sait, comme elles lui viennent, et qui ne se défendra pas d'un plaisir de mère à charger le trait ou à aiguiser la pointe, si seulement elle y trouve de quoi dérider « la plus jolie fille de France », devenue là-bas, dans son gouvernement de Provence, la froide et rêche comtesse de Grignan. On adoucit donc, vraisemblablement, quelques traits; on en supprima sans doute quelques autres. Dirai-je qu'on eut tort? Oui et non. C'est un petit problème de casuistique littéraire, délicat à résoudre. Il semble pourtant que sur une correspondance de Mme de Sévigné, correspondance toujours privée, correspondance de famille, dont pas une ligne ne fut écrite pour la postérité, le droit de la famille, quelque perte

Digitized by Google

qu'y puisse faire le public, soit et doive rester entier.

D'autres suppressions encore avaient porté précisément sur les détails de famille, affaires d'argent, affaires de santé. Mme de Simiane n'avait pas cru, par exemple, qu'il fût bien utile d'apprendre à tout le monde quel temps de l'année Mme de Sévigné choisissait pour se purger. Elle n'avait pas cru qu'il importât beaucoup à l'érudition des siècles à venir de connaître le secret des *froideurs* et des *douleurs* que Mme de Grignan avait aux jambes, non plus que le journal de ses grossesses. Marquise! vous ne vous doutiez pas qu'un jour la physiologie régenterait la critique et l'histoire et que des maîtres écriraient que « la physiologie et l'hygiène d'un écrivain sont devenues un des chapitres indispensables de l'analyse qu'on fait de son talent[1] ».

Encore bien moins Mme de Simiane pouvait-elle permettre qu'on imprimât tout vifs — sans parler des affaires d'argent — ces passages en quelque manière accusateurs de sa propre mère, d'où l'on a pu conclure, avec apparence de raison, que Mme de Grignan n'avait pas répondu toujours, comme on eût souhaité qu'elle répondît, aux touchantes effusions de l'amour de Mme de Sévigné, si même il ne faut pas dire qu'elle en a peut-être été plus souvent importunée qu'émue[2].

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.
2. Les précautions filiales de Mme de Simiane étaient d'ail-

Digitized by Google

En somme, à notre avis du moins, rien de tout cela n'était fort grave. Et les scrupules de Mme de Simiane n'eussent pas bien profondément altéré la physionomie vraie de Mme de Sévigné, si le chevalier de Perrin, à son tour et cette fois de son chef, n'eût fait encore bien mieux, c'est-à-dire bien pis.

On le lui a tant reproché, à ce pauvre chevalier, si souvent, si aigrement, qu'en vérité nous serions tenté de lui chercher des excuses. Il y en a peut-être une qui dispense aussitôt de toutes les autres : il était de son temps. De nos jours certainement, un éditeur croirait démériter de ses lecteurs et trahir la confiance qu'il leur demande, s'il prenait avec son texte une liberté telle que d'y déplacer la moindre virgule ou d'en redresser la plus audacieuse irrégularité. Jusqu'aux fautes d'orthographe, qui nous sont aujourd'hui sacrées ! Au contraire, il y a quelque cent ans, effacer les incorrections, réparer les négligences, atténuer même les hardiesses, je ne sais si l'on ne pourrait dire que c'était une

leurs bien superflues, et dès le milieu du XVIIIe siècle on savait, dans le monde, le jugement qu'il convenait de porter sur Mme de Grignan. « Vous ne m'avez point donné de nouvelles du catarrhe, ma chère enfant ; j'en suis inquiète ; je vous en demande et je mérite d'en avoir, *parce que je vous aime autant que Mme de Sévigné aimait Mme de Grignan, et vous avez sur celle-ci l'avantage d'être plus aimable, comme j'ai sur l'autre l'avantage d'avoir mieux placé mon sentiment.* » Ce sont les expressions d'une lettre de Mme de Choiseul à Mme du Deffand. (*Correspondance de Mme de Choiseul et de Mme du Deffand.*)

Digitized by Google

partie du devoir de l'éditeur. Et, pour notre part, nous n'y verrions aucun inconvénient, si ce n'était qu'un éditeur ne saurait s'empêcher de faire ses corrections au goût du jour, et qu'ainsi, par une suite continue de retouches dont chacune est imperceptible et de *repentirs* dont chacun est presque louable, il en arrive à défigurer insensiblement son auteur. Toujours est-il qu'au XVIIIe siècle la chose allait de soi. Lorsque dom Déforis voulut donner de Bossuet une édition complète, le fougueux abbé Maury ne s'indigna-t-il pas violemment contre le révérend bénédictin qui publiait « sans triage et sans retranchement » les sermons de Bossuet, et prétendait ramasser, disait-il, « jusqu'au linge sale du grand évêque[1] ? » Peut-être aujourd'hui tranchons-nous bien délibérément la question, et même poussons-nous un peu loin la superstition des autographes. Mais ce n'est pas ici le lieu de disserter à ce propos. Quand il s'agit de *Mémoires* ou de *Correspondances*, c'est-à-dire de publications faites après décès, la reproduction littérale est de règle absolue.

Nous n'avons pas terminé notre apologie du chevalier de Perrin. C'est lui-même, en effet, qui nous a mis sur la trace des suppressions ou altérations qu'il s'était permises, puisqu'enfin, sinon pour les découvrir, mais au moins pour juger des libertés

1. Eugène Gandar, *Bossuet orateur*, Introduction.

Digitized by Google

qu'il avait prises, il suffisait de comparer sa première et sa seconde édition, l'édition de 1734-37 et l'édition de 1754. Il est vrai qu'on attendit plus d'un demi-siècle ; et M. de Monmerqué fut le premier qui s'avisa de la comparaison. Il découvrit d'abord que plusieurs passages figuraient dans l'édition de 1734, en six volumes, qui depuis avaient disparu de l'édition de 1754, en huit volumes. C'étaient ceux-là tout particulièrement qui, publiés comme par mégarde, portaient une atteinte sensible au caractère de Mme de Grignan. M. de Monmerqué prit alors pour base d'un nouveau texte la confrontation perpétuelle des deux éditions de Perrin ; il y joignit les éditions anonymes, divers recueils encore de lettres publiés depuis 1754, les copies autographes de Bussy, d'autres pièces authentiques de provenance diverse, et put ainsi donner en 1818 une édition qui jusqu'en 1854 devait faire loi pour le texte de Mme de Sévigné. Non pas que l'éditeur fût entièrement satisfait de son œuvre. Mieux que personne, il en savait les imperfections, il en connaissait les lacunes. Son édition était à peine achevée que la découverte du *Grosbois* lui avait fait connaître une vingtaine de lettres inédites, et donné la preuve matérielle, en même temps, des altérations qu'on soupçonnait jusqu'alors plutôt qu'on ne les démontrait. En effet, le *Grosbois* est un manuscrit du XVIIIe siècle et, selon toute vraisemblance, antérieur

Digitized by Google

aux premières impressions. Si maintenant le manuscrit de M. Capmas est lui-même antérieur au *Grosbois*, s'il en est l'original et si le *Grosbois* tombe à l'humble condition de copie de copie; ou si seulement on doit voir dès à présent, et sans discuter la question de priorité, dans le nouveau manuscrit un document d'une autorité pour le moins égale à celle du *Grosbois;* enfin si l'on songe que nous ne possédons pas de toute cette longue correspondance cent cinquante pièces autographes, j'entends de la main de Mme de Sévigné, on comprendra toute la joie que respire l'introduction de M. Capmas, l'accueil que M. Regnier s'est empressé de faire à la copie de Semur et l'intérêt que prennent à la trouvaille tous ceux qui s'intéressent à Mme de Sévigné.

Dirai-je seulement qu'on tremble pour elle quand on calcule que voici maintenant une douzaine de manuscrits et d'éditions qui concourent, tantôt pour un paragraphe et tantôt pour une ligne, à la restitution d'une seule lettre dans son intégrité. Peu d'autographes, mais l'édition de 1725, l'édition de 1726, l'édition de 1734, l'édition de 1754, la copie de Bussy, le *Grosbois*, le nouveau manuscrit, que de sources, et combien diverses, même sans parler de celles que nous omettons certainement! Qu'il y ait d'ailleurs une science de classer les manuscrits et vingt moyens après cela de déterminer au plus juste la valeur d'une édition, à Dieu ne plaise que

Digitized by Google

nous ayons l'impertinence de le nier ; mais on voit le danger, car enfin l'éditeur, entre tant de leçons et de variantes, ne conserve-t-il pas une certaine liberté de choix et de trop nombreuses, de terribles facilités de substituer le texte tel qu'il le conçoit au texte tel qu'il devrait être? C'est un peu l'écueil de toutes les éditions savantes, c'est-à-dire de toutes les éditions qui ne sont pas la copie pure et simple, la reproduction naïve de la dernière édition revue et corrigée par l'auteur, de son vivant. Mais si malgré tout, malgré tant de raisons de se tenir en garde, la confiance s'impose, n'est-ce pas alors le plus bel hommage que la critique puisse rendre à la sagacité des éditeurs ?

C'est ici précisément le cas. La trouvaille de M. Capmas eût pu mettre en péril toute autre édition que celle de M. Regnier. Sans doute le nouveau manuscrit rectifiera quelques erreurs de détail, quelques lectures fautives. On lisait par exemple dans la grande édition cette phrase incompréhensible : « On me mande que votre intendant *et* votre premier président... vous avez un fort honnête homme ; n'est-il pas des amis de M. de Grignan ? » Le nouveau manuscrit donne la leçon plus claire : « On me mande que votre intendant *est* votre premier président ; » et M. Capmas nous apprend qu'à cette date en effet l'intendant de Provence venait d'être nommé premier président du Parlement d'Aix.

Digitized by Google

Nous savons d'ailleurs que sous l'ancien régime ce passage des fonctions administratives aux fonctions judiciaires ne laissait pas d'être fréquent, et le renseignement a bien sa valeur historique. Il ne manquait pas de ces sortes d'obscurités dans le texte de Mme de Sévigné. Le manuscrit de M. Capmas en éclaircira quelques-unes ; il ne les dissipera pas encore toutes.

Et, malheureusement, on ne saurait se flatter, même si l'on découvrait un jour toute la suite des pièces autographes, de faire jamais la pleine lumière sur telle partie de la correspondance. C'est ainsi que nous n'aurons jamais l'intelligence entière des lettres à Mme de Grignan, faute d'avoir les lettres de Mme de Grignan. C'est un échange qu'une correspondance, et, pour savoir ce que Mme de Sévigné donnait, il ne serait peut-être pas inutile de savoir aussi ce qu'elle recevait. Un lecteur curieux de l'expérience n'aurait qu'à lire les lettres à Bussy, par exemple, sans lire les lettres de Bussy, pour voir aussitôt ce que la lecture y perdrait de clarté.

Le nouveau manuscrit nous fait encore connaître plus d'une page aimable et spirituelle de Mme de Sévigné. Voici par exemple une anecdote — nous dirions un fait divers aujourd'hui — vivement et admirablement contée : « Un M. du Rivaux de Beauveau, grande maison, jeune et joli, qui avait donné dans la vue d'une fille de Mme de Montglat qui est en reli-

Digitized by Google

gion, enfin, devant, après plusieurs embarras trop longs à vous dire, l'épouser jeudi gras, il eut la fièvre le mercredi. Il faut attendre que l'accès soit passé, la petite vérole paraît : ah! mon Dieu, cela est fâcheux. Cette petite vérole fit si bien qu'il mourut hier, et voilà cette fille dans des furies d'un désespoir amoureux et romanesque dont je vous parlerais longtemps, si je voulais; » mais, comme ajoute Mme de Sévigné, « vous ne vous en souciez guère, ni moi non plus, » ni nous non plus. Remarquons seulement en passant cette singularité prétendue de la grammaire d'autrefois; ce redoublement du sujet : « Un M. du Rivaux... il eut, » c'est l'usage constant du XVIIe siècle, et ce sont nos grammaires qui ont tort d'y voir une exception. Cette liberté de rappeler le sujet est même plus qu'un usage et qu'une habitude, c'est presque une règle du style périodique, et de cette grande phrase ondoyante qui va, vient, revient sur elle-même et n'abandonne pas l'idée qu'elle ne l'ait rendue telle qu'elle est, infiniment complexe, avec le détail des moindres circonstances et la délicatesse de toutes les nuances qui servent à lui donner le dernier degré de vérité, de justesse et de précision dont la parole humaine soit capable. On l'a dit : de tous les discours qui nous échappent, il faut rabattre une bonne moitié, si l'on veut avoir l'expression de notre pensée vraie. Nous allons d'abord au delà de ce que nous voudrions faire

Digitized by Google

entendre, et nous dépassons le but, ce qui est une manière de le manquer. Or l'une des grandes qualités de la prose du XVIIe siècle est précisément d'avoir compris que, toute idée juste étant extrêmement voisine d'une idée fausse, la parfaite justesse de l'expression ne pouvait être atteinte que si l'on se faisait une loi d'atténuer, de tempérer, de limiter par des restrictions insensibles ce que l'affirmation ou la négation toutes crues ont de décisif, de tranchant, de brutal et de faux. « La vérité est si délicate, que pour peu qu'on s'en retire on tombe dans l'erreur; mais cette erreur est si déliée que pour peu qu'on s'en éloigne on se trouve dans la vérité. » C'est une leçon de Pascal, et tout le siècle en a profité.

Revenons à notre manuscrit. Ai-je besoin de dire qu'il ne nous révèle pas une Mme de Sévigné nouvelle? L'inédit a toujours son prix, à coup sûr, quand il porte la marque d'un tel écrivain. Mais il serait téméraire d'espérer, quelque surprise que l'avenir nous ménage, que les recherches de l'érudition dussent jamais ramener à la lumière quelques-unes de ces pages resplendissantes où Mme de Sévigné, sans effort et sans prétention, comme par l'effet d'une aisance aristocratique et d'une grâce légère qu'on ne trouve qu'en elle, s'égale, quand elle ne les surpasse pas, aux maîtres dans l'art de penser et d'écrire. Il y a des privilèges pour les morceaux

Digitized by Google

d'éclat. Le hasard vaut mieux que sa réputation : ce bon aveugle est plus clairvoyant qu'on ne pense. Il est rare qu'il laisse périr ou dormir seulement dans un trop long oubli ce qui mérite vraiment l'admiration. Ainsi l'édition qu'il y a tantôt cent ans dom Déforis donna de Bossuet ne s'est guère enrichie qu'en volume, après tant de travaux dont les sermons depuis lors ont été l'objet. De même, deux ou trois cents lettres inédites de Mme de Sévigné, publiées dans ce siècle, ont ajouté beaucoup au plaisir des lecteurs, quelque chose à notre connaissance de l'histoire intime du XVIIe siècle, rien ou presque rien d'ailleurs à la réputation et à la gloire littéraire de Mme de Sévigné. C'est que les vraiment grands écrivains sont tout entiers dans quelques pages de leur prose ou de leurs vers : disons dans quelques lignes. Prenez-les où vous voudrez : « J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois; que vous dirai-je? Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponse, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues; du milieu de tout cela il sortit quelques questions de votre santé, où, ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui

Digitized by Google

les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est. O vanité des vanités! » La marque y est; vous la retrouverez ailleurs; ce seront d'autres peintures, ce sera le même pinceau, le pinceau de Saint-Simon, mais combien moins chargé de couleur, combien plus sobre et combien plus souple surtout à suivre le mouvement ondoyant, l'aspect divers et changeant de la scène. C'est que l'imagination fougueuse de Saint-Simon l'emporte; il va son chemin « à la diable », et, s'échauffant lui-même au feu de son récit, donnant tête première dans le plein de ses rancunes, de ses indignations, de ses colères quelquefois si puériles, il a déjà tout défiguré quand il arrive au bout de la scène, ou, si l'on veut, tout transfiguré, mais à coup sûr tout altéré. C'est qu'il écrit moins avec sa raison qu'avec son imagination. Il est visible, au contraire, que Mme de Sévigné se place face à son modèle et qu'elle n'emploie tout son art qu'à rendre en quelques lignes la vérité de la scène et la force de l'impression. Elle est de son temps, Saint-Simon est presque du nôtre.

Mais si nous ne trouvons dans le nouveau manuscrit, parmi tant de fragments inconnus, aucun de ces passages qui se gravent et s'enfoncent dans les mémoires, en revanche nous y trouvons de ces passages, en un certain sens plus intéressants, qui continuent à justifier le XVIIe siècle des reproches

Digitized by Google

qu'on lui a si souvent adressés et si injustement. Il est curieux et instructif d'en montrer l'échantillon.

Par exemple, les anciennes éditions donnaient bien ce passage : « Adieu, divine comtesse ! je baise le petit enfant, je l'aime tendrement, mais j'aime bien madame sa mère, et de longtemps cè degré ne lui passera par-dessus la tête. » Elles ne donnaient pas celui-ci, que le *Grosbois* nous a rendu : « Votre petite devient aimable, on s'y attache; elle sera dans quinze jours une pataude blanche comme la neige, qui ne cessera de rire. » Elles ne donnaient pas cet autre encore, que nous devrons au nouveau manuscrit : « Mme du Puy du Fou prit la peine, l'autre jour, de venir voir ma nourrice; elle la trouva fort près de la perfection, une brave femme, là, qui est résolue, qui se tient bien, qui a de gros bras, et, pour du lait, elle en perd tous les jours un demi-setier, parce que la petite ne suffit pas. *Cet endroit est un des plus beaux de ma vie.* » Ni cet autre : « Voilà votre fille au coin de mon feu, avec son petit manteau d'ouate. Elle parle plaisamment, et *titata*, *tetita y totata.* » N'est-il pas intéressant de voir ici Mme de Sévigné dans son rôle de grand'mère, le cercle de ses affections qui va s'élargissant, et son amour enfin, cet amour maternel, qu'il semblait qu'on voulût rendre exclusif, passant, comme elle le dit, « *par-dessus la tête de Mme de Grignan?* » Bien plus, elle qui fut toujours une mère si tendre,

Digitized by Google

ne va-t-elle pas jusqu'au reproche : « Je serai ravie d'embrasser ma petite mie ; vous la regardez comme un chien, et moi je veux l'aimer. » Hélas ! la petite mie, c'était cette malheureuse Marie-Anne de Grignan, qu'on mit encore tout enfant au couvent de la Visitation d'Aix et qui paya de cinquante ans de vie monacale l'honneur d'appartenir à son illustre et besoigneuse maison.

Mais n'est-il pas plus intéressant encore, dans vingt autres endroits comme ceux que nous venons de citer, de voir Mme de Sévigné rejeter ces façons de petite-maîtresse que lui avait imposées, par excès de respect, le chevalier de Perrin, et parler franchement cette langue du XVIIe siècle, si pleine, si libre, si vigoureuse et si hardiment ennemie de toute réticence et de toute pruderie ? Là, pour nous, est le grand intérêt du manuscrit de M. Capmas. Du poids de toute l'autorité qu'on lui a reconnue d'abord, il est venu justifier la manière dont on avait traité, dans la grande édition, les endroits douteux du texte et le système qu'on avait suivi rigoureusement de décider entre deux leçons pour la plus libre et la plus franche.

Ainsi tout ce qui survivait encore en Mme de Sévigné de la précieuse d'avant la Fronde, ce langage trop poli des ruelles et, si j'ose dire, ce léger parfum d'hôtel de Rambouillet qu'elle semblait parfois laisser après elle, ces grâces un peu factices, et cet air

Digitized by Google

pincé que lui avait prêté son infidèle éditeur, cette étroite observation de Vaugelas et cette extrême décence grammaticale où l'on avait ramené la liberté de cette plume toujours courante; — tous ces traits si faux, l'un après l'autre nous les aurons vus s'affaiblir, s'effacer, et ce beau visage ouvert se dégager enfin, cette physionomie d'une femme qui n'a jamais su rougir d'exprimer librement sa pensée, parce qu'elle ne connut jamais de pensée dont elle eût à rougir. Et vraiment, pour ceux qui retiennent encore le culte des gloires d'autrefois, c'est une satisfaction plus grande qu'ils ne sauraient dire.

Je conviens que Victor Cousin, dans ses études sur les femmes illustres du XVIIe siècle, avait dépassé la mesure quand il avait essayé de réhabiliter dans l'histoire littéraire le *Grand Cyrus* et la *Clélie*, quand il avait insensiblement étendu son admiration jusqu'aux petits vers de Jacqueline Pascal et jusqu'aux moindres billets de Mme de Longueville. Mais depuis lors, dans le temps où nous sommes, une certaine critique, par un esprit de contradiction poussé trop loin, a répandu des idées que j'appellerais volontiers si coupables sur cette grande littérature; ces honnêtes gens et ces grands hommes, elle a prétendu nous les représenter si ridiculement et par-dessus tout préoccupés de je ne sais quel idéal de régularité majestueuse, de correction solennelle, de pompe et de symétrie compassées; ces

Digitized by Google

grandes œuvres, elle a pris un tel plaisir à les mettre tour à tour au-dessous des chefs-d'œuvre de la profonde Allemagne, parce qu'elles sont claires, et, parce qu'elles respirent la santé de l'esprit, au-dessous des chefs-d'œuvre de la mélancolique Angleterre; — que c'est une joie de s'assurer par des preuves nouvelles qu'il n'y aurait pour répondre que d'y puiser à pleines mains. Disons-le donc bien haut, cette préoccupation de la noblesse conventionnelle et de l'uniformité sous la règle, c'est du XVIIIe siècle qu'elles datent, et ce n'est assurément ni de Corneille, ni de Molière, ni de Pascal, ni de Bossuet, ni de Mme de Sévigné, ni de Saint-Simon que le XVIIIe siècle l'avait héritée. De même que sous le nom d'*ancien régime* on a depuis tantôt cent ans accoutumé de comprendre tout un ensemble d'institutions et de mœurs qui cependant d'un siècle à l'autre, de la fin du XVIIe au commencement du XVIIIe par exemple, n'ont pas différé moins profondément entre elles que nos institutions et nos mœurs ne diffèrent présentement de celles de l'Angleterre... ou de la Chine, et qui d'ailleurs en aucun temps de notre histoire n'ont eu cette cohésion idéale qu'on leur attribue pour pouvoir plus commodément et plus éloquemment déclamer contre elles : ainsi, sous le nom de littérature classique, on confond à plaisir des œuvres qui n'ont rien de commun entre elles que d'avoir été composées dans la

Digitized by Google

même langue, et l'on passe au même niveau de critique des hommes qui se ressemblent bien moins entre eux que nous ne ressemblons, nous qui croyons être si nouveaux et d'une originalité si rare, à tel d'entre eux que l'on pourrait nommer. Il n'y a peut-être pas un prosateur français du XIXe siècle qui ne soit beaucoup plus voisin de Rousseau que Rousseau n'est voisin de Voltaire; et je citerais aisément vingt poètes ou versificateurs qui procèdent plus directement de Ronsard que n'en a procédé Malherbe.

Nous n'ajouterons plus que les quelques mots nécessaires sur la manière dont M. Capmas a rempli ses devoirs d'éditeur. Il a fait œuvre d'érudit, et nous le désobligerions immanquablement si nous ne lui faisions quelque chicane d'érudition.

Signalons-lui d'abord une inadvertance légère. Dans un fragment jusqu'alors inédit, on rencontre cette phrase : « *Le bien bon* vous enverra votre pendule; mais qu'elle ne sorte donc point de votre tête comme un serpent. » L'expression est au moins singulière, et je cours promptement à la note. La note me renvoie à la lettre 93 (note 5) et à la lettre 97 (note 26) ; mais cette note 26 et cette note 5 me ramènent toutes deux, sans plus ample explication, à la lettre 75, d'où précisément la phrase est tirée. L'une de ces notes cependant, que je lis attentivement, m'indique en plus, dans la

Digitized by Google

grande édition, la lettre 796, où je trouve enfin cette ligne : « Je voulais que Mme de Vins vous portât votre pendule, mais.... » Quoi! tant de peine perdue, tant de chiffres et de renvois, pour suivre les pérégrinations d'une pendule! Eh! la pendule ne m'importe guère, mais « qu'elle ne sorte donc point de votre tête comme un serpent », voilà ce qu'il nous fallait expliquer.

Dans un autre fragment, on rencontre le nom de Jabach. « Ce Jabach, dit M. Capmas, était, paraît-il, un ancien fournisseur de Mazarin, à la fois marchand et curieux, » et voilà ce gros personnage transformé comme qui dirait en un marchand de bric-à-brac. Mais ce n'est ni marchand, ni curieux, ni « fournisseur » de Mazarin qu'il fallait dire; c'était familier de Mazarin, amateur illustre et riche banquier, assez riche pour avoir acheté les plus fameux joyaux de la collection de peintures de Charles Ier, roi d'Angleterre. Peut-être même, au bas de ces pages libéralement chargées de tant de notes, était-il intéressant de remarquer qu'Everard Jabach étant tombé depuis en déconfiture, c'est de lui que Colbert acquit pour le cabinet du roi nombre de chefs-d'œuvre qui sont encore l'orgueil de notre musée du Louvre, le *Saint Jean* de Léonard de Vinci, par exemple, le *Christ au Tombeau* de Titien, le *Concert champêtre* de Giorgione, etc. Et c'est encore sa collection de dessins qui fut la princi-

Digitized by Google

pale origine de la collection actuelle du Louvre [1].

L'erreur ou plutôt l'omission n'est rien : c'est la méthode qui est dangereuse, et cette habitude ordinaire aux érudits de ne mesurer l'abondance des renseignements qu'ils donnent qu'à l'abondance même des documents qu'ils se trouvent avoir entre les mains. Il arrive alors, comme ici, qu'un personnage, intéressant en somme, disparaisse à l'arrière-plan, et que tel autre dont nous n'avons vraiment que faire prenne sa place au premier, M. La Forêt par exemple, ou « Marguerite-Louise-Suzanne de Béthune, mariée à treize ans, le 23 janvier 1658, au comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Gramont. » C'est un grand art que de savoir faire quelquefois des sacrifices. Parce qu'on aura sous la main l'*Histoire généalogique de la maison de Gondi,* par Corbinelli, je ne crois pas que ce soit une raison pour surcharger la page de quinze lignes sur la duchesse de Lesdiguières, qui n'intéresse, que je sache, à aucun titre, ni l'histoire ni Mme de Sévigné.

C'est la méthode encore à qui nous en avons, quand nous relevons ce détail de l'*Introduction.* On lisait dans une lettre du 26 août 1675 : « M. de Pompone me dit qu'il y avait encore du désordre en Provence; je n'en avais pas entendu parler, je lui demandai *que c'était.* » Il faut lire, nous dit M. Cap-

1. Frédéric Reiset, *Notice des dessins du Musée du Louvre.*

Digitized by Google

mas, d'après le nouveau manuscrit : « je lui demandai *ce que c'était.* » Voilà qui va bien, et je crois volontiers que le copiste du manuscrit de Semur a bien lu : mais pourquoi cette réflexion? « Si Mme de Sévigné s'était réellement permis cette ellipse, ne faudrait-il pas reconnaître que certaines manières de parler de la population la moins cultivée des boulevards parisiens ont une origine bien plus ancienne et plus noble qu'on ne pense? » L'origine est bien plus ancienne et plus noble encore, puisque, sans compter qu'elle vient du latin en droite ligne, l'ellipse qui choque si fort M. Capmas est de règle chez nos écrivains du XVIe siècle [1].

Mais ce qui nous semble hardi, c'est de décider ce que Mme de Sévigné a pu se permettre ou s'interdire : à ce compte, il nous semble qu'on aurait tôt fait d'enchérir sur le chevalier de Perrin.

Toutes ces observations n'empêcheront pas d'ailleurs que l'on doive à M. Capmas des félicitations pour sa trouvaille et des remerciements pour cette besogne ingrate et de lecture et de comparaison de textes et de manuscrits à laquelle il s'est assujetti

1. La voici par exemple, jusqu'à trois fois, dans une seule page d'Amyot : « Et ce pendant qu'elle dînait, il arriva un paysan des champs qui apportait un panier ; les gardes lui demandèrent incontinent *que c'était qu'il portait céans.* » Et huit lignes plus bas : « Incontinent que César eut ouvert ces tablettes, il entendit soudain *que c'était à dire.* » Et à la ligne suivante encore : « Il envoya premièrement en diligence *voir que c'était.* » (Amyot, *Vie d'Antoine*, édition de 1583.)

Digitized by Google

courageusement, et qu'en somme il a fort habilement menée. Mais la trouvaille ne vaudra vraiment tout son prix que quand les circonstances permettront de refondre tous ces nouveaux fragments dans une édition complète de Mme de Sévigné. M. Capmas avoue modestement qu'il a reculé devant la tâche, ou du moins qu'il la renvoie à une lointaine époque. Peut-être aussi cette défiance apparente n'est-elle qu'une ambition plus grande qui, mise en goût par un premier succès, se flatte secrètement de quelque découverte nouvelle. Souhaitons-lui de réussir, car, s'il est de par le monde quelques esprits chagrins qui pensent qu'on a publié trop de lettres de Mme de Sévigné, nous ne lui apprendrons pas que c'est le bien petit nombre.

Digitized by Google

LES DERNIÈRES RECHERCHES

SUR LA VIE DE MOLIÈRE [1]

I

D'autres sont Romains, comme le vieux Corneille, et d'autres, comme Racine, seraient Grecs, s'il fallait leur chercher des ancêtres. Molière est Gaulois; c'est le secret de sa popularité. Gaulois de race, qui va droit et d'instinct aux sources, un peu dédaignées par ses contemporains, de l'antique malice et de la gaberie traditionnelle; Gaulois de tempérament, qui n'aime pas à perdre terre, également éloigné du romanesque, en dépit de *Mélicerte*, et de l'héroïque, en dépit de *Don Garcie de Navarre,* somme toute ne s'élevant jamais au-dessus d'un certain niveau moral; Gaulois d'allure, qui ne s'effarouche ni d'une parole franche ou même crue, ni d'un geste hardi, pour ne pas

1. J. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière.* In-8°. Liseux. Paris, 1877.

Digitized by Google

dire libertin : je parle de l'œuvre et non de l'homme, puisque ce grand moqueur vécut triste et mourut hypocondriaque. On se lasse donc parfois, même en France, non pas sans quelques remords, il est vrai, mais enfin il faut croire qu'on se lasse, puisque Sainte-Beuve s'en est lassé, de Racine et de Corneille : on ne s'est point encore lassé de Molière. Molière n'a pas seulement ses fidèles, il a ses dévots; le culte que nous lui rendons deviendra même bientôt, si nous n'y prenons garde, intolérant comme une superstition; déjà, fût-ce d'une main délicate et légère, on n'y peut plus toucher sans faire crier quelqu'un de ses adorateurs; on l'a bien dit, il est vraiment en train « de passer dieu ». N'avons-nous pas vu tout récemment encore une *Revue* se fonder pour hâter l'instant de l'apothéose et donner, selon le mot du fondateur, à la découverte d'une signature, à « l'indice d'un autographe du maître, les proportions d'un événement public »?

Dans ce moment même, il n'y a pas moins de trois grandes éditions de ses œuvres en cours de publication. Deux des trois ne seront guère qu'éditions de luxe, bonnes pour la reliure et l'ornement des bibliothèques; la troisième, qui fait partie de la belle collection des *Grands écrivains de la France*, s'annonçait déjà comme l'édition définitive, qui fait date et loi dans l'histoire d'un texte, quand la mort de l'éditeur est venue brusquement l'interrompre.

Digitized by Google

Il ne sera pas facile de remplacer dans sa tâche l'un des hommes de France qui savait le mieux son XVIIe siècle. Il y avait surtout dans l'érudition d'Eugène Despois, en même temps qu'une abondance et une précision de détails singulière, cette discrétion dans le choix, si rare, et cette liberté, si difficile, dans l'emploi des matériaux, qui dénoncent l'écrivain de race. Il ne fut pas de ces érudits, qui vont à l'aventure, au hasard de la découverte, qui s'égarent et ne se retrouvent plus dans la foule de leurs documents, comme si de ces archives et de ces parchemins jaunis qu'ils fouillent avec une louable opiniâtreté je ne sais quelle poussière s'élevait qui les aveuglât : il composait, et, jusque dans une notice bibliographique, il avait l'art de mettre l'agrément littéraire [1].

Si maintenant, à ces éditions nouvelles, on voulait joindre le détail ou seulement l'énumération de tous les recueils de pièces authentiques, articles, dissertations, ou gros livres publiés sur la vie de Molière depuis quelques années, ce serait tout un long travail. Aussi bien a-t-il été fait par M. La-

1. Depuis que ces lignes sont écrites, M. Paul Mesnard, qui, dans cette même grande collection, avait édité les œuvres de Racine, s'est chargé de continuer l'édition de Molière. Comme il nous a fait l'honneur de citer dans son *Avertissement* au IVe volume les quelques lignes que nous avions consacrées à la mémoire d'Eugène Despois, nous n'avons pas voulu les supprimer. Mais il nous sera permis d'ajouter que, si quelque éditeur était capable de remplacer Eugène Despois, c'était assurément le savant éditeur de Racine.

Digitized by Google

croix dans sa *Bibliographie moliéresque* [1]. Les curieux trouveront là, décrites avec beaucoup de soin, toutes les éditions connues de Molière, depuis les *Précieuses ridicules* de 1660 jusqu'aux éditions illustrées de nos jours; une liste instructive, amusante parfois, des principales imitations ou traductions de ses comédies dans toutes les langues de l'Europe, en grec : Γεώργιος Δαντίνος, ὁ ἐντροπιάσμενος σύζυγος, et jusqu'en tchèque ou en magyar; le catalogue enfin très complet des moindres publications relatives à Molière, sans en excepter telle brochure sur la *Science du droit* dans ses comédies, ou telle autre, plus bizarre encore, sur ses *calembours*.

Il y manque cependant quelque chose. En effet, Molière n'a pas également bien inspiré tous ceux qu'a tentés son histoire, et puis cette histoire elle-même a son histoire. La liberté des mœurs du théâtre a de tout temps invité les biographes à l'anecdote. Quand ils ne peuvent pas illuminer l'existence du comédien d'une sorte de poésie du désordre et de l'aventure, ils y veulent du moins introduire le roman. La légende formée promptement autour du nom de Molière s'est donc obscurcie promptement autour de l'histoire de sa vie. D'autre part, la critique en ce temps-là ne se piquait pas d'une grande rigueur : il faut voir l'indignation

1. *Bibliographie moliéresque*, par M. Paul Lacroix. 1 vol. in-8°. Fontaine. Paris, 1875.

Digitized by Google

de Grimarest contre « ceux qui ont le goût difficile », c'est-à-dire contre ceux qui s'aviseraient de réclamer de lui des témoignages autorisés et des actes authentiques ; il en devient presque éloquent. On eût aimé que M. Lacroix discutât ces biographies et notices de toute sorte qu'il énumère, qu'il en appréciât brièvement la valeur, qu'il les jugeât parfois avec plus de sévérité qu'il ne fait ; mais surtout que, en forme d'introduction ou de préface, il montrât, dans notre siècle, les méthodes nouvelles à l'œuvre, et chaque progrès de la critique, en jetant les « moliéristes », comme ils s'appellent, sur quelque piste inexplorée, faisant faire un nouveau pas à la biographie du maître. S'il ne s'agit en effet que de dresser des catalogues, un libraire intelligent y suffit ; on attend mieux et plus d'un bibliographe. Une bibliographie moliéresque doit être une bibliographie critique. Un catalogue n'a qu'à décrire, une bibliographie doit juger.

Ainsi, ce ne sont d'abord, comme dans le pamphlet malpropre de *La fameuse comédienne* [1], tantôt que tissus d'allégations calomnieuses et compilations de scandales de coulisses, tantôt, comme l'ouvrage de Grimarest, *La vie de M. de Molière* [2],

1. *La fameuse comédienne*, annoté par M. Charles Livet. 1 vol. in-18. Liseux. Paris, 1877. Les notes contiennent beaucoup de renseignements et quelques menues erreurs.

2. *La vie de M. de Molière*. Nouvelle édition. 1 vol. in-18. Liseux. Paris, 1877.

Digitized by Google

ce ne sont que recueils d'anecdotes invraisemblables, ramassées un peu de toutes mains, où pas une date n'est exacte et pas une assertion ne porte avec soi sa preuve.

Plus tard, mais plus d'un siècle malheureusement après la mort de Molière, on s'avise d'employer à l'éclaircissement de l'histoire de sa vie « les mêmes moyens dont on se sert pour établir les droits des familles » ; on compulse les registres des paroisses, on refait un état civil à Molière, à sa famille, aux compagnons de ses épreuves ou de ses travaux : les recherches du laborieux, mais naïf Beffara [1], les premières éditions de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, par M. Taschereau, sont dirigées dans ce sens et conçues dans cet esprit [2].

Plus tard encore, un historien qui sait par le menu les hommes et les choses de la première moitié du XVIIe siècle, l'auteur de l'*Histoire de Louis XIII*, difficile à contenter, difficile à convaincre, applique pour la première fois à cette

1. Il portait, dit-on, une dent de Molière montée en épingle. Elle venait peut-être de la mâchoire que l'on conserve au musée de Cluny. Je vous dis que Molière est un dieu et que ses ossements sont des reliques. Quelqu'un n'a-t-il pas proposé, le plus sérieusement du monde, que l'on plaçât un buste de Molière dans la chambre des femmes en couches, comme un moyen, en fixant leur attention sur ce type de la « beauté physique et morale », de leur faire engendrer de beaux enfants?

2. La dernière et meilleure édition de l'ouvrage de M. Taschereau forme le premier volume presque entier de l'édition de Molière donnée par la librairie Furne. Paris, 1863.

Digitized by Google

question d'histoire littéraire cette méthode ingénieuse, féconde, riche en surprises, de contrôle et de vérification par les faits de l'histoire générale. Après trente ans passés, les *Notes historiques sur la vie de Molière* restent au nombre des meilleurs travaux que l'on doive consulter sur Molière, et, parmi les biographes du grand homme, M. Bazin est toujours l'un des mieux informés.

Plus tard enfin, la critique naturelle, à son tour, cette critique savante, mais parfois aventureuse, qui veut soumettre les grands hommes à la dépendance étroite, nécessaire, absolue des circonstances extérieures, de la « race », du « milieu », du « moment », s'empare du sujet, l'étend, l'anime, le renouvelle. Elle imagine de remplir, au moyen des actes notariés, — tels qu'obligations, contrats de mariage, de vente, de louage, inventaires après décès, — les vastes lacunes qui séparent un acte d'un autre acte de l'état civil. Elle pénètre dans le secret du tempérament, de la santé, de la table, du lit de Molière; elle décrit la chambre où il est né, la chambre où il est mort; elle retrouve le chiffre de sa fortune, le catalogue de sa bibliothèque, la marque de son argenterie, et le vrai Molière nous apparaît, son enfance, sa jeunesse, sa maturité, dégagées enfin des fables qui les obscurcissaient et son noble visage dépouillé de ce masque et de ce fard d'histrion qui nous le dégui-

Digitized by Google

saient encore. Nul ici n'a plus fait que M. Soulié.

Depuis lors, les travaux se sont multipliés, de nouvelles découvertes ont été faites, de vieilles anecdotes convaincues de fausseté, des faits inattendus mis au jour, des dates encore douteuses fermement assurées; les moindres villes de province où la tradition signalait un passage de Molière ont tenu à honneur de vérifier ce titre de noblesse. Je ne crois pas exagérer en disant que toutes ces recherches procèdent de l'initiative heureuse de M. Soulié.

Beffara fut le premier, en 1821, M. Bazin le second, en 1847, M. Soulié le troisième, en 1863, qui aient mérité l'éloge d'avoir fait faire, chacun à son heure, le pas décisif à la critique de la vie de Molière. Sans doute, comme on peut le voir en parcourant le dernier volume d'Eugène Despois : *Le théâtre français sous Louis XIV* [1], et surtout le livre tout récent de M. Jules Loiseleur : *Les points obscurs de la vie de Molière* [2], il reste beaucoup encore à faire, et toutes les ombres ne sont pas dissipées; mais aussi ne sommes-nous pas trop curieux? Les Molière vivent surtout dans leurs œuvres : c'est au fond notre malignité bien plus que notre sympathie qui s'intéresse à l'histoire de leur ménage. En

1. *Le théâtre français sous Louis XIV*, par M. Eug. Despois. 1 vol. in-18. Hachette. Paris, 1874.
2. *Les points obscurs de la vie de Molière*, par M. J. Loiseleur. 1 vol. in-8°. Liseux. Paris, 1877.

Digitized by Google

pareille matière, il y a peut-être une ignorance qui sied bien et dont il faut savoir prendre notre parti.

II

Sur la famille, la naissance, les premières années et l'éducation de Molière, la lumière est à peu près faite, et c'est à peine si quelques détails encore, de mince importance au fond, nous échappent. Nous ne savons pas si, comme le voulait un commentateur du dernier siècle, les Pocquelin descendaient d'un noble écossais, « de ceux qui composèrent la garde que Charles VII attacha à sa personne, sous le commandement du général Patilloc, » ou plutôt cette généalogie fabuleuse, qu'on ne peut étayer d'aucune preuve, ressemble beaucoup à la généalogie des Colbert, descendants eux aussi de noble homme Édouard de Colbert, qui servit dans « la garde écossaise de Louis Hutin ». Il y a d'ailleurs beaucoup à débrouiller, si tant est que la chose en vaille vraiment la peine, entre les quatre ou cinq branches aujourd'hui connues des Pocquelin [1]. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Jean Pocquelin, père de Molière, était de bonne, vieille et riche bour-

1. Voyez deux brochures intéressantes : *La famille de Molière était originaire de Beauvais*, par M. J. Mathon. Henaux. Paris, 1877, et *La famille de Molière*, par M. Révérend du Mesnil. I. Liseux. Paris, 1879.

Digitized by Google

geoisie. Tapissier de son métier, il acquit en 1631, de Nicolas Pocquelin, son aîné, une charge dans la maison du roi. Les actes le qualifient tantôt « maître tapissier et tapissier ordinaire de la maison du roi », tantôt « tapissier et valet de chambre ordinaire du roi ». J'ignore si ces variantes sont de pure forme, ou si par hasard elles indiqueraient quelque diversité de fonctions. Quoi qu'il en soit, les derniers biographes insistent avec raison sur l'importance relative d'une charge qui passa, comme on sait, à Molière et qui conférait, sinon la noblesse avec le titre d'écuyer, comme on l'a dit sans en donner des preuves qui soient sûres, tout au moins le privilège, alors tant envié, des approches du prince. En effet, ce pouvait être vraiment une manière de personnage qu'un valet de chambre du roi dans un temps où des gens de race, des gens de qualité, qui portaient les noms de Montaterre ou de Plélo, n'hésitaient pas, pour prendre pied dans la cour, à payer chèrement telle charge de bas officier, comme de « piqueur du vol pour corneille » ou de « garçons de lévrier », si humble qu'il fallait que Louis XIV, plus soucieux de leur dignité qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, leur fît enjoindre de résigner [1]. Il était donc naturel que l'on vécût largement dans cette « maison des Cinges », qui porte désormais la plaque commémorative de la

1. Depping, *Correspondance administrative sous Louis XIV.*

Digitized by Google

naissance de Molière. On peut en juger, ce semble, par un seul détail de l'inventaire qui fut dressé lors du décès de la mère de Molière. La seule prisée des « bagues, joyaux et vaisselle d'argent [1] » n'y monte pas à moins de 2000 et quelques 300 livres, qui font environ 11000 ou 12000 francs d'aujourd'hui. C'était une aisance bourgeoise, presque voisine du luxe, un luxe discret, commode et solide. La chambre à coucher, tendue tout entière de tapisserie *façon de Rouen*, garnie de beaux et bons meubles, comme il convient à la chambre d'un tapissier, ornée de tableaux et d'un *miroir de glace de Venise;* nous avons là, comme sauvée de la destruction et réduite en quelques traits, une image de la vie réglée, saine, facile, d'il y a deux siècles passés.

C'est au sein de cette abondance que naquit Molière, dans les premiers jours probablement du mois de janvier 1622. La Comédie-Française célèbre l'anniversaire de son illustre ancêtre à la date précise du 15; toutefois ce n'est là que la date du baptême, et il reste possible que Molière fût né quelques jours auparavant. L'année doit être considérée comme certaine ou à peu près, l'acte de mariage de Jean

1. On notera, comme un renseignement pour servir de terme de comparaison, que, dans l'inventaire de Madeleine Béjart, qui laisse à sa mort (1672) une fortune respectable, et qu'on pourrait croire, en qualité d'actrice, bien pourvue de bijoux, la même prisée de « bagues, joyaux et vaisselle d'argent » ne s'élève qu'à 1175 livres, soit seulement entre 6000 et 7000 francs.

Digitized by Google

Pocquelin et de Marie Cressé portant la date du 27 avril 1621. L'enfant perdit sa mère de bonne heure, en 1632; il n'avait que dix ans à peine. Quelques endroits de son théâtre, où la franchise toute nue de l'expression et la liberté très crue de la plaisanterie blessent encore les oreilles délicates, trahissent peut-être ce défaut d'éducation maternelle [1]. Son père se remaria; mais rien ne nous autorise à croire que, sous la férule d'une belle-mère, l'enfance de Molière ait été si malheureuse et si durement traitée qu'il en ait gardé dans le cœur une impérissable rancune, et que, quarante ans plus tard, ce soit la seconde femme du maître tapissier, Catherine Fleurette, qu'il aurait représentée sous les traits odieux de la Béline du *Malade imaginaire*. On éprouverait une pénible surprise à voir Molière, Molière malade, Molière mourant, venger si cruellement les injures de l'enfant Pocquelin. On pourra cesser aussi de s'apitoyer, comme l'ont fait, comme le font encore bénévolement quelques-uns, sur le sort de cet enfant de génie condamné par un père barbare à l'apprentissage du métier de tapissier, car enfin ce n'est que l'événement qui déclare le génie, la longueur du temps qui le consacre, et le

1. Comme en ces matières il convient d'être sceptique, et pour montrer qu'il n'y a rien de moins instructif que cette constatation des influences de « milieu », je m'empresse de rappeler que l'auteur de *Bérénice* allait, comme on dit, sur ses treize mois quand il perdit sa mère.

Digitized by Google

digne Pocquelin n'est pas excusable seulement, il est louable d'avoir voulu mettre son fils en état d'exercer un métier lucratif et de tenir un jour une charge honorable. Après tout, s'il est vrai que Molière ait commencé ses études d'humanités assez tard, il les fit du moins complètes et solides. Un seul de ses maîtres, Gassendi, paraîtrait avoir eu sur l'élève une influence dont on retrouve quelques traces dans les comédies du poète. Parmi ses compagnons d'étude, il se lia surtout avec Chapelle. Quant au prince de Conti, plus jeune que lui de huit ans environ, si l'on admet qu'ils se rencontrèrent au collège de Clermont sur les bancs des mêmes classes, c'est tout : supposer que de cette rencontre, douteuse, entre le fils du tapissier Pocquelin et l'un de ceux que La Bruyère appelait les *enfants des dieux*, il ait pu naître, non pas même un semblant d'amitié, mais une ombre de camaraderie, ce serait, je crois, méconnaître singulièrement les distances.

En quittant le collège, Molière étudia le droit, — certains sont allés jusqu'à dire la théologie, et qu'ayant tant fait que de lui donner une instruction libérale, son père aurait formé le projet de le mettre dans les ordres. Voilà certainement une belle antithèse, et de quoi se récrier, avec M. Fournier : « L'auteur de *Tartuffe* prêtre ou moine ! » Et, vraiment, l'auteur de *Gargantua* n'a-t-il pas été l'un et l'autre ? Mais on n'a de ces prétendues études théologiques d'autre

Digitized by Google

témoignage qu'un mot, un seul mot de Tallemant des Réaux, et l'on sait s'il s'en faut que la parole de ce nouvelliste à la main du XVIIe siècle puisse passer pour autorité. Pour ses études de droit, Molière les termina-t-il? passa-t-il sa thèse? prit-il son titre d'avocat? Rien ne le prouve. On cite quelques vers de la diatribe d'*Élomire Hypocondre :*

> Puis, venu d'Orléans, où je pris mes licences,
> Je me fis avocat au retour des vacances.
> Je suivis le barreau pendant cinq ou six mois [1].

C'est en effet Molière lui-même que l'on faisait parler ainsi. M. Loiseleur a voulu tirer une autre preuve de quelques mots de La Grange, qui dit dans la préface de l'édition de 1682 : « Au sortir des écoles de droit, il choisit la profession de comédien, » et M. Loiseleur de conclure : « On ne sort des écoles de droit qu'après avoir passé sa thèse. » Hélas! encore aujourd'hui, sans remonter à deux cents ans de nous, combien, et tous les ans, *sortent* des écoles de droit qui n'ont passé, ni, selon les apparences, ne passeront jamais la moindre thèse! On invoque encore les comédies elles-mêmes de Molière, la précision, l'aisance avec laquelle tel notaire de l'*École des femmes*, ou tel M. Bonnefoi du *Malade imaginaire*, parle la langue du droit; mais cette langue technique du droit

1. *Élomire Hypocondre*, par Le Boulanger de Chalussay. Nouvelle édition, par M. Ch. Livet. Liseux. Paris, 1879.

Digitized by Google

et de la procédure, la comtesse de Pimbêche et le Chicaneau des *Plaideurs* ne la parlent-ils donc pas avec la même aisance et la même propriété? D'ailleurs les médecins comme les notaires ne parlent-ils pas leur langue dans la comédie de Molière? Molière aurait donc étudié la médecine? N'est-ce pas là plutôt et tout simplement la marque du grand écrivain, l'inimitable secret du génie s'emparant en maître de tout ce qu'il touche, et par un effet de ce scrupule extrême de l'exactitude ou de cette haine instinctive de l'à-peu-près qui lui sont propres, donnant naturellement à ses personnages, comme les mœurs et le costume, la langue aussi qu'ils doivent avoir? Le doute spirituellement exprimé par M. Bazin reste donc suspendu sur ce point de la vie de Molière, et nous pouvons toujours, s'il nous plaît, compter « un homme d'esprit de plus parmi les déserteurs du barreau, où il en restera toujours assez ».

Aussi bien, ces études de droit, qu'il faut faire tomber vers 1642, auraient-elles eu beaucoup à souffrir des distractions de Molière. Non seulement en effet, dans cette même année 1641-1642, il achève sous Gassendi ses études philosophiques, non seulement il fréquente les théâtres en compagnie de Cyrano de Bergerac, non seulement « il ébauche sa liaison avec Madeleine Béjart », — ce qui prouve qu'un étudiant du XVIIe siècle n'était pas beaucoup moins inoccupé qu'un étudiant en droit

Digitized by Google

de nos jours; — mais encore, du mois d'avril au mois de juillet 1642, on veut que, en qualité de survivancier de la charge de tapissier valet de chambre, il ait suivi le roi Louis XIII dans ce fameux voyage de Narbonne qui devait coûter la vie à Cinq-Mars et à de Thou. On a beaucoup discuté ce voyage de Molière :

Les Grecs, enfants gâtés des filles de Mémoire,

n'en auraient eu garde. Ils aimaient ces sortes de rapprochements, qui ne coûtent pas beaucoup en somme à la vérité de l'histoire et qui confondaient le nom de leurs grands historiens ou de leurs grands poètes avec le souvenir des grands événements de leur vie nationale. Et comme ils se plaisaient à raconter que dans cette illustre journée de Salamine, Eschyle combattant sur les vaisseaux d'Athènes, Sophocle chanta sur le rivage le péan de la victoire, à l'heure même qu'Euripide naissait dans l'île, sans doute ils se fussent complus à cette image d'un Molière assistant à l'arrestation de Cinq-Mars, comme à cet autre souvenir d'un Bossuet contemplant d'un œil avide la litière qui de ce voyage tragique ramenait dans Paris le tout-puissant cardinal. Ils eussent inventé l'anecdote une seconde fois plutôt que de la contrôler. Aussi nous féliciterons-nous que pour Molière du moins la

Digitized by Google

preuve soit définitivement acquise et qu'on ne puisse ici surprendre en défaut le détail des arguments de M. Loiseleur. Tenons donc pour certain que Molière suivit le roi, qu'il s'acquitta des fonctions de sa charge, qu'il visita pour la première fois ces contrées du Midi, ce même Languedoc où ses courses nomades le ramenèrent plus tard, comme vers un séjour de prédilection, et qu'il ne revint à Paris que dans les derniers jours de 1642. C'est vers ce temps qu'il dut préparer sa première entreprise dramatique et commencer à rêver de son illustre théâtre. Son père consentit à lui faire une avance d'hoirie de 630 livres [1], en échange de laquelle Molière, sans abandonner le titre, rétrocédait à Jean Pocquelin, son cadet, la charge de tapissier valet de chambre ; mais le principal secours lui vint de Marie Hervé, mère des Béjart, qui cautionna le bail du jeu de paume dit des *Métayers*, où la troupe allait dresser la scène de ses premières représentations. C'était à l'endroit, dit-on, où s'étend aujourd'hui la longue cour de l'Institut. La Grange, à ce propos, donne à croire que la troupe de l'*Illustre Théâtre* aurait été d'abord une société « d'enfants de famille » jouant la comédie pour leur plaisir et gratis. Il paraît difficile de l'admettre, si l'on considère que dans l'acte de constitution de la troupe, passé le 30 juin 1643,

1. Inventaire de Jean Pocquelin, père de Molière.

Digitized by Google

figure le nom de Madeleine Béjart [1], qui n'en était plus, depuis longtemps, à débuter sur le théâtre. Ce ne fut qu'à la fin de l'année, le 31 décembre 1643, que les travaux d'appropriation nécessaires permirent enfin à l'*Illustre Théâtre* d'ouvrir ses portes au public. Il avait été, dans l'intervalle, comme pour s'essayer, donner des représentations à Rouen [2]. Sur la scène du jeu de paume des Métayers, M. Lacroix suppose qu'on dut jouer quelques pièces non moins pompeusement qualifiées que le théâtre lui-même, comme l'*Illustre Pirate* et l'*Illustre Corsaire*, l'*Illustre Amazone* et l'*Illustre Désespéré*. Le public cependant, malgré ces invitations retentissantes, s'y pressa beaucoup moins

Qu'aux sermons de Cassaigne et de l'abbé Cotin.

Tant bien que mal, on vécut quelques mois. Peut-être la vogue des comédiens italiens, qui commencèrent de jouer en cette même année 1644 [3], nuisit-elle au succès de Molière. Ce fut peut-être aussi pour soutenir la concurrence qu'on s'avisa d'engager un danseur [4]. Longtemps après Molière, c'était encore, à ce qu'il paraît, une ressource extrême où

1. Acte authentique, cité par M. Loiseleur, p. 373, 374.
2. Acte authentique, cité par M. Loiseleur, p. 377.
3. *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson.*
4. Acte authentique, cité par M. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 175.

Digitized by Google

la Comédie-Française recourait dans ses jours de détresse. Grimm s'est plaint quelque part que l'on fît suivre une représentation de *Polyeucte* ou de *Bajazet* de « ballets, pantomimes et gargouillades à peu près conformes au sujet [1] ». Les entrechats de Daniel Mallet — c'est le nom du danseur — ne réussirent pas à conjurer la mauvaise fortune ni même à retarder beaucoup la déconfiture de l'entreprise. Une série d'actes passés le 17 décembre 1644 [2] constate en effet, sous forme de cessions et de transports de créance, une série d'emprunts usuraires au remboursement desquels la troupe, évidemment réduite à l'extrémité, affecte « les premiers deniers qui lui reviendront de la comédie, tant des chambrées, visites que autrement, en quelque sorte et manière que ce soit ». Trois jours plus tard, ayant résolu d'aller tenter le sort sur l'autre rive de la Seine, elle passait marché pour l'appropriation d'un autre jeu de paume, dit de la « Croix-Noire [3] »; sans doute elle n'y réussit pas davantage, puisque, le 2 août 1645, nous voyons son chef écroué au Châtelet [4]. Douloureuse dérision du sort! dont il faut

1. Grimm, *Correspondance littéraire*. Edition Tourneux.
2. Actes authentiques, cités par M. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 177.
3. Pièces authentiques, citées par M. Soulié, *Recherches*, etc., p. 184 et 190.
4. Pièces authentiques, citées par M. Soulié, *Recherches*, etc., p. 186 à 189.

Digitized by Google

« se presser de rire », avec l'autre comique, « de peur d'être obligé d'en pleurer » : Molière emprisonné pour dettes à la requête du linger Dubourg, « faute de payement d'une somme de cent cinquante livres », et d'Antoine Fausser, « maître chandelier » fournisseur de l'*Illustre Théâtre !* Mais quelle force aussi, quelle vertu même et quelle probité native du génie, qui n'a pas plus tôt triomphé de l'épreuve que le souvenir même s'en efface et qu'il n'en conserve pas au fond du cœur un levain de colère ni seulement d'amertume. Je ne mentionne que pour mémoire un court passage de la troupe sur une troisième scène, au jeu de paume de la Croix-Blanche [1]. On le place à l'endroit de la rue de Buci où l'on peut voir encore un assez profond retrait de l'alignement.

Molière n'a pas pu réussir à Paris : il se décide à parcourir la province, et formant des débris de l'*Illustre Théâtre* une troupe nouvelle, grossie de quelques recrues, il part pour cette longue odyssée qui va le retenir douze ans loin de Paris. Le profit qu'il en devait tirer, nul ne l'ignore. Dans aucune littérature peut-être, on ne trouverait un autre exemple d'une éducation puisée plus directement à l'école de la vie réelle :

Hic mores hominum multorum vidit et urbes ;

1. J. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière*, p. 130.

Digitized by Google

c'est ici vraiment l'histoire de ces fécondes années d'*apprentissage* et de *voyage*, dont le Wilhelm Meister de Gœthe, acteur aussi lui, ne nous a raconté que le roman métaphysique et sentimental. Car quel champ d'observations plus vaste et quel fonds plus fertile que la province au XVIIe siècle, avec ses mœurs tranchées, ses originaux outrés et ses ridicules achevés? Je voudrais que dans nos éditions de Molière, si souvent surchargées d'annotations inutiles, un commentateur, une fois, cherchât dans les rencontres de la vie nomade de Molière à retrouver tel détail de sa comédie. Je voudrais que lorsque Sganarelle, dans le *Médecin malgré lui*, place le cœur à droite et le foie à gauche, une note nous rappelât que, précisément vers cette date, on raconte que la Faculté dissertait à grand bruit sur un monstre par inversion, comme on en connaît quelques-uns dans l'histoire de la tératologie, dont le cœur était à droite et le foie à gauche. Je voudrais que, à l'endroit du *Malade imaginaire* où le bonhomme Argan vérifie les comptes de M. Fleurant, on mît au bas de la page tel mémoire d'apothicaire, signalé quelque part par M. Louis Lacour, avec ses « 980 articles » pour un seul client, et ses « 300 clystères réitérés » [1]. Ou bien encore, quand Thomas Diafoirus ouvre la bouche pour

1. Louis Lacour, études sur Molière. *Le Tartuffe par ordre de Louis XIV*. Paris, Claudin. 1877.

Digitized by Google

débiter ses immortels compliments, je ne craindrais pas d'imprimer tout au long ce compliment d'un intendant de Languedoc à Gaston d'Orléans, nommé gouverneur de la province : « Le nom de monseigneur le duc d'Orléans qui éclate cette première fois à la tête de cette assemblée, ce nouveau soleil qui vient dissiper les brouillards de cette province, influe de nouvelles forces dans mon esprit et l'éclaire de nouvelles lumières, de telle sorte que, quelque faiblesse que je sente en faveur de mon silence, la nouvelle chaleur de cet astre m'excite et me force à parler : quelque dure et inanimée que soit la statue de Memnon... [1] » Voilà les propres paroles de Thomas. Je n'oublierais pas d'ailleurs de rappeler que le discours de l'intendant de Languedoc est de 1645 et le mémoire de l'apothicaire de 1687. Ce serait une excellente occasion de montrer que la chronologie n'est pas absolument souveraine en histoire, et qu'en dépit d'elle — sans le moindre paradoxe — il y a des rapprochements légitimes. C'est qu'un document, à vrai dire, ne vaut pas tant par lui-même et par ce qu'il nous apprend de nouveau, que comme témoignage de tout un état de choses contemporain et souvent antérieur. La bonne manière de s'en servir, le plus ordinairement, c'est de le prendre comme un exemple

1. *Histoire générale de Languedoc.* Nouvelle édition, t. XIV.

Digitized by Google

entre mille autres. J'imprimerais donc le mémoire de mon apothicaire, le discours de mon intendant, et je croirais avoir fait, pour ainsi dire, toucher au doigt ce que c'est que l'observation dans Molière, comment en toute rencontre elle s'appuie à l'expérience, et l'on comprendrait qu'il ne faut pas trop s'apitoyer sur les déboires, les épreuves, les souffrances de Molière, car s'il n'avait ni subi les souffrances, ni traversé les épreuves, ni connu les déboires, il ne serait pas Molière, et le meilleur de son génie nous manquerait.

Malheureusement ici nous perdons une première fois sa trace. Nous ignorons à quelle date précise il quitte Paris, et jusqu'au commencement de 1648 il nous échappe. On a maintes fois essayé de combler cette lacune, et les conjectures abondent : quelques-unes sont ingénieuses, la plupart sont arbitraires, il en est encore bien peu que les dates, les textes authentiques, les faits incontestables aient mis au rang des certitudes. C'est qu'il n'est rien de difficile en histoire — et les érudits le savent bien — comme de préciser jour par jour ou seulement année par année les actes d'un homme, si grand que soit le rôle qu'il ait joué sur la scène du monde. C'est aussi que les historiens des pérégrinations de Molière ne semblent pas, en général, très sûrement informés de tout ce qui n'est pas leur sujet, on pourrait dire leur *matière*. S'ils connaissent admirablement leur

Digitized by Google

thème, il leur est trop ordinaire de ne connaître que leur thème. Tel d'entre eux nous dira, par exemple, que, « de 1640 à 1643, le duc d'Épernon, Bernard de Nogaret, donna asile et protection, à Bordeaux, à la troupe de Madeleine Béjart. » Il n'oubliera qu'un point : c'est que, depuis 1639, Bernard de Nogaret — duc de La Valette alors et non pas d'Épernon — était en exil, sous le coup d'une condamnation capitale. Ce n'était guère le temps de donner à qui que ce fût « asile et protection ». Mais en vérité ce nom d'Épernon porte malheur aux biographes qui veulent à tout prix en orner l'histoire de Molière. Il y a trente ans déjà, Bazin, dans ses *Notes historiques*, ne relevait-il pas la méprise de ceux qui voyaient dans ce même Bernard de Nogaret « le fameux duc d'Épernon, si fameux sous les règnes de Henri III et de Henri IV » ? A quoi servirait-il de multiplier les exemples ? Je voudrais seulement inviter les *molièristes* à s'enfermer moins étroitement dans l'histoire de Molière. Il ne leur serait pas mauvais de vérifier et de contrôler, comme le voulait Bazin, par les faits de l'histoire générale, ce qu'ils découvrent ou croient découvrir de nouveau dans l'histoire même de Molière. On ne scinde pas l'histoire : on ne peut pas faire de l'histoire politique et de l'histoire littéraire des provinces à part.

Peut-être aussi pourraient-ils ne pas se répéter, comme ils font, les uns les autres, et tout n'en irait

Digitized by Google

que mieux s'ils examinaient de près les témoignages qu'ils invoquent. Molière a-t-il passé par Bordeaux? Je crois que oui, je dirai pourquoi tout à l'heure. A quelle date? En 1648 disent les uns, vers 1647 ou 1646 répondent les autres : et tous unanimement d'en appeler à l'autorité des frères Parfaict et des « notes manuscrites » de Nicolas de Trallage. Or que disent les frères Parfaict? En propres termes, que, « si l'on en croit les mémoires manuscrits de M. de Trallage, Molière avait commencé de jouer la comédie en province *sur la fin de l'année* 1645 [1]. » Et que disent les « mémoires manuscrits » de M. de Trallage, qui ne sont d'ailleurs qu'un amas confus de notes informes? En propres termes, que « le sieur Molière commença à jouer la comédie à Bordeaux en 1644 ou 1645 ». Mais on l'a vu : nous savons de science certaine qu'en 1644 ou 1645 Molière était à Paris, se débattant contre la malchance avec ses compagnons de l'*Illustre Théâtre*. Ainsi tombe le prétendu témoignage des frères Parfaict et de M. de Trallage : le séjour de Molière à Bordeaux appartient à la tradition, non pas encore à l'histoire, et nous restons libres de le placer dans le temps qui nous conviendra, jusqu'à démonstration authentique d'erreur. Nous repousserons la date de 1646, parce que, du mois de janvier au mois d'octobre, Bordeaux fut

1. *Histoire du Théâtre-Français depuis son origine*, t. X, p. 74 (en note).

Digitized by Google

désolée par la peste [1], et nous proposerons sans essayer de préciser davantage la date de 1647 ou 1648.

Une découverte récente faite par M. Jules Rolland dans les archives communales de la ville d'Albi [2] permettrait peut-être de donner la préférence à la date de 1647. C'est la mention d'une somme payée, le 24 octobre 1647, à la troupe des comédiens de M. le duc d'Épernon, suivant quittance signée des noms de Charles Dufresne, René Berthelot et Pierre Réveillon. Nous connaissons ces noms, ils ont effectivement tous les trois figuré dans la troupe de Molière; nous les retrouverons tout à l'heure; mais Molière, en 1647, faisait-il partie de leur troupe? C'est là le point. Ce qui du moins est certain, c'est que Dufresne courait la province longtemps avant Molière et qu'aucun acte antérieur à 1648 ne nous les montre associés dans une même entreprise. J'ajoute que quelques érudits prétendent [3], sans en donner d'ailleurs aucune preuve, que Pierre Réveillon ne serait entré dans la troupe de Molière qu'à partir précisément de 1648. Il se peut donc encore, jusqu'à plus ample informé, que

1. Arnaud Detcheverry, *Histoire des théâtres de Bordeaux*. Bordeaux, 1860.

2. Jules Rolland, *Histoire littéraire de la ville d'Albi*. Toulouse, 1879.

3. C. Brouchoud, *Les origines du théâtre de Lyon*, p. 33, et J. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière*, p. 133.

Digitized by Google

Molière ne fut pas au nombre de ces comédiens de M. le duc d'Épernon, dont parlent les archives d'Albi. Et nous avons le droit décidément de reculer jusqu'en 1648 le passage de Molière à Bordeaux.

On nous permettra de ne pas nous arrêter non plus à cette ingénieuse hypothèse qui, sous prétexte que Scarron, dans son *Roman comique*, a dépeint une troupe de campagne, veut que cette troupe, à tout prix, soit la troupe de Molière et que Molière ait passé par le Mans. Comme le *Roman comique* ne laisse pas d'être quelquefois amusant, l'hypothèse a fait fortune. Dufresne donc, le chef nominal de la troupe, s'avançant « courbé sous le poids d'une basse de viole », Madeleine Béjart faisant son entrée dans les villes « juchée comme une poule sur sur le haut du bagage » et Molière qui l'escorte « avec un grand fusil sur l'épaule et chaussé de brodequins à l'antique »; tous ces traits, et d'autres encore, ce tableau de la troupe et du grand homme en débraillé, traversant allègrement les années d'épreuves et de misères, ne pouvait manquer de séduire les imaginations. Seulement si Molière a passé par le Mans, ce ne peut être, au plus tôt, qu'en 1646, et Scarron, à cette date, avait quitté la ville depuis dix ans déjà [1]. De plus, le continuateur ano-

1. Voyez l'intéressant ouvrage de M. Chardon, *La troupe du Roman comique dévoilée et les comédiens de campagne au* XVIIe *siècle*. Champion. Paris, 1876.

Digitized by Google

nyme du *Roman comique*, en nous avertissant que les comédiens « ont leur cours limité comme celui du zodiaque », nous a tracé rigoureusement l'itinéraire des compagnies qui exploitaient une partie de l'ouest de la France. « En ce pays-là, nous dit-il, elles vont de Tours à Angers, d'Angers à La Flèche, de La Flèche au Mans, du Mans à Alençon, d'Alençon à Argentan ou à Laval [1] ». Évidemment ce n'est pas un itinéraire que les comédiens soient tenus de respecter ; tout chemin mène au Mans comme à Rome ; il n'y a pas commandement exprès de suivre l'un plutôt que l'autre, mais enfin il est à remarquer que sur pas un point de ce parcours on n'a signalé jusqu'ici le passage de la troupe de Molière [2]. Molière a-t-il passé par Bordeaux ? On peut le croire. A-t-il passé par Albi ? Nous n'en saurions rien dire. A-t-il donné des représentations au Mans ? Nous

1. C'est encore M. Chardon, qui le premier, je crois, dans le livre que nous citions tout à l'heure, a relevé ces deux passages.

2. Tout récemment, on a voulu tirer du nom de *Rocquelin* retrouvé au bas d'un acte de baptême, dans les archives de la mairie d'Angers, une preuve du passage de Molière à Angers. L'acte est du 13 décembre 1650. Je me contenterai de faire observer : 1° que Molière n'a signé nulle part, comme ici, ce *Roquelin*, « *comédien du roy* » ; 2° que Renée de Montjoyeux, « *comédienne du roy* », qui signe avec lui, femme de René Melet, autre « *comédien du roy* », sont des noms parfaitement inconnus de tous les biographes de Molière ; 3° que nous irions bien loin si nous commencions à transformer en signatures de Molière les signatures de tous les *Rocquelin*, *Tocquelin*, *Bocquelin*, *Hocquelin*, etc., que les archivistes sont exposés à rencontrer.

Digitized by Google

pouvons dire que non, et l'hypothèse est à bannir de l'histoire de ses pérégrinations.

C'est à Nantes que nous rencontrons pour la première fois des actes authentiques, de vraies preuves, des mentions sur les registres municipaux. Le 24 avril 1648, « le sieur *Morlierre* (sic), l'un des comédiens de la trouppe du sieur Dufresne... supplye très humblement MMrs leur permettre de monter sur le téâtre pour représenter leurs commédyes [1]. » Le nom sans doute est estropié; nous ne pouvons pas même affirmer en toute assurance que Dufresne et Molière fassent partie de la même troupe : il nous semble toutefois qu'on peut ici joindre les présomptions et que ces deux noms ensemble font preuve. M. Moland, en 1863, doutait encore, mais depuis ce texte a fait foi : nous ne voyons pas trop pour notre part quelles objections pourraient vraiment en diminuer l'autorité. Les curieuses *Recherches sur le séjour de Molière dans l'ouest de la France*, de M. Benjamin Fillon, nous permettront même d'aller plus loin et de reconnaître à Fontenay-le-Comte, au mois de juin 1648, la présence de la troupe. Un sieur Dufresne présente requête au lieutenant particulier de la ville pour être mis en possession d'un jeu de paume loué par les comédiens et qu'on tardait à leur livrer. La requête est du 9 juin; les

1. Voyez le texte dans l'introduction du *Molière* de M. Louis Moland. Garnier. Paris, 1863.

Digitized by Google

comédiens voulaient sans doute bénéficier du concours de peuple qu'amenait dans Fontenay-le-Comte la foire de la Saint-Jean. Mais M. Fillon va plus loin que nous ne pouvons le suivre, quand il veut que la troupe ait donné des représentations à Angoulême. Aux environs d'Angoulême, en ce temps-là, vivait une dame Sarah de Peyrusse, fille du comte d'Escar et femme du comte de Baignac : voilà, dit M. Fillon, d'où Molière a tiré ce nom d'Escarbagnas qu'un seul petit acte a depuis immortalisé. Molière a donc passé par Angoulême. L'induction me semble hasardeuse. Cette fureur de rapprochement nous entraînerait bientôt un peu loin : le nom de M. de La Dandinière deviendrait, lui seul, un témoignage du passage de Molière en Poitou ; celui de M. de Sotenville, une preuve de son séjour en Lorraine ou en Normandie ; les Scapin nous mèneraient à Bergame, et les Mascarille ou les Sbrigani jusqu'à Naples.

Parmi toutes ces légendes, il en est une pourtant que j'aurais peine à abandonner : c'est celle du passage à Limoges. La tradition raconte, on le sait, que Molière, accueilli dans *Héraclius* peut-être, ou dans une tragédie de sa façon, par les huées et les sifflets du public limousin, en aurait conservé cette joyeuse rancune qui, plus tard, lui souffla *Monsieur de Pourceaugnac*. N'est-il pas vrai que Petit Jean, « ce traiteur qui fait si bonne chère », et le « cimetière des

Digitized by Google

Arènes, « ce lieu où l'on se promène, » et l'église Saint-Etienne, ont tout l'air d'être pour lui de vieilles connaissances et des appellations familières. La cathédrale de Limoges est mise précisément sous l'invocation de Saint-Etienne; une rue de la ville porte encore le nom de faubourg des Arènes. Ajoutez qu'y ayant deux autres comédies de Molière, *Georges Dandin* et *la Comtesse d'Escarbagnas*, dont la scène est ou peut être en province, ni dans l'une ni dans l'autre les noms ne sont ainsi, comme dans *Monsieur de Pourceaugnac*, spécifiés.

Si nous nous réduisons aux pièces authentiques, elles établissent qu'au mois de mai 1649 la troupe contribuait pour sa part aux fêtes données à Toulouse en l'honneur de l'entrée du lieutenant général du roi dans la ville [1]. On s'enfonçait dans le Midi. Le 10 janvier 1650, Molière tenait un enfant sur les fonts à Narbonne. L'acte est signé de Dufresne, et Molière s'y trouve mentionné dans ces termes : « Le sieur Jean-Baptiste Pocquelin, valet de chambre du Roy [2]. » Le doute ici n'est plus possible. Un mois plus tard, le 15 février 1650, nous retrouvons la troupe à Agen.

Ce séjour d'Agen a son importance : il prouve, selon

1. Emmanuel Raymond, *Pérégrinations de Molière dans le Languedoc*. Dubuisson. Paris, 1858.
2. Texte authentique, cité par M. Louis Moland. *Œuvres complètes de Molière*, t. I, p. LIX.

Digitized by Google

nous, le séjour de Molière à Bordeaux, et qu'il faut, comme nous disions tout à l'heure, le faire tomber en 1648, après le séjour d'Angoulême et de Limoges, si toutefois on les admet. C'est dans le *Journal des consuls*[1] d'Agen qu'on en a retrouvé la mention; elle est donc authentique. Le texte est remarquable. Il n'y est pas dit, comme aux registres de Nantes, « que le sieur Dufresne supplie très humblement », mais bien : « Le sieur Dufresne est venu dans cette ville nous rendre ses devoirs et *nous dire* qu'ils étaient en cette ville par l'ordre de monseigneur le gouverneur. » Les comédiens ne demandent pas, ils avertissent, et de fait ils sont dans la ville, comme nous disons encore aujourd'hui, « par ordre ». Mais monseigneur notre gouverneur, c'est bien le gouverneur de Guyenne, Bernard de Nogaret, le second duc d'Épernon, contre qui les Bordelais sont en armes, et qui consacre dans Agen à dame Nanon de Lartigues les loisirs que lui laisse la guerre. Évidemment, à la distance de 70 ou 80 lieues qui sépare Agen de Narbonne, s'il appelle à lui la troupe de Molière, on peut admettre qu'il la connaît. Le déplacement est coûteux, la guerre civile est partout; si Molière et ses compagnons, cependant, n'hésitent pas, et même s'ils s'empressent, évidemment c'est qu'ils obéissent à l'appel d'un ancien protecteur.

1. Adolphe Magen, *La troupe de Molière à Agen*. Agen, 1874.

Digitized by Google

Que si maintenant, comme on en a fait la remarque avec raison, car en toute autre circonstance elle serait probante, ni les archives municipales de Bordeaux, ni les correspondances du gouverneur avec les jurats ne font mention du passage des comédiens dans la capitale de la Guyenne, c'est que Molière, probablement, aura joué, devant le duc, pour la première fois, vers la fin de 1648, au temps même où commencent les troubles de Bordeaux, pour le duc lui seul et sa petite cour de Cadillac. Il ne manquera rien, ou peu de chose, à la vérification de l'hypothèse, si le duc d'Épernon a passé en effet le mois de février 1650 dans la ville d'Agen. Or les dernières recherches de M. Magen nous permettent ici de répondre affirmativement [1].

Ainsi donc Albi peut-être, et dans ce cas alors Toulouse pour la première fois, et Carcassonne ; — Nantes presque certainement, Fontenay-le-Comte, selon toute apparence; Angoulême, Limoges peut-être, et Bordeaux; — Toulouse enfin, Narbonne, Agen, sans contestation possible, marqueront de 1646 ou 1647 à 1650 les principales étapes du voyage de Molière.

Mais aussitôt nous perdons une seconde fois sa trace, et l'obscurité s'épaissit de nouveau. Nous savons qu'il était à Paris au mois d'avril 1651 : l'in-

1. *La troupe de Molière à Agen.* 2e tirage. Paris et Bordeaux, 1877.

Digitized by Google

ventaire des papiers de son père en fait foi[1]. Une date en deux ans, du mois de février 1650 au mois de décembre 1652, c'est peu de chose : et le moyen de s'y résigner? On a donc supposé qu'au départ de Paris, où sans doute Molière, en même temps qu'il réglait des affaires de famille, avait renouvelé sa troupe, selon la coutume des directeurs errants, nos comédiens, avant d'atteindre Lyon, où nous allons bientôt les rencontrer, se seraient arrêtés à Poitiers. La cour y venait d'arriver. On était en pleines luttes civiles. Mazarin était hors de France. Condé soulevait la Guyenne. C'était à lui, comme au plus redoutable, qu'Anne d'Autriche avait pris la résolution de marcher; et courageusement elle avait pris position dans cette province de Poitou, comme au cœur même de l'insurrection. Cependant ni la guerre ni l'universelle détresse n'interrompaient les plaisirs et les fêtes. Il serait certainement possible que la troupe de Molière eût contribué pour sa part aux divertissements de la cour; mais nous n'en avons pas de preuves, ou plutôt nous avons un commencement de preuves du contraire. Les *Mémoires* de Mademoiselle[2] nous apprennent en effet que pendant l'hiver de 1653 elle vit jouer à Orléans des comédiens qui « l'hiver de devant avaient suivi la cour

1. [Acte authentique, cité par M. Soulié. *Recherches*, etc., p. 227.
2. *Mémoires de Mlle de Montpensier*. Éd. Petitot, t. II, p. 384.

Digitized by Google

à Poitiers et à Saumur, où ils avaient même obtenu beaucoup d'approbation de la cour. » Or dès les premiers mois de l'année 1653, en février, Molière était certainement à Lyon, puisqu'il y signait au mariage de René Berthelot, dit du Parc, avec marquise Thérèse de Gorla[1], et il y était, ou du moins sa troupe, depuis déjà quelque temps, puisqu'un de ses acteurs, Pierre Réveillon, y avait signé comme parrain dès le mois de décembre 1652[2]. Ici les documents deviennent plus nombreux. Molière se fixe, et Lyon désormais est le quartier général où la troupe, après chaque campagne, viendra chercher le repos et retrouver les applaudissements, l'accueil ami du public familier.

C'est à Lyon, comme on sait, que Molière subit pour la première fois l'influence italienne; c'est à Lyon qu'il trouve, encore vivant, le souvenir de Nicolo Barbieri, dit Beltrame, l'auteur de l'*Inavvertito;* c'est à Lyon que, sur le modèle de la *Emilia* et de l'*Inavvertito*, Molière compose et fait représenter *l'Étourdi*. Les érudits ne s'accordent pas sur la date précise de cette représentation. M. Loiseleur la recule au mois de janvier 1653[3]. M. Despois persistait à la placer aux premiers jours de l'année 1655[4]. Une

1. C. Brouchoud, *Les origines du théâtre de Lyon*, acte authentique.
2. C. Brouchoud, *ibid.*
3. J. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière.*
4. Despois, *Œuvres de Molière*, t. I, p. 79 à 80.

Digitized by Google

phrase de la Notice de La Grange, en tête de l'édition de 1682, autorise l'hypothèse de M. Loiseleur; une mention de son *Registre* donnerait plutôt raison à M. Despois. Il est d'ailleurs également certain que la troupe était à Lyon au mois de janvier 1653; il est certain qu'elle y était au commencement de 1655, le 29 avril au plus tard, et, comme il n'est pas douteux que la première représentation de *l'Étourdi* n'ait été donnée à Lyon, la discussion n'a pas une grande importance.

Bien d'autres dates nous échappent. Du mois de mars au mois d'août 1653, la troupe une fois encore s'éclipse. Peut-être a-t-elle donné quelques représentations dans les villes voisines, parmi lesquelles on cite Vienne. Il y a bien en effet un témoignage formel. C'est dommage qu'il reporte ces prétendues représentations de Molière jusqu'en 1641, mais l'embarras redouble quand on y voit Molière déjà qualifié « de très excellent poète comique, — *excellentissimus comœdiarum scriptor* », — épithète superlative que l'on aurait quelque peine à comprendre, même au lendemain de *l'Étourdi* et du *Dépit amoureux*.

Nous retrouvons la troupe au mois d'août. Armand de Bourbon, prince de Conti, frondeur lassé, frondeur réconcilié, suivi d'une petite cour en liesse, vient d'arriver en Languedoc et de s'établir près de Pézenas, dans sa maison de la Grange aux Prés. Sur un désir qu'exprime sa maîtresse, Mme de Calvi-

Digitized by Google

mont, l'abbé de Cosnac, gentilhomme de la chambre, futur évêque de Valence, appelle au château la troupe de Molière, dont ce seul détail nous apprend que la réputation commençait à s'étendre. Mais Molière arrive trop tard; la place est déjà prise par un certain Cormier, et, n'était l'insistance de l'abbé, qui veut dégager sa parole, on n'admettrait même pas la troupe à l'honneur de jouer devant le prince. Elle joue cependant, assez mal d'ailleurs « au gré de Mme de Calvimont et par conséquent au gré de Monseigneur ». Il faut que Cosnac revienne à la charge, qu'il redouble d'insistance; il faut que Sarrazin, secrétaire du prince, s'éprenne de Mlle du Parc; et voilà comment Molière triompha d'un opérateur du Pont-Neuf. Il serait difficile de contester l'histoire : nous la tenons en effet de Daniel de Cosnac lui-même. Peut-être a-t-il exagéré l'importance du rôle qu'il joua dans cette rencontre. Il ne laissait pas, je crois, d'être quelque peu hâbleur; quand il écrivit ses *Mémoires*, il y avait quelque honneur, quelque gloriole à se vanter d'avoir connu Molière; mais il n'importe ici que de préciser une date et d'avoir vu l'origine des relations de Molière avec le prince de Conti. La troupe reçut dès lors pension du prince, et, selon l'usage, on s'intitula désormais « comédiens du prince de Conti ». Je ferai remarquer en passant que de l'ensemble du récit de Daniel de Cosnac ressort la fausseté de la légende que nous avons rappelée plus

Digitized by Google

haut et selon laquelle on fait remonter la bienveillance dont le prince honora Molière au ressouvenir de leur camaraderie du collège de Clermont.

Quand le prince quitta la Grange, les comédiens retournèrent à Lyon, dans les premiers jours de 1653 : c'est à Lyon qu'ils passèrent la plus grande partie de l'année 1654. Nous avons l'acte de baptême d'un enfant de Mlle du Parc; il est daté du 8 mars 1654. Elle est désignée comme marraine dans un autre acte de baptême, daté du 3 novembre de la même année[1]. Ces deux dates nous mènent jusqu'à l'époque probable où Molière part de Lyon, pour le service des États de Languedoc, dont la session s'ouvrit précisément sous la présidence du prince de Conti, le 7 décembre 1654, à Montpellier. Il serait bien possible que ce fut là, sur cette terre classique de la médecine, séjour élu de la Providence, où la Faculté se flattait de compter parmi ses docteurs Ferragius, chirurgien de Charlemagne, et même Marilephus, premier médecin du roi Chilpéric[2], que Molière eût pressenti pour la première fois quelle riche, féconde, inépuisable matière les médecins et les apothicaires fourniraient un jour à sa raillerie. Peut-être y connut-il aussi les originaux de ses *Précieuses ridicules;* peut-être y tomba-

1. C. Brouchoud, *Les origines du théâtre de Lyon*, actes authentiques.
2. Maurice Raynaud, *Les médecins au temps de Molière.*

Digitized by Google

t-il, au débotté, comme plus tard Chapelle et Bachaumont, sur une assemblée de dames « ni trop belles ni trop bien mises », qui « se mirent exprès sur le chapitre des beaux esprits, afin de lui faire voir ce qu'elles valaient par le commerce qu'elles ont avec eux. » On aimerait du moins à le croire, et que cette farce immortelle n'eût pas été dirigée contre l'hôtel de Rambouillet. Il est vrai qu'en ce temps-là déjà l'air précieux avait gagné toutes les provinces et qu'on pouvait un peu partout rencontrer Cathos et Madelon.

La troupe demeura près de cinq ou six mois à Montpellier. La campagne fut bonne. A la fin de la session, nous savons que le prince de Conti fit donner à Molière une assignation de 5000 livres sur le fonds des étapes de la province[1]. Déjà, le 18 février 1655, Madeleine Béjart s'était fait souscrire devant notaire, à Montélimart, par Antoine Baralier, receveur des tailles, une obligation de 3200 livres[2]. Le 1er avril, elle plaçait une somme de 10 000 livres sur les États de Languedoc[3]. Voilà une comédienne bien avisée : multipliés par cinq, ce sont là chiffres respectables, et nous sommes loin désormais des mauvais jours où le chef de l'*Illustre Théâtre*, faute de payement

1. E. Raymond, *Pérégrinations de Molière dans le Languedoc.*
2. E. Soulié, *Recherches*, etc., p. 255.
3. Acte authentique, cité par M. Louis Lacour : *Le Tartuffe par ordre de Louis XIV.*

Digitized by Google

d'une somme de 150 livres, était décrété de prise de corps et mis au Châtelet. Que d'ailleurs ces 13 200 livres — car les érudits ici donnent la bride à leurs hypothèses — représentent les économies personnelles de Molière, de Madeleine Béjart ou de la troupe, la question serait difficile à résoudre ; elle est déjà délicate à poser. Mais c'en est fait de la légende encore sur ce point. Dès cette époque, la troupe n'était pas seulement à l'abri du besoin; elle était riche. Nous pourrions d'ailleurs invoquer par surcroît le témoignage de Charles Coypeau d'Assoucy, l'*Empereur du burlesque*, comme il s'appelait lui-même, et le *Singe de Scarron*, comme on l'a plus justement nommé. Le pauvre homme a consigné dans le lamentable récit de ses aventures le souvenir ému de la grasse hospitalité qu'il trouva pendant près d'une année sous le toit et à la table de « Molière et de MM. les Béjart ». D'Assoucy, qui serait bien étonné de passer pour une autorité, rencontra les comédiens à Lyon, au mois d'avril 1655. Il les suivit à Avignon, puis à Pézenas, où ils se transportèrent pour une seconde session des États (1655-1656). — Ils y séjournèrent du mois de novembre au mois de février. Il ne quitta ces honnêtes gens, « si dignes de représenter dans le monde les personnages des princes qu'ils représentent tous les jours sur le théâtre, » qu'au mois d'avril ou de mai 1656, lors de leur arrivée à Narbonne. Voilà l'éloquence

Digitized by Google

d'un estomac reconnaissant! A coup sûr, c'était un triste sire que d'Assoucy; pourtant il est heureux que le récit du personnage nous soit parvenu. En effet, depuis l'acte daté de Lyon, le 29 avril 1655, et que nous avons rappelé, jusqu'au mois de mai 1656, précisément, nous ne connaissons que deux actes authentiques et deux preuves seulement des séjours de Molière. C'est d'abord un reçu qui passe pour être écrit tout entier de sa main, donnant quittance d'une somme de 6000 livres payées le 4 février 1646, à Pézenas, par le « thrésorier de la bource des Estats du Languedoc[1] »; c'est en second lieu, le 3 mai 1656, un accord intervenu devant le juge de Narbonne, entre Madeleine Béjart, Molière et les étapiers du Languedoc, au sujet de l'assignation de 1655 qui n'avait pas encore été payée.

De Narbonne, pour une troisième tenue des États, on se rendit à Béziers. Molière y donna, soit au mois de novembre, soit au mois de décembre 1656, la première représentation du *Dépit amoureux*. La Grange, dans son *Registre*, n'a précisé ni le mois ni le jour; mais nous savons que les États n'ouvrirent que le 17 novembre. Cette fois, les États montrèrent moins de générosité qu'ils n'avaient fait à Pézenas et à Montpellier. Les billets mêmes que Molière

1. Cet autographe a été découvert et publié pour la première fois, en 1873, par M. Louis Lacour. M. Loiseleur l'a reproduit dans son livre, p. 194.

Digitized by Google

avait adressés gratuitement aux députés lui furent assez insolemment retournés, avec « défense expresse à Messieurs du bureau des comptes de, directement ou indirectement, accorder aucune somme aux comédiens ». Le prince de Conti n'était plus là : les États se vengeaient sur ses créatures de la dureté militaire avec laquelle il avait accoutumé de les traiter. Comme cette délibération sur les comédiens est du 6 décembre 1656, M. Loiseleur pourrait avoir raison de placer ce jour-là même la première représentation du *Dépit amoureux*[1].

On suppose que sur cet affront Molière, justement blessé, plia bagage et ne prit pas même le temps d'épuiser à Béziers le succès de la comédie nouvelle. Retourna-t-il à Lyon? M. Brouchoud a relevé sur les registres de l'Hôtel-Dieu de cette ville, à la date du 19 février 1657, la mention d'une représentation donnée au profit des pauvres ; mais aucune indication bien précise ne permet d'affirmer qu'il s'agisse ici de Molière, car sa troupe n'était pas la seule dont l'établissement principal fût à Lyon. En général, il faut bien prendre garde à ne pas tirer, même des pièces dites authentiques, des inductions trop hardies et trop promptes. On a retrouvé par exemple dans l'inventaire des papiers de Jean Pocquelin, père de Molière, une promesse par lui faite,

1. J. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière*, p. 210.

Digitized by Google

en décembre 1646, de payer une somme de 320 livres en l'acquit de son fils[1]. Ce n'est pas une raison de conclure qu'au mois de décembre 1646 Molière fût à Paris. Pocquelin pouvait promettre, à ce qu'il semble, pour son fils absent. On a vu plus haut que Madeleine Béjart s'était fait souscrire à Montélimart, le 18 février 1655, une obligation de 3200 livres par Antoine Baralier. Elle était sans doute présente, comme on dit, de sa personne. Tirerons-nous de là cette conséquence que la troupe fût, à cette date, en représentation à Montélimart? De même, parce qu'on trouve dans l'inventaire de Madeleine Béjart une commission donnée « par Pierre le Blanc, juge pour le roi en la cour de Nîmes », le 12 avril 1657, à l'effet de poursuivre un remboursement de créance, a-t-on le droit de croire que Molière fût à Nîmes le 12 avril 1657? Nous n'avons pas l'acte authentique de cette commission. Ne serait-il donc pas possible que la commission fût délivrée par le juge de Nîmes, parce que le débiteur, ou sa caution encore, avait son domicile à Nîmes, domicile réel ou domicile élu? Si nous en appelons à cette commission pour prétendre que Madeleine Béjart, qui l'obtient, est présente à Nîmes, — et Molière avec elle, — pourquoi ne supposerions-nous pas que Joseph Béjart, qui le 16 avril 1657 arrache à la lésinerie des États une

1. Soulié, *Recherches*, etc., p. 227.

Digitized by Google

gratification de 500 livres, est à Béziers, — et Molière avec lui, — et la troupe avec eux? C'est peut-être la vérité : Béziers n'est pas bien loin de Nîmes; on est allé peut-être à Nîmes; on est revenu peut-être à Béziers : peut-être Molière n'a-t-il pas tenu rancune à Messieurs des États, ou plutôt il n'a pas voulu se refuser l'innocente et facile vengeance de jouer en dépit d'eux et de réussir sans eux. En tout cas, il reste là quelque confusion encore à dissiper.

Au surplus, cette dernière année de pérégrinations semble nous être assez mal connue. « De Nîmes, dit M. Loiseleur, la caravane fit route pour Orange et Avignon, où Molière retrouva son ancien camarade Chapelle, qui voyageait en compagnie de Bachaumont[1] ». Il y a là sans doute erreur. Orange est sur le chemin d'Avignon; la raison est-elle suffisante pour croire que la troupe y ait donné des représentations? Quant à la rencontre de Molière et de Chapelle, d'abord il serait singulier que Chapelle ne nous en eût rien dit, mais surtout elle ne pourrait pas être datée de 1657, puisqu'au printemps de 1657 Chapelle et Bachaumont sont rentrés depuis six mois à Paris. Leur voyage a dû se faire de juin ou juillet à novembre 1656. La date est donnée par les vers qui terminent le récit :

1. J. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière*, p. 214.

Digitized by Google

De Lyon, où l'on nous a dit
Que le roi par un rude édit
Avait fait défenses expresses
De plus porter chausses suissesses.

Je ne suppose pas qu'ils fassent allusion à l'édit somptuaire de 1644, ni même à celui de 1660 [1]; il faut donc qu'il s'agisse ici de l'édit rendu le 26 octobre et placardé le 30 octobre 1656 [2]. M. Loiseleur dit plus loin : « C'est aussi dans la vieille cité papale que Molière rencontra Mignard, avec lequel il contracta une amitié solide. » Ici, la rencontre ne paraît pas douteuse : elle a pour garant un consciencieux biographe de Molière, l'abbé de Monville, qui écrivait sur les *Mémoires* de Mme de Feuquières, fille de Mignard; mais la placer au printemps de 1657, c'est l'avancer de dix ou huit mois. M. Taschereau l'avait bien datée, qui la plaçait au mois de novembre ou de décembre. En effet, Mignard ne quitta l'Italie que le 10 octobre 1657, passa près d'un mois à Marseille et n'arriva par conséquent à Avignon que dans les derniers jours de l'année. D'autre part, au mois de mai 1657, une lettre du prince de Conti semble établir que la troupe n'était ni à Orange ni à Avignon, mais à Lyon. « Il y a ici, écrit le prince,

1. L'édit de 1660 est celui dont il sera question dans l'*École des maris*.

2. La date est encore donnée par la mention du passage des deux amis à Grouille ou Graulhet, chez le comte d'Aubijoux. Le comte d'Aubijoux mourut le 9 novembre 1656 (*Histoire générale de Languedoc*, t. XIII).

Digitized by Google

de Lyon, le 15 mai 1657, des comédiens qui portaient autrefois mon nom : je leur ai fait dire de le quitter, et vous pensez bien que je n'ai eu garde d'aller les voir [1]. » La lettre serait-elle mal datée? d'autres comédiens auraient-ils porté le nom de comédiens du prince de Conti? Nous ne pouvons rien décider. La chose en vaudrait cependant la peine, car, sur les registres de la municipalité de Dijon, M. Chardon a relevé « la permission accordée aux comédiens de M. le prince de Conti » de donner des représentations au tripot de la Poissonnerie [2], et cette permission est du 15 juin 1657. Les Béjart eussent été singulièrement hardis, en tout cas, de passer outre à l'injonction du prince; mais alors, si l'interdiction de prendre le nom de comédiens du prince ne s'adressait pas à Molière, de quelle autre troupe est-il question ou dans la lettre? ou sur les registres de Dijon? Je le répète, pour cette année 1657, nous avons jusqu'ici plus de conjectures que de certitudes. Nos comédiens ont-ils même passé leur dernier hiver de province à Lyon? On le croit, mais sans preuves. Suffit-il de constater un secours donné par la ville « à la veuve Vérand, sur la recommandation de la demoiselle Bejarre (*sic*) », le 6 janvier 1658,

1. Louis Lacour, *Le Tartuffe par ordre de Louis XIV*, p. 62, 63.
2. H. Chardon, *La troupe du Roman comique dévoilée*, p. 72, 73.

Digitized by Google

pour avoir le droit d'affirmer que Madeleine Béjart fût à Lyon [1]? Est-ce bien Molière qui donne dans cette même ville, le 27 février 1658, une représentation au profit des pauvres? Rien de tout cela n'est encore ni très clair ni très solidement établi. Tout ce que nous pouvons affirmer, sur le témoignage de La Grange [2], dans sa *Notice* de 1682, c'est que la troupe passa le carnaval à Grenoble, et que de Grenoble, quittant enfin le midi de la France, pour venir chercher bientôt à Paris la consécration de la gloire qu'elle s'était acquise dans les provinces, elle se rendit à Rouen, qui jadis avait été la scène, comme on l'a vu, des premiers essais de l'*Illustre Théâtre*. Quinze années entières s'étaient écoulées depuis lors. Des amis de Molière persuadent à Monsieur, frère du roi, de prendre la troupe sous sa protection. Il y consent, lui permet de porter son nom, lui promet une pension qu'il ne payera jamais, et le vingt-quatrième jour d'octobre 1658, après tout un été de négociations et de démarches, « cette troupe commença de paraître devant Leurs Majestés et toute la cour sur un théâtre que le roi avait fait dresser dans la salle des gardes du vieux Louvre. » Les biographes qui félicitaient si chaleureusement Molière « d'être rentré en possession de son indépendance »

1. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière*, p. 216.
2. Cette précieuse notice est reproduite au t. Ier du *Molière* de M. Despois.

Digitized by Google

vers 1657, quand il abandonna le service d'Armand de Conti, et « de s'être affranchi de toute protection princière », doivent être bien humiliés de voir ici le grand homme solliciter de nouveaux protecteurs et pour la seconde fois sacrifier son indépendance. C'est ainsi qu'on ne saura jamais ce que les sociétaires de la Comédie-Française ont souffert de porter pendant dix-huit ans le titre de *comédiens ordinaires de l'Empereur*.

La vie de Molière, à partir de cette date mémorable, ou du moins l'histoire de ses ouvrages et de cette incomparable succession de chefs-d'œuvre qu'il donne jusqu'à trois dans la même année, l'accueil que leur fit le public, sont choses depuis longtemps assez bien connues. Ce n'est pas qu'il ne reste encore bien des trouvailles à faire et dignes de provoquer la curiosité des chercheurs : les *Notices* instructives de M. Despois et de M. Mesnard en sont la preuve. Mais enfin ces sortes de menus détails appartiennent plutôt à l'histoire littéraire du siècle qu'à l'histoire même de Molière. Ils ont leur intérêt sans doute, mais cet intérêt est secondaire. On serait tenté d'en dire autant, et plus, ou moins, de ces détails tout intimes qui ne regardent que la vie privée de Molière. Les indiscrétions posthumes sont à la mode aujourd'hui. L'histoire, la grande histoire en a pu faire son profit quelquefois; mais le temps ne serait-il pas venu de poser des bornes à cette manie

Digitized by Google

de confesser impitoyablement les grands hommes et de troubler pour ainsi dire le repos de ces morts illustres? Il serait bon, je crois, de prendre son parti de laisser dans l'ombre certains côtés de leur vie mortelle. Pascal disait que le froid est agréable, « pour se chauffer »; de même, l'ombre est utile, amassée sur quelques points, ne fût-ce que pour mieux éclairer les autres. Les grands hommes, assurément, sont des hommes, nous le savons, et par certains côtés des hommes comme nous; mais précisément il y a tout avantage pour eux, pour nous, pour tout le monde, à ne pas les regarder par ces certains côtés-là.

Pense-t-on qu'il soit bien utile, par exemple, de livrer des batailles pour savoir si la femme de Molière, Armande Béjart, est la fille ou la sœur de Madeleine? « Un voile, dit M. Loiseleur, qu'aucune main ne soulèvera jamais complètement, couvre l'origine de la jeune femme que Molière épousa le 29 février 1662. » Alors, laissons le retomber! car enfin quelle est notre fureur de vouloir démontrer que Molière épousa la fille de sa vieille maîtresse? Et c'est bien en ces termes tout crus que la question se pose. En effet, tous les actes authentiques donnent à la femme de Molière la qualité de *sœur* de Madeleine Béjard : on voit le parti qui nous reste à prendre, puisque ouvrir la discussion sur ce point c'est s'inscrire en faux contre le témoignage des actes

Digitized by Google

authentiques. Supposerons-nous donc — avec M. Bazin — que, pour dissimuler aux yeux de la famille Pocquelin la bâtardise de la jeune femme qu'il épousait, Molière, et sans doute avec lui son honnête homme de père, se soient rendus complices d'un faux en écriture authentique? Repasserons-nous — avec M. Fournier — l'histoire des galanteries de Madeleine Béjart, et chercherons-nous à débrouiller une paternité confuse, entre M. de Modène, l'amant en titre, tel cadet de Gascogne ou de Languedoc, l'amant du jour, et peut-être Molière lui-même, depuis qu'on a découvert que le premier voyage de Molière en Languedoc pouvait coïncider avec l'époque probable de la conception d'Armande Béjart? ou bien encore — avec M. Loiseleur — remonterons-nous d'acte en acte jusqu'à un premier faux que tous les autres depuis n'auraient eu pour objet que de cacher, et remettrons-nous en scène la mère complaisante des Béjart, cette odieuse vieille femme, qui vit si grassement du déshonneur de ses filles? En vérité, ne vaut-il pas mieux, si Molière s'est trouvé mêlé à de semblables misères et de pareilles hontes, lui en épargner la mémoire? On se révolte, et l'on a raison, à la seule pensée que Molière ait épousé une Armande qui risquait d'être sa propre fille; mais, hélas! quand il n'aurait épousé que la fille de sa vieille maîtresse, en dépit de la mère, après neuf mois de résistance, et dotée des écono-

Digitized by Google

mies de Madeleine, dont il recueillit, plus tard, la succession tout entière, le malheureux grand homme en serait-il beaucoup plus excusable? Le procès en est réduit là : les ennemis de Molière l'ont accusé d'avoir épousé sa propre fille, les actes authentiques nous permettent de ne voir dans cette accusation qu'une calomnie pure; cependant nous discutons ces actes, nous les interprétons et nous les commentons, nous les torturons pour les convaincre de mensonge, et pour aboutir à quelle conclusion? Que, si Molière n'a pas épousé sa propre fille, il a du moins épousé la fille et, dans l'hypothèse la plus favorable, une sœur de Madeleine Béjart. N'eussions-nous mieux fait vingt fois d'adopter d'abord cette dernière hypothèse et de nous y tenir?

Croit-on qu'il soit bien utile encore de forcer le secret du ménage de Molière et de relever le nom des amants d'Armande Béjart? Au moins peut-on couvrir ici l'indiscrétion d'un semblant de prétexte. Molière, qui donnait une grande importance aux moindres parties de son art et qui semble avoir estimé qu'il n'est pas de petits secrets du métier qu'on néglige impunément, s'est mis lui-même en scène, avec ses acteurs, profitant de la difformité, de la maladie même, pour donner en quelque sorte à ses personnages une réalité plus concrète, plus vivante. Ce *chien de boiteux,* qu'Harpagon rudoie, c'était Louis Béjart, qui traînait en effet la jambe, et

Digitized by Google

lui-même, Harpagon, avec sa fluxion sur la poitrine, n'était-ce pas Molière, déjà souffrant de la maladie qui devait l'emporter ? D'ailleurs on lit dans la *Notice* de La Grange : « On peut dire que dans ses pièces il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier en plusieurs endroits sur les affaires de sa famille et qui regardaient ce qui se passait en son domestique. » Voilà notre justification. Si Molière a mis sur la scène « les affaires de sa famille », il nous les a livrées, et dans la mesure qu'il nous les a livrées nous avons le droit d'y fouiller. Car, à proprement parler, ce n'est plus Molière ici, ni « son domestique » qui nous intéressent : c'est la question d'art, et nous nous proposons de surprendre le génie sur le fait, en flagrant délit d'appropriation de l'expérience aux nécessités de son art, dans l'acte même de l'invention et de la création poétique. Pourtant, en dépit de La Grange, il ne faut pas aller trop loin. On cite souvent telle scène du *Misanthrope,* entre Alceste et Célimène; mais on semble trop oublier que ces mêmes vers et ces mêmes couplets, *où la passion parle toute pure*, Molière les a sauvés, *totidem verbis*, du naufrage de *Don Garcie de Navarre*, qui fut représenté pour la première fois le 4 février 1661, soit un an avant le mariage de Molière. Inversement, on cite l'*École des femmes*, et dans l'histoire du ménage de Molière quelqu'un l'appelle « une pièce prophétique »; mais, outre

Digitized by Google

qu'il faut bien convenir que Molière eût mérité le sort d'Arnolphe, et pis encore, s'il eût fait vraiment élever Armande comme Arnolphe fait élever Agnès :

> Dans un petit couvent, loin de toute pratique;
> .....
> C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploierait
> Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait,

on oublie que cette pièce *prophétique* est postérieure de dix mois au mariage. Mais, pour couper plus court, supposons que la toile se lève et que l'acteur nous apparaisse : « Il faut avouer que je suis le plus malheureux des hommes. J'ai une femme qui me fait enrager... Au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. » Cette femme dont on parle est Armande sans doute, et celui qui parle est Molière? Point : c'est le *Barbouillé*, et peut-être qu'Armande n'est pas encore sortie de nourrice.

D'ailleurs, et malgré quelques tentatives de réhabilitation, il est certain que Mlle Molière ne fut pas une Lucrèce. Le même Nicolas de Trallage, dont nous avons parlé plus haut, avait dressé quelque part une liste des acteurs qui *vivaient bien* et une autre liste de ceux *qui vivaient mal*. La veuve de Molière y est, mais sur la seconde : elle y tiendrait même le premier rang s'il n'était occupé par cet insupportable Baron, « le satyre des jolies femmes », comme l'appelle M. de Trallage. Elle eut donc cer-

Digitized by Google

tainement des torts; mais on doit dire aussi que dans cette maison facile où Madeleine Béjart continuait de gouverner la dépense et de régler l'ordinaire, sous ce toit où Mlle de Brie habitait, dont l'humeur accommodante et l'affection banale, mais toujours fidèle, étaient depuis tantôt quinze ou vingt ans en possession de consoler le maître du logis, dans ce ménage enfin où le mari, s'il apportait la gloire, — une gloire à cette époque encore vivement discutée, ne l'oublions pas, — apportait aussi ses quarante ans sonnés, les préoccupations irritantes, les impatiences nerveuses, renouvelées tous les jours, de son triple métier d'acteur, de directeur d'une troupe difficile à conduire, et d'auteur; il n'est pas étonnant qu'une femme jeune, aimable, coquette, mais de petit jugement, si l'on veut, et d'humeur indépendante, ait mal supporté des froissements d'amour-propre, et les exigences d'une affection plus passionnée que raisonnée sans doute, plus ardente que tendre ou protectrice, et, pour tout dire, très probablement mêlée d'un peu de ce mépris de l'homme pour la femme qui l'attire, le possède et le retient malgré lui. Après tout, ce n'est pas une raison d'être un bon mari parce que l'on est un grand homme. En tout cas, de quelque côté que soit la première faute, Molière a souffert et profondément souffert de ce mariage. Armande, inconsciemment ou de propos délibéré, n'en a pas

Digitized by Google

moins été, dix ans durant, l'instrument de son supplice, et dans un corps épuisé nous ne saurions douter que les ravages du désespoir et de la jalousie aient abrégé la vie de Molière. Ne le plaignons pas trop cependant; qui sait si la « prude Arsinoé », qui sait si la « sincère Eliante » eussent mieux été son affaire, et si plus heureux, dans un ménage plus calme, il eût enfoncé dans certains caractères aussi avant qu'il l'a fait. Combien de Térence à qui peut-être il n'a manqué pour devenir des Plaute que d'avoir tourné la meule? et combien de Regnard, qui viennent si loin derrière Molière, en eussent approché plus près, si la vie avait eu pour eux tout ce qu'elle eut pour le maître de déboires humiliants, d'épreuves difficiles, de désillusions amères et de souffrances mortelles?

On sait comment mourut Molière, et quelles difficultés sa veuve eut à vaincre pour le faire enterrer : ici encore, la légende et l'histoire sont mêlées et confondues; il est bon de les séparer. Ce sont toujours à ce propos les dures, les impitoyables paroles de Bossuet, qui nous reviennent en mémoire, comme si Bossuet les eût proférées au lendemain même de la mort de Molière. Mais on ne fait pas attention que Bossuet parlait en 1694 et que Molière était mort en 1673. Le livre de M. Despois a nettement prouvé l'importance qu'avaient ici les dates. En 1694, Bossuet interprète la doctrine des Pères avec une

Digitized by Google

rigueur qu'on était loin d'y mettre en 1673. En 1673, le divorce de l'Église et du théâtre n'était pas consommé. Tous les actes de baptême que nous avons, chemin faisant, rappelés, d'autres encore où Molière figure comme parrain, sur les registres de Saint-Roch en 1669, après *Tartuffe*, sur les registres d'Auteuil en 1672, démontrent suffisamment que si le rituel de Paris pour 1645 « rejette les comédiens de la communion », cela ne veut pas dire qu'ils soient excommuniés. Les comédiens italiens, par exemple, semblent avoir allié, sans difficulté, les pratiques d'une dévotion très scrupuleuse, à l'exercice de leur profession. Molière lui-même avait un confesseur attitré : « M. Bernard, prêtre habitué en l'église Saint-Germain des Prés, » et il faisait ses Pâques, en dépit du rituel. Nous savons d'ailleurs qu'en 1672, un an jour pour jour avant Molière, Madeleine Béjart étant morte, la cérémonie de son enterrement ne souleva pas la moindre difficulté. Depuis 1671 il est vrai qu'elle était retirée du théâtre, mais elle est qualifiée cependant jusque dans l'acte d'inhumation de « comédienne de la troupe du roi ». Si nous remontions d'ailleurs un peu plus haut, jusqu'en 1659, nous verrions son frère, Joseph Béjart, mené en carrosse de Saint-Germain-l'Auxerrois jusqu'à Saint-Paul, accompagné d'un « convoi de cinquante prêtres ». Il ne semble pas même qu'on eût exigé du frère ni de la sœur

Digitized by Google

ces renonciations *in articulo mortis* qu'on imposa depuis aux comédiens, et dont on trouve la formule dans les registres des paroisses, à la marge de plusieurs actes d'inhumation [1]. Tenons donc pour assuré que si la mort de Molière, mort soudaine et précipitée, ne l'eût pas empêché de faire sa paix avec l'Église et de recevoir les sacrements, la cérémonie de ses funérailles se fût accomplie sans protestation de la part du clergé. Tout au plus est-il permis de dire que les prêtres de Saint-Eustache, qui depuis un siècle et plus se plaignaient des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, leurs voisins, saisirent plus volontiers que les prêtres d'une autre paroisse le prétexte qui s'offrait de témoigner leur hostilité. Mais il ne saurait plus être question de *Tartuffe*, ni de la cabale, encore moins d'une espèce d'émeute préparée par les meneurs du parti dévot. Et quant à cette scène que Grimarest essaye de décrire : — le populaire attroupé devant la maison de Molière, la femme de Molière épouvantée du murmure menaçant de « cette foule incroyable » et jetant par la fenêtre l'argent à pleines poignées, — certainement il ne nous déplairait pas qu'une fois de plus le peuple eût prouvé ce merveilleux instinct qu'il a pour méconnaître les siens, ceux qui l'ont aimé le plus sincèrement, et qu'il eût outragé

1. Pour ces actes et tous ces détails, voyez l'excellent *Dictionnaire critique* de Jal, aux articles Poquelin et Béjart.

Digitized by Google

le cercueil de Molière comme dix ans plus tard, par exemple, il insultera le convoi de Colbert ; mais il existe un texte précis. « Le corps, dit un témoin oculaire, pris rue de Richelieu, devant l'hôtel de Crussol, a été porté au cimetière Saint-Joseph et enterré au pied de la croix. Il y avait grande foule de peuple, et l'on a fait distribution aux pauvres qui s'y sont trouvés de 1000 à 1200 livres, à chacun cinq sols. » On voit s'il s'agit d'une émeute. Il est assez singulier, comme le fait remarquer M. Loiseleur, que, cette lettre étant connue depuis déjà vingt-six ans et l'authenticité n'en ayant pas été mise en doute, personne encore ne se fût avisé qu'elle démentait formellement le roman de Grimarest. C'est bizarrerie d'érudit. Comment en effet aller chercher des pièces sur Molière dans un ouvrage intitulé : *Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France?* Le clergé fit son devoir, ou plutôt il usa de ses droits, peut-être avec rigueur, mais avec une rigueur qu'il dépendra des convictions de chacun d'approuver ou de blâmer. Et j'avoue qu'il me paraît au moins fort inutile de faire intervenir à ce propos l'archevêque de Paris, Harlai de Champvallon, son « intolérance barbare » et les « débauches qui le menèrent au tombeau ». Ce raisonnement contemporain est vraiment bien singulier, qui voudrait, parce qu'un homme a violé quelques-uns de ses devoirs, qu'il les transgressât tous, et qui se re-

Digitized by Google

fuse à comprendre que le respect de l'obligation professionnelle est indépendant des vertus ou des vices de l'homme privé. Pour le peuple, il observa du moins les convenances. Et, comme il faut qu'un peu de gaieté se mêle toujours aux choses les plus tristes, il n'y eut enfin que les médecins et les apothicaires qui gardèrent au grand homme une longue rancune des immortelles plaisanteries qu'il avait dirigées contre la Faculté.

III

Sur toutes ces questions, on comprend sans peine que la lumière ait été lente à se faire, et qu'encore aujourd'hui, sur bien des points, la contradiction demeure possible, et le doute. Rien n'est si difficile que de refaire une biographie de toutes pièces et que de rétablir, après deux siècles écoulés, la simple vérité des faits contre une tradition reçue. Les anecdotes en effet, les historiettes vraies ou fausses, soutiennent la mémoire, et de même les mots célèbres, authentiques ou controuvés. Les dates sont arides et ne valent que par leur enchaînement continu; les faits sont souvent dépourvus d'un intérêt qui leur soit propre et ne valent que par leur rapprochement; les anecdotes, bien contées, et les mots, bien placés, se suffisent à eux-mêmes. Tel

Digitized by Google

mot que l'on prête à Molière, absolument faux, et pour cause : « Messieurs, nous comptions avoir l'honneur de vous donner aujourd'hui la seconde représentation de *Tartuffe*, mais M. le premier président ne veut pas qu'on le joue, » fait naturellement fortune, et telle anecdocte invraisembable, comme celle qui nous représente Molière partageant « l'en-cas de nuit » du roi, se pousse aisément dans le monde, tandis qu'on ne voit pas bien, au premier abord, quel grand intérêt de savoir si Molière a fondé l'*Illustre Théâtre* en 1643 ou 1645, s'il a passé jamais au Mans et s'il a traversé Bordeaux. Il est donc tout naturel qu'en pareil sujet les dates et les faits soient la dernière chose où l'on se soit avisé de regarder. Les scrupules d'érudition sont une invention de nos jours. Mais ce que l'on ne conçoit peut-être pas aussi facilement, c'est qu'après deux cents ans de critique et d'histoire la discussion soit encore ouverte sur l'estime que les contemporains de Molière ont pu faire de lui, la controverse indécise sur les rapports du poète avec le roi.

Les uns veulent que les contemporains, tout en applaudissant Molière, cependant n'aient pas connu tout son prix et n'aient pas deviné dans l'auteur de *Tartuffe* « le plus rare écrivain du siècle ». Les autres soutiennent que Molière, de son vivant, fut admiré comme il le méritait, et qu'au lendemain de sa mort un Bussy-Rabutin ne fut pas seul à penser que

Digitized by Google

« personne dans ce siècle ne prendrait la place de Molière, et que peut-être le siècle suivant n'en verrait pas un de sa façon. » Ceux-ci prétendent que Louis XIV n'estima pas Molière en somme beaucoup au-dessus de Scaramouche, et ceux-là veulent que le poète, entre les mains du roi, n'ait été rien de moins qu'un instrument de règne. C'est ici l'inconvénient de la recherche même. On exhume tant de textes ignorés, on ramène au jour tant de témoignages obscurs et depuis longtemps oubliés, on découvre tant de faits jusqu'alors inaperçus, que la confusion finit par s'y mettre, et les opinions les plus diverses par y trouver leur justification. Voulons-nous établir que les contemporains de Molière l'ont méconnu ? Rien n'est plus simple; voici d'abord le fatras des critiques dirigées contre lui, voici le flot de ses détracteurs :

En habits de marquis, en robes de comtesses,

et les railleries des beaux esprits, et la foule des auteurs jaloux, de Villiers et la *Vengeance des Marquis*, Boursault et le *Portrait du Peintre*, Montfleury et l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé*, Le Boulanger de Chalussay et son *Élomire Hypocondre ;* voici même l'insulte et l'outrage : Molière dans *Héraclius* accueilli par des pommes cuites, et ces mousquetaires qui troublent la représentation de *Psyché* par

Digitized by Google

leurs « hurlements, chansons dérisionnaires et frappements de pieds dans le parterre », et, du milieu de ce même parterre, ce gros de laquais qui jette sur la scène où Molière joue l'*Amour médecin* un « tuyau de pipe à fumer »[1], et voici maintenant les vrais juges : Boileau, qui lui reproche « d'avoir à Térence allié Tabarin »; Bayle, qui le reprend sur ses « barbarismes »; La Bruyère, qui juge « qu'il ne lui a manqué que d'éviter le jargon »; Fénelon, qui préfère la prose de l'*Avare* aux vers du *Misanthrope*, où il relève cette « multitude de métaphores qui approchent du galimatias ». Joignez à tout cela le demi-succès du *Misanthrope*, l'insuccès certain de l'*Avare*, la cour qui n'ose pas approuver le *Bourgeois gentilhomme* avant que Louis XIV en ait donné le signal; n'est-ce pas de quoi prétendre que les contemporains de Molière ont ignoré le prix de son génie? Mais veut-on démontrer le contraire? Il n'est rien de plus aisé. Les critiques elles-mêmes ne sont-elles pas un hommage indirect que rend au génie la médiocrité impuissante? L'envie, disaient les anciens, est comme la foudre, qui ne tombe que sur les hauteurs. Des laquais égarés au parterre et vingt-cinq mousquetaires pris de vin ne sont pas le public. Quelques erreurs n'empêchent pas que, dès les *Précieuses ridicules*, la foule, la vraie foule, celle

1. Émile Campardon, *Documents inédits sur Molière.*

Digitized by Google

qui se laisse « bonnement aller aux choses qui la prennent par les entrailles », n'ait applaudi, soutenu, consolé, vengé Molière. N'avons-nous pas d'ailleurs le témoignage de Mme de Sévigné? le témoignage de Bussy-Rabutin? l'éloge convaincu de l'honnête Loret et du naïf Chappuzeau ? « Il sut si bien prendre le goût du siècle et s'accommoder de sorte à la cour et à la ville qu'il eut l'approbation universelle de côté et d'autre, et les merveilleux ouvrages qu'il a faits depuis, en vers et en prose, ont porté sa gloire au plus haut degré. La postérité lui sera redevable avec nous du secret qu'il a trouvé de la bonne comédie, dans laquelle chacun tombe d'accord qu'il a excellé sur tous les anciens comiques et sur tous ceux de notre temps. » Ne sont-ce pas là des louanges bien senties, et Chappuzeau, dès 1674, ne rend-il pas ici pleine justice à Molière? Qui ne connaît encore et qui n'a présents à la mémoire les beaux vers de Boileau :

Après qu'un peu de terre obtenu par prière...

ou l'éloquente épitaphe de La Fontaine :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.

Quelle conclusion tirerons-nous de là? Sans doute que les contemporains de Molière l'ont bien vu tel

Digitized by Google

qu'il était, et qu'en somme l'auteur de l'*École des femmes* et du *Tartuffe* a été moins sévèrement jugé par son siècle et moins injustement que Racine en particulier. On rappelle toujours le demi-succès du *Misanthrope;* M. Despois y revient et rapproche, comme une autre erreur célèbre du goût public, l'insuccès de *Turcaret* en 1709. Mais c'est qu'en effet le *Misanthrope* et *Turcaret* ne sont pas ce qu'on appelle aujourd'hui « scéniques » et ne valent vraiment leur prix qu'à la lecture. Et la preuve en est que toutes les fois qu'à des époques différentes on a repris *Turcaret*, qui n'est pas, lui, comme le *Misanthrope*, défendu par le grand nom de Molière contre toutes les révolutions du goût, la comédie de Le Sage n'a pas rempli l'attente que la lecture en avait fait concevoir et n'a guère dépassé le succès d'estime. Et pour les critiques de Boileau, de Bayle, de La Bruyère, de Fénelon, reprises depuis au XVIIIe siècle, et même avec une sévérité d'expression plus forte encore, par Vauvenargues et par Voltaire, peut-être qu'elles ne sont pas si mal fondées qu'on le prétend d'ordinaire et qu'après tout elles ne doivent pas exciter tant d'étonnement. Il est certain que, quand Alceste prononce tels vers :

> Le poids de sa grimace où brille l'artifice
> Renverse le bon droit et tourne la justice.
> (Acte IV, sc. 1.)

Digitized by Google

qui sont assez nombreux dans le *Misanthrope*, nous comprenons un peu La Bruyère et Fénelon. Il ne faudrait pas, à la vérité, comme l'a fait un auteur dramatique de notre temps, sous prétexte de motiver le jugement de Fénelon tout en justifiant Molière, prendre un exemple qui ferait le procès à toute la prose du XVIIe siècle. C'est avoir eu la main malheureuse de choisir quelques phrases de Molière, très nettes et très claires d'ailleurs, mais chargées d'incidences, de relatifs et de conjonctions. Il n'est personne du XVIIe siècle qui parle ou qui écrive autrement. A ce moment de l'histoire de la prose française, les relatifs et les conjonctions sont comme les attaches de la phrase, les articulations de la période, et suppléent le rôle que jouent aujourd'hui dans notre manière d'écrire les signes de la ponctuation. Si c'étaient de telles phrases qu'eussent blâmées les juges de Molière, ils se seraient trop évidemment condamnés avec lui. D'ailleurs nous ne nierons pas que les termes de ces jugements nous paraissent aujourd'hui bien durs, et vraiment le malencontreux historien de Molière, le sieur de Grimarest, qui, dit-on, avait composé tout un livre sur les caractères de la « patavinité » dans Tite-Live, aurait bien dû nous transmettre quelques renseignements sur « le jargon et le barbarisme » de Molière.

Quant à la question des rapports de Molière avec Louis XIV, il semblerait que le livre de M. Despois

Digitized by Google

l'eût définitivement tranchée. Deux opinions, encore ici, se sont longtemps combattues, et peut-être, à bien y regarder, était-ce moins encore Molière que Louis XIV que l'on mettait en cause. Ceux qu'il lassait d'entendre appeler le XVIIe siècle du nom de Louis XIV voulaient, et voulaient à tout prix, que Molière n'eût dû rien ou peu de chose au roi, et que ces faveurs tant vantées se fussent réduites au payement d'une pension de 1,000 livres, c'est-à-dire de 3,000 livres plus maigre que la pension du bonhomme Chapelain. M. Despois lui-même avait soutenu jadis cette opinion, mais depuis lors il en était judicieusement revenu. Quelques-uns y persistent encore. D'autres, au contraire, ont prétendu, comme par exemple M. Bazin, que non seulement la protection royale aurait toujours, en toute circonstance et contre toutes les cabales, couvert et par suite encouragé les audaces de Molière, mais encore qu'il se serait établi dès *Les fâcheux*, entre le comédien et le roi, « comme une sorte d'association tacite qui permettait à celui-là de tout oser sous la seule condition de toujours amuser et respecter celui-ci. » M. Bazin a même été jusqu'à dire : « Il y a de Louis XIV deux créations du même temps et du même genre, Colbert et Molière. » Il y a là quelque exagération, et le rapprochement est forcé. Colbert est la créature du roi, l'homme du maître, mais non pas Molière. Il est vrai que Molière et sa troupe touchèrent

Digitized by Google

pension du roi, mais Corneille et Racine aussi, bien d'autres encore, et la pension de la troupe des comédiens du Palais-Royal ne dépassa jamais 7,000 livres, tandis que celle des comédiens de l'hôtel de Bourgogne se réglait à 12,000 et celle des comédiens italiens à 15,000. Il est vrai que Molière et sa troupe contribuèrent pendant dix ans pour une large part aux fêtes de la cour et aux divertissements du roi; mais les autres troupes y jouèrent aussi leur rôle, et nous savons telle période où Molière, dans tout l'éclat cependant de la faveur et déjà de la gloire, ne donne à la cour qu'une seule représentation contre plusieurs que donnent les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Il est vrai que Louis XIV fit l'honneur à Molière, par procuration, de tenir sur les fonts du baptême le premier-né d'Armande Béjart; mais il fit le même honneur à bien d'autres et tout particulièrement à l'arlequin Dominique, en 1669. Ce chapitre de l'*Histoire du théâtre français sous Louis XIV* nous paraît inattaquable. Évidemment, ce ne sont pas là les preuves d'une faveur personnelle de Molière auprès de Louis XIV, et telle anecdote qui continue de traîner dans les biographies du poète ne sera pas pour démentir les faits et suspendre la conclusion. Molière n'a jamais possédé la faveur du roi comme l'ont possédée Racine ou Boileau. Est-ce à dire que Molière ne soit donc redevable à Louis XIV que de ce

Digitized by Google

patronage hautain et de cette protection un peu banale que le noble orgueil du prince étendait à tous les gens de lettres et jusqu'aux savants étrangers? Non, Molière lui dut quelque chose de plus : il lui dut les encouragements qui le soutinrent contre la haine de ses rivaux et de ses calomniateurs et la liberté d'aborder une ou deux fois ces grands sujets que La Bruyère quelques années plus tard se plaindra mélancoliquement de se voir interdits. Il ne faudrait pas aller plus loin.

Cependant le débat n'est pas encore clos, et de temps en temps, sur la foi de quelques pièces inédites, de quelques recherches nouvelles, un érudit reprend la thèse du *Tartuffe par ordre de Louis XIV* et s'efforce de démontrer que l'œuvre « a eu un collaborateur ou plutôt un premier auteur, et que celui-ci est le roi ». Nous n'entrerons pas dans la discussion, qui n'a pas au fond le grand intérêt que l'on pense, et nous nous bornerons à une observation préliminaire : c'est qu'il faudrait qu'on s'entendît une fois pour toutes et qu'on décidât, puisque l'on veut donner à *Tartuffe* une signification historique, si l'attaque fut dirigée contre les jansénistes ou contre les jésuites. Or c'est le point délicat, et, s'il est curieux de faire, guidé par M. Louis Lacour, une connaissance intime avec la petite cour dévote du prince de Conti, devenu dans ses années de repentir l'intraitable adversaire des comédiens et le

Digitized by Google

chef naturel de la cabale janséniste, il sera longtemps encore bien difficile de revoir ou de relire *Tartuffe* sans que les *Provinciales* nous reviennent involontairement en mémoire. Les deux chapitres de *Port-Royal* que Sainte-Beuve a consacrés jadis au *Tartuffe* n'ont rien perdu de leur solidité, ni les arguments qu'on y trouve de leur vraisemblance ou de leur presque certitude. Que d'ailleurs les jésuites aient fait l'éloge de Molière et que même l'un d'eux, le Père Maury, dans une pièce datée de 1664 et récemment découverte, ait célébré le poète aussi dignement que pas un de ses contemporains, cela ne fait rien à l'affaire. Des gens mal intentionnés pourraient même aller jusqu'à dire : au contraire. Car le moyen n'était-il pas bien ingénieux, en 1664, de détourner le coup, si par hasard Molière l'eût dirigé contre le célèbre institut ? Au résumé, nous ne sommes guère plus avancés qu'au temps où Racine écrivait : « On disait que les jésuites étaient joués dans cette pièce, les jésuites au contraire se flattaient qu'on en voulait aux jansénistes. »

Aussi bien ces recherches, trop systématiquement poursuivies et menées trop avant, sans compter que jamais elles n'aboutiront à la certitude, ont-elles ce défaut qu'elles rabaissent et qu'elles diminuent la comédie de Molière en l'asservissant à une imitation de la réalité, trop précise et trop littérale. C'est comme la recherche de ces originaux que Mo-

Digitized by Google

lière aurait eus sous les yeux en composant ses grandes pièces et dont il n'aurait fait en quelque sorte que tirer copie. Sans doute c'est un hommage au génie de Molière que de reconnaître dans ses moindres personnages une telle intensité de vie qu'on soit tenté de se demander si ce sont eux qui imitent la nature, ou si ce ne serait pas la nature qui les copierait ; mais c'est précisément le propre du grand art que de donner cette illusion de la réalité : c'est là proprement ce qu'on appelle « créer ». Quand nous rencontrons dans l'histoire d'une littérature ces œuvres marquées au signe du talent, dont le mérite suprême n'est que d'exprimer sous une forme littéraire les sentiments et les idées qui sont les sentiments d'une époque et d'une civilisation, — que la critique littéraire et la recherche érudite s'efforcent à l'envi de définir cette époque, de restituer cette civilisation, et qu'elles ne considèrent les romans de Mme de La Fayette, par exemple, ou les tragédies et les opéras de Quinault, qu'à titre de documents historiques, rien de mieux; mais les grandes œuvres, les œuvres maîtresses, faisons-leur cet honneur de ne voir et de n'étudier en elles qu'elles-mêmes. Je ne sais pas si Molière a pris le modèle de Tartuffe sur l'abbé de Pons, ou sur le sieur de Sainte-Croix, ou sur l'abbé de Roquette, ou sur le prince de Conti ; je n'ai pas même besoin de le savoir. Je ne sais pas s'il a fondu, ni comment,

Digitized by Google

en un type unique et cohérent les traits que dans chacun d'eux auront pu démêler la sûreté de son regard et la toute-puissance de sa pénétration ; c'est le secret de son génie. Mais je sais que Tartuffe est Tartuffe, comme Alceste est Alceste, comme Arnolphe est Arnolphe, des caractères tirés des entrailles de la nature, éternels exemplaires des vices et des faiblesses humaines, vieux comme le monde et qui ne périront qu'avec lui.

Digitized by Google

LES ENNEMIS DE RACINE AU XVIIe SIÈCLE[1]

Je ne crois pas que jamais un grand homme ait traîné derrière soi plus d'ennemis que Racine. De nos jours même, l'espèce n'en est pas rare, et vous en connaissez plus de vingt qui le discutent comme ils feraient un contemporain, avec le même entrain d'animosité personnelle; c'est la preuve, n'en doutez pas, qu'il est vivant toujours et bien vivant. Grands dieux! préservez ceux que nous aimons et que nous admirons de la paix du silence! Mais je ne veux parler ici que des ennemis de Racine au XVIIe siècle.

Ils sont nombreux, nombreux et divers, si nombreux qu'ils ont pu fournir la matière de tout un livre, si divers qu'il a fallu les ranger, les classer, les enrégimenter : les grands seigneurs d'abord et

1. *Les ennemis de Racine au XVIIe siècle*, par M. F. Deltour. Hachette. Paris, 1879.

Digitized by Google

la cabale aristocratique, les poètes ensuite et les gens du métier, la cabale académique, et les gazetiers, et le *Mercure galant*, et ces « quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre ». Voltaire lui-même n'a pas été plus harcelé des Nonotte et des Patouillet. Toutes les histoires de la littérature nous ont raconté le succès douteux de *Britannicus*, la bataille de *Phèdre*, la disgrâce d'*Athalie*. Bien plus ! un parterre du XVIIe siècle a failli siffler *Les Plaideurs*, et c'est à peine exagérer que de dire que, dans toute sa carrière, l'auteur d'*Andromaque* et de *Bajazet* n'a pas remporté de haute lutte une seule victoire ni pu se reposer dans la joie d'un seul triomphe qu'on ne lui ait aigrement et déloyalement contestés.

Il en souffrit plus qu'on ne croit d'ordinaire. On aura beau dire : Nos contemporains sont nos contemporains, c'est-à-dire nos juges naturels, ceux dont nous souhaitons d'abord de conquérir le suffrage et d'enlever les applaudissements. On se répète bien et l'on tâche à croire qu'en effet le *Mercure galant*, selon le mot de La Bruyère, « est immédiatement au-dessous de rien ; » les blessures qu'il fait n'en sont pas moins cruelles à la sensibilité d'un poète. Un grand homme, en ce temps-là, qui ne ressemblait guère au nôtre, n'avait jamais une si pleine et si superbe conscience

Digitized by Google

de sa valeur que de croire en soi, seul contre tous. « Quoique les applaudissements que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, disait Racine à son fils, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrin que les louanges ne m'ont fait de plaisir. » Au lendemain de *Britannicus*, il eût déjà cessé d'écrire pour la scène si le ferme bon sens et la solide amitié de Boileau ne l'eussent consolé, relevé, soutenu. En dépit de Boileau, le désespoir le prit et le courage l'abandonna, dans toute la maturité du génie, dans toute la force de l'âge, au lendemain de l'insuccès de *Phèdre*. Pradon n'est pas seulement responsable et coupable d'avoir osé refaire une tragédie de Racine ; il est responsable encore de ce silence de douze ans que garda le poète. C'est lui qui nous a privés de cette *Iphigénie en Tauride* dont on retrouva le plan et le premier acte en prose parmi les papiers de Racine ; c'est lui qui nous a frustrés de cette *Alceste* dont on assure que Racine avait déjà composé de nombreux fragments. Encore si la haine et l'envie s'en fussent tenues là ! mais jusqu'au dernier jour elles le poursuivirent, jusque dans *Esther* et jusque dans *Athalie*, si bien que, après l'avoir découragé d'écrire pour la scène, elles réussirent à le faire douter de lui-même. Quand il vit contre son *Athalie* le déchaînement des insultes, « il s'imagina, dit son fils, qu'il avait manqué son sujet. » On peut le dire, pas un de ses con-

Digitized by Google

temporains n'essuya de tels dégoûts, ni ne connut cette dernière des angoisses.

D'où vint, d'où put venir cet excès d'injustice? d'où cette malveillance de la ville et cette hostilité des gens de lettres, plus fortes, par un hasard peut-être unique dans l'histoire du XVIIe siècle, que l'approbation de la cour et la faveur marquée du prince? Car, parmi les grands hommes de ce temps, nul, pas même Molière, ne fut distingué plus particulièrement par Louis XIV, ni plus manifestement préféré. Pour toute réponse, on s'est avisé, depuis quelque temps, d'accuser le caractère de Racine, sa vivacité de premier mouvement, l'irritabilité de sa fibre de poète, sa susceptibilité toujours en éveil, attestée par combien d'épigrammes! Quelques-uns même ne seraient pas très éloignés de prendre contre Racine le parti de Leclerc, de Boyer, de Pradon. La critique a vraiment parfois d'étranges injustices et des mesures singulièrement inégales. On parle des ennemis de Molière, et c'est pour les traiter comme les pires coquins de lettres. Anathème sur Boursault et la sacrilège audace qui lui dicta le *Portrait du Peintre!* Mais, quand on parle des ennemis de Racine, le premier mouvement est de les excuser, le second de les justifier, et le cas de Subligny, qui composa *La folle Querelle*, cette plate parodie d'*Andromaque*, vaut la peine au moins d'être examiné. C'est que Racine a eu deux torts : le premier, de se

Digitized by Google

brouiller avec Molière, je veux dire avec l'auteur de *Tartuffe;* le second, de se convertir, ou plutôt d'avoir joint en Port-Royal le commencement et la fin de sa vie.

Certainement Racine n'aimait ni ne supportait volontiers la critique, — en quoi je pense qu'il ressemblait à quantité de gens qui n'ont d'ailleurs écrit ni *Bérénice* ni *Phèdre*. Il devait avoir quelque sentiment de sa valeur, quelque conscience de son génie ; d'ailleurs, il avait cette fragilité des âmes tendres et passionnées : les plus susceptibles, ce sont les plus aimants. Qui prendra pourtant la peine de considérer que toujours ou presque toujours, vis-à-vis de ses pires détracteurs, Racine était dans le rôle de premier offensé, ne trouvera plus l'explication suffisante. On s'en contenterait pourtant si, dans le camp de ses ennemis, on n'apercevait que des Boursault, des Donneau de Visé, des Subligny, gens de peu de poids et de mince renom littéraire. Quand on y rencontre Mme de Sévigné, Saint-Évremond, Corneille enfin, c'est autre chose. Il faut alors chercher d'autres raisons de cette hostilité persistante, et qui soient dignes également de Corneille et de Racine.

On peut dire que par un effet naturel de l'éloignement, et comme par une illusion de perspective, nous n'estimons pas à sa juste importance le rôle de Racine dans l'histoire de notre théâtre et de

Digitized by Google

notre littérature. Depuis que Fontenelle, neveu des Corneille, comme on sait, et lui-même auteur d'une tragédie d'*Aspar* qui n'est guère connue précisément que par une mordante épigramme de Racine, a remarqué, dans un parallèle célèbre, que le « grand Corneille n'avait eu devant les yeux aucun exemple pour le guider », tandis que Racine, précisément, n'aurait eu qu'à marcher sur les traces de Corneille, comme dans une voie royale ouverte devant lui, l'erreur — car c'en est une — semble avoir fait loi pour la critique. Des historiens de la littérature, même scrupuleux, et qui peut-être n'hésiteraient point, s'il fallait non pas donner des rangs, mais exprimer une préférence, à mettre la perfection soutenue de Racine au-dessus du sublime intermittent de Corneille, n'en font pas moins de Corneille le légitime ancêtre de Racine. Si donc nous disions que, Corneille ayant créé le théâtre en France, Racine et Molière l'ont porté jusqu'à son plus haut degré de perfection scénique et littéraire, nous reproduirions assez bien l'opinion commune et le jugement consacré. Mais je crois que l'opinion commune se trompe et qu'il convient d'appeler du jugement consacré.

Nul plus que nous n'admire le *Cid* ou le *Menteur*, nous n'en prétendons pas moins que du *Cid* à *Bajazet*, comme du *Menteur* au *Tartuffe*, il y a non seulement l'intervalle d'une génération, c'est-à-dire

Digitized by Google

l'intervalle de la jeunesse à la maturité, mais l'abîme d'une révolution de la scène, de la littérature et du goût. Forme et fond, il n'y a rien de si différent du théâtre de Corneille que le théâtre de Racine, pas même le théâtre de Shakespeare. Ni Molière, ni Racine ne sont venus, comme on le dit quelquefois, ajouter quelque chose au théâtre de Corneille; ils l'ont transformé, *præponentes ultima primis*, mettant devant ce qui était derrière et prenant justement le contre-pied de la conception cornélienne. Corneille ne s'y est pas trompé. Quand ce grand homme, fatigué du poids de son propre génie, vit la faveur publique se détourner un instant de lui vers son jeune rival, et que depuis lors il ne laissa plus échapper une occasion de manifester son dépit, ne pensez pas qu'un juste orgueil froissé lui dictât seul sa malveillance. Lorsque, après la lecture d'*Alexandre*, on raconte qu'il déclara, parmi beaucoup de louanges, que l'auteur n'était pas « propre à la poésie dramatique », Corneille était sincère, absolument sincère. Et, s'il faut tout dire, je crains que ni *Bajazet* ni *Phèdre* n'aient été du *théâtre* pour ses yeux involontairement aveugles à tout ce qui n'était pas le théâtre selon la manière de Corneille. En effet, c'étaient les chefs-d'œuvre d'un art nouveau.

Depuis tantôt deux cents ans qu'ils ne sont plus, nous avons en quelque sorte immobilisé ces grands hommes du XVIIe siècle dans une attitude de génie et

Digitized by Google

de majesté. Ils sont pour nous des demi-dieux classiques, des demi-dieux de marbre et de bronze, et nous mêlons malgré nous à notre admiration réfléchie je ne sais quel respect superstitieux qui semble gêner la liberté de nos jugements, parce qu'il gêne en effet la liberté de notre vue. Ce n'est peut-être pas la bonne manière de les admirer. Souvenons-nous qu'ils ont vécu, et vécu comme tout le monde, qu'ils ont combattu surtout, quelques-uns même, comme Racine et comme Molière, jusqu'à succomber dans la lutte. Ils ont été dans leur temps les plus hardis novateurs et, si l'on veut bien excuser l'anachronisme de l'expression, dans ce siècle qu'on nous représente comme le siècle de la tradition, les plus audacieux révolutionnaires. On n'oserait le nier ni pour Molière, ni pour Boileau, ni pour La Fontaine. On ne peut pas davantage le nier pour Racine. Renversons les termes d'un jugement qu'on accepte avec trop de docilité. Corneille n'a pas plus que Racine créé le théâtre du XVIIe siècle. Il n'y a rien dans Corneille qui ne soit dans ses prédécesseurs ou ses contemporains d'âge et de popularité, dans Mairet, dans du Ryer, dans Rotrou, dans vingt autres. Il n'y a de plus que le génie : mais les éléments dramatiques, les lois convenues de la scène, les ressorts accoutumés de l'action, les procédés enfin de composition et de style, n'essayez pas d'y rien distinguer; ce sont les mêmes. C'est encore ainsi qu'il n'y a rien dans

Digitized by Google

Shakespeare qui ne soit à quelque degré dans Ben Jonson, dans Beaumont, dans Webster, dans Marlowe, rien, si ce n'est Shakespeare, et le don plus qu'humain de communiquer l'étincelle et la flamme de la vie. Aussi Corneille, Corneille jeune, avec ses aspirations vers l'héroïsme, avec son admirable poétique du devoir et du sacrifice, avec son style si franc d'allure, avec son vers si sonore et si plein, n'a-t-il cependant évité ni l'un ni l'autre des deux grands défauts de son temps, l'emphase espagnole et la préciosité italienne. Ce ne sont pas en effet, quoi qu'on en dise, les Britannicus, les Bajazet, les Hippolyte qui sont « galants et damerets »; ce sont les Rodrigue, les Curiace, les Cinna, les Sévère :

Pour moi, si mes destins un peu plus tôt propices
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux.
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre...
Plutôt que.....

Et les grands vers pompeux, ce n'est ni dans *Mithridate* ni dans *Athalie* qu'ils frapperont les oreilles attentives; c'est dans *Horace*, et c'est dans *Cinna :*

Impatients désirs d'une illustre vengeance,
A qui la mort d'un père a donné la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur confuse embrasse aveuglément.

On parlait ainsi, vers 1640, dans les cercles bourgeois du bon ton et du bel air, aux samedis de

Digitized by Google

Mlle de Scudéri, par exemple. Ce fut là précisément ce langage et le système littéraire dont il était l'expression que Racine essaya de discréditer quand il donna son *Alexandre*, mais surtout, avec la pleine conscience de ce qu'il entreprenait, quand il fit jouer son *Andromaque*. Et c'était beaucoup déjà, puisque ce n'était rien moins que ramener le théâtre aux conditions de la réalité, substituer l'observation de la nature, suivie, serrée de près, à la libre invention romanesque, essayer enfin dans le tragique la même réforme que Molière, vers le même temps et depuis déjà quelques années, accomplissait dans le comique. On connaît ce passage de la *Critique de l'École des femmes* : « Je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que... de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros... vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor... ; mais, lorsque vous peignez des hommes, il faut peindre d'après nature. » L'allusion à Corneille était là transparente, et nul alors ne s'y trompait. Pesez bien ici tous les mots, et notez particulièrement la phrase : « rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde ; » changez un mot, ou plutôt analysez et dédoublez cette expression générale de « défauts » dont se sert Molière, lisez « ridicules et vices »,

Digitized by Google

vous avez la comédie de Molière; mettez « passions » ou « crimes », vous avez la tragédie de Racine. Oui, cette poétique nouvelle, ce n'était pas seulement la poétique de Molière, c'était celle de Boileau[1], c'était celle de La Fontaine, c'était celle de Racine aussi. Je vais dire une chose monstrueuse, en apparence du moins, vraie pourtant si l'on y réfléchit : ces quatre grands poètes, et, dans la prose, avec eux, Bossuet et la Bruyère, ce sont les *naturalistes* du XVIIe siècle.

Dans ce sens, Sainte-Beuve a pu dire que le style de Racine « rase volontiers la prose, sauf l'élégance toujours observée du contour ». En effet, on ne rencontre pas dans le style de Racine ces grands vers cornéliens, qui du milieu d'un dialogue ou d'une tirade, se détachant en vigueur, resplendissent d'une beauté pour ainsi dire indépendante. Les plus grands effets sont obtenus ici par les moyens les plus simples. Dans la trame de ce style, si savant et si voisin de la perfection, je ne vois concourir que les mots les plus humbles de la langue et les tournures de la conversation presque familière : écoutez l'un après l'autre ces cris immortels de la passion qui se déborde, le cri d'Hermione repoussant et maudissant Oreste :

Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

1. « M. Despréaux n'était point du tout satisfait du personnage que fait Pyrrhus dans l'*Andromaque*, qu'il traitait de *héros à la Scudéry*, au lieu qu'Oreste et Hermione sont de véritables caractères tragiques. » (*Bolœana.*)

Digitized by Google

le cri de Roxane condamnant Atalide :

> Qu'elle soit cependant fidèlement servie;
> Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie!

le cri de Phèdre, apprenant l'amour d'Hippolyte pour Aricie :

> Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi!

Dans aucune littérature peut-être il n'y a rien de plus fort, parce qu'il n'y a rien de plus profondément humain, et qu'y a-t-il de plus simple? Et que l'on ne dise pas que ce soit hésitation ou timidité de puriste : si l'on y regarde d'un peu près, non seulement il ne manque pas de hardiesses dans Racine, mais on y découvrira même d'apparentes incorrections qui, comme un bon nombre des incorrections que l'on reproche à Molière, procèdent presque toutes d'une constante préoccupation de la promptitude et, j'oserai dire encore une fois, de la familiarité de l'expression. Chose curieuse, et d'ailleurs au plus haut degré significative, que Voltaire soit tenté de reprocher à Racine cet excès de simplicité : du moins cherche-t-il à l'en excuser. « Ce sont des fils de laiton, dit-il, qui servent à joindre des diamants. »

Corneille s'était formé à l'école du génie latin, Racine se forma à l'école du génie grec. De là chez

Digitized by Google

Corneille ce penchant à la déclamation, quelquefois à l'enflure; de là chez Racine au contraire ce goût de l'extrême noblesse dans l'extrême simplicité. De là chez Corneille ce goût des actions implexes, où l'épisode complique l'épisode, où l'intrigue renaît en quelque sorte d'elle-même au moment que l'on croyait toucher le dénouement; de là cette respectueuse admiration de Racine pour la simplicité presque nue de l'antique. Il a plusieurs fois, en termes presque semblables, insisté sur cette simplicité. « Que faudrait-il pour contenter des juges si difficiles? demandait-il dans sa première préface de *Britannicus*. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantités d'accidents, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'une infinité de déclamations. » Et là-dessus on se rappelle de quel ton de juvénile arrogance il traitait l'*Attila*, l'*Agésilas*, le *Pompée* même de Corneille. Il disait encore dans la préface de *Bérénice :* « Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas au contraire que toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. » On le voit,

Digitized by Google

c'étaient bien deux manières d'entendre le théâtre et les lois de l'action dramatique. On le verra mieux encore si l'on relit les tragédies de la vieillesse de Corneille. Rien n'a plus contribué à égarer l'auteur d'*Héraclius* et de *Nicomède* et de tant d'autres drames encore où les plus beaux vers et les plus belles scènes brillent de loin en loin dans l'obscurité de la plus laborieuse intrigue, que le propos délibéré de varier à tout prix les moyens dramatiques. Sous ce rapport, quoi de plus instructif et qui soit en même temps d'une bonhomie plus aimable que les *Examens* dont il a fait précéder la plupart de ses pièces! Voici, dit-il, en présentant *Nicomède* au lecteur, « voici une pièce d'une constitution extraordinaire. » Visiblement, il se complaît au souvenir de cette « constitution extraordinaire ». N'en est-il pas un beau jour arrivé jusqu'à tirer une gloire naïve de l'obscurité même de son *Héraclius*? Il convient que le poème est « si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention »; on s'est plaint de ce que « sa représentation fatiguait l'esprit autant qu'une étude sérieuse »; pourtant il n'a pas laissé de plaire; « mais je crois, ajoute-t-il avec un air de contentement qui double le prix de l'aveu, je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence. »

Ce n'est pas le lieu de rechercher si de ces deux conceptions du théâtre nous devons préférer l'une

Digitized by Google

à l'autre; mais il devient aisé de comprendre déjà l'antagonisme de nos deux grands tragiques. Il y avait autre chose entre eux, certainement, qu'une mesquine rivalité d'amour-propre. Et quand les contemporains de Corneille, quand Saint-Évremond, par exemple, ou Mme de Sévigné, résistaient à l'enthousiasme de la jeune cour pour le jeune poète, quand ils résistaient même contre leur propre émotion, ce n'était pas seulement le cher souvenir de leur propre jeunesse qu'ils aimaient en Corneille, c'était vraiment un autre théâtre, d'autres mœurs dramatiques et d'autres sources d'inspiration. Et quand les moindres ennemis de Racine lui contestaient ses meilleurs succès, quand ils lui marchandaient les plus maigres éloges, ce n'était pas seulement une basse envie qui leur dictait leur hostilité, c'est qu'ils sentaient et comprenaient, comme les ennemis de Molière et comme les ennemis de Boileau, qu'il y allait vraiment de tout ce qu'ils avaient jadis applaudi, aimé, glorifié.

Pénétrons en effet plus avant dans le théâtre de Racine; voici de bien autres différences encore. « J'ai cru, disait Corneille, que l'amour était une passion chargée de trop de faiblesse pour être dominante dans une pièce héroïque. J'aime qu'elle y serve d'ornement et non pas de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. »

Digitized by Google

Racine a cru précisément le contraire ; il rompt avec la tradition des « pièces héroïques » ; et de cette même passion de l'amour que Corneille subordonnait sévèrement à l'honneur, comme dans le *Cid*, au patriotisme, comme dans *Horace*, à la passion politique, comme dans *Cinna*, Racine fait le ressort agissant de son théâtre. Puisqu'il n'y a pas une histoire de la littérature où la remarque n'ait été faite et que personne jusqu'ici ne s'est avisé de contester à Racine la gloire d'avoir été, s'il en fut, le peintre des passions de l'amour, il est inutile d'insister. Je ferai seulement observer que par là, comme par la qualité de la langue et la simplicité de l'action, Racine se rapprochait de la réalité, c'est-à-dire de la vie. « Racine fait des comédies pour la Champmeslé ; ce n'est pas pour les siècles à venir, disait Mme de Sévigné, qui venait de voir *Bajazet*. Si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. » Elle dira plus tard, au lendemain d'*Esther*, que « Racine aime Dieu, comme il a aimé ses maîtresses. » Je ne sais si de telles critiques ne sont pas plutôt des éloges. Car si c'est en un certain sens mettre Racine au-dessous de Corneille, en un certain sens aussi, c'est involontairement reconnaître que le drame de Racine est, comme nous le dirions aujourd'hui, « vécu. » Si Racine a fait de l'amour le ressort agissant de son théâtre, c'est que dans l'histoire des particuliers,

Digitized by Google

comme dans l'histoire des peuples, l'héroïsme a des intermittences, et que le sacrifice est vraiment hors de l'ordre commun. L'amour au contraire est de tous les temps, de tous les âges et de toutes les conditions. Si nous avions la main sur la garde de l'épée de Rodrigue, combien sommes-nous qui tirerions la lame hors du fourreau contre le père de Chimène, combien surtout qui prononcerions à la face de Chimène l'héroïque parole :

Je le ferais encore, si j'avais à le faire.

Hélas! comme dit un autre poète, « nous sommes trop pleins du lait de l'humaine tendresse. » Rares sont les Rodrigue, et rares les Polyeucte. Encore, si l'on a par hasard cette gloire d'être Polyeucte ou Rodrigue, ne l'est-on qu'une fois dans sa vie, par le privilège d'une situation singulière, dans des conditions qui ne se reproduisent pas deux fois les mêmes; mais on est Bérénice, et Roxane, et Phèdre, du jour que l'on a rencontré Titus, Bajazet, Hippolyte, on l'est pour toujours, et, si l'on n'en vit pas, on en meurt. Changez les noms, c'est une histoire vulgaire, c'est notre histoire à tous. Roxane assassinait hier le Bajazet qui la trompait et s'asphyxiait sur son cadavre. Phèdre se jettera demain dans la Seine, et tous les jours, sous toutes les latitudes, il y a quelque Titus qui brise et broie le cœur de

Digitized by Google

quelque Bérénice. *Dimittit invitus invitam.* Il a fait un héritage, comme le César, et il se mariera « dans son monde ». Puisse la mémoire de Racine pardonner ces comparaisons presque irrespectueuses! En découronnant toutes ces nobles et charmantes figures de leur auréole de poésie, j'ai comme la conscience de commettre une sorte de crime. Les *transposer*, c'est les trahir, et c'est presque les insulter dans la mort que de leur enlever ainsi leur diadème de sultane et de reine. Je crois cependant que dans les temps où nous sommes c'est montrer, plus clairement que de toute autre manière, ce qu'il y a, dans cette poésie pénétrante et dans ce drame que l'on ose bien qualifier d'*artificiel*, de *vide* et de *froid*, non seulement d'observation et de connaissance du cœur humain, mais de réalité.

L'opposition n'est pas encore assez profondément marquée. Saint-Évremond, grand partisan et grand défenseur de Corneille contre Racine, a dit un jour : « J'avoue qu'il y a eu des temps où il fallait choisir de beaux sujets et les bien traiter; il ne faut plus aujourd'hui que des caractères. » Nous touchons ici le point essentiel ou plutôt le fond du débat. « J'ai soutenu, disait-il encore, qu'il fallait faire entrer les caractères dans les sujets et non pas former la constitution des sujets après celle des caractères... et qu'enfin ce n'est pas tant la nature

Digitized by Google

que la condition humaine qu'il faut représenter sur le théâtre. » Saint-Évremond a bien vu. La subordination des caractères aux sujets, voilà ce qu'on appellerait justement la formule maîtresse du théâtre de Corneille; la subordination des sujets aux caractères, voilà l'originalité du théâtre de Molière et de Racine. Corneille, comme font tous ses contemporains, choisit son sujet d'abord, et le choisit, selon le mot de Racine, « chargé de matière, » riche de péripéties, fertile en incidents, fécond en épisodes. Il semble que ce soit avant tout la nouveauté d'une situation qui le frappe, une ou deux scènes à faire qui s'emparent de son imagination tyranniquement, qui la dominent, qui l'obsèdent et qui, devenues ainsi le point du drame où tout doit aboutir, vont distribuer, régler, gouverner l'économie de la pièce tout entière. Aussi ne suis-je pas étonné qu'il ronge impatiemment le frein et qu'il subisse avec une contrainte visible cette loi fameuse des trois unités. Il est clair que partout il la rencontre, lui qui ne regarderait pas à entrecroiser trois ou quatre intrigues dans une seule tragédie, comme une barrière aux caprices de son invention dramatique. Aussi, le pauvre et naïf grand homme, s'il ne redoutait pas les *sentiments* de l'Académie, voire les critiques de l'abbé d'Aubignac, s'il ne voulait pas conquérir le suffrage de ses pairs, comme il romprait au pseudo-Aristote dont on lui

Digitized by Google

impose l'autorité! Comme il se donnerait carrière! Comme il disposerait de l'action, du temps et de l'espace avec la liberté souveraine des Calderon et des Lope de Vega!

Mais, au contraire, de cette même loi qui pèse à Corneille, de cette loi des unités, Molière et Racine ont fait la loi intérieure de leur art. On peut en donner une première preuve, de l'espèce des preuves extrinsèques, indiscutable toutefois : c'est que Boileau ne l'aurait pas formulée dans son *Art poétique*, si Molière et Racine, dans leurs tragédies et dans leurs comédies, n'eussent commencé par l'appliquer. Je n'ignore pas que depuis quelques années on a prétendu voir dans les conditions matérielles de la scène et de la représentation théâtrale du XVIIe siècle l'origine et l'explication de la règle des trois unités. Comme la scène même était encombrée de spectateurs, qui se donnaient d'étranges libertés parfois [1], comme les acteurs pouvaient à peine s'y mouvoir librement, on aurait dû renoncer à tout effet décoratif, et de proche en proche, insensiblement, réduire l'action dramatique à n'être plus guère « qu'une conversation sous un lustre ». Mais n'oublie-t-on pas un peu trop que ce détestable usage ne s'introduisit au théâtre, selon toute vraisemblance, que vers 1656 ou 1657, et qu'en ce temps-

1. Voy. Eugène Despois, *Le théâtre français sous Louis XIV*. Hachette. Paris, 1874.

Digitized by Google

là Corneille en était à composer son *Œdipe?* Ce n'était donc pas l'encombrement de la scène qui l'obligeait à faire de nécessité vertu, je veux dire à subir les trois unités, sous peine de ne pouvoir pas être représenté. Si l'habitude s'accréditait de raisonner de la sorte et de chercher ainsi les plus petites causes aux plus grands effets, on en arriverait à prétendre que la liberté du drame de Shakespeare procède uniquement de l'indulgence du public de son temps. Mais je ne croirai pas aisément que l'on m'ait expliqué pourquoi le décor de *Macbeth* ou du *Roi Lear* changeait trente fois en cinq actes, parce que l'on aura constaté qu'il y suffisait d'un écriteau portant à volonté l'inscription : « Ceci représente un palais, » ou : « Ceci représente une forêt[1]. » L'une et l'autre raison, sans doute, peuvent avoir leur valeur, mais ce sont de bien petites raisons. Il en est une, plus générale, plus littéraire surtout : c'est que pour peindre des caractères il est à peine besoin des secours extérieurs, du décor, du costume, des jeux et des coups de théâtre. Si Corneille a maudit plus d'une fois le pédantisme des d'Aubignac et la règle des trois unités, Corneille avait raison, parce que, dans un système dramatique où les situations décident des caractères, les d'Aubignac sont d'impertinents censeurs, et la règle n'est

1. Voy. Philarète Chasles, *Études sur le* XVIe *siècle*.

Digitized by Google

plus qu'une entrave. Mais si Molière et Racine ont accepté cette règle, s'ils l'ont subie sans se plaindre, ils avaient raison encore, parce que dans leur système dramatique le caractère décidait, engendrait, créait les situations. Parmi les injustes et déplaisantes observations de Schlegel sur le théâtre français, il en est une qui ne laisse pas d'avoir un fonds de vérité : c'est quand il reproche à *l'Avare* de Molière de réunir en soi toutes les variétés de l'avarice et, selon lui, jusqu'à celles qui devraient s'exclure [1]. En effet, *l'Avare* fut composé très vite, nous le savons, et nous pouvons y saisir Molière en flagrant délit d'invention. Il voulait peindre l'avarice, il a donc rassemblé tous les traits qui pouvaient convenir à sa peinture, et déterminé toutes les situations qui devaient donner à l'abstraction du type le relief et la vie; mais il n'a pas eu le temps de mettre à son tableau la dernière main, d'exercer sur ces éléments l'ordinaire sévérité de son choix, de concilier et de fondre les contradictions : de là je ne sais quoi d'incohérent, et l'infériorité relative du caractère d'Harpagon. Telle est sa « technique » ordinaire, telle est aussi la « technique » de Racine. Il a d'ailleurs des qualités d'ampleur que Racine ne possède pas, comme Racine a des qualités qui manquent à Molière; la question n'est pas là. Le tout

1. Schlegel, *Cours de littérature dramatique*, traduit par Mme Necker de Saussure.

Digitized by Google

est de bien voir que leur système dramatique est le même, que les règles posées par Boileau n'en sont que la traduction didactique, et que, si Boileau, certainement, a tort d'y voir le seul système dramatique possible, il ne reste pas moins que ce système a produit des chefs-d'œuvre et que, pour en juger, il faut commencer par en connaître les lois.

La différence est si profonde, le système de Racine et de Molière est si distinct du système de Corneille, que vers les dernières années du XVIIIe siècle, quand les novateurs, menés par Diderot, essayeront de secouer la domination que le souvenir de Molière et de Racine exerce encore sur le théâtre français, la formule de Saint-Évremond deviendra leur mot d'ordre. Parcourez les longs commentaires explicatifs, justificatifs et laudatifs que Diderot a mis en tête de son *Fils naturel* et de son *Père de famille*. « Subordonner les caractères aux conditions, » tel est, selon lui, le progrès que le XVIIIe siècle doit accomplir sur celui qui l'a précédé. « C'est aux situations à décider des caractères, » voilà ce qu'il ne cesse de proclamer sur tous les tons, ce qu'il tente lui-même de prêcher d'exemple, ce qu'il considère enfin comme la devise d'une révolution qui renouvellera l'art dramatique. Ce sont aussi les expressions de Grimm dans sa *Correspondance*. Les situations ou conditions d'abord, les caractères ensuite, et les caractères décidés par les situations.

Digitized by Google

Diderot a échoué, comme on sait; Sedaine a presque réussi; quelques années plus tard, au grand dommage de la littérature et du goût, Beaumarchais a triomphé.

Loin de nous la pensée de comparer un seul instant ce grand et noble Corneille à quelque homme que ce soit du XVIIIe siècle. Un poète est toujours poète, et dans le XVIIIe siècle tout entier vainement chercheriez-vous l'ombre d'un poète. Il est permis toutefois d'indiquer le rapprochement. La théorie de Diderot, c'est bien la théorie de Corneille ou du moins la théorie de Saint-Évremond et de ses contemporains, un poète comme l'auteur du *Cid* étant toujours fort au-dessus et par conséquent un peu en dehors des théories. Et cette théorie, à cent ans d'intervalle, par Saint-Évremond comme par Diderot, c'est bien contre Racine et contre Molière que nous la voyons dirigée. Je n'en veux d'autre preuve que ce passage de Grimm rompant une lance pour Sedaine : « Si l'on était curieux de se faire lapider par la canaille des beaux esprits (la canaille, c'est tout ce qui n'est pas de l'avis de Grimm), on leur prouverait que, sans rien diminuer de l'admiration pour le génie de Molière, *la véritable comédie n'est pas encore créée en France*[1]. » A plus forte raison la tragédie.

1. *Correspondance littéraire* de Grimm, édition Tourneux. Garnier. Paris, 1878.

Digitized by Google

Examinerai-je maintenant la question de savoir quelle était, de la conception dramatique de Corneille ou de Racine, la plus voisine de la perfection? C'est une vieille querelle, une querelle oiseuse vraisemblablement et peut-être impossible à trancher. A une certaine hauteur, ne peut-on pas dire que les règles s'évanouissent en quelque sorte, et devant la critique toutes les belles œuvres ne sont-elles pas égales? C'est ici qu'il faut se souvenir de la leçon de Molière et ne pas discuter son plaisir ou chicaner son émotion. Il serait puéril de mettre *Polyeucte* d'une part, *Athalie* de l'autre, et de se demander gravement si c'est *Athalie* qu'il faut préférer à *Polyeucte* ou *Polyeucte* que l'on mettra décidément au-dessus d'*Athalie*. Et puis, commençons d'abord par sentir et par comprendre toute la beauté de Corneille et de Racine; il sera temps alors de disserter, de peser, et de donner des rangs. En attendant, c'est l'humeur, c'est le goût de chacun, ce sont nos sympathies personnelles qui décident et qui peuvent seules décider. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'œuvre de Corneille, avec toutes ses imperfections de détail, est plus variée que l'œuvre de Racine, d'un effet plus sûr et plus soudain à la scène; que l'inspiration surtout en est plus haute, plus généreuse, plus élevée au-dessus de l'ordre commun et des conditions ordinaires de la vie; mais qu'il en coûte de l'avouer au sortir d'une lecture de Racine!

Digitized by Google

Je crois en avoir assez dit pour expliquer brièvement d'où sont venues ces hostilités que Racine, avec tout son génie, ne put jamais complètement réduire au silence. Entre Racine et ses ennemis, j'entends ceux qui sont dignes que l'histoire les nomme et les discute, ce n'étaient pas seulement des questions de personnes, c'était une question de doctrine qui se débattait. C'est pourquoi les ennemis de Racine furent aussi les ennemis de Molière et les ennemis de Boileau. Mais Boileau, plus habile, ne mourut pas en 1673 comme Molière, il ne mourut pas en 1699 comme Racine : il sut durer. Il demeura debout, pour une génération nouvelle, comme le presque unique représentant du grand siècle, comme le dernier survivant de tant de grands hommes, et c'est alors qu'il conquit cette pleine autorité dont on a si souvent depuis et si vainement essayé de le déposséder, puisque de nos jours il se livre encore autour de son nom des batailles, en vérité comme s'il était un contemporain. C'est alors que ses jugements prirent force de loi, qu'il vengea ses illustres amis, et que, devenu vraiment l'arbitre des lettres, il continua de leur rendre, après leur mort, les mêmes offices, les mêmes services de généreuse amitié que pendant leur vie.

Que maintenant Racine, dans les luttes qu'il soutint, n'ait pas toujours fait preuve de patience et de modération, il peut être pénible, mais il est loyal de

Digitized by Google

l'avouer. On regrettera toujours, pour la dignité des lettres et l'honneur d'un grand nom, qu'il ait si cruellement maltraité Corneille, comme on regrettera toujours que, après avoir en quelque façon débuté sous les auspices de Molière, il se soit brouillé brusquement et sans juste cause avec lui. Je voudrais pourtant que l'on fût équitable et que l'on divisât les reproches. Rappelons donc que Racine, le Racine presque inconnu dont Molière avait joué *La Thébaïde*, lui donna son *Alexandre* et, mécontent des acteurs de Molière, le retira du Palais-Royal pour le porter à l'hôtel de Bourgogne, enlevant du même coup à Molière Mlle du Parc, sa meilleure actrice. Mais rappelons aussi que, lorsqu'*Andromaque* parut et remporta d'abord ce succès de popularité qui balance dans l'histoire du siècle le succès même du *Cid*, Molière accueillit et joua sur son théâtre la très mauvaise et très malveillante parodie que, sous le titre de *la Folle Querelle*, en fit le très envieux et médiocre Subligny. Rappelons encore la préface de *Britannicus* et celle de *Bérénice*. Rappelons à l'égard de l'auteur d'*Agésilas* et d'*Attila* la vivacité d'impertinence et la hauteur d'orgueil de Racine; mais rappelons aussi tant de mots blessants de Corneille, et cette phrase qu'il ne craignit pas de prononcer en pleine Académie, Racine étant présent : « qu'il ne manquait au *Germanicus* de M. Boursault, pour être achevé, que de porter le nom de M. Racine. »

Digitized by Google

Par malheur, on dirait que les ennemis de Racine ne sont pas tous morts avec lui. Jusque de nos jours, on est volontiers injuste, injuste pour son œuvre, injuste par sa mémoire. Et je sais tels écrivains qu'il ne faudrait pas pousser beaucoup pour qu'ils lui fissent un crime de sa conversion. Sans doute il eût mieux fait, comme cet inimitable artiste, vrai bohème du XVIIe siècle, franc égoïste d'ailleurs, que nous continuerons pourtant d'appeler « le Bonhomme », de ne se convertir qu'à son lit de mort, mais il crut qu'il était décent de ne pas attendre pour quitter le monde que le monde l'eût quitté. Peut-être qu'après tout ce n'est pas de quoi le honnir.

Digitized by Google

UN BIOGRAPHE DE MONTESQUIEU [1]

Il y a déjà vingt-cinq ans bien passés que Sainte-Beuve, parlant un jour de Montesquieu, se plaignait, avec une apparence de raison, que parmi tant de livres d'histoire et de littérature qui viennent de mois en mois, de semaine en semaine, ajouter à l'encombrement des bibliothèques, il n'existât pas encore d'histoire de la vie et des ouvrages de l'auteur des *Lettres persanes* et de l'*Esprit des lois*. En effet, Montesquieu n'avait pas rencontré son biographe. Nous avions des histoires de la vie et des ouvrages de Molière et de La Fontaine, de Bossuet et de Fénelon ; nous en avions de la vie et des ouvrages de Voltaire et de Rousseau ; sur Montesquieu, presque seul parmi nos grands écrivains,

1. *Histoire de Montesquieu*, d'après des documents nouveaux et inédits, par M. Louis Vian. Didier. Paris, 1re édition, 1878 ; 2e édition, 1879. — *Œuvres complètes de Montesquieu*, éditées et annotées par M. Édouard Laboulaye, membre de l'Institut. Garnier. Paris, 1873-1879.

Digitized by Google

nous n'avions que les panégyriques « philosophiques » de Maupertuis et de d'Alembert, avec cela quelques détails anecdotiques épars dans les mémoires ou les correspondances du XVIIIe siècle, des notices biographiques en tête des *Œuvres complètes*, plusieurs éloges littéraires, pièces de concours et morceaux d'apparat, en somme rien de complet et qui pût satisfaire ce que nous appelons les exigences de la critique moderne. Cependant la matière semblait belle, et le sujet paraissait inviter l'historien, l'œuvre étant des plus originales sans doute qu'il y ait en aucune langue et l'homme de ceux qu'il est le plus facile de respecter en l'admirant. C'est évidemment cette lacune de notre histoire littéraire que M. Louis Vian a prétendu combler en donnant au public son *Histoire de Montesquieu*.

On a mené quelque bruit autour de cet ouvrage. M. Édouard Laboulaye, de l'Académie des inscriptions, lui-même commentateur, éditeur et disciple de Montesquieu, n'a pas dédaigné d'y mettre une très élogieuse préface. L'Académie française, qui n'y regarde pas de trop près maintenant, en fait de critique et d'histoire, a couronné l'historiographe. Je crois même que l'on a comparé le livre de M. Louis Vian aux livres, devenus en quelque façon classiques, de M. de Loménie sur *Beaumarchais et son temps* ou de M. Gustave Desnoiresterres sur *Voltaire et la société au XVIIIe siècle*. Et

Digitized by Google

ne serait-ce pas M. Vian lui-même qui dans son avant-propos aurait insinué qu'il convenait de faire une telle comparaison ? La comparaison ferait honneur assurément à M. Louis Vian; le mal est qu'elle fasse tort à M. de Loménie, mais surtout à M. Desnoiresterres. Il serait, je ne dis pas difficile, mais littéralement impossible aujourd'hui, d'écrire sur Voltaire et le XVIIIe siècle, sans avoir là, sous la main, pour y recourir à tout coup, les huit volumes de M. Desnoiresterres, inépuisable répertoire de noms, de faits, de dates, de renseignements précieux, de détails ignorés, de pièces inédites, d'indications enfin ou même de suggestions de toute sorte qu'on ne trouverait nulle part ailleurs. Mais on pourra très aisément écrire sur Montesquieu sans consulter le livre de M. Vian, ou plutôt on ne le consultera que pour y apprendre à ne pas tomber dans les fautes que M. Vian a commises.

Ce n'est pas, à la vérité, que M. Vian ne se soit préparé de longue date à sa tâche. Il n'a pas mis moins de quinze ans à rassembler toutes ses bévues. Lui-même il nous apprend « que son cabinet contient toutes les éditions originales de Montesquieu », je l'en félicite, et que « l'amour de son sujet lui a fait acheter toutes celles qui ont suivi », j'en suis bien aise et je m'en réjouis pour lui. Comment donc se fait-il que tant d'éditions réunies dans un seul cabinet n'aient pas empêché toujours M. Vian de

Digitized by Google

mal lire[1]? Faudra-t-il croire que ses yeux l'aient trahi? les mêmes yeux qui dans un simple portrait de Montesquieu savent lire tant de choses? « Le front respire un grand penchant à l'analyse et une sérénité superbe... la circonspection est empreinte sur la lèvre d'en haut, et sur l'autre l'enjouement porté à la raillerie. » Sbrigani, d'amusante mémoire, n'a pas mieux lu, ni plus de choses, dans les traits de M. de Pourceaugnac. On voit par là, d'ailleurs, que M. Vian professe pour son auteur une sorte de culte. Rien de plus naturel, ni de plus légitime, ni de plus louable. Nous vivons dans un temps où la faculté d'admirer est devenue trop rare. On peut admirer, il faut admirer Montesquieu. L'auteur des *Lettres persanes* et de l'*Esprit des lois* n'est pas seulement « un grand professeur de droit constitutionnel », comme l'appelle M. Vian, ou, comme dit le vulgaire, un grand esprit et un grand écrivain : c'est encore un honnête homme. On les compte, au

1. C'est ainsi que M. Vian écrivait dans sa première édition à l'occasion des voyages de Montesquieu : « *Les pays qui s'étendent sur les deux rives du Rhin attirèrent vivement son attention. Étant à Luxembourg*, dans la salle où dînait l'Empereur,... » Le texte porte Laxembourg ou Laxenburg, qui est une résidence impériale, à peu de distance de Vienne. Dans sa seconde édition, M. Louis Vian, averti, quoique un peu tard, corrige l'orthographe et rétablit *Laxembourg;* mais il oublie d'effacer les deux lignes qui précèdent : on ne s'avise jamais de tout. C'était une légère erreur après tout que de lire *Luxembourg* pour *Laxembourg;* c'en est peut-être une plus grave que de mettre les environs de Vienne sur les bords du Rhin.

Digitized by Google

XVIIIe siècle, ceux qui méritent l'hommage d'un tel nom. Voltaire, Rousseau, ce sont les plus grands qu'il est le plus difficile d'aimer et d'admirer tout entiers. Pardonnons donc quelque chose à la superstition de M. Louis Vian. Il lui plaît de retrouver toutes les plus rares qualités du génie de Montesquieu, « la variété, l'élégance, la profondeur, l'imprévu, la netteté, la vigueur, » dans la disposition des pelouses et des rocailles du parc anglais de la Brède. J'y consens; c'est son droit, le droit du biographe sur la victime qu'il a choisie : je trouve seulement qu'il en abuse.

Aussi bien sont-ce là pures vétilles : M. Vian n'est pas maître encore des méthodes qu'il essaye d'appliquer, et c'est tout. J'imagine qu'il a ouï parler d'une certaine « critique naturelle » dont Sainte-Beuve jadis fut vraiment le créateur et M. Taine le législateur : il a donc voulu faire de la *critique naturelle*. Seulement il ne savait pas que, pour faire de la « critique naturelle », il fallût avoir tout d'abord et longtemps vécu, comme l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise* et comme l'incomparable historien de *Port-Royal*, dans la familiarité des classiques et dans la longue pratique par conséquent des bonnes vieilles méthodes d'autrefois. Quand on a longtemps médité les *Provinciales* et les *Pensées* de Pascal, quand par delà l'ouvrage on a pénétré jusqu'à l'âme même du grand homme,

Digitized by Google

alors, mais alors seulement, il est permis, il est possible de chercher dans un portrait de Pascal, non pas même quelque renseignement nouveau, je veux dire que l'étude solitaire de l'œuvre n'eût pas pu suffire à donner, mais la confirmation visible d'une certaine idée que l'on se faisait de Pascal et l'ornement, si je puis m'exprimer ainsi, du portrait qu'on en veut tracer à son tour. Tout de même, quand on sait quel était Racine, quand on a lentement parcouru la galerie de ses héros et de ses héroïnes, et lorsqu'avançant pas à pas on a reconnu tour à tour l'amant de la Champmeslé dans *Andromaque*, dans *Bérénice* l'homme de cour sous l'élégiaque inimitable, et dans *Athalie* le chrétien, c'est alors un plaisir d'artiste que de montrer l'accord des œuvres et de la vie, de suivre le poète auprès de Louis XIV, de regarder avec lui défiler sous l'œil du maître ces grandes dames et ces courtisans, les plus polis qu'ait connus l'histoire, et de le voir enfin parmi tous ces gestes, toutes ces attitudes, entre tous ces saluts et tous ces sourires, choisissant et notant dans sa mémoire le geste et l'attitude qu'il donnera demain à la plus doucement plaintive des amantes, à la plus modeste et la plus pudique des reines. Mais c'est dans leurs œuvres d'abord qu'on retrouve les grands hommes et l'histoire de leur vie.

Car voyez où l'on aboutit en appliquant ces méthodes, non pas à l'aventure, mais à l'étourdie pour

Digitized by Google

le moins. On fait entrer dans la biographie d'un seul homme tout un monde, et l'on en arrive à composer de ces livres mal digérés, mal venus, pleins de choses inutiles, vides au contraire de tout ce qui nous pouvait intéresser, de ces livres où, comme dans le Montesquieu de M. Louis Vian, il est parlé de n'importe quoi à propos de n'importe qui, et de tout à l'occasion de rien. Nous ne manquons pas de tels livres, et j'en pourrais citer plus d'un. Passe au moins si l'on possédait une connaissance approfondie du sujet que l'on traite, je veux dire si l'on en avait dès longtemps exploré les alentours, et que, ayant dépensé toute une vie de bénédictin dans la méditation de quinze ou vingt années d'histoire, on se fût insinué dans l'intimité d'un siècle et d'une société disparus; mais il ne faut pas lire bien attentivement cette *Histoire de Montesquieu* pour découvrir que tel n'est pas le cas de M. Vian et que l'historien ici n'a du XVIIIe siècle qu'une connaissance légère.

Je ne parle pas des anecdotes controuvées, comme le récit d'une conversation de Montesquieu avec « le fameux Malborough [1] », mort depuis sept ou

1. Dans une seconde édition de son livre, « revue et augmentée, » M. Vian a laissé subsister l'anecdote : on n'aime pas à perdre le fruit de ses peines. Il ajoute cependant que l'anecdote est sans doute fausse, Marlborough étant mort en 1721. Il profite d'ailleurs de la circonstance pour se tromper d'un an sur la date précise de la mort de Marlborough, et,

Digitized by Google

huit ans quand Montesquieu visita l'Angleterre. Le coupable est ici Diderot, ce qui nous permet en passant d'inviter les historiens de la littérature du XVIIIe siècle à n'user de la correspondance de Diderot, voire de la correspondance de Grimm, qu'avec une extrême circonspection. Mais, en faisant revivre « ces aimables salons d'autrefois », comme l'en félicite M. Laboulaye, qui connaît également bien le XVIIIe siècle et l'Amérique, de quelle autorité M. Vian se couvre-t-il pour appeler Mme de Lambert « la bru du joli voyageur Bachaumont »? M. Vian a lu quelque part que Mme de Lambert « était la *belle-fille* » de Bachaumont. Que ne copiait-il donc, sans vouloir traduire? Belle-fille est dit ici d'une fille en premières noces de la femme de Bachaumont. De quelles archives connues de lui seul, de quels registres ou de quelle généalogie, M. Vian tire-t-il cet autre renseignement « que Mlle de Clermont descendait au deuxième degré du grand Condé et d'une fille *légitimée* de Mme de Montespan [1] »? Ni le Code ne savait, avant maître

tandis qu'il est en train de se corriger, il écrit, dans son texte « *Marlborough* », dans le corps de sa note « *Malborough* », et dans son addition « *Marrlborough* ». Eût-il pas mieux fait de ne se « revoir » ni ne « *s'augmenter* »? J'emprunte la date de la mort de Marlborough, « 27 juin 1722, » aux *Mémoires de Saint-Simon,* édition Chéruel et Regnier, t. XVIII, p. 456.

1. Dans sa seconde édition, M. Vian a mis « légitimée » ; dans la première en effet, il y avait « légitime ». Cette correction lui a paru suffisante.

Digitized by Google

Vian [1], que l'arrière-petite-fille fût au deuxième degré, ni l'histoire, avant l'historien de Montesquieu, que le vainqueur de Lens eût épousé une fille de Mme de Montespan. Mlle de Clermont descendait du grand Condé au troisième degré et au premier degré de Mlle de Nantes. M. Vian a pris la moyenne. Il n'hésitera pas à nous apprendre un peu plus loin que Mme du Deffand, dont le mari mourut en 1750, était « veuve » quand elle devint quinze jours la maîtresse du régent, qui mourut en 1723; — que la comtesse de Rochefort était la treizième fille du maréchal de Brancas, qui n'eut que onze enfants, dont cinq garçons; — que la même comtesse de Rochefort eut pour sœurs la marquise de Boufflers et la duchesse de Mirepoix, toutes deux filles du prince de Craon; — que le duc de Nivernais n'était « qu'un diplomate d'occasion », le duc de Nivernais, qui fut depuis trois fois ambassadeur et qui faillit un jour être ministre des affaires étrangères. Il était pourtant si facile, et même si naturel, dans une *Histoire de Montesquieu*, si l'on touchait deux mots de Mme du Deffand et de M. de Nivernais [2], de ne parler au moins ni de Mme de Rochefort, ni de la duchesse de Mirepoix, ni de la

1. M. Vian est avocat à la cour de Paris.

2. Parce que Mme du Deffand fut en effet l'une des correspondantes de Montesquieu et parce que le duc de Nivernais était ambassadeur à Rome quand l'*Esprit des lois* y fut déféré à la congrégation de l'*Index*.

Digitized by Google

marquise de Boufflers, — que je ne suis pas d'ailleurs bien sûr que M. Vian ne confonde pas avec la duchesse ou peut-être avec la comtesse de Boufflers. De quel droit encore, sur la foi de quel témoignage, M. Vian, ayant découvert « trois billets doux » de Montesquieu, décide-t-il qu'ils devaient être adressés à Mlle de Clermont? Montesquieu lui dédia son *Temple de Gnide;* mais Voltaire aussi lui dédia sa *Fête de Bélébat :* est-ce une raison d'inscrire Voltaire avec Montesquieu parmi les caprices galants de l'Altesse sérénissime? Sur le vu de quel document M. Vian affirme-t-il que Montesquieu dût faire partie du *Club de l'Entresol?* Il a négligé de nous le dire. Nous ne connaissons guère, je crois, le *Club de l'Entresol* que par les *Mémoires* de d'Argenson : dans quelle édition des *Mémoires* M. Vian a-t-il lu le nom de Montesquieu sur la liste des membres de ce club que nous donne le marquis d'Argenson, très détaillée pourtant et, selon toute apparence, très complète? Comment encore M. Vian peut-il nous raconter cette fable des *Lettres persanes* rééditées ou cartonnées en moins de huit jours à l'usage personnel du cardinal Fleury? Comment peut-il nous dire que le succès de *Manon Lescaut*, qui parut en 1731, nuisit au succès des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui parurent en 1734? Comment enfin ne craint-il pas de faire entrer dans l'histoire

Digitized by Google

de Montesquieu je ne sais quel conte bleu sur la publication de l'*Esprit des lois*, Montesquieu donnant à un inconnu, nommé Detz, le manuscrit de l'*Esprit des lois*, et livrant sans garantie son œuvre de prédilection, le travail de ses « mains paternelles », le trésor de vingt ans de méditations et d'efforts, à la merci de tous les hasards et de tous les accidents? Et savez-vous pourquoi ce prodige de générosité? Parce que, un jour que Montesquieu se promenait et méditait fortement, il fût tombé dans la rivière, si Detz ne l'eût tiré par la manche! M. Vian a découvert ce beau récit dans une vieille lettre; il trouve d'ailleurs « le fait vraisemblable », et, pour cesser d'y croire, il attend, dit-il, qu'on l'ait réfuté. Je crois qu'il oublie que la preuve, en histoire, incombe à ceux qui produisent des faits nouveaux et des documents inédits. En vérité, c'était bien la peine dans son *Introduction* de le prendre de si haut, de parler de la légende, et des erreurs, qui « paralysaient les biographes de Montesquieu », de crier du haut de sa tête qu'on venait enfin dissiper ces erreurs, détruire cette légende, et de proclamer « qu'on allait semer le blé, après avoir arraché du champ l'ivraie qui en occupait la place. »

Dirai-je toutefois que M. Vian a fait une trouvaille? Il a découvert que la femme de Montesquieu se nommait *Jeanne Lartigue* et non pas *Jeanne de Lartigue*, avec la particule, comme il paraît qu'on

Digitized by Google

l'avait cru jusqu'à lui. Si vous joignez à cela cette autre trouvaille de la condamnation de l'*Esprit des lois* par la Congrégation de l'*Index*, et les cartons, d'ailleurs fort insignifiants, du même *Esprit des lois*, vous aurez la somme des nouveautés que renferme le livre de M. Vian. Au surplus, je ne le chicanerai pas sur son style; je lui passerai sa phrase sur les gasconismes de Montesquieu : « Tous les écrivains du sud-ouest de la France ont plus ou moins, du château de leurs pères, *craché* dans la Garonne; » pour y « faire des ronds » sans doute? et quand il nous dira que l'*Esprit des lois*, à son apparition, fut accueilli par « un enthousiasme universel, tempéré par une critique générale », j'avouerai que je ne l'entends pas, mais j'admettrai qu'il s'entend lui-même.

Certes, il s'en faut, et de beaucoup, que nous approuvions pour notre part toutes les manies tatillonnes qui se sont glissées, de notre temps, dans la critique et dans l'histoire. L'accumulation des petits papiers et l'encombrement des notes au bas de la page ne nous en imposent guère. Ce ne sont pas des « références », des indications de « sources », des « *ubi supra* », des « *loco citato* », qui font foi; non vraiment, ce sont des qualités plus rares que celles qui ne témoignent que de la patience ou de la mémoire de l'écrivain. « C'est une vaine ostentation, dit Michelet, d'émailler constamment sa

Digitized by Google

page de ces renvois à des livres connus, à des brochures de petite importance. Ce qui donne autorité au récit, c'est sa suite, sa cohésion, plus que la multitude des petites curiosités bibliographiques. » Michelet avait cent fois raison : pour ceux qui savent lire, il n'est besoin ni de tout ce superbe étalage de documents, ni de tout ce fastueux appareil d'érudition, et l'on n'écrit que pour ceux qui savent lire. Mais enfin ce qu'on déclare qu'on veut faire, il faut le faire, et le faire comme il doit être fait. Si l'érudit ne fait pas œuvre de science, comme il voudrait quelquefois nous le persuader, il applique du moins à l'histoire des procédés scientifiques d'investigation et de constatation : j'ai donc le droit d'exiger qu'il se soumette à toute leur gênante rigueur.

Maintenant, devait-on ou seulement pouvait-on traiter de cette manière une histoire de la vie et des ouvrages de Montesquieu? Qui peut le dire? C'est ici précisément le danger des méthodes nouvelles, inflexibles, autoritaires, tyranniquement étroites, comme si la méthode elle-même, en critique, et les règles, ne variaient pas avec le sujet qu'on aborde, comme si l'on éclairait tous les portraits de la même manière et comme s'il convenait, sur toutes les figures, de faire tomber d'aplomb la même lumière crue. Je ne nie pas qu'il soit intéressant pour notre curiosité de connaître Montesquieu tout entier, « de la tête aux pieds », comme dit M. Louis Vian, « avec

Digitized by Google

ses habits, ses mœurs et son temps », sans oublier les autres accessoires. Il saute aux yeux pourtant qu'on ne peut pas étudier Montesquieu comme on étudierait Voltaire, par exemple, ou Mirabeau. Étudier Voltaire, c'est étudier un siècle tout entier; car à quels événements de son siècle Voltaire n'a-t-il pas été mêlé de sa personne? Quelle société de son temps n'a-t-il pas fréquentée? Dans la familiarité, dans le secret, pour ainsi dire, de quel prince de la ferme ou de quelle divinité d'opéra, de quelle favorite régnante ou de quel souverain victorieux, ce mortel, de tous les mortels le plus souple et le plus complaisant, n'a-t-il pas vécu, blasphémé et soupé? Quelle escarmouche, quel combat, quelle grande bataille du siècle enfin s'est livrée sans lui? Pour comprendre non pas même un pamphlet, non pas même un conte, mais je puis dire une tragédie seulement de Voltaire, j'ai besoin de savoir à quel instant de sa vie, sous quelle influence du moment, pour répondre à quelles préoccupations de l'opinion publique, Voltaire a composé. Mais, en vérité, que m'importent les circonstances dans lesquelles Montesquieu composa les *Considérations* et l'*Esprit des Lois?* Les œuvres de Montesquieu se suffisent à elles-mêmes, elles renferment toute leur lumière en elles : on ne les éclaire pas du dehors; ce sont des œuvres et non des actes. Ce grand homme a passé dans l'histoire, vivant de la vie de tout le monde,

Digitized by Google

écartant de sa route, avec un soin jaloux, tout ce qui risquait de troubler la liberté de son travail et la sérénité de ses méditations. Il ne demandait aux hommes que de lui donner le spectacle de leurs agitations, toujours instructif pour un philosophe, et, ne se mêlant au monde que dans la mesure étroite où l'homme a besoin de l'homme, il ne demandait à la terre, selon ses propres expressions, que « de continuer à tourner sur son centre ». Il avait l'impassibilité du sage d'Épicure. « Je n'ai jamais eu de chagrin, disait-il, et encore moins d'ennui. »

Et c'est là pourquoi sa correspondance, ou du moins le peu qu'on a publié jusqu'ici de sa correspondance, n'offre en somme qu'un si médiocre intérêt. Comparez-la, je ne veux pas dire à la correspondance de Voltaire ou de Mme du Deffand, mais à la correspondance de Diderot ou de Mlle de Lespinasse : n'était le grand nom qui la signe, il ne vaudrait réellement pas la peine de la lire. Dans la belle édition des *Œuvres complètes* qu'il vient de terminer, M. Laboulaye n'a pas donné moins de cinquante à soixante lettres inédites de Montesquieu. Il n'y en a pas une qui soit vraiment amusante à lire, Montesquieu n'ayant jamais eu ni cette liberté d'abandon ni cette grâce de facilité qui font encore, à défaut d'événements et de passion, le charme des correspondances; — il n'y en a pas une qui vienne ajouter, à ce que nous savions déjà de sa

Digitized by Google

personne, un renseignement utile, vraiment nouveau; — il n'y en a pas une qui présente un véritable intérêt historique. C'est encore un trait de caractère. Montesquieu ne se livrait pas volontiers. « Quand je me fie à quelqu'un, nous dit-il, je le fais sans réserve, mais je me fie à très peu de personnes. » Et, de fait, je n'en sache pas une à laquelle il se soit donné, pas même la duchesse d'Aiguillon ou l'abbé de Guasco. On connaît le mot de la duchesse de Chaulnes; il est dans toutes les histoires, et même dans celle de M. Louis Vian : « Cet homme venait faire son livre dans la société; il retenait tout ce qui s'y rapportait, il ne parlait qu'aux étrangers dont il croyait pouvoir tirer quelque chose. » Tel il était dans la conversation, tel on le retrouve bien dans sa correspondance. Il était, comme Fontenelle, aimable avec sécheresse et bienfaisant avec hauteur. Jusque dans les formules de sa politesse, il devait y avoir je ne sais quoi d'ironique; il y a quelque chose d'énigmatique et de méprisant jusque dans son art de plaire. Et voyez cependant l'injustice! vous lirez partout comme un trait, à ce qu'il paraît, révoltant, de l'insensibilité de Racine, qu'en apprenant la mort de la Champmeslé, qu'il avait jadis aimée passionnément, il n'eut pas une larme, lui, Racine, déjà bien loin de sa jeunesse, père de famille, et chrétien presque austère, pour la pauvre « *misérable* », comme il l'appelle, qui venait d'expirer; mais nul

Digitized by Google

en revanche ne reproche à Montesquieu, fils, mari, père, ami, d'avoir laissé quelque part échapper cette parole au moins singulière, « qu'il n'eut jamais de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » Et telle est la force du préjugé, que j'ose à peine le lui reprocher, tant il est vrai que nous avons perdu la juste notion des choses, et qu'en essayant, comme on le fait depuis quelques années, de déplacer le centre de notre littérature, c'est le centre aussi de la morale qu'il se trouvera quelque beau matin qu'on aura déplacé. M. Vian pouvait appuyer sur cette insensibilité du grand homme. Elle est un trait de caractère, et, dans ses œuvres comme dans l'histoire de sa vie, ce trait est fortement marqué. Les aveux de Montesquieu sont bien rares. Sachons du moins en profiter.

On peut donc dire qu'à proprement parler les documents font défaut pour *établir* la biographie de Montesquieu. Nous n'avons de lui qu'environ cent cinquante lettres en tout, et, dans les sept ou huit volumes de ses œuvres, on ne découvrirait guère que huit ou dix pages qui soient une confession de l'homme. C'est assez, s'il ne s'agit que de tracer un portrait de l'homme moral ou, mieux encore, du grand écrivain; c'est peu de chose pour suivre dans le détail quotidien une vie tout entière. Mais j'ajoute que, quand les descendants de Montesquieu, comme on les en adjure périodiquement, livreraient au pu-

Digitized by Google

blic toutes les correspondances de leur illustre ancêtre, et quand nous aurions de lui, comme de Voltaire, huit ou dix mille lettres, nous connaissons assez Montesquieu pour pouvoir affirmer que l'histoire n'y gagnerait rien ou presque rien. Quel profit l'histoire a-t-elle tiré de la publication des lettres de Buffon? Bien plus, même aux choses littéraires de son temps, Montesquieu, dans les lettres que nous possédons, ne semble donner qu'une attention singulièrement distraite. Il est en effet tout entier à son œuvre. C'est pourquoi il est tout entier dans son œuvre. Contentons-nous donc de l'éditer.

Je croirais volontiers que M. Laboulaye, dans son édition, a fait précisément ce que M. Vian aurait pu se contenter de faire, et que les curieux *Avertissements* dont il a fait précéder chacune des œuvres de Montesquieu donnent la juste mesure de ce que l'on peut mêler, en semblable sujet, de détails biographiques à l'analyse et à l'histoire des œuvres.

Il resterait à distribuer méthodiquement tous ces fragments d'histoire ou de littérature, à les disposer en forme de récit suivi, mais surtout à rectifier ce qu'ils contiennent encore, eux aussi, d'opinions douteuses. Car nous n'approuvons pas sans réserve l'édition de M. Laboulaye; nous n'approuvons pas sans discussion l'esprit de son commentaire. « Il est une foule d'allusions, dit M. Laboulaye, que comprenait à demi-mot le lecteur du XVIIIe siècle...

Digitized by Google

et qui sont aujourd'hui des énigmes pour nous. C'est la difficulté que nous avons essayé d'écarter, en donnant le mot de ces allusions de façon qu'il soit aisé d'en saisir aujourd'hui la portée. » Rien de mieux, et d'ailleurs rien de plus piquant. C'est en effet un trait du génie de Montesquieu. Il a des obscurités voulues, des énigmes calculées ; il a des complaisances aussi pour le goût de son siècle. « Vos recherches, écrit-il à l'abbé de Guasco, — pour l'inviter à mêler à je ne sais plus quelle histoire d'érudition je ne sais quelle histoire galante, — vos recherches vous feront lire des savants, et un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le sont pas. » Un mot, une date, une anecdote, peuvent mettre le lecteur sur la trace de ses allusions. Mais, et M. Laboulaye ne devait pas oublier de le dire, c'est justement qu'elles sont plus et mieux que des allusions. Tandis en effet qu'autour de Montesquieu les philosophes ses contemporains commencent à bâtir avec des matériaux imaginaires leurs cités chimériques et bientôt vont refaire l'homme sur le modèle d'Otaïti, le seul Montesquieu n'avance rien qu'il ne prétende appuyer de l'autorité de l'expérience et de l'histoire. En d'autres termes, parmi cette « foule d'allusions », il en est peu que Montesquieu glisse en quelque sorte à plaisir ou même par politique dans le tissu de ses remarques et de ses raisonnements, pour piquer la curiosité du lecteur ou pour éviter les tracasseries

Digitized by Google

du pouvoir; et ce sont plutôt des observations de faits dont il essaye d'induire et de formuler la loi. Il n'enveloppe pas, il dogmatise. Il ne faut donc pas prétendre, avec M. Laboulaye, que l'*Esprit des lois* soit indifférent à toute préoccupation dogmatique, que l'on se serait mépris étrangement, jusqu'à M. Laboulaye, d'y voir une « philosophie de la politique », et que pour l'entendre on doive commencer, selon la préface de M. Laboulaye, par lire Athènes ou Rome, partout où l'auteur a écrit « *République* », France, partout où il a mis « *Monarchie* », Turquie, partout où il a mis « *Despotisme* ». Car ce ne serait pas seulement diminuer Montesquieu, ce serait altérer et fausser sa pensée. C'est comme si l'on prétendait que les *Maximes* de La Rochefoucauld ou les *Caractères* de La Bruyère ne sont vrais que du Français et du Français du XVIIe siècle. On peut le soutenir, ou du moins on l'a soutenu ; mais alors on ne commentait plus, on n'interprétait plus Montesquieu, La Bruyère ou La Rochefoucauld : on les faisait servir à la démonstration de quelque thèse. C'est ce que Sainte-Beuve appelait « tirer à soi toute la couverture ». Mais il n'est pas douteux que Montesquieu, comme La Bruyère et comme La Rochefoucauld, ait voulu généraliser, et la preuve, c'est que toutes les fois qu'il ne trouve pas dans l'histoire de la France ou de la Turquie les faits conformes à ses théories, il ouvre les *Lettres édifiantes* et s'en va puiser des

Digitized by Google

arguments à Siam ou au Japon. Macaulay le lui a durement reproché [1].

Cette réserve faite, il y a beaucoup à louer dans l'édition de M. Laboulaye.

Dans l'*Avertissement* des *Lettres persanes*, il repousse avec raison cette fable dont nous avons parlé plus haut et que M. Vian acceptait sans la discuter. Il faudra retrouver l'exemplaire de cette édition que Montesquieu fit cartonner pour le cardinal de Fleury, ou sinon renoncer à la légende. M. Laboulaye montre encore quelle était à leur date l'originalité des *Lettres persanes*, et que, quand on sait les lire, on y retrouve Montesquieu tout entier, comme on retrouve le chêne dans le gland. D'ailleurs, il a le courage de reprocher à Montesquieu d'avoir, dans cet ouvrage de jeunesse, « manqué tout au moins de prudence. » Remarquez que c'était au XVIIIe siècle l'avis de quelques esprits très libres et même volontiers frondeurs. « Il y a dans ce livre, disait d'Argenson, en 1736 ou 1737, des traits d'un genre qu'un homme d'esprit peut aisément concevoir, mais qu'un homme sage ne doit jamais se permettre de faire imprimer [2]. » Il parle bien; et la suite a prouvé que Montesquieu n'était pas indigne de comprendre cette leçon. S'il ne reniait pas ses *Lettres*

1. Macaulay, *Essais philosophiques*, trad. de M. Guillaume Guizot, *Machiavel*.
2. *Mémoires* du marquis d'Argenson, édition Jannet.

Digitized by Google

persanes, il n'aimait pas du moins, au témoignage du duc de Luynes, qu'on lui en parlât trop clairement[1]. Et l'on raconte qu'un jour, ayant surpris le livre entre les mains de sa fille, il lui dit : « Laissez cela, mon enfant ; c'est un livre de ma jeunesse qui n'est pas fait pour la vôtre[2]. » Mais d'Argenson allait plus loin encore, et revenant, à propos des *Lettres persanes*, sur les circonstances de l'élection de Montesquieu à l'Académie française, il ajoutait : « On a justement reproché à M. le cardinal de Fleury, si sage d'ailleurs, d'avoir montré en cette occasion une mollesse qui pourra avoir de grandes conséquences dans la suite[3]. »

Ici, dans l'intervalle des *Lettres persanes* aux *Considérations*, un historien de Montesquieu devait placer le récit des voyages de son auteur. M. Laboulaye ne l'a pas fait ; peut-être n'avait-il pas à le faire : il s'est donc contenté de renvoyer le lecteur au livre de M. Vian. Voici le résumé des recherches de M. Vian : « Le résultat de ses observations fut que l'Allemagne était faite pour y voyager, l'Angleterre pour y penser, l'Italie pour y séjourner et la France pour y vivre. » Encore la phrase est-elle de d'Alembert. Il semble qu'on attendît quelque chose de mieux, des détails plus précis, mais surtout plus

1. *Mémoires* du duc de Luynes, t. XIV, p. 37.
2. C'est un des rares renseignements inédits, je dois le dire, que contienne le livre de M. Louis Vian.
3. *Mémoires* du marquis d'Argenson, édit. Jannet, t. V, p. 88.

Digitized by Google

instructifs, des informations plus nouvelles et plus sûres. Il y avait à tirer parti des notes si courtes, mais si pleines, de Montesquieu sur l'Angleterre ; il y avait à en rechercher le souvenir dans l'*Esprit des lois* ou même déjà dans les *Considérations ;* il y avait à fixer d'un trait bien net l'impression qu'il rapporta de ses voyages, à nous faire connaître les relations qu'il en conserva, les services qu'il en tira. J'ajoute, puisque M. Vian aime les digressions, et qu'aussi bien Montesquieu ne les détestait pas, que c'était ou jamais l'occasion de s'en permettre une, de rapprocher de l'auteur de l'*Esprit des lois* l'auteur des *Lettres anglaises*, l'auteur de l'*Histoire naturelle*, de joindre à ces grands hommes quelques écrivains du second ou du troisième ordre, Destouches par exemple et l'abbé Prévost, de suivre dans leurs œuvres l'un des grands courants et contre-courants de la littérature européenne, et de nous montrer les écrivains du temps de la reine Anne ou du premier Georges rendant à la littérature française du XVIIIe siècle — mais transformé, renouvelé par l'esprit anglais — ce que les écrivains du temps de Charles II avaient emprunté de la littérature française du XVIIe siècle.

Ce pouvait être encore une étude intéressante à faire, à propos des *Considérations*, que de déterminer ce que l'érudition moderne, armée de ses méthodes exactes, a laissé debout, ou ce qu'elle a

Digitized by Google

battu décidément en brèche du chef-d'œuvre de Montesquieu. Cela valait mieux au moins que de recommencer, comme le fait M. Louis Vian, comme le fait aussi M. Laboulaye, cette comparaison épuisée depuis longtemps de Saint-Évremond et de Bossuet avec Montesquieu. Cela valait mieux surtout que d'affecter pour l'*Histoire romaine* de M. Mommsen un dédain méprisant, avec M. Vian, ou de la qualifier de « roman prétentieux », avec M. Laboulaye. Mais ce qui valait mieux que tout cela, c'était, dans une histoire ou même dans une édition de Montesquieu, de faire ressortir la profondeur ou l'originalité de tel principe dont on a pu dire « que l'avènement faisait époque dans la science [1] », et que l'on peut appeler l'âme même de la philosophie de Montesquieu. « L'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers... Si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause générale qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille [2]. » Voilà ce qu'il y a de vraiment neuf et de vraiment fécond dans l'œuvre de Montesquieu. En effet, à côté de lui, même après l'*Esprit des lois*, les deux grands historiens du XVIIIe siècle, je veux dire Voltaire et Frédéric, continuent d'expliquer les plus grands effets

1. Robert Flint, *La philosophie de l'histoire en France*, trad. Carrau.
2. *Considérations*, ch. XVIII.

Digitized by Google

par les plus petites causes et les révolutions des empires par les caprices de la fortune. « On se fait ordinairement dans le monde, cher Voltaire, écrivait le roi de Prusse en 1742, une idée superstitieuse des révolutions des empires ; mais, lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit la plupart du temps que les scènes les plus magiques sont mues par des ressorts communs et par de vils faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public. » Et, selon sa coutume, il ajoutait, en forme d'illustration de son dire, une anecdote irrévérencieuse : « Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé à qui un paysan parlait du Seigneur Dieu avec une vénération idiote. « Allez, allez, lui dit le bon presbyte ; « vous en imaginez plus qu'il y en a : moi qui le fais « et qui le vends par douzaines, j'en connais la va- « leur intrinsèque [1]. » Tout le monde sait de quel concours de petites circonstances et de menus événements Voltaire, fidèle à cette leçon dans son *Siècle de Louis XIV*, fait sortir la victoire de Denain et la conclusion de la paix d'Utrecht. Qui donc se serait plaint de trouver dans une *Histoire de Montesquieu*, avec la mesure de développement que comportait le livre et que promettait un tel titre, ce que nous ne pouvons ici qu'indiquer d'un seul mot ?

1. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, t. XXII, p. 85.

Digitized by Google

En tout cas, si c'était une nouveauté moins nouvelle, c'était certainement une entreprise plus utile à tout le monde et même plus profitable à la vraie gloire de Montesquieu, que de vouloir faire, comme le font encore le biographe et l'éditeur, de l'ordre avec le désordre de l'*Esprit des lois ;* que de s'inscrire en faux contre le jugement consacré; que de laisser enfin modestement entendre que personne jusqu'à M. Vian et jusqu'à M. Laboulaye n'avait compris le grand ouvrage de Montesquieu. C'est se donner à trop bon marché des airs d'originalité. Non, ni les contemporains ne s'y sont trompés, ni depuis eux les vrais juges. Il est évident que Montesquieu succomba sous le faix et que, même au prix de vingt ans d'efforts, il ne parvint pas, malgré tout son génie, à dominer, à maîtriser, à dompter sa matière. M. Laboulaye discute longuement la question, que l'on croyait vidée depuis longtemps, de la composition, de l'ordonnance, de l'unité de l'*Esprit des lois*. Il appelle notre attention particulièrement sur un passage, plus connu qu'il ne veut bien le dire, du troisième chapitre du premier livre : « Il faut que les lois se rapportent à la nature et au principe du gouvernement; elles doivent être relatives au physique du pays, au climat, à la qualité du terrain, au degré de liberté que la Constitution peut souffrir, à la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur com-

Digitized by Google

merce, à leurs mœurs, à leurs manières. » Il n'y a qu'un mot à répondre : c'est une énumération, c'est même une énumération incomplète; ce n'est pas une classification. Et nulle part, entre toutes ces influences, Montesquieu ne distingue les principales d'avec les secondaires; nulle part il ne s'efforce de les coordonner toutes ensemble à quelque axiome supérieur. Et l'on ne prétend pas dire autre chose, que que je sache, quand on parle du désordre de l'*Esprit des lois*. Et c'est un enfantillage que de vouloir nous démontrer qu'en écrivant l'*Esprit des lois* Montesquieu avait un dessein défini. Qui l'a donc jamais nié? Mais a-t-il pleinement touché le but? C'est toute la question, et depuis longtemps résolue.

Peut-être maintenant s'étonnera-t-on que l'Académie française ait couronné le livre de M. Vian? Elle en a cru l'auteur sur la foi du titre qu'il avait choisi. Le moyen de s'imaginer en effet qu'on fasse un gros volume sur Montesquieu pour n'en rien dire? Quant à nous, simples lecteurs, ce que nous pouvons conclure, c'est que nous ne sommes guère plus avancés qu'il y a vingt-cinq ans, et nous avons le droit, malheureusement, après comme avant le livre de M. Vian, de répéter avec Sainte-Beuve qu'il n'existe pas d'histoire de la vie et des ouvrages de Montesquieu.

Digitized by Google

VOLTAIRE [1]

C'était en 1739, non plus déjà dans les premiers jours, mais dans la première ardeur encore de cette mémorable correspondance entre un prince royal de Prusse et le plus fameux des beaux esprits français d'alors. De Berlin ou de Rheinsberg à Cirey, l'ordinaire entretenait un commerce de coquetterie réglée. Jamais amants du bel air, dans les ruelles d'autrefois, n'avaient échangé compliments mieux tournés, déclarations plus galantes, ni madrigaux plus précieux. Frédéric était vraiment jaloux de l'incomparable Émilie, qu'il appelait assez irrévérencieusement « la du Châtelet », et Voltaire maudissait par avance les grandes affaires, les soucis d'État, qui tôt ou tard menaçaient de ravir son prince aux lettres, aux petits vers, à la philosophie. En ce temps-là, le futur conquérant de la Silésie, le héros cauteleux et retors qui devait un jour démembrer la Pologne, s'exerçait à réfuter Machiavel, en atten-

1. Desnoiresterres, *Voltaire et la société au* XVIIIe *siècle*. 8 vol. Didier. Paris, 2e édition, 1876.

Digitized by Google

dant l'heure propice, l'heure prochaine, de le commenter par la politique et les armes. Et le même rare écrivain dont on a conçu l'étrange fantaisie de faire l'un des ancêtres de notre démocratie égalitaire fatiguait la souplesse de sa plume à chercher, pour un amour-propre royal, des flatteries inédites et des adulations qu'il n'eût encore prodiguées dans l'antichambre d'aucun cardinal-ministre ou dans le boudoir d'aucune favorite régnante. Macaulay, que les usages de la franchise anglaise dispensent ici de ménager les termes, a cru devoir recommander quelque part la lecture de cette correspondance aux inexpérimentés qui voudraient « se perfectionner dans l'art ignoble de la flatterie [1] ». Qui sut en effet mieux flatter que Voltaire, plus hardiment et plus ingénieusement à la fois? Les plus renommés courtisans du grand roi, les La Feuillade, les Dangeau, les d'Antin, auprès d'Arouet, ne sont que des novices, fades complimenteurs, apprentis dans un art qui ne fait que de naître; et les pires tribuns du peuple, adulateurs grossiers, n'ont jamais trouvé pour louer l'idole aux cent têtes, qu'ils méprisent autant qu'ils la redoutent, ni des accents plus pénétrants, ni des traits d'une éloquence plus persuasive que Voltaire pour célébrer le « Trajan » qui régnait à Versailles, le « Salomon » du Brandebourg, ou sa rivale de pouvoir et de

1. Macaulay, *Essais biographiques*, trad. Guillaume Guizot. 2 vol.

Digitized by Google

gloire, la « Sémiramis » du Nord. Mais il faut dire aussi que ni Sémiramis ni Salomon ne demeuraient en reste : on l'oublie quelquefois. Il n'a été donné ni à tous les rois, ni à toutes les impératrices, d'avoir dans leur jeu politique un Voltaire : ceux-ci du moins, « Luc et Catau », comme il les appelait dans ses accès de gaieté familière, eurent sur Trajan cette supériorité de savoir s'en servir. Ils trompèrent ce grand trompeur, et, sous la plume du philosophe, les douloureux partages de 1772 devinrent pour l'Europe des encyclopédistes une époque dans l'histoire du fanatisme et une ère dans l'histoire de la tolérance[1].

Ce qui semble avoir conquis d'abord, séduit, enchanté Frédéric, c'est précisément ce qui n'a pas cessé ni ne cessera d'étonner la postérité : l'universalité de Voltaire. « Je doute, lui écrivait-il, s'il y a un Voltaire dans le monde : j'ai fait un système pour nier son existence. Non assurément, ce n'est pas un seul homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à Cirey une académie composée de l'élite de l'univers. Il y a des philosophes qui traduisent Newton, il y a des poètes héroïques, il y a des Corneille, il y a des Catulle, il y a des Thucydide, et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la com-

1. Voyez la *Correspondance*, vers 1770, 1773, et les *Mélanges*.

Digitized by Google

mande[1]. » On ne saurait plus agréablement flatter, ni mieux dire. Il est vrai : qu'un seul homme ait pu suffire à tant de soins et d'occupations si diverses, une seule tête à tant d'idées, une seule main à tant d'œuvres, rien de semblable encore ne s'était rencontré, ni depuis ne s'est retrouvé dans l'histoire, non pas même en Samuel Reimarus, quoique l'illustre docteur Strauss ait tenté d'en faire accroire à Son Altesse royale Alice, princesse de Grande-Bretagne et d'Irlande[2]. Quel genre en effet n'a pas abordé Voltaire? Quelle tâche n'a pas entreprise et menée jusqu'au bout sa prodigieuse activité? Sans doute moins profond que les uns, nullement poète, si l'on veut, en dépit de quinze ou vingt volumes de vers, moins bienfaisant surtout que tant d'autres, mais combien supérieur à tous, et sans en excepter les plus grands, par la mobilité du génie, la diversité des œuvres et surtout l'étendue d'influence exercée sur son temps!

Toutefois, il n'est besoin d'y regarder ni longtemps ni de très près pour soupçonner que cette grande activité n'a pas été véritablement féconde, ni même cette influence aussi souveraine qu'on le croirait d'abord. Sous tant de formes changeantes et sous tant d'aspects multipliés, il n'est toujours qu'un seul Voltaire en scène. C'est comme un premier moment de surprise, d'éblouissement, d'illusion. Vingt per-

1. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand,* t. XXI, p. 266.
2. D. Strauss, *Voltaire*, six conférences.

Digitized by Google

sonnages : un Newton, un Corneille, un Thucydide, un Catulle, selon le mot de Frédéric, ajoutons un homme du monde et presque un grand seigneur, un bel esprit de salons et de ruelles, un courtisan, un diplomate, un traitant, un journaliste, que sais-je encore? un fabricant de bas de soie, de montres de Genève, un fondateur de villes, passent tour à tour sous nos yeux, mais,

... Variæ eludunt species atque ora...,

ce sont autant de déguisements qu'avec une inimitable prestesse le même acteur a revêtus tour à tour, non pas précisément par amour de son art, ni pour le plaisir du déguisement, mais pour entendre à son oreille retentir le murmure des approbations mondaines et le tumulte des applaudissements populaires, pour obéir à l'opinion de son siècle et parvenir à la dominer enfin à force de l'avoir flattée.

La société plus que libertine du Temple ou la cour licencieuse du régent demandent un poète lauréat, comme on dirait en Angleterre, ou, comme dit le régent, « un ministre au département des niaiseries : » trop heureux de racheter à ce prix ses premières incartades, le fils du bonhomme Arouet fait son entrée dans le grand monde par cette porte basse. Un public parisien, le plus amoureux du théâtre qu'il y ait peut-être jamais eu dans l'histoire

Digitized by Google

d'aucune littérature, cherche un auteur favori qui remette en honneur l'antique tragédie tombée de Pradon en Campistron et de Campistron en Lamotte : l'auteur d'*Œdipe* entre en lice et fait bruyamment valoir ses titres à l'héritage vacant. Les derniers tenants d'une vieille querelle se lamentent et déplorent qu'à l'éternel Homère des anciens les modernes ne puissent opposer un seul poète épique : Voltaire compose la *Henriade*, sans oublier ce soin nécessaire d'en démontrer les beautés au lecteur français dans son *Essai sur le poème épique*. Les gens du monde et les femmes de cour se plaignent de ne pouvoir supporter la lecture de l'histoire dans les lourds in-folio de Scipion Dupleix ou de Mézeray : l'*Histoire de Charles XII* paraît, qu'on se dispute comme un roman, suivie bientôt du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Essai sur les mœurs*. Le goût de la science et de la philosophie se répand, le siècle entier tourne à la physique, et les marquises donnent à la géométrie tout ce que les pompons leur laissent de loisir : le châtelain de Cirey chante en vers les cieux de Newton et disserte en prose, tout à fait savamment, sur *La nature du feu*. Le vent souffle à l'économie politique et la nation se met à disserter sur les grains : il écrit l'*Homme aux quarante écus* et raisonne sur le produit net. L'irréligion gagne et de jour en jour se propage : il écrit son *Dictionnaire philosophique* et lance le célèbre mot d'ordre.

Digitized by Google

La Révolution se prépare : les brochures succèdent aux brochures, les pamphlets aux pamphlets, et c'est encore lui, lui toujours, qui partout porte les premiers coups. Ai-je bien dit : les premiers coups? Non, car, partout et toujours, il attend qu'un courant d'opinion se dessine et que de la complicité du public il puisse ainsi retirer un surcroît de gloire et de popularité; le plus impitoyable railleur, le plus insolent, le plus hardi si vous ne regardez qu'à ses œuvres, mais le plus prudent des hommes, d'autres ont bien dit, comme la duchesse de Choiseul, « le plus poltron et le plus bas[1] », si vous ne regardez qu'aux circonstances de leur publication. Dans leurs histoires de la littérature française, assez d'autres ont rendu justice au grand écrivain, modèle et désespoir de tous ceux qui l'ont suivi. C'est l'homme que nous voudrions essayer de montrer ici, le plus habile à gouverner la plus étonnante fortune qui fût jamais, le plus âpre à défendre les prérogatives de sa royauté littéraire une fois conquise, et qui, pour tout dire d'un mot, des innombrables abus de l'*ancien régime* n'en attaqua pas un seul qu'il n'en eût tiré lui-même, d'abord, tout le profit qu'on en pouvait tirer.

1. *Correspondance de madame du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, t. I, p. 432.

Digitized by Google

I

« Je ne dirais pas ici qu'Arouet fut mis à la Bastille pour avoir fait des vers très effrontés, sans le nom que ses poésies, ses aventures et la fantaisie du monde lui ont fait[1]. » Qui ne connaît cette mention sommaire et dédaigneuse, la moins dédaigneuse des deux, jetée par Saint-Simon dans ses *Mémoires* entre la nouvelle du mariage d'un marquis d'Harcourt avec une demoiselle de Barbezieux et le souvenir, orgueilleusement détaillé, de la mort d'un palatin de Birkenfeld, ami du noble duc? C'est de là, de ce premier embastillement, que date pour nous l'histoire de Voltaire.

De nombreux auteurs ont pris fort inutilement la peine de nous raconter les premières équipées de l'enfant de famille, ses premières amours avec la demoiselle Olympe Dunoyer, ses premiers vers pour « un invalide » et pour sa tabatière confisquée par le P. Porée, ses succès de collège et sa première éducation, sans oublier la discussion de ce point délicat, savoir, si François-Marie Arouet naquit le 20 février ou le 22 novembre 1694, à Paris ou au bourg de Châtenay. Mais c'est peut-être une plaisanterie que d'écrire à l'occasion de Voltaire une

1. Saint-Simon, *Mémoires*, édition Chéruel et Regnier, t. XIV, p. 10.

Digitized by Google

biographie du P. Tournemine. Je ne vois même pas qu'il nous intéresse beaucoup de remonter la généalogie des Arouet jusqu'en 1525 et jusqu'à Jacqueline Marcheton, femme d'Hélénus Arouet, tanneur à Saint-Jouin-de-Marnes. Parmi tant de détails, un seul fait importe : c'est qu'Arouet, fils d'Arouet, payeur des épices à la Chambre des comptes, eut pour parrain l'abbé de Châteauneuf, qui le conduisit de bonne heure chez la vieille Ninon de L'Enclos et l'introduisit quelques années plus tard dans la société du Temple, dans la dangereuse camaraderie des Vendôme et des Chaulieu.

L'enfant n'était pas encore « décrassé »; le nom bourgeois de son père ne l'importunait pas encore comme un fâcheux souvenir de roture. Au surplus, si modeste que fût son origine, c'était assez qu'elle ne fût pas la plus basse pour qu'il en portât toujours très haut l'orgueil. C'était pour lui la suprême injure que de traiter dans sa jeunesse un lieutenant de police de « fripon de la lie du peuple », ou, dans sa vieillesse, à Ferney, son évêque de « maçon et petit-fils de maçon[1] ». Il était maigre, long, sec et décharné : ce sont ses propres expressions[2]; l'air d'un satyre, ajoute un rapport de police[3]. Le front était haut; les

1. *Œuvres complètes*, édition Beuchot, t. LXV, p. 143, 449, etc.
2. *Œuvres complètes*, édition Beuchot, t. LI, p. 47.
3. Desnoiresterres, t. I, p. 58.

Digitized by Google

yeux étincelaient de malice; les lèvres, minces, fines, serrées, semblaient dessinées pour le sarcasme; le buste inclinait légèrement en avant, comme déjà prêt à l'attaque. Toute sa personne, aisée, soignée, coquette, « parfumée à l'essence de girouffle[1] », avec des recherches et des élégances féminines, respirait le désir de plaire, et la liberté, la vivacité familière d'un homme né pour le monde. A voir sa physionomie, « naturellement insolente, » — le mot est de lui, — dès qu'on avait entendu le son de cette voix, habile à toutes les inflexions, mais pourtant jusque dans l'éloge imperceptiblement ironique, on devinait un maître passé dans cet art difficile et aristocratique de la conversation mondaine qui fut le triomphe des salons du XVIIIe siècle. Il n'en ignorait pas le pouvoir, et longtemps après, quand il avait bien quelque droit de se comparer intérieurement aux plus illustres du siècle précédent, ce n'était pas sans complaisance qu'il rappelait leur gaucherie, leur sécheresse d'entretien, la triste figure qu'ils faisaient sitôt qu'ils posaient la plume : « Mon père avait bu avec Corneille; il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu[2]; » ou encore : « Ma mère, qui avait vu

1. Delort, *Histoire de la détention des philosophes*, II, p. 22. Dans la liste des objets que Voltaire demande qu'on lui fasse parvenir à la Bastille et dont le *reçu* est signé de sa main, figure la « *petite bouteille d'essence de girouffle* ».
2. *Œuvres complètes*, t. LIX, p. 624.

Digitized by Google

Despréaux, disait de lui que c'était un bon livre et un sot homme[1]. » Il ne tirait pas moins vanité de ses manières et de son éducation quand plus tard, au fort de ses querelles avec Jean-Jacques, parmi les plus violentes injures et les plus odieuses provocations, il rappelait durement à l'auteur de l'*Émile*, ou plutôt au fils de l'artisan de Genève, que, « pour élever un jeune homme, il faudrait avoir été soi-même honnêtement élevé[2]. » C'est que Voltaire n'était pas de ces penseurs solitaires qui vivent en eux-mêmes et comme de leur propre substance. Nulle part il ne se sentait plus à l'aise, ni mieux inspiré qu'au milieu du mouvement, de l'agitation, du tourbillon des élégances mondaines et des plaisirs aristocratiques, à Saint-Ange, chez les Caumartin, à Vaux-Villars, chez la plus séduisante et la plus coquette des maréchales; à la table des grands seigneurs et des rois philosophes; dans la libre et nombreuse intimité des actrices à la mode ou des grandes favorites, roulant avec le torrent des courtisans dans les galeries de Versailles ou de Fontainebleau « comme un petit pois vert, nous dit Piron[3], dans son style haut en couleur plus qu'un cru de

1. *Œuvres complètes*, t. LIX, p. 494. Il n'oublie pas non plus, dans une lettre à Vauvenargues, de noter que La Fontaine, « *dans la conversation*, » n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler, t. LV, p. 4.
2. *Œuvres complètes*, t. XLII, p. 82 et p. 524. *Mélanges*.
3. Piron, cité par M. Desnoiresterres, t. I, p. 452.

Digitized by Google

Bourgogne, comme un petit pois vert à travers des flots de Jean Fesse », ou bien encore, aux jours de première représentation, quand il allait, comme le Gabriel Triaquero du roman de Lesage, « de loge en loge, présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs et les dames s'apprêtaient à la couronner[1]. »

Tel est bien son élément. Tout ce qui brille le séduit, l'attire, le fixe et le retient. Sans doute il a failli se fourvoyer d'abord. Dupe de son inexpérience, il a cru, par une illusion commune à la jeunesse, que l'opposition — si ce mot peut avoir un sens vers 1716 — menait à la fortune, que la satire et l'épigramme étaient le plus court chemin vers la réputation et vers la gloire. Mais comme il en est promptement et pour longtemps revenu ! Comme il a su réparer, racheter son erreur ! avec quelle prestesse et quelle sincérité ! C'est à peine s'il sort de la Bastille qu'il dédie son *Œdipe* à Madame, duchesse d'Orléans, avec quelle grâce dans le mensonge et quelle dignité spirituelle dans la flatterie : « Si l'usage de dédier ses ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par Votre Altesse royale[2]. » Au régent, il demande avec une humilité touchante « de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux

1. Lesage, *Gil Blas*. On sait que le poète Gabriel Triaquero passe pour avoir été tracé sur le modèle de Voltaire, que Lesage ne semble pas avoir jamais beaucoup aimé.
2. *Œuvres complètes*, t. II, p. 7. *Dédicace d'Œdipe*.

Digitized by Google

d'un poème épique sur celui de ses aïeux auquel il ressemble le plus [1] ». Il fait mieux : il s'insinue dans la société des roués et des maîtresses du prince. Il rend service : et pour ces fêtes quelque peu scandaleuses qui font gronder d'indignation bourgeoise les Marais et les Barbier, c'est lui qui s'offre à composer les petits vers dont la jolie Mme d'Averne ou toute autre régalera l'oreille du maître [2]. C'est le destin d'Arouet. Il est né courtisan. Il a des madrigaux pour Mme d'Averne ; il en aura pour Mme de Prie, la plus spirituelle de ces maîtresses déclarées dont l'histoire galante côtoiera l'histoire politique du règne jusqu'au jour où Mme de Pompadour les confondra l'une avec l'autre ; il en aura pour la duchesse de Châteauroux ; il en aura pour Mme de Pompadour ; âgé de quatre-vingts ans, il en aura pour la du Barry :

> C'est aux mortels d'adorer votre image !
> L'original était fait pour les dieux [3].

Les dieux ! Louis XV et ses prédécesseurs, sans doute, le comte du Barry peut-être, et la légion des amants de la *Belle Bourbonnaise !* Le patriarche de Ferney n'y regardait pas de si près. Il avait de

1. *Œuvres complètes*, t. LI, p. 57.
2. De Lescure, *Les maîtresses du régent.*
3. *Œuvres complètes*, t. LXVIII, p. 258. *A madame la comtesse du Barri*, dont M. de La Borde avait daigné lui montrer le portrait.

Digitized by Google

bonne heure médité cette leçon de la duchesse de Bourgogne que sous les reines ce sont les hommes qui gouvernent, mais que ce sont les femmes sous les rois et sous les régents[1]. Il poursuivait à la fois fortune, honneurs et popularité. Il allait donc tout ensemble à la popularité par les lettres, par le théâtre surtout, dont les succès l'enivraient encore jusque dans sa vieillesse ; il allait aux honneurs par les favorites et les ministres, à la fortune par les traitants.

Il y avait un personnage en effet qu'en ce temps-là — le temps de la jeunesse, des généreux enthousiasmes et des folles indignations — l'auteur d'*Œdipe* et de *Mariamne* flattait plus effrontément qu'il ne faisait aucune maîtresse : c'était le cardinal Dubois, qu'il ne balançait pas à louer en vers[2] par-dessus le cardinal de Richelieu lui-même et qu'il suppliait en prose « de l'employer à quelque chose[3] ». Bien plus, à force de zèle, il provoquait les bontés de l'Eminence et lui donnait un premier échantillon de ses talents de policier diplomatique en déterrant — sans en avoir été prié d'ailleurs — quelques renseignements sur un obscur comparse de la finance et de la

1. *Mémoires de Saint-Simon*, t. IX, p. 197.
2. *Œuvres complètes*, t. XIII, p. 56. *Epître au cardinal Dubois.*
3. *Œuvres complètes*, t. LI, p. 72. « Si ces considérations pouvaient engager Votre Éminence à m'employer à quelque chose, je la supplie de croire qu'elle ne serait pas mécontente de moi. ».

Digitized by Google

politique, « Salomon Lévy, juif, natif de Metz[1]. » Il se croyait né pour la diplomatie. Et le même homme qui plus tard, dans la seconde préface de *Zaïre*, devait louer à si grand fracas un cabinet britannique d'avoir fait du marchand Falkener un ambassadeur à Constantinophe, savait bien que dans le siècle précédent ni les Colbert ni les Louvois n'avaient grandi sur les genoux d'une duchesse ; il savait bien que Dubois lui-même, fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde, avait fait de l'acteur Destouches un chargé d'affaires à Londres de Sa Majesté Très-Chrétienne. En 1784, ces coups d'encensoir à Dubois ne laissèrent pas que d'embarrasser les éditeurs de Kehl, — Decroix, Condorcet, Beaumarchais. Ils mirent une note aux vers de Voltaire, comme quoi « Fontenelle et Lamotte avaient loué Dubois avec autant d'exagération ». Le plaisant argument ! et là-dessus, pourtant, tous éditeurs, commentateurs et biographes de renchérir à l'envi : c'était une dure nécessité du temps que ces flagorneries aux puissances du jour ; l'homme de lettres, à peine émancipé de sa condition subalterne, avait encore besoin d'appuis, de protecteurs, de patrons influents ; et tel était le prix dont il fallait payer la liberté de penser, ou du moins la permission de parler à peu près comme on pensait. On oublie que ni nos grands

1. *Œuvres complètes*, t. LI, p. 73.

Digitized by Google

hommes du XVIIe siècle n'ont rabaissé leur talent à ces honteux usages, ni les Montesquieu, ni les Buffon, ni les Rousseau, ni les Diderot, ni les d'Alembert au XVIIIe siècle. Pourquoi donc le seul d'entre tous qui se soit dérobé derrière l'anonyme toutes les fois qu'il y avait quelque danger à courir serait-il recevable à dissimuler ses bassesses sous ce prétexte trompeur et sous cette mensongère excuse? Mais le vrai, c'est que pour Voltaire le soin de sa dignité ne venait qu'après celui de sa fortune, comme le souci de son art ne passait qu'après celui de sa popularité.

Parfois sans doute, heureusement pour nous, il lui est arrivé, dans sa longue carrière, de sentir le démon de l'artiste ou du poète s'éveiller, s'agiter, se démener en lui, quand il composait *Zaïre* par exemple, ou *Tancrède*. On n'a pas impunément reçu de la nature tant de dons prodigieux, l'inépuisable fécondité d'invention, la plus rare et la plus rapide faculté d'assimilation qui fût peut-être jamais, l'intelligence la plus ouverte et la plus curieuse, la plus brillante imagination, la sensibilité la moins profonde il est vrai, mais la plus irritable et la plus prompte, l'esprit le plus étincelant, le goût le plus difficile et le plus exquis, la plume enfin la plus souple, également facile, également agile dans le vers et dans la prose : Voltaire a donc écrit quelquefois pour la postérité. Chose singulière! qu'il

Digitized by Google

n'ait pas laissé peut-être de monument plus durable de sa gloire poétique que ce même théâtre, tant applaudi jadis, aujourd'hui beaucoup trop et injustement dédaigné. Car c'est bien là que sont les chefs-d'œuvre du talent poétique de Voltaire, bien plus que dans la *Henriade*, ou dans les *Epîtres*, ou dans les *Discours sur l'homme*, ou dans ces poésies légères si souvent déparées par de singulières inadvertances de goût [1], d'étranges grossièretés de langage [2], qu'il lui déplaisait d'ailleurs, pour beaucoup de raisons, de voir figurer dans la bibliothèque de ses œuvres, et dont il disait, sans mentir : « Je suis bien fâché qu'on ait imprimé *Ce qui plaît aux dames* et l'*Éducation d'une fille;* c'est faner de petites fleurs qui ne sont agréables que quand on ne les vend pas au marché [3]. » Mais l'intrigue de quelques-unes de ses tragédies, mais les catastrophes de *Zaïre*, de *Tancrède* ou d'*Alzire* sont parmi les plus romanesques et pourtant les plus dramatiques, les plus sincèrement et les plus fortement émouvantes qu'il y ait à la scène. Nous avons ici trop aisément accepté le jugement haineux de Lessing. *Zaïre* ne vaut pas *Othello*, ni *Sémiramis* ne balance *Hamlet*, mais il ne faut pas le dire trop haut,

1. 2. Voyez, par exemple, dans les *Poésies*, l'épître à mademoiselle de Guise, t. XIII, p. 108, et, dans la *Correspondance*, tels petits vers dont il sème ses lettres à Cideville, t. LII, p. 81, 82.
3. *Lettres inédites de Voltaire*, publiées par M. de Cayrol, t. I, p. 375.

Digitized by Google

ni se moquer trop bruyamment de la tragédie de Voltaire, quand on est soi-même ou qu'on sera l'auteur de *Nathan le Sage* et d'*Emilia Galotti*. Malheureusement, pour quelques œuvres conçues dans un éclair d'inspiration poétique, portées avec amour, enfantées vraiment dans la fièvre de l'enthousiasme et dans l'orgueil de la fécondité, combien d'*Œdipe* composés au sortir du collège pour se donner l'honneur d'une victoire facile sur le vieux Corneille, de *Mort de César* pour faire la leçon à Gilles Shakespeare, ou — s'il est permis de le nommer après ces grands noms — combien de *Catilina* pour éclipser les inoffensifs succès des dernières œuvres de Crébillon, pour montrer qu'on pouvait ébaucher en huit jours ce que Crébillon avait mis trente ans à élucubrer [1]. C'est bien ici le vrai Voltaire, le Voltaire tout en nerfs et tout en vanité, jaloux de tous les applaudissements qui ne vont pas à lui, le Voltaire que la popularité de Jean-Jacques empêchera de dormir, le Voltaire qui n'oubliera jamais l'inquiétude que lui avait donnée le succès de l'*Esprit des lois* et qui dans ses derniers jours n'hésitera pas à mettre publiquement au-dessus de Montesquieu le chevalier de Chastellux [2] et son livre de la *Félicité publique*.

1. *Œuvres complètes*, t. LV, p. 303.
2. *Œuvres complètes*, t. L, p. 22. Il n'y a pas la moindre ironie dans l'éloge qu'en fait Voltaire.

Digitized by Google

Dans ce grand monde qu'il fréquentait, ce n'était pas seulement des satisfactions d'amour-propre que poursuivait le poète. S'il recherchait des amitiés illustres, il ne négligeait pas, entre temps, de contracter des amitiés utiles. Car ce grand homme était un homme d'argent, très soigneux de ses intérêts, très habile à les défendre, très âpre à les faire valoir. Lui reprocher ce soin de sa fortune serait une pure sottise. Il hérita de son père 5000 ou 6000 livres de rente ; il en possédait 80 000 vers 1740 ; il en laissa près de 160 000 à sa mort : les dieux en soient loués ! Il n'est pas nécessaire à la bonne ordonnance d'une société que les lettres mènent leur homme à l'hôpital. Peut-être même importerait-il à la dignité de tous que ni poètes ni prosateurs n'eussent jamais vécu, ceux-ci, plus besoigneux ou plus avides, aux gages du libraire, et ceux-là, plus vaniteux et moins patients au travail, dans la domesticité du grand seigneur ou dans la clientèle du financier. Et puis Voltaire a aimé l'argent, non pour l'argent, ni même pour les plaisirs ou le luxe qu'il procure, mais comme voie abrégée de parvenir à tout, pour l'indépendance qu'il garantit et ce droit de tout oser impunément qu'on lui reconnaissait déjà dans le XVIIIe siècle [1]. Trop de petitesses et de vilenies, qu'il

1. L'un de ses biographes, Duvernet (*Vie de Voltaire*, édit. de 1797, p. 81), fait à ce propos une réflexion qui doit venir en droiture de Voltaire lui-même : « Si Socrate eût été riche,

Digitized by Google

est aussi facile que superflu de relever dans l'histoire de son ménage, témoignent plutôt de la vivacité de ses nerfs ou de l'âcreté de sa bile que de son avarice ou de sa cupidité. Car enfin, cet homme si préoccupé de son temporel et que vous eussiez jugé « si curieux du denier dix » ouvrait volontiers sa bourse, et qui voulait y puisait. Je ne parle même pas de cette hospitalité de Ferney, si largement ouverte à tout venant : ce n'était là qu'une nécessité d'état, pour ainsi dire, une manière de tenir son rang, d'étendre son influence, d'affirmer sa royauté littéraire. Mais il aimait à rendre service, et la preuve en est écrite à chaque page de sa volumineuse correspondance. Il prêtait, il donnait. Ses droits d'auteur, pour l'ordinaire, il en faisait présent aux comédiens, à quelque ami besoigneux, comme Thiriot, à quelque jeune écrivain d'espérance, d'Arnaud, Marmontel, La Harpe. Ses lettres à l'abbé Moussinot sont semées de phrases comme celles-ci : « Quand d'Arnaud vient emprunter trois francs, il faut lui en donner douze [1] ; » ou encore : « Je vous prie,

dit-il, et surtout s'il eût eu un grand état de maison, les magistrats d'Athènes, au lieu de l'empoisonner, eussent brigué l'honneur de venir dîner chez lui. »

1. On trouvera ces détails et d'autres semblables dans la *Correspondance* de Voltaire, telle qu'elle figure dans les *Œuvres complètes;* cependant on fera bien de les chercher plutôt dans le livre de M. Courtat : *Les vraies lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot.* A. Lainé. Paris, 1875. M. Desnoiresterres, dans son livre, a cité les originaux qui sont à la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

si vous avez de l'argent à moi, de donner cent livres à M. Berger, qui vous rendra cette lettre, et, si vous ne les avez pas, de vendre vite quelqu'un de mes meubles pour les lui donner. »

Ce qu'on peut dire seulement, ce qu'il faut dire, c'est que, quant aux moyens qu'il prit d'édifier cette grosse fortune, Voltaire fut bien l'homme qu'il était en tout, tirant lui-même les marrons du feu, sauf ensuite à crier au voleur quand il fut une fois rassasié. Ce grand redresseur de torts, courtisan des frères Pâris, gagna leur faveur en commettant contre la Chambre de justice, instituée dès les premiers jours de la régence pour « faire rendre gorge aux traitants », selon l'expression consacrée, une ode plus plate que les plus plates de Jean-Baptiste Rousseau [1]. Ce fut même à titre de client des Pâris qu'il eut le bonheur d'échapper à cette fièvre de l'or que Law inocula deux ans à la nation tout entière. Ce qui ne l'empêchait pas, dans sa vieillesse, de commencer ses histoires de voleurs : « Il était une fois un fermier général... » et de flétrir éloquemment par une heureuse réminiscence de collège ces premiers patrons de sa fortune :

1. *Œuvres complètes*, t. XII, p. 411. Maintenant cette ode est-elle vraiment de Voltaire? C'est peut-être ce qu'on ne saurait positivement affirmer. Beuchot fait remarquer qu'elle ne figure au nom de Voltaire que depuis 1807, sur un témoignage d'une valeur douteuse. Je la rappelle donc sans faire l'injure à Voltaire d'en citer une strophe.

Digitized by Google

Et Paris, et fratres, et qui rapuere sub illis [1].

Ce grand railleur des financiers, de la ferme et de la maltôte, il traversa le *corridor de la tentation* [2] et commença par tripoter dans les vivres et les fournitures militaires, s'interposant dans les marchés, brassant ces sortes d'affaires que l'on négocie sous le manteau, recevant force pots de vin et tondant de près les fournisseurs que lui livraient ses bons amis de cour. Si l'infanterie de Rosbach n'avait « ni subsistances ni souliers », si la cavalerie « manquait de bottes » et si l'armée ne vivait enfin que de « maraudes exécrables », — c'est un ministre qui parle ainsi [3], — n'est-il pas plaisant d'apprendre que Voltaire en a sa part de responsabilité ? Bien plus, l'auteur de l'*Homme aux quarante écus* fut une façon d'accapareur en son temps, et, comme un simple roi de France, il spécula sur les grains, c'est-à-dire, sinon sur la famine, au moins sur la disette [4]. J'aimerais mieux, pour sa réputation et sa bonne odeur de probité, qu'il eût rançonné ses libraires. Sans doute il prêtait beaucoup : aux grands sei-

1. *Lettre de Voltaire au président de Brosses*, p. 61. Foisset, *Voltaire et le président de Brosses*. Paris. Didier. 1858.
2. Voyez *Zadig*.
3. Expressions de Bernis dans une lettre à Choiseul, alors ambassadeur à Vienne, citée, d'après les archives des affaires étrangères, par M. Aubertin dans son livre sur l'*Esprit public au* XVIII*e siècle*.
4. Voyez Desnoiresterres, t. II, p. 165.

Digitized by Google

gneurs par préférence, et sur bonne hypothèque. Des Guise et des Richelieu figurèrent parmi ses débiteurs, et l'on doit à la vérité de convenir qu'ils ne payaient pas leurs arrérages avec une très scrupuleuse exactitude. Les apologistes de parti pris n'insistent guère que sur ce chapitre des opérations de Voltaire. Mais le capital que plaçait ainsi le grand homme, et qu'il plaçait généralement en rentes viagères, spéculant sur son apparence chétive et sur sa santé chancelante, peut-être fallait-il bien qu'il l'eût gagné quelque part, puisqu'il ne l'avait trouvé ni dans la succession paternelle, ni dans la représentation de ses pièces, ni dans la vente enfin de ses ouvrages. Il y a dans *le Barbier de Séville* une réplique célèbre : le comte Almaviva explique brièvement à Figaro le service qu'il rend à la morale en enlevant Rosine au docteur Bartholo. « Chef-d'œuvre de morale en vérité, monseigneur, lui repart Figaro, faire à la fois le bien public et le bien particulier. » Voltaire a décidément excellé dans cet art délicat. Mais n'est-il pas temps, après cent ans passés, d'ouvrir enfin les yeux et de convenir que ce précurseur des principes de 1789 avait une singulière façon de faire fortune?

Je cherche en vain : de quelque côté que je regarde, je vois un homme qui tourne au vent du jour, d'ailleurs qui ne fréquente que chez les grands, qui ne prend ses amours mêmes que dans un monde

Digitized by Google

aristocratique, et non plus un enfant, mais un homme de vingt-cinq ans sonnés, qui ne s'effraye guère de la quarantaine, si seulement elle est portée par une maréchale de Villars. Du moins l'incomparable Émilie n'avait-elle que vingt-huit ans à peine quand ils nouèrent cette liaison célèbre. On connaît le portrait que nous a laissé d'elle Mme du Deffand : « grande et sèche, le nez pointu, le visage aigu, deux petits yeux verts de mer, la bouche plate, les dents clair-semées et extrêmement gâtées [1]. » Mais elle avait été jadis aimée des Guébriant et des Richelieu : c'en fut assez pour l'homme dont on a si bien dit « qu'il eût donné tout son génie pour avoir de la naissance [2] ». Car peut-être le fils d'Arouet, par désœuvrement et par oubli de grand seigneur qui se commet avec de petites espèces, eût-il bien aimé, mais à coup sûr il n'eût pas épousé cette Nanette, *pie-grièche et harengère*, qu'épousa Pantophile Diderot, encore moins cette malheureuse fille de table d'hôte qui fut la Thérèse de Jean-Jacques. Eût-il seulement repoussé, comme le fit Protagoras d'Alembert, l'insigne honneur d'être avoué publiquement le bâtard d'une chanoinesse de Tencin? Ce que l'on sait du moins, c'est qu'il ne dépendit pas de lui de se donner un père de condition moins

1. *Correspondance de madame du Deffand,* publiée par M. de Lescure, t. II, p. 762.
2. Le mot est de Stendhal.

Digitized by Google

bourgeoise que le bonhomme Arouet et qu'il ne regarda pas, pour en répandre le bruit, à salir honteusement la mémoire de sa mère [1].

Cependant il approchait de la quarantaine. Il était déjà célèbre, mais, malgré ses efforts et beaucoup de bassesses, mal en cour; illustre, mais encore discuté, mais encore balancé même sur la scène française par Crébillon, par Marivaux; fort répandu dans le plus grand monde, mais jugé sévèrement et parfois cavalièrement traité. C'est alors que, « las de la vie oisive et turbulente de Paris, de la foule des petits-maîtres, des cabales des gens de lettres, du brigandage des misérables qui déshonoraient la littérature, » — lisez : des auteurs de la foire qui parodiaient ses pièces et qu'on laissait faire, ou des feuillistes qui critiquaient ses vers et qu'on laissait dire, — il prit « la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne, pour y cultiver son

1. *Œuvres complètes*, t. XIV, p. 309

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au Messie
Un pauvre diable comme moi.
Je n'ai que sa misère
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

Le sens de ces vers est malheureusement trop caractérisé par cet autre quatrain où Voltaire s'appelle lui-même « *le bâtard de Rochebrune* » (*Œuvres*, t. LIV, p. 663). Je n'ai pas de renseignements sur ce Rochebrune. Duvernet l'appelle simplement « Rochebrune, d'une ancienne famille de la Haute-Auvergne, » et M. Desnoiresterres « un aimable chansonnier ».

Digitized by Google

esprit loin du tumulte du monde ». Qu'il y eût quelque dépit ou même quelque découragement dans la résolution, c'est ce que prouve sa correspondance. « Il vient un temps, écrit-il à Mlle Quinault, il vient un temps, aimable Thalie, où le goût du repos et le charme d'une vie retirée l'emportent sur tout le reste... Il faut une ivresse d'amour-propre et d'enthousiasme. C'est un vin que j'ai cuvé et que je n'ai plus envie de boire [1]. » Mais il s'y mêlait plus de calcul encore que de dépit sincère ou de philosophie, et moins d'amour certainement pour Émilie que de politique. Voltaire savait le monde, il connaissait la vie, il avait une expérience déjà longue des hommes, des mœurs, de la société de son temps et de son pays. Il se flatta que l'éloignement lui rendrait en considération ce qu'il sacrifiait en partant de popularité banale, et c'est pourquoi, « n'ayant besoin ni pour sa fortune (elle était faite) de cultiver ses protecteurs, ni de solliciter des places (on les lui refusait), ni de négocier avec des libraires [2] » (qui le persécutaient), il partit pour Cirey.

II

Ce sont de singulières amours que celles de Voltaire et de la marquise du Châtelet, amours du

1. *Lettres inédites de Voltaire*, publiées par M. de Cayrol, t. I, p. 100.
2. Condorcet, *Vie de Voltaire*.

Digitized by Google

XVIIIe siècle, impudemment affichées, amours de tête, où ni le cœur ni les sens même n'eurent beaucoup de part, échange d'un caprice de poète et d'une fantaisie de marquise. Il ne nous est parvenu de leur correspondance intime que quelques lignes mutilées : « Voici des fleurs et des épines que je vous envoie, écrit Voltaire en 1736. Je suis comme saint Pacôme, qui, récitant ses matines sur sa chaise percée, disait au diable : Mon ami, ce qui va en haut est pour Dieu, ce qui tombe en bas est pour vous. Le diable, c'est Rousseau, et pour Dieu vous savez bien que c'est vous [1]. » Le badinage pourra sembler un peu grossier ; il est pourtant dans le meilleur goût du XVIIIe siècle et dans la manière accoutumée de Voltaire. L'abbé de Voisenon, qui connaissait les huit gros volumes où Mme du Châtelet avait pris un plaisir de femme à réunir les lettres de Voltaire amoureux, nous apprend qu'elles contenaient « plus d'épigrammes contre la religion que de madrigaux pour sa maîtresse [2] ». Nous n'avons pas de peine à l'en croire. Mme du Châtelet aima-t-elle moins modérément ? On le dit ; et il est vrai que pendant longues années, au seul nom de Voltaire, les expressions ardentes et passionnées s'échappaient de sa plume [3]. Pourtant, quand cette muse sur le retour,

1. *Œuvres complètes*, t. LII, p. 376.
2. Desnoiresterres, t. III, p. 180.
3. Voyez les *Lettres de madame du Châtelet*, publiées par M. Eug. Asse. Charpentier. Paris, 1877.

Digitized by Google

un beau jour, tomba dans les bras de ce capitaine des gardes du roi Stanislas, Saint-Lambert, moins célèbre pour avoir chanté les *Saisons* ou pour avoir composé son *Catéchisme universel* que pour avoir enlevé Mme du Châtelet à Voltaire et prévenu la passion de Jean-Jacques pour Mme d'Houdetot, comme on voit que l'affection d'Émilie n'en fut pas diminuée, qu'en changeant de nature elle ne changea point de langage, on hésite et l'on se prend à douter. Était-ce bien de l'amour? Telle est en effet l'étrange perversion des sentiments au XVIIIe siècle qu'il est rare que l'on sache de quel nom les nommer. Ce sont des cas psychologiques, des singularités morales que l'on essayerait en vain de définir et de caractériser d'un mot. Quoi de plus indéfinissable, par exemple, que l'amour de Mme du Deffand pour Horace Walpole? Quoi de plus complexe et de moins facile à démêler que l'affection de Mme Geoffrin pour Stanislas Poniatowski? Ce n'est pas précisément de l'amour, et cependant c'est plus que de l'amitié, quelque chose de journalier, d'inégal, de personnel, d'inquiet et de jaloux comme l'amour, je ne sais quoi d'indulgent et de protecteur, d'uni, de constant, de fidèle comme l'amitié; l'égoïsme de l'amour, enveloppé de toutes les formes de l'amitié; l'exigence de la passion, dissimulée sous un masque d'indifférence et sous une affectation de politesse mondaine. Telles furent encore les

Digitized by Google

amours de Mlle de Lespinasse et de d'Alembert, telles aussi les amours de Voltaire et de Mme du Châtelet.

Quoi qu'il en soit, ce serait injustice que de refuser à la marquise une part heureuse, une part glorieuse dans la vie, dans l'histoire des travaux de Voltaire. Il trouva d'abord à Cirey cet asile sûr et cette facilité de passer en pays étranger dont il avait si souvent besoin pour se mettre à l'abri des orages que son imprudence amoncelait périodiquement sur sa tête : orages prévus d'ailleurs, imprudence calculée, qui ne manqua jamais de tourner au plus grand profit de sa gloire ou de ses intérêts. C'était sa manière de ranimer l'attention languissante et de passionner l'opinion, de tenir, comme il le disait, « ses bons Parisiens en haleine [1]. » Il lui importait qu'ils ne perdissent pas le souvenir de l'absent. Mais le grand service qu'Émilie rendit à son poète, ce fut surtout de discipliner cette verve si prodigue et de régler en quelque sorte les inspirations de cette facilité vagabonde, comme elle faisait les dépenses du commun ménage; avec parcimonie. Voltaire en effet, jusqu'alors, n'avait guère travaillé que pour le monde. Beaucoup de tragédies, la *Henriade*, quantité de petits vers; en prose quelques préfaces seulement, l'*His-*

1. *Œuvres complètes*, t. LIX, p. 14.

Digitized by Google

toire de Charles XII et les *Lettres philosophiques*, étaient tout ce qu'il eût encore produit. Il n'était enfin qu'un bel esprit, moins connu, moins goûté surtout du public que des salons et dans les salons mêmes moins apprécié que Fontenelle, par exemple, moins considéré que Montesquieu. Pour dominer, pour maîtriser, pour diriger l'opinion, dans quel sens fallait-il agir? C'est ce qu'il ne voyait pas encore très distinctement. Il savait tout à point, grâce à l'étonnante versatilité de ses aptitudes, répondre à l'appel de l'esprit public; il ne connaissait pas encore à fond l'art de le provoquer. En Angleterre, par exemple, il avait beaucoup vu; de la fréquentation d'une société d'élite, il avait beaucoup profité; de ce séjour de deux ans il avait beaucoup rapporté; mais ni ces souvenirs, ni ces semences, ni cette expérience n'avaient encore fructifié. Sans doute, il avait beaucoup admiré Shakespeare, il avait même tenté dans *Zaïre* de l'accommoder aux convenances de la scène française; il avait contracté dans le commerce des Bolingbroke une certaine liberté de pensée; même il en avait laissé percer quelque chose dans les *Lettres philosophiques;* il avait connu Jonathan Swift, il avait lu les *Voyages de Gulliver* et le *Conte du Tonneau*, il y avait trouvé le modèle de cette façon de plaisanter, souverainement libre, hautaine, impitoyable, mauvaise en somme, de cette satire sans mesure, plus

Digitized by Google

voisine du ricanement que de la saine et franche gaieté, dans laquelle, à son tour, il devait passer maître. C'est de là que procéderont en effet *Zadig*, *Micromégas*, *Candide*, pour ne citer que quelques contes, mais plus tard, et précisément quand les conseils, l'influence quotidienne, l'exemple de Mme du Châtelet eurent, pour ainsi dire, fixé ce qu'il y avait de flottant et de vague encore dans la pensée de Voltaire. Ce fut vraiment l'élève de Clairaut, de Kœnig, de Maupertuis, à qui revint l'honneur de transformer ce poète en physicien, ce bel esprit en philosophe, ce mondain en apôtre de la mauvaise nouvelle. En effet, c'est à Cirey que Voltaire composa tous ses écrits scientifiques, dont quelques-uns ne sont nullement indignes de mémoire [1]; c'est à Cirey qu'il aborda la métaphysique, dont il revint si promptement, mais qu'il ne traversa pas sans profit; c'est à Cirey qu'il écrivit en partie son *Siècle de Louis XIV* et qu'il rassembla, qu'il distribua, qu'il ordonna les matériaux de son *Essai sur les mœurs*. L'*Essai sur les mœurs* n'a pas cessé d'être un livre bon à consulter, en même temps que facile à lire. Pour le *Siècle de Louis XIV*, je ne sais s'il ne demeure pas, dans notre langue, après cent ans passés, le précis le plus clair, le tableau le plus vivant de ce grand règne, s'il ne contient

1. Voir sur ce point Edgar Saveney, *La physique de Voltaire*.

Digitized by Google

pas le jugement le plus vrai, le plus juste, le plus français qu'on en ait porté. Il est regrettable que ce beau livre ne soit pas composé plus fortement et qu'il n'y ait pas de centre à cette galerie de tableaux si brillants. C'est qu'il manquait à Voltaire quelques-unes des parties de l'historien. Sa critique était ordinairement sûre, et même pénétrante; son érudition était de bon aloi. Ce n'est peut-être pas sans étonnement qu'on le constate, mais il est facile de le constater. Il est nombre de points de l'histoire générale sur lesquels il faut avouer que Montesquieu n'est pas mieux informé que Voltaire. Malheureusement, Voltaire était Voltaire : il avait une tendance à rabaisser, à dégrader les choses humaines, et jusque dans l'histoire il restait le poète de la *Pucelle*. Il était rebelle à l'étonnement, réfractaire à l'admiration, le vrai maître de cette école où l'on croit avoir raison d'un trait d'héroïsme par une pantalonnade. Il professait volontiers que les plus grands effets proviennent des plus petites causes : « Si l'on pouvait confronter Suétone avec les valets de chambre des douze Césars, écrit-il hardiment, pense-t-on qu'ils seraient toujours d'accord avec lui? Et, en cas de dispute, quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien [1]? » C'est là le dernier mot de sa philo-

1. *Œuvres complètes*, t. XXVI, p. 295. — *Dictionnaire philosophique*, aux mots ANA, ANECDOTES.

Digitized by Google

sophie de l'histoire. Il n'a pas le sens des grandes choses.

Aussi bien n'avait-il ni cette patience au travail, ni cette puissance de concentration, ni cette faculté d'éloquence familière et soutenue qui sont les premières qualités du grand historien. La solitude prétendue de Cirey, bientôt peuplée d'hôtes de toute sorte, les soucis, les tracas d'une grosse fortune à gérer, les obligations quotidiennes d'une correspondance, la plus volumineuse peut-être que jamais homme ait entretenue, l'étonnante mobilité d'une imagination qui passait sans effort, avec la même aisance et la même légèreté, de l'installation d'un cabinet de physique à la composition d'une tragédie comme *Alzire*, *Mérope* ou *Sémiramis*, d'une diatribe contre un Desfontaines à quelque recherche d'ingrate ou de profonde érudition, de la rédaction d'un sommaire de la *Vie et des pièces de Molière* à quelque curiosité d'histoire naturelle sur les glossopètres ou sur les cornes d'Ammon; ajoutez les inquiétudes chaque jour renouvelées, et renouvelées comme à plaisir, d'un homme qui spéculait sur la persécution de ses vers et de sa prose, avec cela les mille et une intrigues d'une vanité dévorante qui briguait à la fois flatteries, honneurs et faveurs à la cour du roi Stanislas, des décorations et des pensions à Berlin, des prix à l'Académie des sciences, un fauteuil à l'Académie fran-

Digitized by Google

çaise, des fonctions auprès du cardinal Fleury, des charges à la cour de Versailles; tant d'occupations si diverses ne laissaient guère à Voltaire le loisir des œuvres fortes. Et puis il regrettait Paris, ce Paris dont il a si bien parlé dans sa *Princesse de Babylone*, « où l'on sent son cœur s'amollir et se dissoudre comme les aromates se fondent doucement à un feu modéré et s'exhalent en parfums délicieux [1]. » En vain la marquise avait orné le temple de toutes les recherches du luxe et des mille inventions de ce superflu, si nécessaire à Voltaire; en vain elle enveloppait le dieu de tous les soins d'une affection dévouée, jalouse, presque tracassière; en vain les dévots commençaient d'affluer et venaient brûler leur encens sur l'autel [2] : la pensée de Voltaire, à tire d'aile, s'envolait toujours vers Paris, et, sa vive imagination lui retraçant cette même vie turbulente et oisive qu'il avait blasphémée, ces petits maîtres qu'il avait calomniés, et ces soupers, et ces salons, et cette cour de Versailles dont il rêvait toujours de forcer l'entrée malgré les ministres et malgré la répugnance déclarée de Louis XV, il n'était diplomatie, ruse ou malice qu'il ne mît en usage pour se préparer un nouvel et brillant avenir.

1. *Œuvres complètes*, t. XXXIV, p. 178.
2. Voir, sur le séjour de Cirey, les *Lettres de madame de Graffigny*.

Digitized by Google

Il put croire un moment, dès ce temps-là même, qu'il avait touché le but et qu'une grande fortune, en effet, commençait pour lui. Depuis qu'il était en correspondance avec le prince royal de Prusse, il avait imaginé de faire servir à ses ambitions secrètes la bienveillance active dont il croyait lire la promesse tout du long écrite à chaque ligne des lettres de Frédéric. Il espérait bien que le roi n'oublierait pas en montant sur le trône le *grammairien* du prince royal, et qu'Achille, comme il l'appelait quelquefois, se ferait honneur et plaisir de ménager la paix de Voltaire avec Nestor, Nestor, le dispensateur des grâces, le vieux et timide cardinal Fleury. Sur ces entrefaites précisément, le dernier des Habsbourg meurt d'indigestion; la France porte au trône impérial un électeur de Bavière; la guerre de la succession d'Autriche est engagée. L'événement de la lutte va dépendre du parti que prendra Frédéric. Le père était « mort bon Français [1] »; le fils, dont l'Europe ne sait rien encore, se croira-t-il lié par la parole du père? Voltaire saisit avidement l'occasion; il écrit au cardinal, et le voilà parti pour Berlin, officieusement chargé de sonder les intentions du roi. Il échoue : sa pétulance et son indiscrétion ne réussissent pas à péné-

1. G. Droysen, *Friedrich der Grosse*, t. I, p. 56, en français dans l'original.

Digitized by Google

trer le secret de Frédéric; le cardinal, de son côté, ne semble pas croire que l'intention de rendre service suffise à mériter récompense : qu'importe! Aux grands de la terre il est incapable de garder rancune. Il a fait une maladresse, il la réparera! Car il s'est juré de vaincre; — et d'offrir au roi de Prusse de lui dédier *Mahomet* [1], et de chanter la victoire de Molwitz et de supplier Sa Majesté « de lui envoyer un exemplaire du manifeste imprimé de ses droits sur la Silésie [2] », de lui écrire enfin des lettres assez fortes pour soulever dans Paris l'indignation publique et le mépris universel [3]. Il est vrai qu'il ne fait aucune difficulté de les désavouer. En même temps, il communique au cardinal le manuscrit du même *Mahomet* [4] et lui fait tenir des extraits de sa correspondance avec le roi de

1. *Œuvres complètes*, t, LIV, p. 267 et p. 333.

2. *Œuvres complètes*, t. LIV, p. 283. C'est le fameux manifeste sans doute où le roi de Prusse déclarait qu'il entrait en Silésie pour défendre la province contre les prétentions rivales des ennemis de la reine de Hongrie.

3. M. Desnoiresterres (t. II, p. 335) suppose avec apparence de raison que ce fut Frédéric lui-même qui fit courir la lettre. La lettre, au moins imprudente, félicitait le roi de Prusse, en termes chaleureux, d'avoir brusquement trahi l'alliance française et signé séparément sa paix avec la reine de Hongrie par le traité de Breslau (1742). Elle figure dans les *Œuvres complètes*, au t. LIV, p. 449. On retrouve l'écho du bruit qu'elle fit dans Paris dans les lettres du président Hénault et de Mme du Deffand (*Correspondance de madame du Deffand*, éd. Lescure, t. I, p. 45, 49, 51, 71, 74, etc.) et dans un *Journal de police* imprimé à la suite du *Journal de Barbier*, t. VIII, p. 146.

4. *Œuvres complètes*, t. V, p. 5. *Avis de l'éditeur*.

Digitized by Google

Prusse; il fait savoir à Versailles « qu'il cultive le goût naturel du prince pour la France [1] », et Nestor enfin se laisse gagner comme les autres, et Voltaire montre ou plutôt colporte dans Paris une lettre du cardinal : « Vous êtes tout d'or, monsieur; j'ai fait part de votre lettre au roi, qui en a été fort content [2]. » Et, de fait, le voilà qui devient une façon de puissance : il fait arrêter des parodies, supprimer des libelles; il fait emprisonner des libraires. C'est sa manière, quand il en peut user, de répondre aux critiques et de punir l'insolence. Jusqu'à son dernier jour, il aura quelque peine à concevoir qu'un gouvernement bien réglé permette aux Desfontaines, aux Fréron, aux La Beaumelle d'écrire contre un Voltaire. Aussi, quand il briguera l'entrée de l'Académie française ou de l'Académie des sciences, ne sera-ce pas seulement vanité d'homme de lettres et gloriole de poète, ni même plaisir de triompher de la cabale et de l'emporter sur un évêque; c'est que les Académies « sont des asiles contre l'armée des critiques hebdomadaires, que la police oblige de respecter les corps littéraires. » Nous en devons l'aveu naïf au plus naïf des biographes : j'ai nommé Condorcet.

Voltaire était certainement dans une passe heu-

1. *Œuvres complètes*, t. LIV, p. 480.
2. *Journal de police* précédemment cité, p. 198. On ne retrouve pas cette lettre dans la *Correspondance*.

Digitized by Google

reuse. La mort du cardinal, en 1743, bien loin d'ébranler son crédit naissant, vint le consolider et l'étendre encore. Le voilà de nouveau presque chargé de négocier le retour du roi de Prusse [1] à l'alliance française, et s'il ne réussit pas, quoiqu'il soit d'ailleurs du *dernier bien* avec elle [2], à faire agir en sa faveur Mme de La Tournelle, depuis duchesse de Châteauroux, l'année suivante, en 1744, sous le ministère du marquis d'Argenson, son ancien camarade au collège de Clermont, on le retrouve rédigeant des déclarations, des manifestes, des dépêches, des *Représentations aux États généraux de Hollande* ou des *Lettres du roi à la tsarine Élisabeth* [3].

Encore un pas : il est au comble. C'est quand Mme de Pompadour devient maîtresse en titre. Il l'avait connue quand elle n'était encore que Mme d'Etioles, dans ce monde élégant des fermiers généraux, des Le Normand, des La Popelinière et des d'Epinay, qu'il fréquentait toujours avec assiduité. Bien plus : il avait reçu ses confidences, et

1. Desnoiresterres, t. II, tout le chap. X, p. 395, 431.
2. *Journal de police* déjà cité, p. 270 : « On assurait qu'il trouverait le secret de faire agir les tétons de Mme de La Tournelle en sa faveur et que cette favorite, ayant été instruite de ce propos, lui dit un jour qu'il vint lui faire sa cour à sa toilette, en lui découvrant sa gorge : Eh bien, Voltaire, que feriez-vous de mes tétons si vous en étiez le maître? et que le poète avait répondu : Je les adorerais. »
3. *Œuvres complètes*, t. XXXVIII, p. 539 et p. 530.

Digitized by Google

bien avant la cour il avait eu le secret des amours de Louis XV. Nouveau Dangeau, qui sait s'il n'avait pas tenu la plume? On serait impardonnable de laisser échapper de telles occasions. Le maître avait déjà payé son opéra de la *Princesse de Navarre* d'un titre d'historiographe de France, avec deux mille francs d'appointements. Il voulait mieux encore. Il reçut en effet, pour son *Poème de Fontenoy* et son *Temple de la Gloire*, une charge de gentilhomme ordinaire de la Chambre. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre que le *Temple de la Gloire* ou le *Poème de Fontenoy*. Pourtant, ne disons pas, avec de certains apologistes, que Voltaire paya la faveur royale en la même monnaie de cour que Louis XV lui payait ses vers. Si le *Poème de Fontenoy* ne vaut rien, la charge de gentilhomme ordinaire ne valait pas moins de soixante mille livres du temps [1], et nous savons que, indépendamment de tant de menus suffrages attachés par l'étiquette et les mœurs à toute charge de cour, Voltaire ne méprisait pas l'argent. De plus, on le mettait enfin dans son élément naturel. C'était avec délices qu'il respirait cet air de cour. Il ne souffrait que de la douleur de ne pouvoir conquérir les sympathies du maître. Aussi, quand il fallut partir, ce ne fut pas sans un déchirement de cœur qu'il dut renoncer à faire sa partie dans le

1. Bien entendu, Voltaire ne déboursa rien, mais il emboursa quand il quitta la charge.

Digitized by Google

concert de louanges qui s'élevait encore, à ce moment du siècle, sur les pas du Bien-Aimé.

Le charme avait été si puissant, la séduction si enivrante, que, en quittant la cour de Versailles et de Fontainebleau, ce fut à la petite cour de Sceaux qu'il alla chercher asile, chez la duchesse du Maine[1], de la cour de Sceaux à la cour de Nancy [2], chez le bon roi Stanislas, de la cour enfin de Stanislas, quand il eut perdu Mme du Châtelet, à la cour de Berlin.

Déjà, depuis dix ans, pour attirer Voltaire dans cette caserne enchantée de Potsdam, Frédéric n'avait rien négligé, pas même les moyens déshonnêtes, comme d'inventer en soupant quelque noirceur capable d'interdire à Voltaire tout espoir de retour à Paris et de séjour en France, comme de faire courir copie de ces lettres où le poète, avec l'imprudence ordinaire d'un diseur de bons mots, mettait à sa plume la bride sur le cou. Deux fois Voltaire avait failli céder aux instances du roi bel esprit, mais deux fois l'affection ou l'habitude avaient triomphé de la vanité, deux fois il avait sacrifié le *roi philosophe* au *grand homme en jupons*. Même après la mort de la marquise, il hésitait encore, et sans doute il restait Français, s'il n'eût pas perdu, dans la même an-

1. Voir sur le passage à Sceaux, dans la *Correspondance de madame du Deffand*, t. I, p. 83 à 95, les *lettres de madame de Staal Delaunay*.

2. Voir, sur le séjour en Lorraine, Desnoiresterres, t. III, chap. V, VI, VII, VIII.

Digitized by Google

née 1750, les bonnes grâces de Marie Leczinska, reine de France, pour avoir loué sans mesure Mme de Pompadour, et la faveur de Mme de Pompadour pour ne l'avoir pas louée d'un air assez respectueux. Il partit donc, et le 10 juillet 1750 il arrivait à Potsdam, où Frédéric le logeait dans le même appartement qu'avait occupé l'année précédente le maréchal de Saxe. « Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le palais d'Alcine [1]. »

Il serait facile aujourd'hui d'incriminer les relations de Voltaire et de Frédéric. Dépouiller phrase par phrase leur longue correspondance, relever impitoyablement, à cent ans de distance, avec un soin jaloux, tant d'expressions qui blesseraient l'amour-propre national même le moins susceptible, exploiter enfin contre Voltaire, à grand renfort de mots injurieux, l'irritation de récents et douloureux souvenirs, on peut le faire, on l'a fait; la besogne est aisée; mais la tactique est peu généreuse et l'accusation déloyale. Oui, sans doute, on aimerait, pour la dignité de Voltaire et son patriotisme, qu'il eût eu le courage d'opposer le même refus respectueux aux sollicitations du roi de Prusse que Gresset et que d'Alembert [2]. Mais enfin Voltaire, ici, n'est pas le seul coupable ou du moins le seul blâmable. Je sais

1. *Œuvres complètes*, t. XL, p. 85.
2. Toutefois d'Alembert ne dédaigna pas d'accepter une pension du roi de Prusse. J'ajouterai que des étrangers

Digitized by Google

bien que lorsqu'il partit on cria dans les rues de Paris une caricature : « Voici Voltaire, le fameux Prussien! Le voyez-vous avec son bonnet de peau d'ours, pour n'avoir pas froid? A six sols le fameux Prussien [1]! » Et j'ai rappelé plus haut quelle indignation avait soulevée cette fameuse lettre de 1740. Ce n'était qu'une question de forme. L'opinion publique, à cette date, était complice de l'admiration, de l'enthousiasme de Voltaire pour le roi de Prusse, pour le vainqueur de Molwitz et de Friedberg. Non pas, à la vérité, comme on le répète complaisamment de nos jours dans un honteux intérêt de parti, que le patriotisme fût une vertu inconnue de l'ancienne France. Il serait à souhaiter que depuis tantôt cent ans nous eussions porté toujours aussi haut que nos pères le sentiment de la patrie commune et l'orgueil, la vanité même de ses grandeurs et de ses gloires! Mais c'était alors vers 1750, le moment de la crise, l'heure prochaine de la rupture entre l'ancienne et la nouvelle France. Le vieil édifice monarchique s'effondrait, la royauté

s'étonnèrent de le voir entrer avec le roi de Prusse en liaison si étroite. « Je suis fâché, dit un contemporain à propos de la visite que d'Alembert fit à Frédéric en 1754, de voir courir après les grands un philosophe qui a si justement censuré le commerce des savants avec eux. » Ce sont les expressions d'un personnage bien désintéressé, le baron Scheffer, envoyé de Suède à Paris, dans une lettre à Mme du Deffand (*Correspondance*, t. I, p. 223).

1. *Mémoires de madame du Hausset*, p. 69.

Digitized by Google

s'abandonnait elle-même, les ruines s'entassaient sur les ruines; des étrangers, le maréchal de Saxe, le comte de Lowendahl, avaient eu l'honneur de remporter les dernières victoires, Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, Berg-op-Zoom. Bientôt même, les défaites de la royauté de Versailles cesseront d'être les défaites de la France. Paris entier s'égayera de Rosbach, et s'en réjouira presque comme d'un triomphe de l'esprit nouveau sur les traditions surannées que le gouvernement de Louis XV essaye vainement de maintenir et de défendre contre le flot révolutionnaire montant [1]. La guerre de Sept Ans donnera ce spectacle — peut-être unique dans l'histoire — d'un peuple presque heureux, presque joyeux de sa propre honte et faisant en quelque manière cause commune avec les ennemis de sa puissance et de sa gloire [2]. On sait que rien n'a contribué plus sûrement à la subite grandeur de la Prusse et de la Russie que cette division lamentable de la France contre elle-même. Ici, comme partout, Voltaire ne fit donc que se laisser aller à l'irrésistible courant de l'opinion. « Je m'étais livré au plaisir de dire à Votre Majesté combien elle est aimée dans le pays que j'habite, écrira-t-il des Délices, en octobre 1757; *mais je sais qu'en France*

1. C'est ce qu'a très bien marqué jadis M. de Saint-Priest dans ses *Etudes diplomatiques*, I, 32, 43.
2. Voyez Aubertin, *L'esprit public au* XVIII*e siècle*.

Digitized by Google

elle a beaucoup de partisans... Je sais très positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie... Permettez-moi seulement de penser que, si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France[1]. » Il disait vrai : Frédéric, au XVIIIe siècle, semble vraiment n'avoir eu d'ennemis en France que Soubise, quand il l'eut battu, l'abbé de Bernis, qu'il avait raillé, — si tant est que Bernis et Soubise fussent capables de haine, — la marquise de Pompadour, qu'il avait insultée grossièrement, et Louis XV, qu'il avait joué. Voltaire avait tout pardonné.

Jamais cependant fierté n'avait été soumise à de plus humiliantes épreuves, ni jamais orgueil n'avait dû dévorer de plus cruels affronts. On eût dit que Frédéric, naturellement dur et blessant, se fût fait un jeu de pousser à bout cet amour-propre irritable, comme s'il eût voulu, pour s'affermir dans son mépris de l'espèce humaine, mesurer ce qu'un Voltaire était capable de supporter en silence pour l'honneur d'être cru, non pas même le confident, mais le familier d'un roi. Il se vengea sur l'homme, il se paya sur le chambellan de Sa Majesté prussienne des témoignages d'admiration qu'il ne pouvait refuser et du tribut d'éloges que jusqu'au der-

1. *Œuvres complètes*, t. LVII, p. 355.

Digitized by Google

nier jour il acquitta régulièrement au poète, à l'historien, au publiciste de Ferney. Voltaire accepta tout. Non qu'il ne connût pourtant de longue date et qu'il n'eût jugé son Frédéric. Vingt autres, en sa place, eussent même gardé l'implacable rancune des leçons qu'il avait déjà reçues. Toutes les fois, par exemple, que Voltaire avait essayé de sortir de son rôle de bel esprit et de correspondant littéraire, Frédéric, en quatre mots, l'y avait promptement ramené. « Faites des vers, mon cher Voltaire [1], » lui disait-il en post-scriptum, et c'était toute sa réponse aux sollicitations parfois indiscrètes que lui adressait Voltaire, et Voltaire ne soufflait mot. Un autre jour, il le chargeait de lui recruter une troupe dramatique « pour le comique et pour le tragique, bonne et complète, les premiers rôles doubles [2] », et la troupe n'était pas plus tôt formée, les arrangements pris, le départ convenu, que l'impresario, sans plus ample explication, recevait, tout grand homme qu'il fût, un contre-ordre bien net, bien catégorique, et là-dessus de redoubler de protestations, d'offres et de serments. Ou bien encore, par faveur singulière, on le priait de surveiller l'impression de l'*Anti-Machiavel*, et quand le livre, corrigé, refait, expurgé par ses soins, commençait à se débiter, Frédéric désavouait l'édition publiquement et donnait

1. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, t. XXII, p. 116.
2. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, t. XXII, p. 30.

Digitized by Google

« pour cet effet un article dans les gazettes [1] ». C'était par les « gazettes » aussi que répondait Voltaire, en y faisant imprimer un « sommaire des droits de Sa Majesté le roi de Prusse sur Herstall » ; on n'est pas plus accommodant. Il ne fit pas moins bonne figure aux grands airs de raillerie dédaigneuse dont Achille rabattit, à deux reprises, ses prétentions diplomatiques, car ce fut comme un négociateur de comédie que l'accueillit Frédéric, répondant à des propositions par des plaisanteries ou des impertinences royales, et ne prenant qu'à peine le soin de dédommager l'amour-propre du poète par quelques témoignages d'affection banale et quelques mots de flatterie. On a peine à comprendre que, instruit par de telles expériences, Voltaire ait osé s'aller établir à Berlin. Ne prévoyait-il donc pas ce que l'avenir lui ménageait là-bas d'humiliations nouvelles, ou son incurable vanité l'aveuglait-elle jusque-là qu'à force de gentillesses et de courtisanerie il se flattât de triompher du caractère de Frédéric?

Toujours est-il qu'il donna dans le piège. « 150 000 soldats victorieux, écrivait-il à d'Argental, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poète, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et

1. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, t. XXII, p. 35.

Digitized by Google

violons, repas de Platon, société et liberté, qui le croirait [1] ? » Mais l'enchantement des premiers jours ne tarda pas à se dissiper. Il ne faut pas dire avec le docteur Strauss que la faute en fut entièrement à Voltaire, et que Frédéric « l'aurait supporté et choyé avec la magnanimité d'un roi autant qu'avec l'indulgence d'un ami [2] ». Non ! le siège de Frédéric était fait. Il avait besoin de Voltaire « pour l'étude de l'élocution française » ; c'est lui-même qui le dit, ajoutant avec son cynisme ordinaire : « On peut apprendre de bonnes choses d'un scélérat, je veux savoir son français [3]. » Mais sa royale magnanimité lésina sur les frais. Son indulgence mesura parcimonieusement au poète le café, le sucre et la chandelle [4]. Il voulut apprendre au rabais « l'élocution » de Voltaire. Et s'il le choya, ce fut comme on fait une pièce rare; s'il le supporta, ce fut comme on supporte un animal favori. Mais il faut convenir aussi que Voltaire, de son côté, ne faillit pas à commettre une seule des fautes qui pouvaient affermir Frédéric dans ces dispositions.

Réflexions imprudentes et mordantes à l'adresse du roi lui-même, plaisanteries, personnalités inju-

1. *Œuvres complètes de Voltaire*, t. LV, p. 438.
2. Strauss, *Voltaire*, six conférences, trad. franç.
3. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, t. XVIII, p. 66.
4. Voyez le détail de ces histoires dans Desnoiresterres, t. IV, *Voltaire et Frédéric*, et, pour les tripotages de Voltaire à Berlin, Desnoiresterres, même vol., et Strauss, ch. III.

Digitized by Google

rieuses à l'adresse des membres de son Académie, exigences tyranniques et déplacées, intervention maladroite, et maladroite jusqu'à l'impertinence, dans les affaires qui le regardaient le moins, étalage vaniteux d'un crédit dont le roi lui refusait la réalité, spéculations douteuses, tripotages d'argent, procès scandaleux, rien n'y manqua. Frédéric en perdit patience, et peu s'en fallut que, dans les premiers jours de 1751, Voltaire ne fût chassé comme un serviteur infidèle. Mais il avait tant de soumission, il maniait si bien le langage de la flatterie, son repentir amoureux se traduisait par tant de caresses et de câlineries, que le roi s'apaisa pour une première fois et que la concorde parut un instant rétablie. *Amantium iræ amoris redintegratio est*, dit le poète. Et le moyen, en vérité, de résister à cet illustre écrivain, le plus illustre de l'Europe, qui trouvait dans les maladies du prince et jusque dans les remèdes qu'il faisait un moyen de renouveler la banalité des flagorneries ordinaires? « Sire, vous avez des crampes, et moi aussi; vous aimez la solitude, et moi aussi; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi; vous prenez médecine, et moi aussi; de là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de Votre Majesté [1]. » Puis, quand il avait tourné quelqu'un de ces billets bien humbles et payé son pardon d'un tel prix, il reprenait la plume

1. *Œuvres complètes*, t. LV, p. 599.

Digitized by Google

pour écrire à Paris : « Figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'âme m'a toujours paru un supplice. Savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet? Oui, des esclaves, en comparaison de la liberté que l'on goûte à Potsdam, avec un roi qui a gagné cinq batailles [1]. » L'esclavage d'Anet ! chez les Vendôme ! et la liberté de Potsdam ! Tel était cependant le vrai, le seul motif de tant de patience. Il voulait qu'à Paris, il voulait qu'à Versailles surtout, on crût qu'il vivait, lui, Voltaire, dans la confiance d'un roi; qu'il jouissait à Berlin de toutes les grâces, de toutes les faveurs, de tout le crédit qu'on lui disputait encore dans son ingrate patrie. Trop heureux si là-bas, au bruit de ces mensonges, qu'il suppliait d'Argental et Mme du Deffand de répandre, quelque folliculaire en crevait de dépit dans sa peau. Et pourquoi l'écho ne s'en serait-il pas prolongé jusqu'à la cour, pour y apprendre à Trajan de quel serviteur il s'était sottement privé ?

Voilà ce qu'il est difficile de pardonner à Voltaire, voilà quand et comment il a manqué de patriotisme : non pas quand il a chansonné nos défaites, non pas même quand il en a complimenté Frédéric,

1. *Œuvres complètes*, t. LV, p. 623-624, à Mme du Deffand, le 20 juillet 1751, c'est-à-dire après les affaires de d'Arnaud et du juif Hirsch ou Hirschel.

Digitized by Google

mais quand, aux dépens de la France comme aux dépens de la vérité de l'histoire, il a vanté dans les Frédéric et les Catherine un libéralisme, une tolérance, un respect des droits de la pensée dont ni l'un ni l'autre n'ont jamais donné le moindre témoignage. *Malo periculosam libertatem!* Il vaut mieux courir les risques d'être vingt fois embastillé que d'abdiquer toute dignité d'homme aux pieds d'un Frédéric et que de grimacer, sous les outrages redoublés, un perpétuel sourire de complaisance et d'adoration. Mais quel roi de France traita donc jamais un malheureux homme de lettres, je dis le plus obscur, le plus humble, le moins défendu contre l'arbitraire par l'éclat de la réputation, comme Frédéric traita Voltaire? Et qui des deux eut à subir le plus de honteuses ou d'humiliantes persécutions, du gentilhomme ordinaire de Sa Majesté Très-Chrétienne, ou du chambellan de Sa Majesté de Prusse? qui des deux permit au poète la plus fière attitude et la plus noble, ou de Frédéric ou de Louis XV? du cynique amphitryon des soupers de Potsdam ou du royal amant de la marquise de Pompadour?

Car il n'était pas au terme de ses épreuves. On connaît sa lamentable dispute avec Maupertuis, président de l'Académie des sciences de Berlin, la célèbre diatribe du *Docteur Akakia*, la colère de Frédéric, le libelle outrageux brûlé dans les car-

Digitized by Google

refours de Berlin par la main du bourreau, Voltaire se confondant en dénégations d'abord, puis en protestations sans mesure d'obéissance et de servilité, souscrivant enfin ce triste et fameux billet, rédigé de la main même du roi : « Je promets à Sa Majesté que, tant qu'elle me fera la grâce de me loger au château, je n'écrirai contre personne, soit contre le gouvernement de France, soit contre les ministres, soit contre d'autres souverains ou contre des gens de lettres illustres, envers lesquels on me trouvera rendre les égards qui leur sont dus. Je n'abuserai point des lettres de Sa Majesté, et je me gouvernerai d'une manière convenable à un homme de lettres qui a l'honneur d'être chambellan de Sa Majesté et qui vit avec des honnêtes gens[1]. » Hélas! qu'étaient devenus les beaux jours d'autrefois? Berlin, cette capitale dont Frédéric promettait de faire le temple des grands hommes? et le Voltaire de jadis, cette âme fière, « qui n'avait pu plier son caractère à faire la cour au cardinal Fleury? » Tout était fini pour cette fois. Voltaire signa, la rage au cœur, et comment ne pas signer? D'ailleurs il comprit qu'il ne ramènerait pas Frédéric. Il lui renvoya donc son cordon et sa clef de chambellan. Le roi les lui retourna. Mais toute con-

1. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, t. XXII, p. 302, 303. Le billet, suivi des plus piteuses protestations, ne figure ni dans l'édition de Kehl, ni dans l'édition Beuchot.

Digitized by Google

fiance était évanouie. Les « soupers de Damoclès » avaient remplacé les « repas de Platon ». La honte, le dépit, l'inquiétude, la crainte même, tout se réunissait pour hâter le départ du poète : le 26 mars 1753, à la parade, Voltaire prenait congé de Frédéric pour ne plus le revoir. Le roi se vengea brutalement. On sait assez comment il fit arrêter à Francfort Voltaire et Mme Denis, qui venait de rejoindre son oncle. Les *Mémoires* de Voltaire, un des plus merveilleux pamphlets qu'il ait écrits, ont rendu justement immortel le résident Freytag et son accent tudesque : « Monsir, c'être l'œuvre de poeshie du roi mon très grâcieux maître. » Le docteur Strauss veut bien nous apprendre qu'en fait le rapport officiel dudit Freytag était d'une « orthographe irréprochable [1] ». Tant mieux pour Freytag, mais son irréprochable orthographe n'excuse pas la brutalité de son gracieux maître.

Les trois ans que Voltaire venait de passer auprès de Frédéric ne lui avaient pas été d'ailleurs inutiles. D'abord leurs disputes avaient fixé l'attention de l'Europe, et le retentissement même de leurs querelles avait presque égalé la réputation du poète à la réputation du roi. De cette intimité royale, dont il avait payé si chèrement le prestige, Voltaire ne sortait pas sans profit, puisqu'il en

1. Strauss, *Voltaire*, six conférences.

Digitized by Google

sortait homme public. Pour les contemporains, dont le grand nombre ne connaît pas le détail des choses ni ne s'en inquiète, il avait reçu là comme une consécration solennelle de son pouvoir ; il s'était émancipé de la condition, alors encore un peu subalterne, d'homme de lettres, et désormais, avec les princes, les rois, les impératrices, il sembla qu'il eût pris rang et qu'il dût traiter, comme on dit en style diplomatique, sur le pied de la puissance la plus favorisée. Peut-être aussi dans la conversation de Frédéric, et voyant tous les jours à l'œuvre ce fondateur de la grandeur prussienne, avait-il complété, sous ce terrible maître, son éducation politique. C'est là, sans doute, à Potsdam, à Berlin, qu'il avait puisé cette science de la réalité, cette défiance ou même ce dédain des idées et des maximes générales, ce goût du détail, ce souci de l'exactitude et cette précision du langage qui sont comme historien son vrai titre de gloire et de supériorité. Frédéric, en effet, au moins quand il consentait à dépouiller l'homme de lettres et le bel esprit, quand il se retrouvait roi, savait écrire de ce style d'affaires, irrégulier, mais toujours lucide, incorrect parfois, mais toujours nerveux, prétentieux souvent, mais toujours agissant, dont l'*Histoire de mon temps* est un excellent modèle. Voltaire se mit à son école, et du droit du génie s'appropria les qualités du manuscrit dont il corri-

Digitized by Google

geait la grammaire fantasque. Mais ce furent surtout ses qualités — et ses défauts aussi — de polémiste et de pamphlétaire que les libres propos des soupers de Potsdam aiguisèrent. Auprès de Frédéric il se perfectionna dans l'art de mentir sans scrupule, de plaisanter avec cynisme, dans cet art difficile, mais grossier, de prolonger, de soutenir le sarcasme, et dans cette habitude honteuse de n'adorer que le succès, de ne respecter que la victoire, de ne redouter que la force. Dans cette grande caserne, il acheva d'enrichir son vocabulaire, déjà si riche en injures, des expressions, des polissonneries et des gros mots du corps de garde. C'est là qu'il apprit à qualifier un Jean-Jacques « de bâtard du chien de Diogène et de la chienne d'Érostrate [1] », un La Beaumelle, un Fréron, tant d'autres encore, en des termes qu'on n'oserait transcrire, et qu'il échangea pour une licence toute soldatesque cette aristocratie de langage et cette élégance de style dont il avait jadis donné le ton aux salons de Paris. On peut croire enfin que les exemples et les leçons de Frédéric exercèrent leur influence naturelle sur cette rage antichrétienne dont le patriarche de Ferney, bientôt, allait se sentir emporté. « Je vous parle rarement de Luc, parce que je ne pense plus à lui, écrivait

1. *Œuvres complètes*, t. LX, p. 333.

Digitized by Google

plus tard Voltaire à d'Alembert; cependant s'il était capable de vivre tranquille et en philosophe et de mettre à écraser l'*inf*... la centième partie de ce qu'il lui en a coûté pour faire égorger du monde, je sens que je pourrais lui pardonner [1]. » Ce serait en effet dans une lettre de Frédéric, datée de 1759, qu'on rencontrerait pour la première fois une allusion formelle au célèbre mot d'ordre : « Écrasez l'infâme [2]. »

Il fallait avant tout se remettre de tant de secousses. Voltaire hésita quelque temps sur le choix d'une résidence. Retourner à Paris, il y songea d'abord, et se flatta que l'intervention du marquis d'Argenson et de Mme de Pompadour vaincrait l'antipathie du roi; pourtant il ne tarda pas à réfléchir que c'eût été risquer beaucoup. Non pas à la vérité qu'il y pût courir de pires dangers que les Rousseau, les Diderot, les d'Alembert et tant d'autres. Les mœurs étaient assez douces en France, le pouvoir assez faible, l'opinion publique assez forte pour qu'un écrivain du renom de Voltaire, approchant de la soixantaine et cruellement éprouvé, n'eût à redouter aucune violence. Mais plutôt, ce qu'il craignait, c'était de compromettre son prestige; car quel rôle jouerait-il, quel rang tiendrait-il sur cette scène qu'une génération nouvelle remplissait du tumulte et de l'encombrement de son

1. *Œuvres complètes*, t. LX, p. 387.
2. Desnoiresterres, t. VI, p. 236, et Preuss, t. XXIII. p. 45.

Digitized by Google

activité, la génération des encyclopédistes, jalouse, envahissante, bruyante, au fond assez mal disposée pour un chambellan du roi de Prusse, un gentilhomme ordinaire du roi de France, un familier des ministres et des maîtresses? Et puis on l'admirait alors à Paris beaucoup moins qu'à Berlin ou qu'à Gotha. Quelques amis zélés, quelques prôneurs intéressés ne pouvaient empêcher qu'on y jugeât l'homme très sévèrement et ses œuvres très librement. « Il ambitionnait la souveraineté du Parnasse [1], » comme le disait Fréron, mais on la lui disputait encore. Et dans le camp même des « philosophes » la plupart pensaient comme Diderot pensait encore dix ans plus tard. « Cet homme incompréhensible, écrivait-il à Mme Volland, a fait un papier qu'il appelle un *Éloge de Crébillon*. Vous verrez le plaisant éloge que c'est : c'est la vérité, mais la vérité offense dans la bouche de l'envie. Je ne saurais passer cette petitesse-là à un si grand homme. Il en veut à tous les piédestaux... Il aura beau faire, beau dégrader, je vois une douzaine d'hommes dans la nation qui, sans s'élever sur la pointe du pied, le passeront toujours de toute la tête; cet homme n'est que le second dans tous les genres [2]. » Nul en effet ne s'y trompait alors, et

1. Voir une intéressante étude sur Fréron, par M. Jules Soury, *Portraits du* XVIIIe *siècle*.

2. Diderot, *Œuvres complètes*, édition Assézat et Tourneux t. XVIII, p. 100.

Digitized by Google

pour atteindre ce premier rang qu'on lui disputait, pour devenir le chef des encyclopédistes, pour amener Diderot, d'Alembert et tous les garçons de la grande boutique encyclopédique à n'être plus, selon le mot de Mme du Deffand, que la livrée de Voltaire, il y fallut toute son incomparable adresse à flatter les amours-propres, toute son habileté souveraine à prendre le vent de l'opinion, cet art enfin de faire arme de tout et d'intéresser à sa gloire, à la fois, Frédéric et Marie-Thérèse, Catherine et Stanislas Poniatowski, Choiseul et la du Barry, Diderot et Richelieu, d'Alembert et Mme du Deffand, Turgot et Necker, Beaumarchais et le président Maupeou, cette aristocratie qu'il choyait et cette canaille qu'il méprisait. Et ce fut pourquoi, après avoir changé plusieurs fois de résidence, il vint enfin fixer son séjour ou plutôt sa cour à Ferney : loin de Paris, pour ne pas laisser prendre aux envieux la mesure de sa grandeur; en territoire étranger, pour dérober sa grosse fortune et sa prudente personne à la responsabilité de ses actes.

III

Depuis que Voltaire avait quitté la France, dans le court espace de quelques années, le siècle, comme un décor de théâtre, avait tourné brusquement

Digitized by Google

sur lui-même. Les sourdes hostilités religieuses qui dans les derniers jours du siècle de Louis XIV, et sous la régence elle-même, dépassaient à peine les bornes du sanctuaire, avaient gagné tout un peuple et commençaient maintenant d'éclater en guerre ouverte. Au carnaval de 1756, la mode était de se déguiser en évêque, en moine, en religieuse. Déjà même l'agitation menaçait de devenir politique ; « le fanatisme, selon le mot de l'avocat Barbier, était général dans Paris contre l'autorité souveraine, » et l'idée de résistance armée, de révolte, de révolution devenait populaire. « Le peuple dans ses halles commençait à parler de lois fondamentales et d'intérêts nationaux [1]. » Les esprits clairvoyants, dans ces signes avant-coureurs de quelque catastrophe, avaient peine à reconnaître les marques promises de l'avènement du siècle de la philosophie. Les écrivains, avec autant d'empressement que d'habileté, saisirent cette grande occasion de popularité qui leur était offerte et se précipitèrent, tête baissée, dans la lutte. Diderot donna le signal en mettant sur le chantier cette lourde construction de l'*Encyclopédie*. Rousseau suivit, avec ses deux célèbres discours. Ici commence l'histoire d'une France nouvelle.

1. Voyez sur ce sujet deux livres curieux : Ch. Aubertin, *L'esprit public au* XVIII*e siècle*, et F. Rocquain, *L'esprit révolutionnaire avant la Révolution.*

Digitized by Google

Mais Voltaire était alors à Berlin, donnant la dernière main à son *Siècle de Louis XIV*, plus occupé d'éloigner de Potsdam Arnaud Baculard ou Baculard d'Arnaud, et de faire jouer à Paris *Rome sauvée*, que de travailler sérieusement à détruire la superstition. C'est à peine s'il écrivit des *Délices* quelques brochures, plus inquiet, en ce temps-là, de recouvrer les bonnes grâces de Mme de Pompadour et d'achever la ruine de La Beaumelle ou de Fréron que de « jeter les semences » de cette révolution et que de préparer « ce beau tapage, dont il parle dans une lettre demeurée justement célèbre [1]. Les philosophes ne furent pas à proprement parler « les ouvriers » de la Révolution. La Révolution était dans la logique de notre histoire. Les philosophes en hâtèrent certainement l'explosion; ils en étendirent la portée; peut-être même, en parlant aux hommes de leurs droits, sans leur parler jamais de leurs devoirs, contribuèrent-ils à donner aux événements ce caractère de violence et de brutalité sauvage qui devait déshonorer la Révolution. Ils ne firent pourtant que suivre le mouvement, ils ne le créèrent pas. Mais Voltaire fut le dernier entre tous à prendre son parti. Au fond, cette croisade antimonarchique ne convenait nullement à ses goûts. Ces d'Alembert, ces Diderot, ces Jean-Jacques étaient

1. *Œuvres complètes*, t. LXI, p. 385.

Digitized by Google

des plébéiens; ils avaient vécu leur jeunesse dans la boutique paternelle, témoins et victimes irritées du privilège, de l'inégalité, de l'injustice sociale; de sourdes rancunes grondaient au-dedans d'eux; ils avaient le sentiment de leur valeur, de leur génie, de leur puissance, exalté par le souvenir des épreuves qu'ils avaient traversées, des humiliations qu'ils avaient subies, de la misère même qu'ils avaient connue; surtout ils avaient la conscience du peu qu'ils étaient dans cette société du XVIIIe siècle et de tout ce qu'ils eussent mérité d'être dans un monde chimérique où l'intelligence eût été l'unique mesure des hommes. Mais Voltaire? A qui les débuts avaient-ils été plus faciles? et pour qui la vie jusqu'alors avait-elle eu plus de sourires? Et c'est pourquoi ce fut seulement quand il vit que toutes les ressources conjurées de l'ancien régime ne prévaudraient pas contre l'impulsion révolutionnaire, quand il comprit qu'à vouloir s'opposer au torrent il risquait sa popularité, quand il trembla que Rousseau, « ce garçon horloger, » ne lui ravît cette royauté littéraire dont il avait jeté les fondements, ce fut alors qu'il entra dans la mêlée. Le *Testament du curé Meslier* et le *Sermon des Cinquante* sont les deux premières brochures où Voltaire, selon l'expression de Condorcet [1], « attaqua de front la religion

1. *Œuvres complètes*, édition de Kehl, t. XXXII, p. 380. Avertissement de Condorcet. « M. de Voltaire, continue-t-il, fut un

Digitized by Google

chrétienne, à laquelle jusqu'alors il n'avait porté que des attaques indirectes. » On ne saurait vraiment souhaiter à Voltaire un plus maladroit ami que Condorcet : c'est lui qui nous avertit en effet que le *Sermon des Cinquante* fut composé sous l'impression du succès de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, et pour ramener à soi la popularité qui menaçait de s'égarer sur Jean-Jacques. Le succès de l'*Émile* importunait Voltaire ; moins jaloux de toute renommée, peut-être eût-il encore attendu, car, parmi les philosophes, le seul qui n'eût rien à risquer était le plus timide. Tandis que l'on brûlait l'*Émile*, un peu partout, et que Rousseau, décrété de prise de corps, fuyait vers la frontière, le châtelain de Ferney donnait la comédie sur son théâtre, bâclait en huit jours quelque rapsodie tragique « pour se ménager un alibi nécessaire », et lançait force brochures anonymes que, par un surcroît de précaution qui ressemblait à de la maladresse, il désavouait effrontément à la moindre apparence de danger.

Le *Testament du curé Meslier* et le *Sermon des Cinquante* marquent dans l'histoire de Voltaire la dernière transformation de l'incomparable comé-

peu jaloux du courage de Rousseau; et c'est peut-être le seul sentiment de jalousie qu'il ait jamais eu : mais il surpassa bientôt Rousseau en hardiesse, comme il le surpassait en génie. »

Digitized by Google

dien. Le voilà désormais enrôlé dans la bande encyclopédique, et pendant près de vingt ans vont partir de Ferney ces innombrables pamphlets dont la seule énumération remplirait un volume, ces paroles ailées et ces lettres agiles, cette merveilleuse *Correspondance*, dont la moitié peut-être n'est pas parvenue jusqu'à nous, l'acte d'accusation le plus terrible qu'un homme ait jamais laissé derrière soi, mais aussi le plus admirable modèle qu'il y ait dans aucune langue de cet art d'écrire, si simplement qu'un méchant billet d'affaires se grave dans le souvenir, si vivement qu'on a peine à suivre l'écrivain, si spirituellement qu'on est tenté de tout lui pardonner et qu'il faut fermer le livre pour combattre le charme et reprendre la liberté de son jugement. Jamais, sans doute, dans un corps de soixante-dix ans, usé de travaux et perclus de souffrances, l'activité de l'esprit n'a gouverné plus souverainement.

Cependant il ne faut pas s'y tromper : jusqu'au dernier jour, c'est un rôle que joue Voltaire. Le plus aristocrate et le plus arrogant de nos grands écrivains n'abdique dans son château de Ferney ni l'arrogance de sa vanité, ni l'aristocratie de ses dédains. Il signe toujours « gentilhomme ordinaire du roi ». Il tranche du seigneur justicier. Ses secrétaires ne mangent pas à sa table. On ne vient plus en visite à Ferney, mais en pèlerinage. Jamais d'ailleurs sa correspondance n'a été plus active avec

Digitized by Google

le cardinal Bernis, le même qu'il avait surnommé jadis la « bouquetière du Parnasse »; avec le maréchal de Richelieu, quoique le grand seigneur daigne à peine répondre aux protestations de dévouement et de respect du philosophe; avec Mme du Deffand, l'intime ennemie des encyclopédistes, il est vrai, mais aussi l'amie du duc et de la duchesse de Choiseul et l'oracle des salons aristocratiques de Paris; avec Frédéric, encore que le héros des soupers de Potsdam n'ait guère plus de respect pour le patriarche qu'il n'en avait jadis pour le chambellan; avec Catherine, encore que coupable de tous les crimes qui flétrissent un prince et souillée de toutes les hontes qui déshonorent une femme [1]. Qu'importe à Voltaire? Ne sont-ils pas rois, cardinaux, ducs et duchesses? Que faut-il davantage? Ni les encyclopédistes, ni les déclamateurs de l'école de Rousseau ne le détacheront de ce monde, où jadis il reçut les premières leçons de cet art de plaire qu'il a recommandé quelque part comme « le premier devoir de la vie »; de ce monde pour lequel il a vécu, répétant le vers du poète :

Principibus placuisse viris non ultima laus est [2];

1. Voir à ce propos la lettre généreusement indignée de la duchesse de Choiseul, dans le recueil de sa correspondance avec Mme du Deffand, *Correspondance de madame du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, t. I, p. 113.
2. *Œuvres complètes*, t. LIX, p. 142.

Digitized by Google

de ce monde enfin dans la familiarité, dans l'adoration duquel il veut mourir. Et n'en garde-t-il pas jusqu'à son dernier jour les plus étroits préjugés ? « Monseigneur, écrit-il un jour au chancelier Maupeou, je commence par vous demander pardon de ce que je vais avoir l'honneur de vous écrire. Vous avez méprisé, avec tous les honnêtes gens du royaume, plus d'un libelle écrit par la canaille et pour la canaille... Cependant il y a des calomnies... et quand on en connaît les auteurs, quand ils mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une brochure, j'ose croire qu'il est permis de vous en demander la suppression [1]. » Sans doute vous pensez qu'il s'agit de quelque injure grave, de quelqu'un de ces outrages que l'irritable vieillard prodigue si libéralement lui-même à ses ennemis, à ses adversaires, à ses contradicteurs ? Point. Mais un nommé Clément a prétendu que Voltaire était le neveu du pâtissier Mignot ; il a même osé prétendre que l'abbé Mignot, conseiller de grand'chambre au parlement Maupeou, neveu de Voltaire, était le petit-fils de ce même pâtissier, et voilà le parlement intéressé à venger l'amour-propre généalogique des Arouet et des Mignot. Car toutes les fois qu'il peut employer contre ses ennemis une arme plus brutale que le sarcasme ou le rire, plus dangereuse et plus sûre,

1. *Œuvres complètes*, t. LXVIII, p. 397.

Digitized by Google

Voltaire n'a garde d'y manquer. Il était bien jeune encore qu'insulté par le comédien Poisson au foyer de la Comédie-Française, et refusant une réparation qu'on lui offrait par les armes, il se servait de son crédit naissant pour faire emprisonner son adversaire, « un homme de sa considération ne se battant pas contre un comédien [1]. » Fidèle à cette sage tactique, il commençait en toute circonstance par faire appel au bras séculier. C'est Fréron qu'il essaye de faire jeter au Fort-l'Évêque ou dont il fait interdire les feuilles [2]; c'est La Beaumelle dont il dénonce au prince de Condé « le livre abominable », en suppliant Son Altesse « de dire un mot à M. de Saint-Florentin pour qu'on prévienne une édition du volume où ce coquin ose outrager le Prince [3]» et critiquer M. de Voltaire, devrait-il ajouter. C'est de Brosses qu'il empêche d'arriver à l'Académie française en envoyant à d'Alembert, secrétaire perpétuel, une déclaration par laquelle il renonce au

1. Desnoiresterres, *Voltaire et la société au* XVIIIe *siècle*, t. I, p. 176, 177.

2. *Œuvres complètes*, t. LIX, p. 281, 283. On peut y joindre une *lettre de madame Denis au chancelier de France*, déclarant que, si l'insolence de Fréron n'était pas réprimée, il n'y aurait plus de famille en sûreté. Il s'agissait de l'asile que Voltaire venait de donner à Mlle Corneille, et Fréron avait écrit : « La voilà tombée en bonnes mains ! » C'était cela qui méritait le « carcan ».

3. *Œuvres complètes*, t. LXIV, p. 296. Voir dans le même volume une autre dénonciation adressée au maréchal de Richelieu, p. 539.

Digitized by Google

titre d'académicien si on lui donne le président pour confrère [1]. C'est Rousseau qu'il dénonce à l'insolence de quelque *bretteur*, dans ces *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* qu'il fait signer par le marquis de Ximénès. « Vous auriez dû ne pas dire que la noblesse d'Angleterre est la plus brave de l'Europe. Un gentilhomme tel que vous doit sentir que c'est là un point délicat. Vous saurez que le roi a plus de noblesse dans ses armées que l'Angleterre n'a de soldats en Allemagne : je serais fâché qu'il se trouvât quelque garde de Sa Majesté qui prît vos expressions à la lettre [2]. » Ne parvint-il pas, dans ses derniers jours, à faire composer le département de la librairie de censeurs qui n'auraient pas voulu approuver une critique littéraire de M. de Voltaire, parce qu'elle ne pouvait être que l'ouvrage de la passion ? Telle était la liberté selon le vœu de Voltaire, telle sa haine de toute contrainte et son horreur naturelle de tout despotisme. Nul ne fut d'humeur plus tyrannique, parce que nul ne fut plus aristocrate, aristocrate dès le berceau, aristocrate jusqu'à la mort, aristocrate depuis les pieds jusqu'à la tête. Il serait plus facile qu'on ne croit de re-

1. Voyez l'intéressante publication, qui contient un certain nombre de lettres inédites de Voltaire, donnée par M. Foisset : *Voltaire et le président de Brosses*. L'origine de cette intraitable rancune était que le président n'avait pas voulu faire à Voltaire le cadeau de quatorze moules de bois.

2. *Œuvres complètes*, t. XL, p. 224, *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*.

Digitized by Google

trouver ici l'une des origines de la haine du grand homme contre le christianisme : il ne pardonnait pas à la religion d'être « bonne pour le peuple » ; il ne pardonnait pas au prêtre d'avoir des consolations pour la « canaille ».

Il faut voir de quel style moqueur, avec quelle verve méprisante il a parlé de cette « canaille » en vingt endroits de sa correspondance, et non pas dans ses lettres aux grands de ce monde, aux rois et aux princes, mais dans ses lettres « aux frères », dans ses lettres à d'Alembert, dans ses lettres à Damilaville, ce commis au bureau des vingtièmes qui n'attendait de l'avènement de la philosophie que la place de directeur général des vingtièmes. Il faut l'entendre plaisanter « les garçons perruquiers du parterre [1] », ce fou de Jean-Jacques, écrivant à Genève « à son marchand de clous et à son cordonnier [2] », et « ce pauvre peuple qui n'est que le sot peuple [3] ». Qui ne connaît ces lignes si célèbres : « Je crois que nous ne nous entendons pas sur l'article du peuple, que vous croyez digne d'être instruit. J'entends par peuple la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire. Ils

1. *Œuvres complètes*, t. LIX, p. 185, à M. Lekain, 16 décembre 1760.
2. *Œuvres complètes*, t. LIX, p. 233, à M. d'Alembert, 6 janvier 1761.
3. *Œuvres complètes*, t. LXIX, p. 19.

Digitized by Google

mourraient de faim avant d'être philosophes. Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants... Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu [1]. » — Ou celles-ci : « C'est à mon gré le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain que de séparer la canaille des honnêtes gens pour jamais, et il me semble que la chose est assez avancée. On ne saurait souffrir l'absurde insolence de ceux qui vous disent : Je veux que vous pensiez comme votre tailleur et votre blanchisseuse [2]. » — Et celles-ci encore, qui peuvent servir de conclusion à la philosophie politique de Voltaire : « Bénissons cette heureuse révolution qui s'est faite dans l'esprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années. *Elle a passé mes espérances.* A l'égard de la canaille, elle restera toujours canaille ; je ne m'en mêle pas [3]. » Il disait bien; l'heureuse révolution avait passé ses espérances. Aussi, quand d'Alembert et Condorcet venaient le voir à Ferney, s'ils s'espaçaient, le soir, en soupant, sur une vie future ou sur l'existence d'un Dieu avec la liberté de mathématiciens qui vont, de déductions en déductions, poussant leur pointe, et poursuivant leur idée fixe, le

1. *Œuvres complètes*, t. LXIII, p. 111, à M. Damilaville, 1er avril 1765.
2. *Œuvres complètes*, t. LXII, p. 315, à M. d'Argental, 27 avril 1765.
3. *Œuvres complètes*, t. LXIV, p. 252, à M. d'Alembert, 4 juin 1767.

Digitized by Google

patriarche fermait les portes et renvoyait les domestiques. Il faut un frein « à la canaille ». Ce fut pourtant cette canaille qui lui fit, en 1778, quand il revint à Paris, pour y mourir, cette ovation triomphale et qui se pressait à travers les rues sous les roues de son carrosse, en criant de ses milliers de voix : « Vive le défenseur des Calas ! »

Le défenseur des Calas ! En effet, une fois ou deux, dans une vie de quatre-vingt-quatre ans, la générosité, le courage, l'éloquence de l'émotion, l'emportèrent sur la prudence habituelle de Voltaire, quoiqu'à vrai dire, si l'on mesure le courage aux dangers qu'on affronte, Voltaire ne risquât rien, pas même sa tranquillité, à prendre la défense des Calas, des Sirven, des La Barre, et quoiqu'on ait d'autre part singulièrement exagéré le rôle de Voltaire, passionnément dénaturé le caractère du premier tout au moins de ces tristes procès. Parce qu'il a su détourner les questions dans ce fameux *Traité de la tolérance*, parce qu'il s'est fait une arme contre les parlements, contre le clergé, contre la religion, des faits subsidiaires de la cause, ou parce que, dans l'affaire du chevalier de La Barre et du crucifix d'Abbeville, l'épouvante lui donna de l'éloquence, est-ce une raison de saluer en lui l'apôtre de la tolérance et des libertés modernes ? « Il n'y a de grandes actions, a dit La Rochefoucauld, que celles qui sont l'effet d'un grand dessein. »

Digitized by Google

Jusqu'alors, en effet, c'était, comme on dit, d'un air assez dégagé que Voltaire avait touché cette question de la tolérance. « Je suis fâché, disait-il un jour, à propos de Vanini, dont il venait de lire les œuvres et la vie, je suis fâché qu'on ait cuit ce pauvre Napolitain [1]. » Il lui semblait d'ailleurs mauvais qu'on persécutât « des idiots qui aimaient le prêche ». Et n'était-ce pas à la veille de l'affaire des Calas qu'il écrivait à d'Argental : « Le monde est bien fou, mes chers anges ; pour le Parlement de Toulouse, il juge ; il vient de condamner un ministre de mes amis à être pendu, trois gentilshommes à être décapités, et cinq ou six bourgeois aux galères : le tout pour avoir chanté des chansons de David. *Ce Parlement de Toulouse n'aime pas les mauvais vers* [2]. » Quels cris d'indignation ne pousserait-on pas si c'était dans un écrivain du siècle de Louis XIV qu'on retrouvât une semblable phrase! ou plutôt quels cris n'a-t-on pas poussés pour avoir rencontré dans la correspondance de Mme de Sévigné telle phrase que l'on sait sur les « pendaisons » de Bretagne ! Sur ces entrefaites, le bruit se répand dans Genève qu'un protestant, Jean Calas, accusé d'avoir assassiné son fils, vient d'être roué par arrêt

1. *Œuvres complètes*, t. LII, p. 184.

2. *Œuvres complètes*, t. LX, p. 195, à M. d'Argental, 2 mars 1762 ; voir aussi dans le même volume la lettre du 25 octobre 1761, au maréchal de Richelieu. p. 29.

Digitized by Google

du Parlement de Toulouse. Il n'y a là qu'une épouvantable erreur judiciaire. On a fait un crime à Calas du suicide de son fils ; avec une odieuse précipitation, on lui a instruit son procès, et, sans lui laisser seulement le temps de rassembler les éléments de sa défense, on l'a conduit à l'échafaud. Moins prévenus contre un protestant dont le fils passait pour vouloir se convertir au catholicisme, les juges de Toulouse eussent pris sans doute la peine de mieux informer. La triste nouvelle soulève l'indignation de la grande cité protestante. Voltaire voit « tous les étrangers indignés, tous les officiers suisses protester qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui *fait rouer leurs frères sans aucune preuve* [1]. » Remarquez l'habileté perfide. Quoi donc? le ministre de l'année précédente, les trois gentilshommes, les cinq ou six bourgeois mis aux galères, décapités, pendus par ce même Parlement de Toulouse, n'étaient donc pas « *leurs frères* » ? Etait-ce ou n'était-ce pas uniquement comme protestants qu'on les avait condamnés, « *ces idiots* » dont le seul crime était « *d'aimer le prêche* » ? Mais, au contraire, n'était-ce pas uniquement comme assassin de son fils que le Parlement avait cru condamner Jean Calas? Il s'était trompé, soit, et trompé sans excuse, et trompé criminellement ; mais la foi religieuse de

1. *Œuvres complètes*, t. LX, p. 218, à M. d'Argental, 27 mars 1762.

Digitized by Google

Calas n'était pas en question. Qu'importe à Voltaire? Il lui suffit que l'occasion se présente et qu'il se sente soutenu par l'opinion : c'est alors, et alors seulement, qu'il intervient et qu'il juge le moment opportun « pour devenir l'idole de ces faquins de huguenots », comme il en donnait le conseil au maréchal de Richelieu quelques mois auparavant, « vu qu'il est toujours bon d'avoir pour soi tout un parti [1] ». Sans doute, la procédure de réhabilitation une fois introduite, Voltaire se donnera tout entier, se dévouera corps et âme à la cause des Calas. Son sujet l'entraînera, l'emportera, l'élèvera jusqu'à l'éloquence, mais non pas jusqu'à l'oubli de soi-même, car l'affaire « intéressera toute l'Europe », car Paris et la France retentiront du nom de Voltaire, car l'applaudissement universel et l'admiration publique le soutiendront dans sa tâche; mais vraiment il faut l'enthousiasme déclamatoire et l'incurable naïveté de Diderot pour s'écrier : « O mon ami, le bel emploi du génie! Il faut que cet homme ait de l'âme, de la sensibilité, que l'injustice le révolte, et qu'il sente l'attrait de la vertu. Eh! que lui sont les Calas? qui est-ce qui peut l'intéresser pour eux? quelle raison a-t-il de les défendre [2]? » Quelle raison? C'est dommage, ô Diderot, que vous n'ayez pas lu la lettre que

1. *Œuvres complètes*, t. LX, p. 83.
2. *Œuvres complètes de Diderot*, édition Assézat et Tourneux, t. XVIII, p. 97.

Digitized by Google

Voltaire adressait, le 30 janvier 1763, à M. Thiroux de Crosne, maître des requêtes, chargé du rapport : « Ou le fanatisme a rendu une famille entière coupable d'un parricide, ou il a fasciné les yeux d'un juge jusqu'à leur faire rouer un père innocent [1] ; » c'est-à-dire : de toutes manières, l'occasion est unique d'écraser l'infâme, et nous nous en emparons, d'autant plus âpres dans notre indignation et d'autant plus violents dans nos réquisitoires que nous ne courons aucun danger maintenant et que nous avons toute l'Europe derrière nous. Voilà ce qui intéressait Voltaire pour les Calas, et voilà ce qui l'intéressera pour les Sirven. Lui-même a grand soin de noter dans ses lettres que M. le duc de Choiseul, et Mme de Pompadour, et Mme la duchesse de Grammont, sœur de Choiseul, furent « enchantés [2] » du *Traité de la tolérance*. Mais alors, s'il avait avec lui tout Paris, toute la France, toute l'Europe, de quelle rare vertu, de quel courage fit-il donc preuve? Ne changeons pas les noms des choses. L'erreur des juges de Toulouse leur était personnelle, et Voltaire se fût soucié médiocrement des Calas ou des Sirven s'il n'avait pas discerné d'abord le moyen de s'armer de leur condamnation contre tout ce qu'il détestait. Mais je ne croirai jamais qu'il fût ému jusque dans les entrailles, l'homme qui semait de plaisanteries

1. *Œuvres complètes de Voltaire*, t. LX, p. 531.
2. *Œuvres complètes*, t. LXI, p. 200.

Digitized by Google

indécentes non seulement son *Traité de la tolérance*, mais son mémoire même pour Jean Calas, et qui se préparait à intervenir quelques années plus tard au procès de réhabilitation de Lally, en s'adressant en ces termes à d'Alembert : « Vous souciez-vous beaucoup du bâillon de Lally et de son gros cou, que le fils aîné de monsieur l'exécuteur a coupé fort maladroitement pour son coup d'essai [1] ? »

Son rôle fut-il beaucoup plus généreux et beaucoup plus hardi dans la cruelle affaire du chevalier de La Barre? Un jeune et malheureux fanfaron d'impiété, le chevalier de La Barre, et deux de ses amis, d'Étallonde de Morival et Moisnel, que « six mois de Saint-Lazare eussent assez punis », ayant gardé leur chapeau sur le passage de la procession du Saint-Sacrement, avaient été condamnés à mort, et le premier, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, exécuté par arrêt du 28 février 1766. Au cours de la procédure, il fut avancé que la lecture des *Encyclopédistes* et du *Dictionnaire philosophique* avait aidé sans doute à la dépravation des coupables, et, lors des débats, La Barre, interrogé sur les propos impies qu'en diverses circonstances il était accusé d'avoir tenus, répondit « que ces propos impies étaient en récitant des vers qu'il avait pu retenir de la *Pucelle d'Orléans*, livre attribué au

1. *Œuvres complètes*, t. LXIII, p. 177, à M. d'Alembert, 13 juin 1766.

Digitized by Google

sieur de Voltaire, et de l'*Épître à Uranie*, ne croyant pas que cela pût tirer à conséquence [1]. » Voltaire prend peur. « Êtes-vous homme à vous informer, écrit-il à d'Alembert, de ce jeune fou nommé M. de La Barre, et de son camarade... On me mande qu'ils ont dit à leur interrogatoire qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des encyclopédistes... *La chose est importante, tâchez d'approfondir un bruit si odieux, si dangereux* [2]. » Et le même jour, à Damilaville : « On me mande, mon cher frère, une étrange nouvelle. Les deux insensés qui ont profané une église en Picardie ont répondu dans leurs interrogatoires qu'ils avaient puisé leur aversion pour nos saints mystères dans les livres des encyclopédistes et de plusieurs philosophes de nos jours... Ne pourriez-vous remonter à la source d'un bruit si odieux et si ridicule [3]? » Le bruit grossit et se confirme. Il n'attend pas d'informations nouvelles pour écrire à l'abbé Morellet : « Vous savez que le conseiller Pasquier a dit en plein Parlement que les jeunes gens d'Abbeville qu'on a fait mourir avaient puisé leur impiété dans la lecture des ouvrages des philosophes modernes... Y a-

1. Desnoiresterres, *Voltaire*, etc., t. VI, p. 486, d'après les Arch. nationales : Minutes du greffe de la sénéchaussée de Ponthieu.

2 *Œuvres complètes*, t. LXIII, p. 193, à M. d'Alembert, 1er juillet 1766.

3. *Œuvres complètes*, t. LXIII, p. 195, à M. Damilaville, 1er juillet 1766.

Digitized by Google

t-il rien eu de plus méchant et de plus absurde que d'accuser ainsi ceux qui enseignent la raison et les mœurs d'être les corrupteurs de la jeunesse [1] ? » Je ne sais pas si les encyclopédistes enseignaient « la raison », mais je croirai difficilement que les *Bijoux indiscrets* ou la *Pucelle* enseignassent « les mœurs ». Enfin, quand il apprend qu'on a brûlé le *Dictionnaire philosophique* sur le bûcher du malheureux enfant, ses terreurs éclatent sans mesure : « Mon cher frère, mon cœur est flétri. Je me doutais qu'on attribuerait la plus sotte et la plus effrénée démence à ceux qui ne prêchent que la sagesse et la pureté des mœurs. Je suis tenté d'aller mourir dans une terre où les hommes soient moins injustes. Je me tais, j'ai trop à dire [2]. » Il ne se contente pas de se taire ; il s'en va et quitte Ferney pour aller prendre les eaux de Rolle. C'est là seulement qu'il retrouve un peu de courage, quand il a connaissance du *Mémoire à consulter pour le sieur Moisnel et autres accusés*, rédigé par les avocats du barreau de Paris [3], et qu'il est par conséquent bien assuré qu'on peut maintenant sans rien craindre élever la voix et flétrir publiquement l'assassinat juridique de La Barre. Il est vrai que, une fois remis de son épouvante, avec son

1. *Œuvres complètes*, t. LXIII, p. 203, à M. l'abbé Morellet, 7 juillet 1766.
2. *Œuvres complètes*, t. LXIII, p. 204, à M. Damilaville, 7 juillet 1766.
3. Le *Mémoire* est daté du 7 juin 1766.

Digitized by Google

audace habituelle il ne manquera pas de parler des « Busiris en robe » et de ces « barbaries qui feraient frémir des sauvages ivres ». Il faudra même que ce soit Frédéric, auquel il a recommandé d'Étallonde, qui le rappelle à la modération et qui lui donne une dernière leçon : « Je ne connais point ce Morival dont vous me parlez. Je m'informerai après lui pour avoir de ses nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, il n'aura pas, étant à mon service, le triste plaisir de se venger de sa patrie [1]. »

Certes, s'il ne s'agissait ici que d'un artiste, d'un poète, peut-être hésiterait-on à le juger si sévèrement. En France, que ne pardonne-t-on pas au génie ? Aussi bien, que nous importe la vie privée de La Fontaine, de Molière ou de Racine ? Ils ont écrit les *Fables*, le *Misanthrope* et le *Tartuffe*, *Bajazet* et *Athalie* ; c'est assez, et, si notre indiscrétion va fouiller leur histoire, il est entendu par avance que toutes leurs fautes, toutes celles du moins qui n'entament pas la vulgaire probité, nous les excuserons. Mais quand on a travaillé, comme Voltaire, pendant soixante ans, à jouer un rôle sur la scène de l'histoire et de la politique, et que, dédaignant les paisibles jouissances de l'artiste, on a tout fait pour devenir homme public, quand on a tout mis en œuvre, jusqu'aux pires moyens, pour

1. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, t. XXIII, p. 238.

Digitized by Google

confondre l'histoire de tout un grand siècle avec sa propre histoire, ce n'est plus l'écrivain seulement, c'est l'homme qui nous appartient, et qui nous appartient tout entier. On ne divise pas Voltaire. Il faut prendre parti : l'applaudir, si vraiment il a mis les plus rares facultés qu'un homme ait jamais reçues de la nature au service de la justice et de la vérité; le blâmer et le condamner, s'il n'en a, presque en toute circonstance, usé que dans son intérêt, dans l'intérêt de sa sécurité, de sa fortune, de sa réputation avant tout et par-dessus tout. Mais comment le juger, si, possédé de cette rage de tout détruire sans rien édifier, qui exaspérait Rousseau, il n'a su qu'accumuler des ruines en laissant aux générations suivantes le soin de reconstruire ce qu'il avait imprudemment jeté bas ?

Car ce fut sa suprême habileté que de mourir à temps. Déjà l'audace de ses propres disciples commençait à l'effrayer. Quand Condorcet fit paraître la *Lettre d'un théologien à l'abbé Sabatier*, le patriarche écrivit[1] à l'abbé de Voisenon : « Il y a dans cette brochure des plaisanteries qui ont, et sur la fin, une violence qu'on appelle de l'éloquence; *mais il y a une folie atroce à insulter cruellement tout le clergé de France* à propos d'un abbé Sabatier. L'auteur prend ma défense; j'aimerais mieux être outragé

1. *Œuvres complètes*, t. LXIX, p. 49, à l'abbé de Voisenon.

Digitized by Google

que d'être ainsi défendu. » C'est qu'il avait marqué très nettement dès l'avènement de Louis XVI la borne où il prétendait s'arrêter. « Je l'estime trop, disait-il en parlant du nouveau roi, pour croire qu'il puisse faire tous les changements dont on nous menace [1]. » En effet, *cette rage de remontrances* et cette ardeur de réformes faisaient trembler le vieil athlète. Il s'étonnait avec douleur qu'on osât dire que les rois tiennent leur autorité du peuple. « Le roi tient sa couronne de soixante-cinq rois ses ancêtres [2]. » Déjà, quand avait paru le livre du baron d'Holbach, le *Système de la nature*, non content de le maltraiter très fort dans sa correspondance, il en avait entrepris une réfutation raisonnée. Sauf en religion, conservateur en toutes choses, il était resté *déiste* en métaphysique. Toute son aristocratie se soulevait, se révoltait contre ce matérialisme grossier dont il pouvait voir chaque jour se multiplier les adeptes. Et puis son ardeur d'autrefois s'apaisait, s'éteignait doucement. Son irritabilité même l'abandonnait. « Je me suis tant moqué de Fréron, disait-il, qu'il est bien juste qu'il me le rende [3], » et de loin en loin, dans la correspondance des dernières années, passait comme un souvenir

1. *Œuvres complètes*, t. LXIX, p. 9, à Mme d'Épinay.
2. *Œuvres complètes*, t. LXIX, p. 49.
3. *Œuvres complètes*, t. LXIX, p. 346, à d'Alembert, 24 août 1775.

Digitized by Google

mélancolique : « Il faut donc que je vous dise, mon cher ange, que, si Mme du Deffand se plaint de moi par un vers de Quinault, je me suis plaint d'elle par un vers de Quinault aussi. Je crois qu'actuellement nous sommes les seuls en France qui citions aujourd'hui ce Quinault, qui était autrefois dans la bouche de tout le monde [1]. » Ainsi, sur la fin de cette vie tant agitée, il se faisait comme un grand apaisement, précurseur de l'éternel silence.

Ce fut son retour à Paris qui le tua. Le 30 mai 1778, dans cette grande ville où il avait si peu vécu, mais qu'il avait tant amusée, tant passionnée, et qui venait de le recevoir comme jamais ni nulle part n'avait été reçu souverain victorieux, il expira. On n'a sur ses derniers instants que peu de renseignements, assez précis pourtant et assez authentiques pour qu'il soit inutile de discuter les légendes grotesques qui courent encore une certaine littérature, et pour pouvoir affirmer que, si dans sa longue existence il trembla plus d'une fois devant le danger, cependant il fut calme, digne et brave envers la mort.

1. *Œuvres complètes*, t. LXIX, p. 424, à M. d'Argental. Voyez même volume, la lettre à Mme du Deffand, p. 421 : « Puisque vous dites, madame, à M. d'Argental :

Atys, comblé d'honneurs, n'aime plus Sangaride,

je vous dirai :

Eglé ne m'aime plus et n'a rien à me dire. »

Digitized by Google

IV

S'il est un homme dans notre histoire qui, par ses qualités comme par ses défauts, soit vraiment l'homme de son siècle et de sa race, à coup sûr Voltaire fut cet homme. Honneur bien rare, gloire singulière, et que bien peu partagent avec lui. Dans la plupart des hommes, comme il arrive un âge où les linéaments du corps et les traits de la physionomie se fixent pour ne plus varier, ainsi vient un temps où l'esprit cesse de s'étendre, et l'intelligence, le génie même, de se renouveler. Quand Corneille, encore jeune, eut écrit le *Cid* et *Polyeucte*, comme s'il se fût lui-même enfermé dans un cercle magique, vainement essaya-t-il d'en sortir, et pendant près d'un demi-siècle, mécontent de lui, mécontent des autres, jaloux de Molière et jaloux de Racine, il ne put que se recommencer. Voltaire, à quatre-vingt-quatre ans, conservait encore toute l'ardeur du jeune homme, toute son avidité de connaître, toute son impatience d'agir. A peine de loin en loin quelque plainte et quelque regret du temps passé, quelque semblant d'insouciance du présent et d'incuriosité de l'avenir trahissaient-ils le vieillard. Tel il était jadis quand, à la deuxième représentation de son *Œdipe*, il paraissait sur la scène, portant la queue de la robe du grand prêtre, tel il était encore quand, à

Digitized by Google

la sixième représentation d'*Irène*, se penchant sur une foule en délire, d'une voix étranglée par les larmes, il jetait cette exclamation : « Français ! voulez-vous donc me faire mourir de plaisir ? » C'était le 30 mars 1778 ; il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-cinquième année. Et pendant ces soixante années de gloire ininterrompue, par un privilège plus rare encore, ce génie si librement ouvert à toutes les influences, à toutes les nouveautés du dehors, était resté lui-même, imprimant fortement sa marque à tout ce qu'il effleurait seulement, et réalisant ainsi dans l'infinie diversité de son œuvre l'unité du caractère et du génie. Il n'est pas cependant, comme la critique étrangère a pris plus d'une fois un malin plaisir à le prétendre, comme l'a prétendu Gœthe lui-même, « le plus grand écrivain qu'on puisse imaginer parmi les Français. » S'il est vrai que la profondeur de la conception, que la perfection de la forme, que l'émotion et la sincérité du sentiment aient fait défaut à Voltaire, d'autres les ont possédées, dans l'histoire de notre littérature et de notre race, d'autres à qui n'a manqué presque aucune des qualités du génie de Voltaire et qui, par un accord heureux, n'ont oublié d'y joindre ni la décence du langage, ni la probité du caractère, ni la dignité de la vie. Dans le siècle précédent, un grand homme a représenté son temps comme Voltaire a fait le sien, et résumé pour ainsi

Digitized by Google

dire en lui, sous leur forme la plus parfaite, jusqu'aux moindres qualités de ses illustres contemporains : j'ai nommé Bossuet.

Voltaire et Bossuet se ressemblent par plus d'un point : s'ils diffèrent l'un de l'autre, c'est comme le XVIIIe siècle diffère du XVIIe. L'un et l'autre, ils ont été le plus grand nom de leur temps et la voix la plus écoutée ; l'un et l'autre, ils ont parlé comme personne cette langue lumineuse du bon sens, également éloignée de la singularité anglaise et de la profondeur germanique ; l'un et l'autre, ils se sont moins souciés de l'art que de l'action, de charmer que de persuader ou de convaincre et de gagner des esprits à leur cause ; l'un et l'autre enfin, partout où de leur temps quelque controverse s'est émue, quelque conflit élevé, quelque grande bataille engagée, comme si le sort du combat n'eût dépendu que de leur présence, ils sont venus, et ils ont vaincu ; mais l'évêque n'a pris les armes que pour soutenir, défendre et fortifier ; le courtisan de Frédéric et de Catherine II n'est entré dans la lutte que pour détruire, dissoudre, et pour achever les déroutes que d'autres avaient commencées. Bossuet n'a combattu que pour les choses qui donnent du prix à la société des hommes : religion, autorité, respect ; Voltaire, sauf deux ou trois fois peut-être, n'est intervenu que dans sa propre cause et n'a bataillé soixante ans que dans l'intérêt de sa fortune, de son succès, de

Digitized by Google

sa réputation. Et le prêtre du XVIIe siècle a vu plus loin et plus juste que le pamphlétaire du XVIIIe, car, ayant traversé comme les autres les angoisses du doute et sué, dans le secret de ses méditations, l'agonie du désespoir, il a compris que, toutes choses qui tiennent de l'homme étant imparfaites, c'était trahir la cause elle-même de l'humanité que de dénoncer au sarcasme, au mépris, à l'exécration les maux dont on n'avait pas le remède. Aussi le premier, quand il a vu la mort approcher, a-t-il pu s'endormir dans la paix d'une haute et loyale conscience ; le second, de son vivant même, a pressenti l'heure où ses disciples se retourneraient contre lui.

Au foyer de la Comédie-Française, on voit une admirable statue de Voltaire. C'est le Voltaire de Ferney, chargé d'années, exténué par l'âge, amaigri, mais éternellement jeune par la flamme du regard et la vie du sourire. Tout son corps se porte en avant et semble provoquer la lutte. On dirait que le sculpteur l'a surpris dans son attitude familière, au moment où « le bon Suisse » va lancer contre un adversaire qu'on devine quelqu'une de ces plaisanteries mortelles qui clouent à terre un ennemi. Ses mains mêmes, longues et maigres, crispées sur les bras du fauteuil, ne semblent attendre qu'un signal pour soulever et lancer tout le corps d'une seule détente. C'est bien là le vrai Voltaire, imparfaite ébauche de sa personne peut-être, mais portrait

Digitized by Google

vivant et parlant de ses œuvres. Allez voir maintenant au Louvre le portrait de Bossuet, par Rigaud. Le prélat est en pied, vêtu des ornements sacerdotaux. Le visage est plein, les lignes en sont fermes et nettes, dans les yeux et sur les lèvres un léger sourire dont la sérénité, dont la douceur étonnent. On se figurait un Bossuet plus sévère. L'attitude est d'un corps tout entier rejeté en arrière, prêt à la lutte aussi, mais à cette lutte qu'on attend de pied ferme, non pas à cette lutte qu'on provoque et qu'on défie. C'est le calme de la force qui s'est éprouvée par l'expérience et la sérénité d'une inébranlable conviction contre laquelle rien d'humain ne saurait prévaloir.

Considérez-les lentement, attentivement, ce portrait et cette statue : ce ne sont pas seulement deux hommes, ce sont deux siècles de notre histoire, ce sont deux formes du génie français, ce sont aussi, grâce à la haute signification des modèles, dans le marbre de Houdon et sur la toile de Rigaud, deux faces de l'esprit humain que l'art a fixées pour jamais.

Digitized by Google

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE [1]

Il est entendu, presque dans toutes nos histoires de la littérature française, ou sous-entendu, que la littérature de la période impériale ne compte pas. Aussi, quand la nécessité chronologique d'en toucher au moins quelques mots se rencontre et qu'il faut satisfaire à l'usage, nomme-t-on quelques noms à la hâte ; on caractérise avec la brièveté du dédain quelques œuvres prises comme au hasard, on rit un peu de Lebrun Pindare et beaucoup de Luce de Lancival, d'Esménard ou de Parseval-Grandmaison ; d'ailleurs on acquitte à Mme de Staël, à Chateaubriand, un tribut convenu d'admiration banale, et l'on passe : tout est dit. De loin en loin pourtant, une voix généreuse proteste et réclame

1. *Tableau de la littérature française*, 1800-1815, par M. G. Merlet. Didier. Paris, 1877.

Digitized by Google

au moins l'indulgence. N'est-on pas en effet bien sévère pour une génération, déshéritée si l'on veut, mais qui n'a manqué toutefois ni d'un certain amour de l'art, ni de l'éclat que projettent sur le court espace de quinze ans d'histoire deux ou trois œuvres originales, vraiment durables, et deux ou trois noms, vraiment glorieux, dignes de rester inscrits parmi les plus illustres? Sainte-Beuve n'a pas craint de dire « que les triomphes militaires de l'Empire avaient trouvé plus d'une fois, au retour, des splendeurs rivales dans les arts contemporains : telle page des *Martyrs*, une bataille de Gros ou la *Vestale* de Spontini [1]. » C'est beaucoup, et, quoiqu'il parlât ainsi dans un temps où sa parole ne pouvait être encore soupçonnée ni d'allusion politique ni de flatterie rétrospective, c'était trop. Il sera toujours difficile de prouver que les *Templiers* ou *Ninus II* soient des chefs-d'œuvre injustement ignorés, Raynouard ou Brifaut des génies méconnus, Fontanes ou même Chênedollé, les derniers des classiques, comme on les appelait. C'étaient de fort honnêtes gens, très lettrés, de beaucoup d'érudition et de goût, qui faisaient assez proprement des vers peu poétiques, dont les meilleurs étaient beaux comme de la belle prose, de la belle prose académique, élégante et de bon ton, mais sans

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son temps.*

Digitized by Google

muscles et sans nerfs; d'ailleurs, poésie mise à part, les uns, comme Raynouard, très savants, et les autres, comme Brifaut, très aimables. Mais ce n'est pas une raison pour les écarter impitoyablement de l'histoire de la littérature française. Bien plus, et c'en est une de leur faire la part plus belle et la place plus large. Il y a des naturalistes à la mode qui donneraient volontiers toutes les espèces vivantes pour une seule de ces espèces de transition, épreuve affaiblie d'un modèle ancien, ébauche confuse d'un type nouveau, qui leur offrirait les moyens de combler une lacune de la généalogie des êtres et de surprendre en quelque sorte la nature sur le fait, en flagrant délit de tâtonnement et de commencement d'invention. En littérature comme en histoire naturelle, il y a des œuvres de transition. Et si la critique littéraire, telle du moins qu'on la prône aujourd'hui, se piquait d'être conséquente avec soi-même et soumettait une bonne fois la liberté de ses allures aux rigueurs de la discipline scientifique, c'est peut-être à ces œuvres de transition qu'elle devrait consacrer le meilleur de son attention. Car on n'explique pas le génie, mais on explique le talent, et, l'expliquant, on montre en quoi, par où, comment le génie est inexplicable. Et n'est-ce pas précisément, puisqu'aussi bien il s'agit de la littérature de l'époque impériale, ce que Royer-Collard appelait avec force « dériver

Digitized by Google

l'ignorance de sa source la plus élevée » ? Les fables d'Arnault sont fort agréables, — pour apprendre à sentir celles de La Fontaine.

C'est dans cet esprit de critique studieuse que M. Merlet a conçu l'ouvrage dont il vient de publier le premier volume, avec ce titre général : *Tableau de la littérature française*, 1800-1815, et le sous-titre : *Mouvement religieux, philosophique et poétique.* Il n'a point affecté la prétention de réhabiliter une littérature à peu près condamnée, mais il a voulu réviser le procès sur les pièces. Il accepte le dispositif, mais il pense qu'il y a lieu de revenir sur les considérants. « Expliquer ou atténuer les rigueurs de la postérité par l'enquête des causes qui la justifient, » et par suite, sous l'apparente et uniforme pauvreté des œuvres, découvrir et noter les symptômes de la renaissance prochaine, remonter pas à pas jusqu'aux sources inconnues de ces grands courants qui traversent la littérature du siècle, marquer enfin les origines de la prose et de la poésie contemporaines, tel est le but qu'il s'est proposé.

En effet, les causes de la stérilité sont ici complexes : tout n'est pas dit quand on a nommé la censure impériale ou cité des passages habilement choisis de la correspondance de César. Nous ne croyons pas aisément, avec l'austère Daunou, « qu'il ne puisse y avoir de génie que dans une âme républicaine. » Evidemment, on ne saurait avoir la pen-

Digitized by Google

sée de justifier ou d'excuser seulement les procédés disciplinaires de l'Empire à l'égard des écrivains. Un homme, si haut qu'on le mette au-dessus des autres hommes et si bas qu'on le salue, mais un homme enfin, s'arrogeant de penser lui seul, comme d'agir, pour tout un peuple ; une armée de subalternes, dressée comme une vieille garde et traitant la littérature comme une chiourme ; cette singulière ambition de faire naître des chefs-d'œuvre au commandement, « l'art d'écrire consacré à la destruction de la pensée et la publicité même aux ténèbres [1], » Chénier destitué, Chateaubriand persécuté, Mme de Staël proscrite, convenons qu'il n'y a ni chimère de péril social, ni prétendue nécessité de salut public qui puisse autoriser ces attentats de la force contre la pensée. Mais empressons-nous d'ajouter qu'une pension de 8,000 francs consola Chénier de sa destitution, que Chateaubriand ressemble fort à un persécuté imaginaire, et que Mme de Staël a quelque part écrit ce mot curieux, trop rarement cité, « que Bonaparte était un homme que la véritable résistance apaisait, et que ceux qui ont souffert de son despotisme doivent en être accusés autant que lui-même [2]. » Ne versons pas dans la déclamation. Quand, pour flé-

1. Expressions de Mme de Staël.
2. Mme de Staël, *Considérations sur la Révolution française.*

Digitized by Google

trir les excès de l'arbitraire impérial, on en appelle, comme font quelques-uns, à toute l'énergie d'éloquence, à toute la véhémence d'indignation dont on se sent capable, il n'est pas mauvais, et c'est rendre à chacun sa part, de se rafraîchir la mémoire de tel décret de la Convention portant que « tout théâtre sur lequel seraient représentées des pièces tendant à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté serait fermé, et ses directeurs arrêtés et punis selon la rigueur des lois. » On sait ce que c'était, au mois d'août 1793, que la rigueur des lois. Car enfin il ne faut pas nous donner à croire, en épaississant les ombres autour des grotesques de la Révolution, et faisant la pleine lumière sur les ridicules de l'Empire, qu'au lendemain de la Convention, sous le Directoire par exemple, quelque Barras ou quelque Gohier régnant, une littérature nouvelle fût prête à naître, une littérature républicaine, que le régime consulaire ou impérial survenant aurait tout à coup desséchée dans son germe. Hélas ! vers 1795 déjà, les contemporains eux-mêmes étaient vivement frappés et si profondément humiliés de la décadence littéraire, de la décadence du théâtre surtout, que le *Moniteur* n'en pouvait trouver le secret que dans « une conspiration de Pitt et de Cobourg », organisée pour l'avilissement de la scène française. On rit beaucoup, et l'on a raison, d'une tragédie de

Digitized by Google

l'académicien Brifaut, — c'était un *Don Sanche*, — qu'il fallut transporter du jour au lendemain d'Espagne en Assyrie, parce qu'il ne convenait pas à l'Empereur, en ce temps-là, que les choses d'Espagne fussent mises au théâtre. Mais, en vérité, de qui se moque-t-on ici ? car sans doute ce n'était pas la faute de l'Empereur, ni même de la censure, si l'intrigue tragique de Brifaut était assez banale, ses caractères assez effacés, son style assez décoloré pour que ce ne lui fût qu'un jeu de métamorphoser son roi de Léon ou de Castille en un potentat babylonien. Là-dessus, on citera Chénier : « Veut-on que l'art dramatique se soutienne ? Il faut lui donner beaucoup de latitude. » Mais ce n'est pas tout pour voler que d'avoir l'espace libre ouvert devant soi, l'espace immense, et le principal est encore d'avoir des ailes.

C'est une chose assez étonnante que dans un temps comme dans le nôtre, où l'histoire aspire à devenir au sens propre du mot « une science », elle continue toutefois, du milieu des conditions si nombreuses et d'un entrelacement si confus, qui toutes sont nécessaires à l'explication des faits, d'en dégager et d'en détourner arbitrairement une seule pour l'élever à la dignité de ce qu'on appelle une cause. Il n'y a pas de causes pour la science, il n'y a que des conditions. Nous admettrons donc volontiers que les rigueurs du régime impérial aient pu

Digitized by Google

contribuer pour une part à la stérilité littéraire de l'époque ; mais prétendre qu'elles en seraient la cause unique et l'explication suffisante, c'est une opinion politique, c'est une manière de purger sa bile, ce n'est pas une opinion littéraire. Une compagnie de grenadiers n'eût-elle jamais chassé de l'orangerie de Saint-Cloud cinq cents législateurs, un pape ne fût-il jamais accouru du Vatican pour couronner dans Notre-Dame un soldat victorieux, nous osons croire qu'Esménard ne fût pas devenu un grand poète et que Luce de Lancival n'en eût pas eu la tête plus épique.

Nous louerons donc très franchement M. Merlet d'avoir ici gardé la mesure et d'avoir eu le courage, mieux encore, le bon goût, de ne pas vouloir faire avec tant d'autres sa partie dans ce concert des récriminations surannées. Il a très bien vu que d'autres causes avaient préparé la décadence, il l'a dit, et il l'a montré. Qu'il nous permette seulement de lui reprocher de n'avoir pas poussé plus avant la recherche de ces autres causes, et, pour tout dire, de n'y avoir pas consacré quelques-unes de ces pages qu'il donne libéralement à l'énumération des hommes et des œuvres. « Les germes de la décadence, nous dit-il, sont visibles dès le XVIIIe siècle, jusque dans ces jolis poètes, dont le style si soigné, si méticuleux, si scrupuleusement grammatical, n'offre sans doute aucune prise à la critique, mais

Digitized by Google

nous inquiète déjà par je ne sais quoi de frêle et de fugitif qui échappe à l'analyse et presque à la perception. » Voilà qui est d'une vérité spirituelle, bien dit et bien senti; pourquoi seulement n'est-ce qu'une indication? Chemin faisant, il est vrai, s'y rattachent nombre de remarques ingénieuses, et quelques-unes d'un grand prix historique. Il est curieux d'apprendre, par exemple, et bon de retenir, que les oripeaux de la phraséologie mythologique : flambeaux de l'hymen et ciseaux de la Parque, fureurs de Bellone et balances de Thémis, ou encore l'hydre de la discorde et le timon de l'État, datent de cette époque. Nos romantiques jadis, et depuis eux certains critiques, ont tellement accrédité l'opinion que ces façons de parler baroques auraient été familières à tous nos écrivains, petits et grands, d'avant 1830, qu'il est utile et même nécessaire de savoir qu'ils se trompaient. L'honnête Boileau nommait un chat un chat : Molière et Regnard, Voltaire et Diderot, ont nommé par leur nom beaucoup de choses qu'ils eussent pu déguiser sans inconvénient. On peut même soutenir que, pour écrire en prose comme en vers, avec exactitude et justesse, avec force quand il le fallait, avec éclat quand on le pouvait, on n'avait pas attendu que l'auteur de *Cromwell* eût émancipé la langue. En fait, cette horreur comique du mot propre date au plus loin du milieu du XVIIIe siècle : elle n'est devenue qu'au commencement du XIXe un principe

Digitized by Google

de l'art d'écrire. M. Merlet en cite des exemples amusants; tels vers de Lalanne appelant un chapon :

> Ce froid célibataire, inhabile au plaisir,
> Du luxe de la table infortuné martyr;

cette périphrase de Lebrun :

> Là, je triplais le cercle agile
> Du chanvre envolé sous mes pas;

lisez : je sautais à la corde; — vingt autres encore. S'il s'est abstenu de moissonner dans Delille, c'est sans doute qu'il aura craint que la récolte ne fût trop abondante. Et cependant, chose singulière, ce même Delille, si longtemps considéré comme le maître dans l'art de ne pas appeler les choses par leur nom, serait l'un des premiers qui fit scandale pour avoir appelé le haricot un haricot, et autres nouveautés, pour le temps, non moins téméraires.

D'où venait cette rhétorique pédantesque et guindée dont la poésie voulut bien se faire humblement l'élève, et dont la critique des Geoffroy, des Hoffmann et tant d'autres se constitua l'impitoyable et l'incorruptible gardienne? Il n'est plus guère possible aujourd'hui de le contester : abaissement des caractères, appauvrissement de la pensée, dépérissement du style, tout cela vient du XVIIIe siècle, et non pas du XVIIIe siècle finissant, du XVIIIe siècle de Mar-

Digitized by Google

montel ou de La Harpe, de Thomas et de Saint-Lambert, mais du XVIIIe siècle dans sa gloire, étudié dans ses plus illustres représentants. Nul siècle n'a été plus complètement dénué de poésie : dans Voltaire lui-même, combien trouvera-t-on de vers qui partent du cœur, combien d'émotions vraiment vécues? Nul siècle n'a été plus complètement dédaigneux des grandes parties de l'art. Ce n'est pas seulement la grande phrase majestueuse du XVIIe siècle qu'on brise, et la belle période oratoire que l'on rompt en éclats, de telle sorte que tout ce que le style gagne en clarté superficielle, la pensée le perd en profondeur; mais l'art lui-même de la composition, l'art d'ordonner un ensemble, d'en équilibrer les parties, il semble qu'on en ait perdu le secret. Un Voltaire est inhabile aux œuvres de longue haleine. Rien qui soit écrit d'une prose plus alerte et plus propre à l'action, d'un style plus merveilleux de transparence et de facilité que le *Siècle de Louis XIV;* mais Gibbon a raison, — car c'est lui qui, je crois, en fit le premier la remarque, — rien qui soit plus mal lié, ni plus faiblement soutenu. Comparez cette suite de chapitres, histoire politique et militaire d'abord, anecdotes, histoire intime de la cour, histoire du gouvernement intérieur, tableau des beaux-arts, histoire des querelles religieuses, tout cela juxtaposé, comme des tableaux dans une galerie, mais non pas composé, d'ailleurs finissant

Digitized by Google

par une plaisanterie d'un goût douteux sur l'œuvre des missionnaires catholiques en Chine, comme par le mot de la fin d'un journaliste, — comparez ce désordre aimable avec cette belle *Histoire des variations des Églises protestantes*, et mesurez la distance. Montesquieu, travaillant à son *Esprit des lois*, entraîné par le plaisir de la recherche, s'abandonne si complètement à la dérive de son sujet, et, dépensant à la perfection du détail tout son esprit avec tout son génie, s'oublie si complètement dans une seule partie de son œuvre, qu'un beau jour le livre de la *Grandeur et décadence des Romains* se détache de l'ensemble comme un épisode disproportionné, comme un fragment d'architecture admirable, mais dont la grandeur d'exécution écraserait le reste de l'édifice. Buffon écrit un *Discours sur le style;* il y vante l'utilité d'un plan, et sans doute c'est pour lui un ingénieux moyen d'être désagréable à Montesquieu ; mais lui-même il apprend l'histoire naturelle en l'écrivant. Suivez-le de 1747 à 1788 : tantôt il ajoute au monument une aile qui n'avait pas de place marquée dans le plan primitif; tantôt, avec cette longue patience qu'il appelait le génie, il va reprendre l'œuvre jusque dans ses fondements premiers, et le voilà, dans ses *Époques de la nature*, refaisant ses trois premiers volumes sur un dessein nouveau. Le seul Jean-Jacques peut-être, avec son intrépidité de logicien et son souffle de déclamateur,

Digitized by Google

a composé l'*Émile* d'ensemble et son *Contrat social* d'une haleine, comme on faisait au siècle précédent. Il y a plus : à mesure que le siècle approche de son terme, les Diderot, les d'Alembert ne savent déjà plus écrire que des pages. Après eux, les Rivarol et les Chamfort ne sauront plus même qu'à peine composer une page, et tout leur esprit, qui fut d'ailleurs du plus exquis et du plus étincelant, tiendra dans un petit volume de *Nouvelles à la main*.

De là nécessairement l'importance extrême donnée au détail, car c'est dans le détail que chacun met sa marque. Le mal est visible dès la fin du XVIIe siècle. « Ascagne est statuaire, dit La Bruyère, Hélion fondeur, Eschine foulon et Cydias bel esprit, c'est sa profession,... il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un. » C'est de Fontenelle, dit-on, qu'il parlait ainsi; mais lui-même, La Bruyère, incomparable, inimitable artiste de style, ne court-il pas à la recherche de l'imprévu, du piquant, du singulier dans l'expression et dans la pensée? Bientôt cette poursuite acharnée devient le labeur unique de l'écrivain. A tout prix, il faut être original; mais le moyen, si « tout est dit »? Le moyen? Il est bien connu des époques de décadence :

> Dixeris egregie notum si callida verbum
> Reddiderit junctura novum...

Digitized by Google

Je suis fâché que la leçon soit d'Horace, mais en effet il l'a donnée. L'invention devient purement verbale, et les règles deviennent à mesure plus étroites, parce qu'il faut accomplir le tour de force dans des conditions plus difficiles. Le *Commentaire sur Corneille* de Voltaire, le *Cours de littérature* de La Harpe, sont de curieux modèles et très instructifs de cette critique de mots, devenue pour un demi-siècle, jusqu'aux Villemain et jusqu'aux Sainte-Beuve, le dernier mot de la critique. Buffon, voulant louer dignement Rivarol, dira que la traduction du Dante est une « suite de créations », et Rivarol, enchérissant encore, dira bientôt « que quatre vers ou quatre lignes de prose classent un homme presque sans retour ». Aussi ne s'agit-il plus que de rencontrer ces quatre vers ou ces quatre lignes. Un madrigal, une épigramme, un seul alexandrin :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde;

une boutade : « M. Le Brun a eu l'honneur de passer chez M. Fréron pour lui donner quelque chose, » — je laisse au lecteur le plaisir de deviner ce que c'était que ce quelque chose, — tirent un homme de pair et le désignent bruyamment à la célébrité des salons ou à l'ornement des académies. Et si les poètes rejettent obstinément le mot propre, c'est bien moins encore par principe et par préoccupation de

Digitized by Google

rester nobles que par ambition de trouver une façon singulière de redire des choses déjà dites. On déguise la pensée sous quelques oripeaux bizarres et voyants, on l'habille d'un vêtement inédit comme un Jean-Jacques s'habille en Arménien; pour forcer l'attention des oisifs de la grande ville. Ajoutez qu'en même temps la vie sociale, de plus en plus artificielle, achève de déshabituer l'homme du spectacle et du sentiment de la nature. S'il ne manquait que de loups dans les bergeries de Florian, on en prendrait encore volontiers son parti; mais il y manque de moutons, de chiens et de bergers. Et ainsi, tandis que les prosateurs, maintenant leur attention fixée sur le détail, perdent le sentiment de la ligne, les poètes, qui ne regardent plus au delà de l'horizon des salons, perdent le sentiment de la couleur.

Ce n'est pas tout : au XVIIe siècle, l'art est vraiment une religion; j'entends — car on pourrait trouver l'expression bien moderne — que les Corneille, les Molière, les La Fontaine, les Boileau, les Racine, s'ils ne font pas de l'art « un sacerdoce », du moins ne vivent que pour l'art. Tel d'entre eux, le « Bonhomme », traverse la vie, comme sans se douter qu'il y ait au monde autre chose que d'écrire, à la manière d'un fablier né pour porter des fables, avec cet air d'aimable distraction et ces allures nonchalantes qui lui font pardonner tant de faiblesses.

Digitized by Google

D'autres, comme par exemple Molière, ne vivent pas seulement pour leur art, ils en meurent, appartenant à la race de ceux « qui ne regardent plus l'art comme une chose qui est faite pour le monde, mais le monde, les mœurs, les hommes et la société comme des choses qui sont faites pour l'art. » Au XVIIIe siècle, il n'en est plus ainsi. La scène a changé. La littérature n'est plus seulement un art : c'est une arme. Tout écrivain a calculé que son talent est une force, comme la fortune, comme la naissance, et une force dont il faut savoir se servir. C'est peu de chose, ou plutôt ce n'est rien que de bien faire, il faut réussir, il faut parvenir, et le siècle est pressé. L'homme de lettres, émancipé de la protection du grand seigneur ou du traitant, de l'homme de cour ou de l'homme d'argent, prétend faire figure à son tour, comme eux, et comme eux tenir un personnage dans le monde. Il fait fortune, d'abord : Voltaire entend les affaires comme Pâris-Montmartel; Beaumarchais les brassera, comme Pâris-Duverney. L'un et l'autre s'efforcent de prendre pied dans la politique. Voltaire négocie des alliances, et Beaumarchais renverse un parlement : de jour en jour, leur influence grandit, leur importance augmente. Quand le seigneur de Ferney tient en main son brelan de rois, c'est lui qu'on courtise et qu'on caresse : ce n'est plus lui qui flatte. Un roi de Suède passant à Paris y recevra, comme un insigne hon-

Digitized by Google

neur, la visite de Rousseau. Les façons deviennent familières jusqu'à l'inconvenance et jusqu'à la grossièreté. Diderot, « conversant entre hommes », avec l'impératrice de Russie, dans la vivacité de la conversation, lui frappe démonstrativement sur la cuisse. La Harpe, si j'en crois une anecdote que raconte Chateaubriand, dînant chez les ministres, quand le menu ne lui convient pas, commande à voix haute une omelette philosophique. Vraiment la littérature est déjà leur moindre souci. C'est un événement politique que le *Mariage de Figaro :* s'il touche à la littérature, ce n'est que par occasion. En effet, jusqu'aux auteurs dramatiques, ce n'est plus seulement l'ambition de la célébrité qui les travaille et qui les consume : c'est l'ambition du pouvoir. Condorçet nous a livré naïvement leur secret. « C'est, dit-il, qu'un auteur dramatique est sous la sauvegarde des sociétés pour lesquelles le spectacle est un amusement ou une ressource [1]. »

Aussi, quand éclate la Révolution, jettent-ils là leur plume et se précipitent-ils tous dans la politique avec une sorte de fureur aveugle, comme par une porte longtemps assiégée qui céderait sous l'effort et qui livrerait enfin le passage. La veille encore, pour devenir de rien ou de peu quelque chose ou quelqu'un, il fallait passer par la littérature : il

1. Condorcet, *Vie de Voltaire*.

Digitized by Google

est désormais inutile d'entreprendre cette voie pacifique et trop longue. La politique les conduira plus droit et plus vite au but. Qui s'amuserait maintenant à composer des *Éloges de Fénelon* ou des *Panégyriques de saint Louis,* mais surtout à raconter les *Aventures du chevalier de Faublas?* En vérité, c'est bien de cela qu'il s'agit! L'abbé Maury gesticule à la tribune de la Constituante, et Louvet sera demain de la Convention. Fabre d'Églantine a oublié le chemin du Théâtre-Français; le *Philinte de Molière* est membre du Comité de la guerre et des armes; il siège aux côtés de Carnot. Les Robespierre et les Saint-Just renonceront à la morale et à la gravelure pour devenir les législateurs sanglants de la Terreur. Et Barère sera leur porte-voix, Barère, « le troubadour de la guillotine », Bertrand Barère de Vieuzac, gentilhomme gascon, qui n'a plus maintenant que faire d'écrire pour les Académies de province l'*Éloge de Louis XII* ou le *Panégyrique de Lefranc de Pompignan.* Combien d'autres encore! L'impulsion est donnée : le règne de la littérature est fini; c'est le règne de la politique et du politicien qui commence. La publicité du journal et de la tribune a remplacé celle du *Mercure* et de l'*Almanach des Muses.* Quelle prose ou quelle poésie résisterait à pareille épreuve? Aussi quiconque désormais aura confiance en soi, quiconque aspire à se faire au soleil la place qu'il ne tient ni du droit

Digitized by Google

de la naissance ni du titre de la fortune suivra-t-il ces exemples, devenus pour l'avenir illustres. Et tous ceux qui, sur la foi de quelque vague pressentiment ou de quelque violent appétit de jouissances, se croiront promis à quelque haute destinée, s'ils ont plus d'amour du pouvoir que de chaleur d'imagination, iront demander la gloire aux œuvres de la politique, ou la moissonner sur les champs de bataille de la République et de l'Empire, s'ils ont moins de froide ambition calculatrice que de chaleur de cœur. Quelle est la voix au timbre d'airain qui s'élèvera pour dominer sur le tumulte des proscriptions et des armes?

Encore, si la tragédie révolutionnaire, comme un mauvais drame romantique, n'avait pas versé de l'odieux dans le ridicule. Mais, pour achever ce tableau de la fin d'un siècle, représentez-vous, au lendemain de la Terreur et jusqu'aux jours du Consulat, le trouble jeté dans les esprits et dans les mœurs, le désordre des idées, le renversement des fortunes, le carnaval de toutes les conditions. En bas, toute une foule d'ouvriers sans ouvrage et de rentiers sans rentes grondant la faim, les débris du jacobinisme, et ces portiers dont a parlé Chateaubriand [1], grands partisans de feu M. de Robespierre, et regrettant les spectacles de la place Louis XV, « où l'on

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe.*

Digitized by Google

coupait la tête à des femmes qui avaient le cou blanc comme de la chair de poulet. » Plus haut, tout un peuple grotesque d'agioteurs et de fournisseurs de tout étage, cette société frelatée du Directoire, scandaleusement enrichie, s'essayant à l'art de vivre et se flattant naïvement d'avoir ressuscité les élégances de l'ancien régime, parce qu'elle s'enivre des mêmes vins que jadis les Lauzun et les Biron. Au sommet enfin, ces Directeurs, à jamais dignes de la risée de l'histoire, l'un, au matin, donnant ses audiences, habillé d'un justaucorps de satin blanc, culotte blanche, souliers blancs ornés de rosettes bleues, sur l'épaule manteau écarlate [1], ou bien encore cet autre, sous son bel habit bleu chamarré d'or, avec son sabre de vermeil, entrant dans les salons, un bras passé négligemment autour de la taille de celle qu'ils appellent « la fée du Luxembourg », vêtue... comme on ne se déshabille pas. Personne d'ailleurs ne croit plus à rien. Quand on joue le *Barbier de Séville* et que l'acteur prononce les mots : « Jouissons! car dans trois semaines nous ne serons peut-être plus [2], » toute la salle applaudit frénétiquement. En effet, c'est le mot de la situation.

Que si maintenant l'on considère toutes ces causes réunies et conjurées en quelque sorte, non pas seu-

1. Philarète Chasles, *L'Angleterre au* XVIII*e siècle*.
2. E. et J. de Goncourt, *La société française sous le Directoire*.

Digitized by Google

lement pour la ruine d'une littérature, mais encore pour la décadence d'un grand peuple, il semblera qu'elles suffisent et qu'elles expliquent assez bien la pauvreté littéraire du Consulat et de l'Empire. Il est inutile et même il serait plaisant, s'il n'était injuste, de rendre l'Empereur responsable des inspirations malheureuses de Marie-Joseph Chénier ou de Népomucène Lemercier. Je conviens qu'un trait de satire fait bien dans le discours et qu'il relève agréablement la monotonie d'une étude sur la littérature de l'époque impériale; cependant je ne croirai jamais qu'en faisant de M. de Fontanes un grand maître de l'Université l'Empereur ait fait éprouver aux lettres une perte si cruelle, et je suis certain que Fontanes a trouvé qu'il y gagnait. Il y aurait lieu plutôt de s'étonner que dans les œuvres si nombreuses, mais pour la plupart si médiocres de cette période, on puisse distinguer et noter déjà tant de gages d'avenir et tant de promesses d'une renaissance prochaine. Ce serait une erreur, en effet, que de se représenter la plupart des écrivains d'alors, poètes et prosateurs, comme d'étroits, comme de serviles imitateurs du passé. Sans doute les apparences plaident contre eux. Chanter l'*Enfance d'Aehille*, chanter *Philippe-Auguste* ou *Charlemagne à Pavie*, cela est vieux comme de chanter *la Pucelle*. Il semble qu'il y ait des siècles que Luce de Lancival et Parseval-Grandmaison, comme Chapelain lui-même,

Digitized by Google

sont relégués dans la foule obscure de ces auteurs que tout le monde nomme et que personne n'a lus. De même au théâtre, ce sont encore, ce sont toujours des Grecs et des Romains, comme si la faveur leur était revenue de plus belle depuis que Talma les joue sous le costume antique : voici des Agamemnon et des Hector, des Tibère et des Cincinnatus, et de beaux jours leur sont encore réservés, puisque le *Sylla* de M. de Jouy sera l'un des succès littéraires de la Restauration. Dans la comédie, ce sont les Andrieux, les Collin d'Harleville et les Étienne, aimables écrivains dont les noms, tout pâlis qu'ils soient, ne réveillent du moins que d'aimables souvenirs, auxquels il n'a manqué pour demeurer à la scène que la force comique, et pour vivre à la lecture que d'écrire, si j'ose le dire, moins correctement.

Regardez-y cependant de plus près; ne feuilletez pas seulement, lisez leur consciencieux et spirituel historien. C'est ici le dédommagement, c'est la généreuse revanche que M. Merlet a prise de la fatigue, sinon de l'ennui, qu'il a dû lui en coûter pour les lire. Ces rapsodes, qui rêvent de donner une épopée à la France, vont découvrir le moyen âge et ramener au grand jour, insensiblement, la chanson de geste et le roman de la Table ronde. C'est un préfet de l'Empire, infatigable versificateur, le baron Creuzé de Lesser, qui, dans les intervalles de

Digitized by Google

repos que lui laissent les soucis administratifs, remettra la *Chevalerie*, les Amadis et les Roland en honneur. Si Lemercier débute ou du moins s'impose à la renommée par un *Agamemnon*, il continue par *Pinto*, mélange équivoque, mais amusant, dit-on, du tragique avec le comique. Dans *Christophe Colomb*, son audace de novateur ira jusqu'à braver les unités et jusqu'à mettre en scène l'intérieur d'un vaisseau. Ce fut en 1809 comme une première bataille d'*Hernani*. « Dans la bagarre qui suivit, il y eut un mort et plusieurs blessés. Pour faire représenter la pièce, il fallut la protéger par des baïonnettes[1]. » Quatre ans plus tard, le *Tippoo Saïb* de M. de Jouy donnera le double scandale d'un sujet tragique emprunté à des événements presque contemporains et d'une recherche de ce que nous avons depuis appelé la « couleur locale », d'autant plus téméraire que M. de Jouy a vu l'Inde, connu Tippoo Saïb et même combattu sous ses ordres. Enfin, sur la scène comique, deux hommes d'esprit, qui joignent à une remarquable fécondité d'invention l'expérience consommée du métier d'acteur, Alexandre Duval et Picard, frayent la voie, l'un à la comédie historique, et l'autre non seulement à la comédie bourgeoise, mais à la comédie de mœurs. *Le menuisier de Livonie*, *La jeunesse de Henri IV* ne parais-

1. Merlet.

Digitized by Google

sent pas indignes de précéder la comédie historique de Dumas ou de Scribe, *Mademoiselle de Belle-Isle* ou *Bertrand et Raton*. Si telle comédie de Picard, *Les ricochets* par exemple ou *La petite ville*, qui d'ailleurs se soutient encore assez bien à la scène, était écrite d'un style non pas plus aisé, mais plus incisif et, pour dire le mot, plus brutal, elle ne ferait pas mauvaise figure dans le répertoire contemporain. En tout cas, Picard est l'un des premiers qui aient mis à la scène la satire non plus d'un ridicule ou d'un défaut, mais d'une condition, de toute une classe sociale, et c'est bien là, si nous ne nous trompons, le propre de la comédie de mœurs, *Le demi-monde*, *Les faux bonshommes*, *Les vieux garçons*.

Il serait facile de multiplier les rapprochements. Quand M. Merlet nous parle de la *Panhypocrisiade* de Népomucène Lemercier et qu'il nous cite parmi les pages qu'on en voudrait sauver « le dialogue de la conscience avec le connétable de Bourbon, la plainte du chêne abattu par des soldats, la dispute de Luther avec le diable, la conversation de Rabelais et de la Raison, » ou quand encore il fait défiler rapidement sous nos yeux quelques-uns des personnages de ce poème plus qu'étrange, « la Mort, Tristan l'Ermite, Tibère et saint Bernard, Attila et Copernic, Soliman et Christophe Colomb, La Trémouille et Satan, » ne pouvons-nous pas y

Digitized by Google

reconnaître quelque chose de « déjà vu », je ne sais quelle ambitieuse, mais grossière ébauche, indistincte encore et confuse, de la *Légende des siècles?* Lebrun Pindare lui-même, cet amant superstitieux de la forme, l'un des premiers qui aient cru que les mots et leur arrangement pouvaient avoir une valeur et des beautés indépendantes de la pensée qu'ils servent à exprimer, n'est pas aussi loin de nous qu'on le croirait d'abord. Et, si Lebrun et Lemercier sont les prédécesseurs naturels de Victor Hugo, voici dans l'autre camp Fontanes et Chênedollé qui peuvent passer pour des précurseurs de Lamartine. M. Merlet, qui cite beaucoup, et avec raison, car la citation motive le jugement, rappelle ici quelques jolis vers de Chênedollé :

> Oh ! combien j'aime à voir par un beau soir d'été
> Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
> Ce lac aux bords riants, ces cimes élancées
> Qui dans ce grand miroir se peignent renversées,
> Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
> Et l'ombrage incertain du saule vacillant !

Si ce n'est pas encore Lamartine, ce n'est plus au moins Delille ni Saint-Lambert; ce n'est plus ce vers prosaïque, cette langue abstraite et décolorée de la fin du XVIIIe siècle, mais ce n'est encore ni l'abandon, ni la mélodie, ni le charme du vers de Lamartine. Les épithètes consacrées : « beau soir d'été », « croissant argenté », « bords riants »,

Digitized by Google

« cimes élancées », y font tache, et plus d'une expression convenue, plus d'un son y choquent l'oreille désagréablement; mais l'ensemble y est, et l'accent, l'accent de cette mélancolie que le poète serait si malheureux d'échanger contre ce que le vulgaire appelle le bonheur. Tels vers, telle strophe de Fontanes appelleraient les mêmes remarques :

Ainsi quand d'une fleur nouvelle
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle
Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri.

Le rythme est harmonieux, le vers élégant, l'expression simple, l'idée même poétique; seulement il n'y a pas de « parfums » dans la nature, il n'y a que des odeurs, et ce vers : « Indiquent la place fidèle, » est évidemment de la prose toute pure. Ce n'est rien, mais ce rien est tout. On dira peut-être que ces passages sont de ceux que l'on choisit tout exprès pour les citer, et que de pareilles inspirations sont rares chez Fontanes comme chez Chênedollé. Qu'importe? l'avenir est entrevu, la note est donnée; c'est tout ce que l'on demande à des poètes de transition.

Aussi bien n'était-ce pas le poète qui devait prononcer la parole magique et rompre le cercle étroit d'une tradition à laquelle on obéissait par routine plutôt que par conviction, par impuissance de

Digitized by Google

s'élever contre elle plutôt que par respect. Je ne parle pas des critiques : les critiques ont été créés pour monter la garde à la porte du temple, et l'incorruptibilité du factionnaire est la première de leurs vertus. Mais évidemment Fontanes, Chênedollé, Lebrun, Lemercier, beaucoup d'autres encore, ont rêvé d'un idéal qu'il ne leur a pas été donné d'atteindre et d'une rénovation qu'ils n'ont pas eu la force d'inaugurer. C'était à la prose, c'était à Mme de Staël et à Châteaubriand que cette gloire était réservée.

Le plan que M. Merlet s'est tracé ne lui a permis, dans un premier volume, que de faire mention en passant de Mme de Staël. De Chateaubriand même, il n'a guère étudié que le *Génie du christianisme*, pour lequel nous le trouvons sévère. Nous n'empiéterons pas sur ses recherches, et nous n'anticiperons pas sur son jugement à venir; mais nous pouvons du moins rappeler en quelques mots comment Chateaubriand et Mme de Staël ont donné la forme, la figure et la voix à ces nouveautés que d'autres, autour et au-dessous d'eux, appelaient et pressentaient comme eux; la part qu'ils ont prise à la renaissance des lettres; ce qu'ils nous ont enfin légué de vraiment durable et de vraiment fécond.

Il semble que Mme de Staël, formée à l'école du XVIIIe siècle, nous ait conservé, par ses ouvrages et par son influence, tout ce qui méritait d'être

Digitized by Google

sauvé du naufrage des idées et de la littérature du XVIIIe siècle. Elle a toujours regretté ce temps « où les affaires politiques étaient entre les mains des personnes de la première classe », ces premiers beaux jours de la Révolution naissante, où « toute la vigueur de la liberté nouvelle et toutes les grâces de la politesse ancienne se réunissaient dans les mêmes personnes », enfin où « les plus hautes questions que l'ordre social ait jamais fait naître étaient traitées par les esprits les plus capables de les entendre et de les discuter ». Éclairée par l'expérience de la Révolution, elle a très bien vu qu'en somme, au jour de l'action, dans le partage de l'influence, les écrivains et les publicistes avaient été les dupes de l'événement qu'ils avaient si fort appelé de leurs vœux et hâté de leurs œuvres. « Les esprits violents, dit-elle, se servent des hommes éclairés quand ils veulent triompher du pouvoir établi; mais lorsqu'il s'agit de se maintenir eux-mêmes, ils s'essayent à témoigner un mépris grossier pour la raison. » Elle a même eu le courage de tirer la conclusion et d'écrire bravement dès 1798 : « Cette Révolution peut à la longue éclairer une plus grande masse d'hommes; mais pendant plusieurs années la vulgarité du langage, des manières et des opinions doit faire rétrograder à beaucoup d'égards le goût et la raison. » C'est précisément contre cette démocratique vulgarité des

Digitized by Google

manières et des opinions qu'elle n'a pas cessé de lutter, travaillant surtout, autant qu'il était en elle, à reconstituer cette élite, à refaire ce public avide et curieux des choses de l'esprit, qui les encourage précisément et les suscite par cela seul qu'il y prend intérêt.

D'ailleurs elle a gardé du XVIIIe siècle la foi dans la raison humaine et la confiance dans le progrès. Elle nous en a transmis l'esprit de recherche, d'universelle curiosité, de prompte et généreuse sympathie. Quand on ne consulte que la chronologie toute seule, on attribue volontiers l'inspiration du livre de l'*Allemagne*, sinon précisément à l'influence de Chateaubriand, du moins à l'ardeur d'émulation qu'auraient éveillée chez Mme de Staël, si franchement prête à tout comprendre et tout admirer, le succès bruyant d'*Atala*, de *René*, du *Génie du christianisme*. C'est la diminuer injustement. Je ne vois pas que ni Chateaubriand, ni les romantiques après lui se soient beaucoup souciés des littératures étrangères. Ils ont pu les vanter, ils ont pu s'en servir; toutefois ils n'ont guère emprunté de l'Angleterre, de l'Allemagne ou de l'Espagne que des couleurs pour leur palette et des motifs d'inspiration, des effets de style et des procédés de composition. Ils se sont mis, en quelque sorte, à l'abri de Shakespeare et de Byron, de Gœthe et de Schiller pour autoriser par de grands noms leur révolte

Digitized by Google

contre la tradition. Au contraire, il n'y a pas d'arrière-pensée dans l'*Allemagne* de Mme de Staël. C'est un livre de bonne foi, s'il en fut. C'est l'œuvre surtout d'un grand esprit, qui ne croit pas que ce soit compromettre sa propre originalité que de comprendre les autres et de les trouver originaux. L'*Allemagne* est le dernier beau livre du XVIIIe siècle. Un autre lien rattache encore Mme de Staël au XVIIIe siècle : c'est l'esprit d'analyse et la netteté, la précision, la vivacité du style. Et par là elle est en même temps aux origines de la prose contemporaine, la prose historique et politique, agissante et militante, comme Chateaubriand est aux origines de la prose descriptive et de la poésie du XIXe siècle.

Il serait difficile de dire de Chateaubriand quelque chose qui n'en ait pas été dit vingt fois, et bien dit. Peut-être cependant conviendrait-il aujourd'hui de tempérer la sévérité du jugement définitif de Sainte-Beuve. On ne refera pas son livre sur *Chateaubriand et son temps*, mais on en adoucira l'amertume. Car peu importent les critiques, peu importent même quelques pages vieillies, peu importe surtout la personne de Chateaubriand. On ne lui enlèvera pas l'honneur d'avoir exercé pendant trois générations d'hommes une royauté littéraire qui peut-être n'a de comparable dans notre histoire que celle du seul Voltaire. On ne lui disputera pas la gloire d'avoir été, comme disait spiri-

Digitized by Google

tuellement Théophile Gautier, « le sachem du romantisme » et d'avoir dans le *Génie du christianisme* « restauré la cathédrale gothique », dans les *Natchez* « rouvert la grande nature fermée », dans *René* « d'avoir inventé la mélancolie et la passion moderne [1] ». Ce sont là des titres que l'histoire de la littérature française contemporaine se doit à elle-même de ne pas contester. Joignez-y cette invention de génie d'une prose nouvelle, capable de rivaliser avec la poésie non seulement d'éclat et de couleur, mais de nombre et d'harmonie. Buffon, dit-on, n'imaginait pas de plus complet éloge des beaux vers que de les déclarer beaux comme de la belle prose. Sans doute, c'était une raillerie : depuis Chateaubriand, ce pourrait être l'expression de la vérité.

La conclusion, c'est que cette littérature de l'époque impériale ne mérite ni l'oubli, ni le superbe dédain de la critique et de l'histoire. Elle vaut la peine d'être connue. Toute notre littérature contemporaine en vient, et de jour en jour, à mesure que s'éteint le bruit des vieilles querelles, nous voyons plus clairement la liaison et le rapport. Nous sommes plus près de nos pères que nous ne voudrions le croire dans notre ardeur inconsidérée d'être originaux et de ne dater que de nous-mêmes. La meilleure part de notre originalité, c'est encore

1. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme.*

Digitized by Google

celle que nous a transmise la tradition. Les qualités dont nous sommes le plus fiers et les défauts dont nous nous montrons le plus orgueilleux, c'est d'héritage que nous les tenons. Beaucoup de choses qu'elle croyait avoir découvertes, l'école de 1830 n'a fait que de les retrouver ; elle a continué beaucoup de choses qu'elle se vantait d'avoir créées. Ainsi jadis les spectateurs de la Révolution croyaient voir commencer sous leurs yeux une époque nouvelle de l'histoire du monde. Hommes et choses y dépassaient la mesure commune de l'histoire et de l'humanité. Cependant, à mesure que l'on étudiait avec plus d'attention et de liberté scientifique le caractère de l'événement, à mesure qu'on en pénétrait mieux le sens et qu'on en regardait plus froidement les suites qui continuaient à se dérouler, on le ramenait à ses vraies proportions, on le rattachait à ses véritables origines, on y reconnaissait la conséquence nécessaire de toute notre histoire nationale, et jusque dans les géants de la Convention on retrouvait des Français de tous les temps qui n'avaient plus de gigantesque et de surhumain que le piédestal sur lequel nous les avions élevés. Ils redevenaient la descendance légitime de ceux qui les avaient précédés, les ancêtres naturels de ceux qui les ont suivis, et, comme dans une seule maison, leurs haines, leurs actes, leurs espérances à tous étaient marqués au même air de famille. Tant

Digitized by Google

il est vrai que, dans l'histoire des peuples et des hommes, il n'y a vraiment ni interruptions, ni recommencements, et que, à mesure que nous nous éloignons davantage du passé, nous nous en rapprochons en effet, puisque nous le comprenons mieux.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

L'érudition contemporaine et la littérature française au moyen âge..... 1
Le problème des *Pensées* de Pascal..... 72
Lettres inédites de Mme De Sévigné..... 108
Les dernières recherches sur la vie de Molière..... 137
Les ennemis de Racine au XVIIe siècle..... 208
Un biographe de Montesquieu..... 236
Voltaire..... 263
La littérature française sous le premier Empire..... 348

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
18	28	6e édition,	7e édition.
82	28	*Études de Pascal*,	*Études sur Pascal*.
107	21	en eût-il,	eût-il.
181	13	biographe de Molière,	biographe de Mignard.
304	6	1740,	1742.
325	1	le cardinal Bernis,	le cardinal de Bernis.
334	19	ô mon ami,	ô mon amie.
340	22	qui ont, et sur la fin,	qui ont réussi, et sur la fin.
379	6	n'a fait que de les,	n'a fait que les.

Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned
Library on or before the last date sta
below.

A fine of five cents a day is incurred by
retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DU ~~WEEK - 1 '48~~

MAR 10 '55 H

JAN 13 1964 RR
85690

BOOK RE - WID

OCT 14 1980

OCT 14 1980

6885004

Digitized by Google

37557.14
Etudes critiques sur l'histoire de
Widener Library
002818018
3 2044 086 988 961